







DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
SUR
LA TRITURATION.

Attenta observatio docet, motus quosvis morbosos principaliter sedem figere, & tyrannidem exercere in nervosis Corporis partibus, cujus generis, præter omnes canales, qui systaltico & diastaltico motu pollentes contentos succos trudent, ... sunt quoque membrana nerveo-musculares cerebri & medullæ spinalis, præsertim hæc, quæ dura mater vocatur, organis sensoriis obducta, nec-non tunica illa ac ligamenta, quæ ossa cingunt, artusque firmant. FRID. HOFFMAN. Medic. Systemat. Vol. III, pag. 85.



DISCOURS

PRELIMINAIRE

SUR L'ETENDUE

DE LA TRITURATION,

PAR TOUTE L'OECONOMIE ANIMALE,
SAINE ET MALADE;

Où , après avoir expliqué dans une première Partie l'usage & l'action des principaux Remedes , sur-tout de la Saignée & de la Purgation, l'on répond dans une seconde, au *Traité de l'Usage des Saignées* de M. SILVA.



I la cupidité d'un Libraire , ni la vanité d'un Auteur , ni même le mérite & la réputation présumée d'un Ouvrage , n'a donné occasion à la réimpression de celui-ci. Raisons de la réimpression du *Traité de la Digestion*.

Car outre que le *Traité de la Digestion* a pû contrarier des opinions autorisées, il n'a rien d'assez séduisant pour des esprits autant ornez

4 DISCOURS PRELIMINAIRE

que le sont ceux de nos jours ; il ne s'est donc trouvé ni de quoi les gagner , ni de quoi les surprendre. Mais cet Ouvrage a été utile à la santé du Public , pour laquelle il avoit été travaillé ; puisque des Médecins , non prévenus d'inclination pour l'Auteur , qu'ils ne connoissoient point, s'en sont heureusement aidez dans leur pratique , & que des Malades perdus de maux d'Estomach , qu'aucuns remèdes n'avoient pû soulager , ont appris en le lisant , à les connoître , & à s'en guérir. D'aussi heureux succès , & si naturellement opérés , sont-ils moins que des traits de vérité sentie dans la Médecine qui est traitée dans cet Ouvrage ? Et ces traits apperçûs ne deviennent-ils point des titres d'indulgence pour lui ? puisqu'il ne se montre une seconde fois au Public , que pour continuer à servir aux besoins de sa santé , en essayant de ne rien négliger , pas même les moindres choses , pour son bien ; car c'est l'avis du plus grand Maître (a) qui fut en Médecine , dans l'exercice de laquelle , comme il n'accorda rien à la témérité , *nihil temerè* ; il ne permit rien à la négligence , *nihil negligendum*. (b)

II. CEPENDANT sans trop présumer de la facilité du Public , oseroit-on lui dire qu'il devient aujourd'hui plus à propos que jamais de l'entretenir de *Trituration* ? Car c'est le fondement de tout cet Ouvrage ; & puisque depuis le discredit où est tombée la *Fermentation* , il est convenu par toute la Médecine , que la doctrine des Solides est celle de la vraie *Pathologie* (c) , le dogme de la *Trituration* devient autant affermi , qu'il est constant que la vertu des *Solides*

(a) Hippocr. (b) Epidem. Lib. vi. sect. i.

(c) Vid. Frid. Hoffman , Medicin. Rational,

SUR LA TRITURATION.

est la puissance maîtresse, ou dominante dans les fonctions de l'œconomie animale.

III. CAR, que cette puissance soit appelée par les grands Maîtres (a), un *mouvement tonique*, une force de ressort, une *vertu systaltique* (b), une *pression* universelle dans tous les vaisseaux, dans lesquels elle fait circuler le sang suivant les directions, & l'uniformité de son cours (c), toutes ces différentes dénominations renferment-elles une autre idée que celle de froissement, de broiement, de collision, de Trituration? Sera-ce en effet autre chose dans toute & chacune partie du corps, qu'une force secrète, continuelle & propre aux *Solides*, qui à force de coups & de contre-coups (d) redouble agit sur le sang, dont elle entretient & dirige les marches, pour en atténuer les suc, les porter à leur terme, sans leur permettre de s'arrêter en chemin? Ce n'est pas que le sang n'ait son mouvement de progression, mais ce mouvement lui-même, il le tient d'emprunt, c'est l'action des Solides qui le presse & le brise; & tout cela est-il autre chose qu'une Trituration? soit qu'on la conçoive, cette action, sous l'idée de *pression*, d'*oscillation*, de *mouvement tonique*, ou de *vertu systaltique*; puisque toutes ces manières sont celles de battre, de briser, & d'agiter le sang, pour empêcher qu'il ne se coagule; c'est en effet ce que l'on fait pour conserver fluide le sang d'un animal qu'on égorge, puisque c'est en le remuant

Idées ou
preuves na-
turelles de la
Trituration.

(a) Stahl, Alberti, &c.

(b) Bellini, de Villo Contract.

(c) De Moor, de Instaurat. Medicinæ.

(d) Terenzoni, Dissertat.

6 DISCOURS PRELIMINAIRE

continuellement avec la main , à mesure qu'il sort du corps de l'animal.

Origine de
la Vertu Syl-
taltique dans
le corps des
Enfans.

Ton des
parties.

IV. TOUT ce mécanisme ressemble parfaitement à une vertu de ressort, qui seroit dans les *Solides* ; aussi toute la machine du corps humain n'est-elle autre chose, suivant la pensée du célèbre & sage M. STAHL & de son Ecole après lui ; suivant l'idée donc de ces sçavans Philosophes - Médecins, le tissu du Corps est un ressort qui se monte pendant l'espace de vingt-cinq ans, c'est-à-dire, dont les fibres, les vaisseaux, & les organes s'élargissent, s'étendent, & s'allongent, depuis les premiers instans de la vie, & les premiers tems de l'enfance jusqu'à l'âge des adultes, qui est celui de vingt-cinq ans, où les parties sont ordinairement parvenues à leur terme de croissance, ou à leur mesure naturelle. Ce ressort demeure alors dans sa consistance, c'est le *ton* que les parties ont acquis pendant ces années, ce *ton* décroît ou déchoit dans le tems de la première vieillesse ; enfin il fait sa détente dans l'âge décrépit, où il finit par la mort. Mais suivant la pensée de ces Physiciens de la vraie nature, ces vaisseaux (ce sont les Solides) ne sçauroient se dilater, ou croître en diamètres & en longueur, qu'en même tems le sang (ce sont les Fluides) ne remplisse ces capacités à mesure qu'elles naissent ; car par-là se forme cette proportion ou cet équilibre * qui contient les Fluides & les Solides de concert les uns avec les autres. Mais les Fluides mis en presse opposent, par leur volume, de la *réistance* à l'action des Solides, de-sorte que grossissant de jour en jour en quantité ou acque-

* Vide Thomson, de Æquilibr.

tant plus de masse, ils forment une puissance qui balance ou contre-pèse celle des Solides. De-là vient ce *mouvement tonique*, comme on l'appelle, qui n'est autre chose qu'une force de Systole, & habituellement compressive, qui se continuant dans toute la longueur des vaisseaux, fait *l'oscillation* des Solides, qui est en eux une pression continuelle, suivie & alternative. C'est cet exercice ou ce jeu de Solides, sous lequel se montre l'action des Solides, qu'on nomme *Trituration*.

Mouvement
Tonique.

V. AINSI, ne bornant point l'idée de *Trituration* à la seule action de l'Estomach, n'est-ce point une raison de renouveler le souvenir de celle-ci, non plus pour la donner sous l'idée d'une fonction particulière à un seul organe, mais sous celle du moyen universel ou du Méchanisme général, que la nature emploie pour régir toute l'œconomie animale? De même donc que la Trituration dans l'estomach est une suite de celle qui commence dans la bouche, & se continuë dans ce viscere par la pression systaltique des fibres musculieuses de l'œsophage, la progression du chyle depuis l'estomach jusqu'au canal thorachique, par qui s'en fait le trajet dans le sang, & du sang par le cœur, & depuis ce viscere jusqu'aux extrémités des vaisseaux, se fera par voie de Trituration, commençante au centre du Corps, & continuëe jusques dans le fond des capillaires. Idée d'autant plus juste & plus naturelle, qu'elle répond parfaitement à celle du mouvement *péristaltique* des parties, à travers lesquelles le chyle fait route. Ce sont les Intestins, qui mettent sous les yeux ce mouvement que l'on voit ramper sous l'ap-

Etenduë de
la Tritura-
tion.

Notions na-
turelles &
générales
là-dessus.

8 DISCOURS PRELIMINAIRE

parence d'ondulations sur les tuniques de ce canal, nonobstant ses replis & ses tortuositez. Mais ce canal étant essentiellement de même structure que l'estomach, il donne à comprendre que la fonction des intestins se faisant par un mécanisme semblable au sien, elle devient comme la copie ou la répétition de celle de ce viscere. Comme donc elle est une force prodigieusement élastique dans l'estomach, suivant la démonstration qu'en a fait le célèbre & sçavant M. PITCARN (a), aussi sera-t-elle toute de ressort dans les intestins, lesquels rendant visible le mouvement vermiculaire de leurs fibres ou membranes, deviennent une preuve sensible du *mouvement tonique*, ou de la *vertu systaltique* qui regne par tout le Corps Humain, composé qu'il est, dans tout ce qu'il contient, de vaisseaux qui ont des membranes, des fibres, & de la Systole.

Ces notions
sont prises
de la pres-
sion des par-
ties.

VI. C'EST donc une compression alternative, ou une oscillation réelle & mécanique dans les membranes des intestins, qui opere la séparation du chyle, la *sécrétion*, ou son intrusion dans les veines lactées. Mais là entrant comme sous un pressoir d'autant plus puissant qu'il est étendu, (c'est le Mesentère & la duplicature de ses membranes, entre lesquelles le Chyle chemine) il se trouve sous l'action d'une forte presse; car il est remarquable que c'est par de semblables organes que la nature prépare les sucs laiteux. Tels sont le *placenta* (b) pour la nourriture du Fœtus, & les *mamelles* pour la nourriture des Enfants; ce sont

(a) Vid. Pitcarn. Dissert.

(b) Hoffman, Medic. Ration. tom. 1. pag. 347. 455.

des corps spongieux, composez de membranes & de vaisseaux élastiques pour triturer le sang & la lymphe, pour en séparer les parties chyleuses, qui deviennent Lait dans les mammelles des nourrices, & lymphe nourriciere laiteuse dans le *placenta* pour la nourriture du fœtus. Au reste foulé en même tems comme par autant de mains ou de doigts qu'il se trouve de fibres, de muscles & de membranes dans toute la région du bas-ventre, il est contraint de refouler vers les parties supérieures. Arrivé au cœur, il se trouve sous les coups d'une presse nouvelle aussi forte que sensible; c'est la Systole du cœur même, laquelle se perpétuant à tous les vaisseaux artériels, exerce sur toute la masse des fluides qui pénètrent leur tissu, ou qui traversent leurs capacitez, une Trituration qui en mêle, brise & affine les suc, jusques-là qu'ils deviennent capables de s'insinuer dans des diamètres plus aisez à concevoir qu'à définir ou à imaginer; ce sont ceux des fibres de la substance médullaire du cerveau, ceux de la moëlle épinière, ceux enfin des excrétoires de la transpiration.

Mécanisme
de la Sécré-
tion des
sucs laiteux.

Trituration
continüe.

VII. Le Traité de la Digestion n'est donc pas aujourd'hui un ouvrage qui vienne prouver au Public, que l'action propre de l'Estomach est une Trituration; car ce n'est pas l'idée seule d'une Trituration particulière qu'on veuille renouveler; c'est un Ouvrage que l'on croit nécessaire de faire rentrer dans le monde, comme contenant tout à la fois les principes d'une Physiologie naturelle, & le fond de la vraie & solide Pathologie, & par-là vient de droit aux Solides la préférence au-dessus des Fluides. Ce n'est pourtant point que l'on entreprenne d'in-

Fondement
du système
des Solides.

Egards pour
les Fluides.

finuer que les Fluides ou les humeurs doivent être négligées dans la cure des maladies; l'on pense au contraire qu'on ne sçauroit trop alors s'affûrer de l'état du Sang, de ses situations, & des écarts dans lesquels les sucs se feroient égarer; on voudroit seulement redresser là-dessus un goût d'idées populaires qui mènent des Médecins à des indications fautives, à la lueur desquelles ils vont au hazard ou à tâtons chercher les causes des maladies où elles ne sont point, & portent leurs remèdes à faux, parce qu'ils les attaquent par des endroits incompetens.

Trituration
dans l'Estomach,
modèle.

VIII. Des avantages de cette importance, qui reviennent à la Médecine du système de la *Trituration*, donnent quelque poids ou quelque mérite à un Ouvrage qui en est comme la clef, parce qu'il en ouvre les voies ou en découvre les moïens. En effet, l'opération de l'Estomach se trouvant située à la tête ou à l'entrée de toutes celles qui vont se faire par tout le corps, ne pourroit-elle point passer pour un modèle sensible, que la nature auroit voulu mettre en évidence, & sous les yeux des Médecins, pour leur découvrir les secrets de toute l'œconomie animale? Ainsi cette opération étant une fois reconnue pour une *Trituration*, deviendra-t-elle rien moins qu'une présomption naturelle, que toutes les opérations suivantes feront autant de *Triturations* répétées? Ici donc comme dans le reste des êtres créés, se montreroit le doigt du Créateur, qui auroit voulu comme sur un échantillon manifester cette Médecine naturelle qu'il a créée & établie dans le corps humain; de sorte qu'à l'exemple du viscère qui se rencontre le premier, on appren-

Doigt du
Créateur,
Médecine
naturelle.

droit en quoi consiste la véritable opération dont se sert la nature dans toutes ses autres ; par où l'homme feroit mis au fait des manières instituées par le Créateur pour sa conservation.

L'uniformité simple & constante que suit la nature dans ses œuvres , favoriseroit cette conjecture ; car pourquoi la Trituration , qui par l'ordre du Créateur suffiroit pour la principale de toutes les coctions , seroit-elle insuffisante

pour les autres , qui dépendent toutes de cette première, jusqu'au point de ne pouvoir se rectifier par elles-mêmes , quand une fois celle de l'estomach leur a manqué ? Rien prouve - t-il mieux qu'elles se font toutes de la même ma-

La coction
de l'Estomach
regle
des autres.

nière , ou par un mécanisme commun , ou qui est par tout le même ? Une telle uniformité ressemble donc de bien près à l'intention du Créa-

teur , lui qui multiplie moins ses manières dans ses œuvres , qu'il ne varie ses œuvres dans ses manières ; parce qu'elles sont par-tout de même sorte pour la conservation de ses Créatures. Sui-

vant cette idée , toutes les opérations qui se travaillent dans le corps humain, tenant de cette uniforme simplicité dans leur cause primitive , elles épargneroient à la Physique bien des sup-

Simplicité,
uniformité.

positions , en même tems que la Médecine guidée par un principe simple , uni , & cependant universel pour l'intelligence de l'œconomie naturelle , auroit moins de chemin à faire pour

pénétrer les causes qui la troublent. Car suivant ce principe , tout étant *coction* dans nos corps , & étant une fois consenti que celle de l'estomach se fait par voie de Trituration , il

deviendra prouvé en Médecine , que toutes les Coctions qui se font dans les viscères seront des Triturations ; parce que ce seront des broie-

12 DISCOURS PRELIMINAIRE
mens & des sucres, qui deviendront les matériaux
& les matières des *sécrétions*.

IX. CAR les Sécrétions dans l'état naturel
suivront du même principe, comme encore les
fontes, & les *colliquations* dans l'état de mala-
die. Avec ces différences pourtant, que dans
les Sécrétions, ce seront des *dépôts* naturels,
des expressions spontanées, des cessions vo-
lontaires, faites par des vaisseaux mollement
battus & doucement comprimés; car ce sera
ainsi que des sucres sollicités à se dégorger, se
feront porter volontiers, ou par des penchants
naturels dans leurs diamètres propres, où ils
ne feront que se laisser aller; au lieu que dans
les *colliquations*, ce seront des excrétions for-
cées, à travers des vaisseaux durement agitez,
& violemment comprimés, qui chasseront de
leurs capacités des sucres qui s'y étoient intrus
par force, contre leur penchant, ou leurs desti-
nations naturelles. Mais fût-ce violence, ou dé-
termination naturelle; fussent pentes, ou ces-
sions spontanées, appelées *vergences* par HIP-
POCRATE (si fin dans le goût de la Nature, &
de tout ce qui est d'elle,) tous ces différents
effets seront ceux du travail ou de l'action des
Solides; ce seront des suites simples d'un prin-
cipe aussi simple & universel, dont s'aidera
merveilleusement la Médecine, déchargée
ainsi de l'étude pénible, & de la recherche,
souvent curieuse, rarement fidèle, des quali-
tez ou des saveurs, c'est-à-dire, de tant d'*acides*,
d'*aigres*, d'*âcres*, de *sulphureux*, de *salins*;
tous noms souvent imaginez pour l'explica-
tion & la cure des affections catarrheuses,
rhumatiques, colliquatives, enfin toutes idées
purement populaires sur la plupart des Mala-
dies.

Idée de sé-
crétion natu-
relle.

Idée de fon-
tes.

Saveurs mal
entendues.

X. CETTE Etiologie répandroit donc de grands jours sur les causes de bien des Maladies, en particulier sur celles de Fluxions. La pratique y gagneroit encore davantage, parce qu'étant moins distraite par l'examen des causes à imaginer, elle seroit d'autant plus heureuse, n'en ayant que de connues & de réelles à combattre, à dompter même, parce qu'elle seroit à portée de les bien pénétrer.

Avantages

de la Trituration pour la pratique,

XI. LE Système de la Trituration peut être mené jusques-là ; & l'on doute que des esprits non prévenus de préjugés, guidés par les seules & vraies notions de la nature, puissent se refuser à des réflexions si simples, & sortantes du sein même de la nature : Elles mènent cependant encore bien plus loin en Pathologie ; c'est en rapportant au genre du *Catarrhe* toutes les différentes sortes d'excrétions faites à travers des sécrétoires qui se vident ou se déchargent par irritation, & contre leur destination naturelle, de quelque chose que ce soit qui les aura préoccupé. Dans cette simplicité de principes, l'on apperçoit d'un même coup d'œil les causes des *hémorrhagies*, des *flux hémorrhoidaux*, des pertes de sang, & de semblables échappées de la partie rouge. Ajoûtez-y tant de sortes d'écoulemens lymphatiques, ou de la partie blanche, les *pertes blanches*, par exemple, ces maux qui embarrassent si étrangement & souvent avec si peu de succès en pratique. Toutes les difficultés qui se rencontrent dans la cure de tous ces maux, durent dans leur entier depuis autant de tems qu'il y a qu'on regarde toutes ces excrétions, dans les idées du système des Fluides ; suivant lesquelles ce sont des hu-

Catarrhes, leur étendue.

En quoi mal entendus.

meurs qui se précipitent d'elles-mêmes, en faisant violence aux vaisseaux dont elles forcent les issues, & depuis qu'on regarde ces vaisseaux comme des instrumens passifs, tels que seroient des vaisseaux de pierre ou de plomb, qui prêteroient leurs capacitez pour donner passage à ces décharges, sans y mettre du leur, que de permettre à ces humeurs de les traverser.

XII. MAIS il vient tout naturel d'appercevoir les moïens de remédier à ces infirmités, en concevant les Sécrétaires naturels, comme autant d'issues actives ou élastiques, qui, comme des pistons ou des *sphincters*, expriment ou chassent de leurs capacitez des matieres qui les gênent, les irritent, les soulèvent enfin par leur volume & leur impulsion, forçant ainsi leurs ressorts par l'impétuosité qu'elles tiennent de celui des Solides qui les environnent & les composent. De-là se manifeste encore la raison d'un autre mal aussi fréquent qu'embarassant en pratique, ce sont les vents, les flatuositez, les gonflemens, les borborygmes, qui fatiguent si cruellement tant de malades de l'un & de l'autre sexe. Que de pituites, de glaires, de glus, de cruditez, ne s'est point forgé à ce sujet-la.

Reffort des Sécrétaires.

Vents, flatuositez.

La Pathologie à redresser.

Pathologie humorale, dans mille occasions, où tout cependant est ardeur & sécheresse dans les entrailles ! Combien de faux remedes, autant nuisibles qu'illusoires, n'a-t-elle point employé jusqu'à présent sans succès ! D'où lui viennent ces honteuses disgraces, sinon de ce qu'elle suit des indications aussi trompeuses, que des étiologies mensongeres ? Le principe tout seul reconnu dans l'action des Solides,

pour expliquer les excrétions humorales, devient suffisant pour donner les justes raisons des excrétions flatueuses. En effet, comme les sécrétoires étant forcez, par quelque Eréthisme que ce soit, à se vuider de ce qu'ils renferment dans leurs capacitez, en feront sortir des humeurs, s'ils en contiennent, aussi se vuideront-ils de flatuositez, quand vuides de suc, ils seront gonflez de matieres aériennes & flatueuses. C'est le cas où le sang trop développé, ou excessivement raréfié par un air surabondant qui le gonfle, remplit les vaisseaux de matieres *halitueuses*; car alors c'est une Vapeur Elastique excessive qui s'insinue dans les Sécrétoires au préjudice & à la place des suc qu'elle en écarte, parce qu'elle en préoccupe & en saisit la place. Mais alors ces sécrétoires ainsi gênez & gonflez, pourront-ils ne pas se vuider en se déchargeant de ces airs renfermez & raréfiés? Ce sera à la vérité avec différents effets; car s'ils soufflent dans des détroits vésiculaires, spongieux, membraneux, ils feront des *Emphysèmes* ou semblables tumeurs flatueuses; si au contraire ils soufflent dans des capacitez spacieuses, ils causeront des *Borborygmes*, des gonflemens, des coliques, souvent attribuées au Foye, & appelées alors faussement *Hépatiques*, puisqu'elles appartiennent à l'Estomach. C'est que dans cet organe creux, les sécrétoires dont il est comme criblé, faisant l'office d'autant d'*Eolipiles* qu'il y a d'issuës de ces sécrétoires, ils soufflent, comme en plaine, dans l'ample capacité de ce viscere les matieres flatueuses ou le spiritueux étranger, qu'un sang ardent trop développé & flatueux leur a

Flatuositez,

Dans l'Estomach.

transmis. Et tout ceci est conforme à la Pathologie d'HIPPOCRATE dans son Ouvrage sur les vents. *Quanam ratione fluxiones à flatibus contingunt, quonam modo sanguinis eruptionum causa existunt; hac istis de causis fieri me declaraturum existimo, cum vena aëre repleta fuerint.... spiritum cum in aliis rebus, tum vel maxime in animantium corporibus plurimum posse demonstravi.* * Les intestins seront su-

Dans les
Intestins.

jets à de semblables douleurs, parce que, comme l'estomach, ils sont intérieurement percés d'un million d'excrétoires, qui sont naturellement destinez à suinter d'une lymphe fine, qui fait la glu lymphatique, ou le mucilage velouté qui enduit leurs capacitez; mais cette lymphe étant absorbée ou retenue par l'ardeur du sang, qui la dessèche ou la détourne, elle fait place au spiritueux igné & tumultueux qui domine dans le sang; il s'en échappe par toutes ces issues forcées, & se répandant dans le vuide des intestins, il les étend, les dilate, & les gonfle douloureusement.

XIII. CAR sera-t-il hors de raison de penser en ceci du petit comme du grand Monde, puisque l'Air meut & anime l'une & l'autre de ces deux machines? Comme donc dans le grand Monde il est des tems de sérénité dans l'air, & des tems d'orage, tout de même l'air, qui dans l'état naturel agitant mollement le

Air dans le
Sang.

sang, sans le pénétrer ni trop abondamment, ni trop rapidement, entretient les fonctions de la vie dans le calme, il fait que l'orage s'y élève, quand le sang devenu trop spiritualisé & comme aérien par le mélange de cet air,

* Hippocr. Lib. de Flatibus.

quand devenu trop impétueux, trop abondant & trop vif, il le domine; c'est alors comme un vent qui le trouble & le bouleverse jusques dans ses principes. Hé! qui sçait si une pareille disposition de l'air ne seroit point ce qui fait la malignité de celui qui cause des bouleversemens subits & inopinez dans les causes de la vie, dans les tems désastreux de la Peste? Car en effet ne sembleroit-il pas que l'on ne respireroit alors que pour mourir; puisque c'est pour attirer un air capable de désunir dans un moment les principes de la vie ou à en rompre le nœud? Ces taches gangréneuses, ces *bubons*, ces *charbons*, crises infidèles de ce mortel mal, ressembleroient assez à la désunion de la portion rouge du Sang dans les uns, & de la blanche dans les autres, de sorte qu'ils seroient les témoins sensibles de la décomposition de toute la masse du sang. Les *anthrax* en particulier ne seroient-ils point manifestement des pelotons de la partie blanche & fibreuse du sang ainsi amoncelée? Car ces sortes de tumeurs si peu capables de sup-
 puration, étant des amas d'une matiere bizarre ou indéfinissable, ne peuvent être que les produits de sucs aussi peu propres à la suppuration, que la lymphe ou la partie blanche fibreuse le paroît dans les tumeurs *skirrheuses*, *glanduleuses* & *carcinomateuses*. Mais quoiqu'il en soit, il est de l'Air dans le Sang, & cet air doit porter le trouble, le gonflement & la raréfaction dans les Fluides, comme le montre HIPPOCRATE *, quand il s'y en mêle trop, de trop fin, & de trop élastique.

Les désordres qu'il y exerce.

Lymphe fibreuse, cause des non-suppurations.

* *Ubi supra.*

XIV. OR l'étrange évaporation qui se fait de matieres aériennes dans les entrailles, par la transpiration interne qui s'y fait continuellement, permet-elle de douter de leur abondance dans les vaisseaux, & des effets surprenants qu'elles feront quand elles seront trop développées & trop exaltées ? Cet épais broüillard de fumée qui remplit & couvre les entrailles à l'ouverture d'un animal vivant, montre donc un fond immense de matiere aérienne. Si l'on y ajoûte la cruë qui doit s'en faire dans le corps humain, lors qu'au lieu d'une lymphe fine, qui n'est qu'une moiteur qui exude dans l'état naturel à travers des membranes, il vient à transpirer par tous les pores une matiere infiniment plus raréfiée ? Ce sera le produit d'un sang de même nature, c'est-à-dire, tout aérien, qui réduira toute la lymphe ou sérosité en air ; car l'affinage du Sang peut se mener aussi loin : Après quoi est-il douteux qu'il ne puisse en résulter dans les vaisseaux une vapeur aérienne ? dès qu'il est manifesté qu'il se produit de la lymphe une matiere si prodigieusement spiritualisée, qu'elle devient un air qui s'exhale, sans se laisser voir, à travers les pores de la peau, tandis que le plus pur, le plus déphlegmé & le mieux rectifié de cette lymphe se trouve d'ailleurs à un autre point d'affinage, tel que sous une forme différente, mais imperceptible, il est capable de s'infiltrer dans la substance spongieuse des nerfs ; c'est le *suc nerveux*, cet air singulier, qui les anime si étonnamment, & d'une maniere que tous les sens apperçoivent, qu'aucun ne voit, & dont ils sont tous comme autant de témoins personnels. Comprenant à présent

Airs mauvais, qui s'en font.

Spiritualisation du Sang.

que cette quantité d'air ou cette multiplicité de matieres aériennes est sujette à des troubles, ou à des Ouragans, en faut-il davantage pour découvrir dans les creux & les antres du petit Monde ou du corps humain, des repaires de Vents, des retraites de matieres *Origin des flatueuses* qui seront des sources ou des causes vents dans la infinies de vents? Portant plus loin toutes ces vertu *Systaltique* réflexions, l'on conçoit qu'autant que l'affi-tique. nage du sang ou cette prodigieuse *spiritualisation* est l'effet de la vertu Systaltique, sera-ce à autre chose qu'il faudra imputer la cause des vents.

XV. PEUT-ESTRE refusera-t-on au *mouvement tonique* des Solides ce qu'on accordera à la vertu Systaltique, parce que celle-ci brise & bat les Fluides, en quoi l'on reconnoît une vertu de *Trituration*, ou du moins qui pourroit y contribuer, au lieu que le *mouvement* *Mouvement tonique* renfermant l'idée d'une sorte de repos Tonique, & dans les fibres, paroît fort inutile pour ce qu'il fait, qu'on appelle *Trituration*. Mais ce mouvement qui fait la tension du genre membraneux, n'est pas moins qu'une force de ressort, qui presse, qui foule & atténue le sang. De-plus le *mouvement tonique* est encore d'une autre utilité pour la *Trituration*: La tension qui en résulte sert à tenir les arteres ouvertes dans tous leurs diamètres, & allongées dans toutes leurs directions; & par ce mécanisme le sang enfilant directement ces canaux, il y sera poussé plus rapidement, & sans crainte de chopper sur sa route; par conséquent il s'insinuera plus parfaitement jusques dans le fond des capillaires. Après quoi si l'on observe encore, que suivant le même mécanisme, les

20 DISCOURS PRELIMINAIRE

grands vaisseaux ainsi situez se trouvent avec une systole d'autant plus forte & plus continuë, qu'ils ont par ce moïen des capacitez plus larges & plus allongées, ce fera comprendre toute la force de la vertu Systaltique, & de l'impulsion des Solides, portées jusques dans les dernieres extrémitez des parties. Ainsi ce sera à cette force qu'il faudra imputer le suc-

Il entre-tient la Trituration.

cès de la Trituration continuelle du sang & de ses sucs; parce que ce ne sera qu'entant qu'il sera bien pressé, bien battu, & exactement atténué dans toutes ses parties à travers de tant de filières, qu'il parviendra à ce point d'affinage exigé nécessaire pour l'ouvrage des Sécrétions. Le mouvement tonique ne prouve donc rien moins que l'étendue de la Trituration dans le corps humain, ou l'universalité de son pouvoir pour l'exécution de tout ce qui s'y passe.

Hémorrhagies.

XVI. CETTE Méchanique toute naturelle, parce qu'elle est tirée de la structure des parties, vient encore faire comprendre les vraies causes des *Hémorrhagies*; car ce ne seront que des Echappées de la partie rouge du Sang poussée par un excès de Systole, des arteres sanguines dans les lymphatiques, de-sorte que la partie rouge chassée de ses diamètres force ceux de la partie blanche, laquelle prend la place de cette lymphe fine qui fait la souplesse des membranes & la moiteur naturelle de leur surface. C'est donc du sang qui exude des membranes au lieu de la lymphe qui faisoit leur enduit, plus ou moins séreux, gluant ou mucilagineux, suivant la destination des canaux ou cavitez qu'elles revêtent. Car c'est de cette sorte de lymphe, plus ou

moins épaisse, que la nature forme des Défensifs dans les intestins, dans l'estomach, dans la vessie, &c. & par conséquent c'est la plâ-^{Velouté des} membranes. ce de cette lymphe que le sang prend dans ces sécrétoires, quand en se débordant il inonde quelque viscere, ou se répand dans quelque capacité. Car d'imaginer des ruptures ou des érosions de vaisseaux toutes les fois que le sang sort par le nez, par la bouche, par les gies ne vien-^{Hémorrha-} felles, par les urines, &c. c'est vouloir se nent pas d'é-^{rosions, &c.} faire illusion, ou tomber dans un mécompte deshonorant pour la nouvelle Anatomie. En effet, c'est forger des délabrements, des sorties nouvelles, ou des ouvertures fortuites, en des endroits que l'Anatomie fait voir percer d'un million de vaisseaux, dont les issues suintent une lymphe qui en fait l'enduit ou la moiteur; & c'est en bonne Physique multiplier des estres sans nécessité, & en Médecine des causes non-réelles de maladie. Car il ne faut que se souvenir que les Pores, ces issues imperceptibles dans l'état naturel, peuvent en maladie se dilater jusqu'à se faire des diamètres capables d'admettre des humeurs grossières, quand elles les forcent ou par leur masse ou par leur impétuosité. Mais ce cas est celui de l'excès de Systôle que contractent les artères sanguines, lorsque pleines d'un sang bouffant, élastique & impétueux, elles se font jour par toutes ces issues, forcées qu'elles y sont par l'impulsion du sang. C'est ainsi que les sécrétoires des Reins, qui sont des allongements des vaisseaux artériels, s'ouvrant à la partie rouge du sang, ^{Sécrétoires} forcez dans ^{les Reins,} lors qu'il est abondant, lui permettent de passer pêle-mêle avec les urines dans la vessie. &c. Il en sera de même de tous les sécrétoires, par

ce qu'ils sont tous continus ou contigus aux arteres, lorsque changeant de diamètre ils céderont à l'intrusion de quelque autre humeur que celle à laquelle ils devoient naturellement donner passage. C'est par cette sorte d'échange que des évacuations deviennent vicieuses, ou changées de forme, de couleur & de qualité; ainsi donc l'on mouche du sang au lieu de pituite, les crachats en sont teints, les selles deviennent ensanglantées, & les urines charrient du sang par de semblables méprises de la nature. Encore, des Sécrétaires séreux ou lymphatiques devenant sanguins, rendent du sang au lieu de sérositez; d'où viennent les *sueurs de sang*, & que les eaux du *péricarde* & des *hydropiques* se trouvent ensanglantées.

XVII. D'AUTRES FOIS l'excès de la vertu Systaltique se portant sur quelque organe glanduleux, sur les sécrétaires des yeux, par exemple, de la bouche, &c. alors l'humeur propre à ces sécrétaires, sans changer de forme ni de couleur, se multiplie & distille si abondamment que les yeux sont baignez de larmes, & la bouche inondée de salive: Raison bien naturelle des cracheries qui fatiguent les Mélancholiques & les Rateleux, suivant la remarque d'Hippocrate, *melancholici sunt sputatores*. C'est encore dans ce mécanisme, qui est le même par tout le corps, que l'on découvre la cause au naturel d'une maladie aussi confuse dans son fonds que dans sa cure: C'est le *Diabète*, ce pissement énorme & importun, qui met le sang à sec, en le dépoüillant de son baume naturel, de-sorte que ce qui faisoit la douce & innocente saveur de ce suc, dégénère dans

Diabète,
sa cause.

cette urine en un bizarre sucré , qui fait un caractère particulier dans cette fâcheuse & singulière maladie ; & elle n'est telle que parce qu'elle est causée par la dépression du *doux-sulphureux* du Sang , & par l'exaltation de son *salin* , qui s'échappe avec l'urine par l'altération des filtres des reins , ou la dépravation de leurs diamètres , qui se prêtent au passage de sucs qui leur sont étrangers.

XVIII. EN conséquence de l'action égarée dans les Sécrétaires , & pervertie par une Systole dérangée , quels désordres ne se montrent point dans les écarts que prendra le *suc nerveux* par l'impulsion de cette force étrangère ! Elle en changera les routes , la *crase* , la qualité , la quantité ; ou bien il deviendra gêné , pressé , intercepté , arrêté peut-être dans ses ondulations , à travers des fibres qu'il parcourt ; tout cela par le poids , l'impulsion , le gonflement ou la *rarefscence* du sang , qui se fera engagé dans les capillaires sanguines de ces fibres. Car la séparation qui se fait du suc nerveux par l'échappée d'une portion de la lymphe du sang , laquelle enfle la route des nerfs , cette séparation , dis-je , est une vraie sécrétion , & cette sécrétion est l'effet de l'immense affinage du sang opéré par la Trituration. Car est-il un autre nom pour un broiement que fait la Systole en battant , pressant & agitant continuellement le sang ? Mais si cette lymphe est trop intimement mêlée dans le sang , se présentant alors avec trop de masse ou de *rarefscence* aux bouches ou diamètres insensibles des sécrétaires du Suc Nerveux , quels affreux accidents devront s'en ensuivre ! Car ces diamètres sont ceux des racines nais-

Suc Ner-
veux mal tri-
turé.

Lymphe du
sang mal dé-
mêlée.

Sécrétoires
du suc ner-
veux.

santes de la substance médullaire, lesquels s'abouchant d'une manière imperceptible, & se continuant avec les extrémités des artères sanguines, concourent ensemble à former la substance corticale.

Affections
comateuses.

XIX. MAIS ne trouveroit-on point en ceci la cause de ces assoupissemens *léthargiques*, de ces affections *comateuses*, de ces délires passagers & rêveries, qui surviennent dans les Fièvres ardentes malignes? Ce seroit parce que dans ces fièvres le Sang devenu impétueux, bouffant de feu, & opposant trop de *rénitence* ou d'élasticité au ressort des artères, il s'échapperoit à leur systole, & s'élevant au cerveau, il s'y sublimeroit confondu avec ses sucs mal dé mêlez : Car par-là insuffisamment préparé pour lâcher la lymphe dans les sécrétoires du cerveau, les vaisseaux sanguins demeureroient engorgez & en *phlogose*. Ne seroit-ce point de-là encore que naîtroient ces *congestions* sanguines *phlegmoneuses*, qui dégénèrent en des dépôts lymphatiques, (comme sont les *parotides*) c'est-à-dire, en des ralentissemens mortels du *suc nerveux*? C'est que la disposition préliminaire à toutes sécrétions, c'est celle que M. COLE appelle dans le sang qui est bien disposé, *laxitas partium* (a), & qui est aussi reconnuë par un Auteur (b), qui vient de traiter géométriquement la matière des Sécrétions, par où ce Sçavant donne à comprendre, qu'il faut que le suc qui a à se séparer dans un sécrétoire, soit préalablement dé mêlé dans le sang; c'est-à-dire, que ce suc doit être quitte de ses attaches avec tous les

(a) De Secretione.

(b) Gorter, de Secretione.

autres ; car ce sont ces liaisons qui l'empêchent de suivre la pente que lui donne la pression systaltique , pour le faire entrer dans son sécrétoire. Or rien ne s'oppose tant à ce triage préliminaire dans le sang , que la précipitation de son cours ; & rien ne cause tant celle-ci, que le trop de Systole dans les artères.

Ce qui retarde les sécrétions.

XX. SUIVANT cette manière si naturelle de concevoir la cause de ces accidens formidables , il devient manifeste combien il convient peu à la manière d'agir de l'économie animale , de les imputer à des embarras d'humeurs dans les premières voies , & après cela il ne faut point s'étonner des malheurs qui suivent la misérable pratique des *émétiques* , des *purgatifs* , &c. Pratique directement opposée au cours des humeurs , & à ce qu'on a de mieux connu dans l'Anatomie. Tant de désordres arrivent pour avoir franchi les bornes que la sagesse de nos pères avoient posé, pour tenir toujours le Médecin de concert avec la raison , en le faisant l'écoute de la nature & de ses lois. Mais on trouvera encore dans la doctrine des *Solides* de quoi redresser de malheureuses opinions sur certaines maladies du cerveau. L'*Apoplexie*, par exemple, ne sera qu'une interception de la partie rouge du sang dans la substance corticale, par le spasmodique des fibres de cette substance poreuse , de sorte que la masse du sang arrêtée par cette digue, reflue dans le voisinage, d'où il arrive une congestion inflammatoire, ou une extravasation consommée. Ceci est confirmé par le sçavant WEPFER , & par son nouvel Editeur * ; & sur ce pied les *volatils* ,

Premières voies.

Doctrine des Solides dans les maladies du Cerveau.

* *Historiæ Apoplecticorum, Amstelæd. 1724.*

les *purgatifs*, les *céphaliques* les plus chauds, pour cuire, dit-on, fondre ou résoudre des *pituites*, des *lymphes*, des *sérositez*, paroissent bien moins propres pour guérir le mal que pour le consommer.

XXI. DES maladies d'Yeux traitées suivant les préjugés du système des Fluides, sont demeurées incurables, ou du moins en retard de guérison. Ce sont les *cataractes*, tant les *cristalines* que les *membraneuses*, encore la *goutte-sérène*; car ces maux sont demeurés dans cette disgrâce en Médecine, depuis tout le long-tems qu'il y a qu'on les prend pour de pures productions d'une humeur pituiteuse, qui dans celle-ci s'infiltre, dit-on, dans les nerfs optiques, & dans les autres ternit le *cristalin*, ou s'épaissit pour former une pellicule. Cette étiologie est populaire, aussi mene-t-elle à peu de chose. Mais concevant pervertie l'action des Solides, qui fait les coctions, en dé-mêlant les sucres dans les vaisseaux, qui au contraire les confondra sans les digérer, ce sera une Sytôle étrangère & dérangée, qui changera les directions des oscillations, le cours du sang, & la distribution de ces sucres; l'on conçoit dans ce trouble, que les sucres portés au hazard, peuvent être déterminés vers le cerveau, & alors cette puissance ainsi déréglée ne peut elle point faire des *gouttes-sérènes* & des *cataractes*? Ce sera en poussant confusément dans tant de menus capillaires qui composent tout l'organe de la vûë, (tant en ce qu'il a de Solide, qu'en ce qu'il enferme d'humeurs) une lymphe mal dégrossie ou mal affinée, ce qui est une suite de la Trituration altérée dans le sang. Alors engageant

Doctrines des Solides, pour la cure des maladies des Yeux.

Cataractes.

dans le tissu des nerfs optiques une lymphe sale & mal travaillée, ce sera une lymphe louche, qui ira obscurcir la limpidité de quelque humeur de l'œil, au lieu d'en conserver la netteté & la transparence. Le sang lui-même violemment poussé & amassé en congestion sur le cordon du nerf optique, ne fait-il point tous les jours des *Gouttes-séreines*? & ceci arriveroit-il sans quelque excès de Systole dans les vaisseaux sanguins? Mais tout cela n'en seroit-il point assez pour faire soupçonner de la méprise dans le choix qu'on fait, pour la cure de ces trois maladies, des *spiritueux*, des *céphaliques* chauds & desséchants, des *fondants*, des *purgatifs*, & en particulier des *phlegmagogues*? Mais quel nouveau dogme, dira-t-on, annonce en Médecine ce langage inouï à nos peres, de *Solides*, de *Fluides*, de *Systole*, de *Triturations*?

Gouttes séreines.

Doutes sur leurs remèdes,

XXII. Ce seront, si l'on veut, des mots nouveaux; mais les notions qu'ils donnent sont-elles nouvelles? détruisent-elles les idées & les loix de l'ancienne méthode de guérir, qui a conservé tant d'hommes au genre humain & tant de citoyens en tout pays, de tout âge, de toute condition, de tout sexe? Rien donc n'est nouveau en Médecine, que ce qui sort des remens de la nature, qui furent ceux de l'ancienne méthode; au contraire, tout ce qui y entre, fût-il énoncé en termes *Chinois*, qui les expliqueront, sera aussi ancien que la nature même, & que les leçons qu'elle donne. Or si elle avoit, cette nature, à s'expliquer aujourd'hui de vive voix sur les manières qu'elle emploie pour régir l'économie animale, se serviroit-elle d'autres termes que ceux qu'elle prendroit dans la structure des parties qu'elle gouverne, & dans le mécanisme des ressorts qu'elle manie?

Nouveautés en Médecine, quelles recevables?

Comment
s'explique-
roit la Na-
ture interro-
gée.

Parties rou-
ge & blan-
che distri-
buées.

Ne diroit-elle point que les artères ont une Systole, qu'elles la recoivent en gros du cœur, qui en est le principe, & que cette Systole se répand en détail par tout le genre artériel? Ne déclareroit-elle point encore que cette Systole presse & bat continuellement les parois de ces canaux, que par conséquent cette Systole tient le Sang & les sucs alternativement dans une presse qui les fasse, les agite & les broie sans cesse? Enfin après tous ces aveux, refuseroit-elle le nom de *Trituration* à tout ce travail qui en renferme l'art & la notion? Continuant à s'expliquer sur la manière d'agir dans ses opérations par le ministère de ces vaisseaux, le feroit-elle autrement, qu'en nous faisant observer que ces vaisseaux se terminent en cône, & que se partageant, sur leurs fins, en un million de petites branches, les unes conservent leur figure *conique*, & ce sont celles qui distribuent la partie rouge du Sang, & la transmettent en d'autres vaisseaux sanguins qui sont les veines; d'autres infiniment déliées prennent la figure *cylindrique*, & ce sont celles qui distribuent la partie blanche? Elle ajouteroit encore, que cette partie blanche s'échappant comme par des filières qui lui sont propres, elle va ou se décharger sous une forme sensible dans plusieurs sécrétaires, ou se perdre d'une manière imperceptible à nos sens par autant d'issuës secrètes qu'il y a de capillaires dans la substance corticale & de pores dans une membrane. Or ces issuës sont plus druës que des points, puisque chaque point de la peau est percé par des milliers de ces pores *; & c'est à travers de ces issuës

que se fait l'insensible transpiration, le terme, ou la fin de tous ses travaux, d'où résulte l'*al-kool* inimitable à l'art de la Chymie naturelle; l'effet du broiement du Sang & de ses suc, l'effet donc de la *Trituration*. Interrogée par quel art donc elle peut porter si loin cet affinage? nous produiroit-elle autre chose pour l'exécution d'un prodige pour nous, & qui est pour elle une action de tous les jours, que cette vertu de Systole, ce fond de ressort universel, qui tient le Sang pressé & battu? Vertu qu'elle met en évidence dans les grandes artères, mais qu'elle cache par-tout sans la changer nulle part, au contraire, suivant les regles de la simplicité, qui fait son caractère propre, elle continuë de l'employer jusques dans les endroits les plus secrets & les plus reculez.

Vid. *Boerhaave*.

Affinage du Sang.

XXIII. TOUTES ces idées donc de Systole, de compression, d'affinage, de variations de capacitez, de figures, de *ton*, de diamètre, ne sont que des notions de la nature elle-même; & ces notions ne faisant qu'exprimer & faire comprendre des actions d'organes qui séparent dans le Sang la partie blanche de la rouge, ne peuvent renfermer que celle d'un broiement ou d'une Trituration généralement répandue jusques dans les vaisseaux les plus déliez & les plus enfoncez, ce sont les capillaires des parties poreuses, qui font le tissu & la substance de la plupart des parties du corps humain.

Notions de la Nature.

Parties poreuses.

XXIV. MAIS rien interprète-t-il mieux ce langage de la Nature, que cet art insensible d'abord, que nous avons déjà touché ci-dessus, mais qui se montre aux yeux dans la maniere par laquelle elle développe le Corps & ses organes? C'est en voyant une atôme de matiere

30. DISCOURS PRELIMINAIRE

Formation
du Corps par
la vertu Syl-
altique.

organisé (car c'est le volume & la façon du germe originaire des corps) dans lequel les premiers filaments de cette merveilleuse Machine , si minces & si déliés , mais si étonnamment concentrez les uns dans les autres , s'épanouissent en grossissant & s'allongeant, jusqu'à prendre un volume prodigieux étant comparé avec lui-même dans son origine : Car est-ce rien moins qu'un prodige, qu'une molécule de quelques lignes au-plus , s'allonge , se dilate, s'étend enfin jusqu'à devenir un corps de cinq ou six pieds de haut , large à proportion , & d'une structure par-tout vasculaire ? Fut-il filigrane semblable , que par un art surprenant & une mécanique inimaginable , des premiers filaments si courts , & si repliez dans leur principe , parviennent jusqu'à des longueurs immenses ! Car le calcul qu'on en peut faire va à démontrer que tous les vaisseaux du corps mis bout-à-bout les uns des autres , composeroient une ligne capable d'entourer toute la circonférence du globe de la Terre *. Est-il autre chose qu'une vertu *productive* ou d'élasticité presque sans bornes , qui, de Solides si petits de volume , si simples de figure & d'attitude , puisse faire de si grandes longueurs ? Mais ces vaisseaux, tant déliés fussent-ils , sont creux & contiennent un Fluide ; c'est le Sang blanc alors & lymphatique, mais qui rougit en peu de tems. C'est donc un Fluide qui se moule sur les diamètres , les distances & les capacitez de ces vaisseaux ; il se trouvera donc d'autant plus affiné dans leurs extrémités , que ces extrémités ont peu de diamètre. C'est pourtant jusques dans le fond de

Dévelop-
pement des
Solides &
des Fluides.

* Vid. *Verdries* , de *Æquilibrio* &c.

des capacitez inimaginables qu'une legere & mince lymphe à circulé : Pourra-ce être par un autre art que celui de la Syftole créée avec les vaisseaux ? Voilà donc encore comme la circulation des Fluides se montre l'effet d'une vertu de Trituration qui naît avec l'homme ; & si le nom en paroît nouveau, son action étant fondée dans la nature, c'est-à-dire, dans les manieres, dans son goût & ses intentions, elle est aussi ancienne qu'elle.

Syftole créée avec les Solides.

XXV. AUSSI M. STAHL, si bon connoisseur en fait de nature en Médecine, fait-il voir (comme il a déjà été observé d'après lui ci-devant) que c'est par ce *méchanisme* que se forment les tempéramens, ou les différentes complexions des âges que l'homme a à parcourir jusqu'à la vieillesse. De-là doivent donc se prendre les raisons d'équilibre d'entre les Solides & les Fluides, puisqu'à mesure que ceux-là se développent, ceux-ci en remplissent les capacitez ; & de-là même se tire l'origine du *mouvement tonique* des Solides, d'où dépend le mouvement progressif du Sang ou des Fluides, le seul que la nature leur donne, & qu'elle met en œuvre par le ministère des Solides pour l'édifice du corps humain : En effet, quel autre sorte de mouvement que le Tonique pourroit-on imaginer dans des vaisseaux, qui ne s'allongent que pour se rétrécir en cône, dans l'intention où est la Nature de tenir les Fluides serrez dans d'étroites espaces, pour mieux les tenir assujettis sous le joug des Solides ? Ils ne peuvent donc, ainsi situés, se mouvoir que par la vertu qu'ils en reçoivent ; & parce que cette vertu est purement Elastique, il devient manifeste que le broiement des Fluides qui s'opere par tout le

Origine & raisons de l'Equilibre & du Ton des parties.

Généralité de la Trituration.

32 DISCOURS PRELIMINAIRE

corps, est l'effet de cette puissance qui est générale dans toutes ses opérations

Elle commence la Vie.

Physiologie véritable.

Pathologie.

Méthode de guérir.

XXVI. EN effet, la Vie commence par cette vertu, elle se conserve par les progrès qu'elle fait à chaque pas que font les Solides pour s'accroître ; après quoi vient le complément de l'ouvrage, qui consiste dans leur parfait domaine, par lequel ils tiennent les Fluides assujettis à leurs ordres dans des capacitez qu'ils leur ont formées, & dans des distances qu'ils leur ont tracées. Se peut-il un modèle plus près pris d'après nature, pour y appercevoir les causes, les moïens & les manieres qu'elle emploie pour donner & pour conserver la vie ? Car il est tout tracé sur ses traits & sur ses démarches, & en cela se trouve l'idée d'une *Physiologie* autant vraie, qu'elle est l'histoire naturelle de l'œconomie animale. Mais de ce fond se tirera encore celui de la *Pathologie* la plus sûre ; parce qu'en étudiant les raisons des écarts que prennent les principes de la vie, dans les connoissances que l'on se fera faites de ceux qui l'ont commencée dans l'origine du corps humain, l'on concevra ce que c'est que le *ton* des parties, c'est-à-dire, la mesure d'élasticité qu'elles auront acquises à force de s'étendre. Enfin dans un pareil fond se trouveront les notions de la vraie Méthode de guérir, en comparant avec l'état naturel des Parties, les dérangemens où elles tombent par les différentes modifications qui les font sortir de leur *ton* ou de leur *Systole* naturelle : car c'est par-là que les directions de la Circulation étant rompues, elles confondent les *Sécrétions*, d'où il arrive que le sang mal dépuré demeure la cause de fâcheuses infirmités.

XXVII. CAR l'on doit appercevoir, dans toute cette ordonnance d'institution naturelle, un pouvoir si souverain dans les Solides, que ce n'est que par eux que se travaillent & se distribuent les Fluides, chacun à leur lieu & place; parce que leur action les habillant & les préparant, elle les modifie suivant leur condition propre & leur destination particuliere. En même tems rien n'est ici tant reconnoissable, que ce qu'on a fait observer * ailleurs d'après M. STAHL, que la Pléthore n'est point une chimere; (car ce fut une des folles idées de VAN-HELMONT) par conséquent que cette doctrine des anciens Médecins n'est ni fausse, ni indifférente, ni méprisable en pratique. On trouve ses causes dans l'origine même du corps humain; parce qu'elles naissent sur les pas que font, en se développant vers leur croissance, les parties de ses organes, par la raison, comme on l'a déjà remarqué, que les Fluides venant à pulluler ou s'accroître plutôt que les Solides ne leur ouvrent des capacitez pour les loger, ce sont des restes qui deviendroient bientôt à la charge de la nature, si elle ne sçavoit pourvoir à leur faire des reservoirs, en les mettant dans des entrepôts. Or ces Reservoirs sont les extrêmités des vaisseaux, où les Fluides étant continuellement poussez, il les étendent & les dilatent, pour s'y faire des logemens; & en cela est le fond de la doctrine de M. STAHL touchant les parties poreuses, qui sont la substance spongieuse-vésiculaire des parties du corps humain, où se passent tant de choses, comme le fait observer ce sage

Puissance
des Solides.

Pléthore, elle
est réelle.

Parties po-
reuses sont
des reser-
voirs.

* Vid. *Albert. de Hæmorrhoidibus.*

Sources
d'hémorrhagies.

Médecin. Ce sont des réservoirs de suc vacants, qui s'en vont, pour l'ordinaire, par l'insensible transpiration; & par-là sont prévénus ces amas d'humeurs, qui feroient des maladies, à moins qu'il ne s'y en accumule plus qu'il ne peut s'en dissiper par cette voie; auquel cas ce sont des reliquats d'humeurs qui refluent dans les grands vaisseaux. Un tel fondement de Pléthore n'est point imaginaire ni indifférent; puisque de là viendront les causes des *hémorrhagies*, des pertes de sang, des flux *hémorrhoidaux*, & encore les sources de tant de *fontes*, de *colliquations*, de *catarrhes*, &c.

Pléthore, elle est dans les Capillaires.

XXVIII. Il faut pourtant avouer que l'idée de Plethore prise dans les capillaires, est bien plutôt confirmée par la doctrine des Solides, que relevée, ou premierement ou d'aujourd'hui apperçûe dans ses principes. En effet, elle répond parfaitement à celle des anciens Médecins, qui a été ramenée par FERNEL, & renouvelée dans les dernières années par de sçavans Modernes *. Car tous ont senti, sans en sçavoir le mécanisme, que les foiers de plusieurs sortes de fièvres étoient dans l'habitude du corps.

Cause de la petite vérole

XXIX. MAIS cette idée ramene encore celle de l'ancienne, touchant la cause originaire des petites Véroles. Les Anciens la mettoient dans un amas de suc amassé dès l'enfance, des restes d'un prétendu sang impur, qu'ils avoient succé dans le sein de leurs meres pendant leurs grossesses, suc qui s'exaltoient & se développoient enfin dans l'habitude du corps, qui les avoit tenu en digestion ou en réserve. Suivant

* *Secreta, Cole, de Febr.*

cette conjecture, qui a son fondement dans la doctrine de M. STAHL, quel affreux inécompte dans la pratique moderne des petites véroles, avoir le foier de cette maladie dans l'habitude du corps, & aller l'attaquer dans les premières voies, où il n'est point ! Que d'*Emétiques*, que de Purgatifs en pure perte, pour ne rien dire de plus ! Que de Saignées du pied fautives & honteusement hazardées ! Du moins devient-il évident & sensible combien doit être étonnante la force de la vertu Syftaltique, par tout ce qu'on vient de lui voir opérer. Car autant qu'il est certain que les fucs, qui imbibent les parties poreuses, communiquent de circulation avec le cœur, & par lui avec toute la masse des humeurs, autant est-il manifeste qu'il est besoin d'une puissance prodigieuse : sur-tout, si l'on joint à tout ceci la qualité des fucs qui ont à traverser ces capillaires pour tomber dans les grands vaisseaux.

XXX. CAR dans l'idée que nous donne des parties poreuses le sçavant M. KEILL, en nous découvrant dans la substance des parties, l'art merveilleux qui fait la nutrition, il est démontré que la substance spongieuse est un composé d'un million de sachets vésiculaires, qui, comme autant de petites bouches, reçoivent la lymphe nourricière qui s'y filtre. Sur ce plan emprunté de l'état naturel des parties, il doit revenir de cette sécrétion tant multipliée, de riches reliquats de fucs : Ce sera de ceux qui n'étant point tous consumés pour la nutrition, auront besoin d'être reportés à la masse du sang, pour rentrer dans le grand courant de la circulation, & être remis sous le joug des grands organes de la Trituration.

Sucs vacants Car ces sucs sont des Subsidiaires qui doivent pour recruter le sang. entretenir le sang pour le recruter dans ses pertes. C'est pourquoi autant qu'ils font l'embonpoint du corps dans l'état de santé, autant en causent-ils l'amaigrissement dans l'état de maladie, & cela par le vuide qui se fait dans la substance vésiculaire, qui renvoie à la masse plus de sucs qu'elle n'en reçoit ou n'en garde ; d'où il arrive que les corps graisseux s'affaiblissent, & que tout le genre musculueux devient mollasse & exténué.

Ralentissemens des Fluides.

XXXI. Au surplus, des sucs tant éloignez du cœur, doivent être exposez à d'étranges ralentissemens dans leur marche ; ce ne peut donc être qu'à force de pressions successives & réitérées pas-à-pas qu'ils pourront sortir de leurs lointains, ou de la profondeur de leurs réduits, pour atteindre le centre du corps & s'élever jusqu'au cœur.

Pressoir dans l'habitude du corps.

XXXII. L'HABITUDE du Corps ou la substance spongieuse ne paroît donc rien moins qu'un *pressoir universel*, suivant l'idée du sçavant de Moor *, situé dans les extrémités des vaisseaux, dont les fibres qui en font le tissu, forment un grand réseau en se croisant pour faire des membranes, dont les mailles élastiques, comme autant de petits cordons à ressort ou de petites mains, serrant chaque vésicule, font qu'elles se vident de leurs sucs les unes dans les autres. L'art des Rouës à godets donne quelque jour pour faire comprendre celui par lequel se fait successivement le long trajet de ces sucs lymphatiques dans les grands vaisseaux : Car ces vésicules con-

* De Moor, de Instauracione Medic.

tinuellement pressées par l'action de leurs fibres, survuident les unes dans les autres les sucres qu'elles reçoivent, jusqu'à ce qu'étant parvenus au cœur, ils se retrouvent sous la presse commune. C'est ainsi que le broiement qui s'en faisoit sourdement dans le fond des parties, devenu manifeste dans le cœur, fait le complément de la Trituration de tous les sucres.

XXXIII. CET effet prodigieux de la vertu Systaltique arrive pourtant tous les jours dans l'état naturel, lorsque par une cadence régulière, douce & uniforme, entretenant dans les nerfs une oscillation constante & réglée, elle conduit chaque suc au lieu de sa destination. Mais un autre bon effet qui suit de celui-ci, c'est une circulation du sang & des esprits constante & tranquille, selon laquelle les sucres Systole, cause de l'uniformité dans la circulation, étant également distribués, chacun se loge volontiers dans l'organe qui lui est propre; & au moyen de cette disposition, la Trituration procure des coctions loüables & des digestions naturelles. Au contraire, quelque Eréthisme prenant aux Solides, la Systole devenuë irrégulière ou trop forte, pousse rapidement & tumultuairement le sang dans les sécrétaires, & de-là arrivent des embarras ou des congestions phlegmoneuses, pendant lesquelles les artères irritées confondant les sucres & les concentrant pêle-mêle dans leurs capacités, elles les portent à l'aventure hors de leurs routes & de leurs destinations, jusqu'à ce qu'elles les aient engagés dans des sécrétaires étrangers pour eux.

XXXIV. C'EST le cas des fièvres inflammatoires, qui retiennent, détournent & pervers-

Systole irri-
tée, elle fait
les petites
véroles.

Coctions,
pourquoi
elles man-
quent.

tissent les sécrétions ; car alors la partie blanche retenuë dans le sang, se concentre & se perd dans les autres sucs ; parce qu'elle a perdu cet état de *laxité*, demandé par M. COLE, comme la condition sans laquelle une sécrétion ne peut se faire. Il arrive bien pis quand ces fièvres portent le sang, ainsi confondu, trop abondamment vers l'habitude du corps ou dans les viscères, ou dans le tissu des membranes, comme celle du cerveau, de la poitrine, de l'estomach, du foie, &c. Car alors ce sont des *phlogoses*, des *phlegmons*, des *érésipèles*, des éruptions cutanées, comme des *rougeoles*, des *petites véroles*, des fièvres *miliaires*, des *pourpreuses*, *rouges* ou *blanches*, (car il est des congestions phlegmoneuses de sucs blancs & lymphatiques ;) tous maux également dangereux, parce qu'ils sont tous inflammatoires. La raison leur en est commune ; parce que le sang devenu coïtueux, dur & coriace en chacun d'eux, concentrant dans le sang la Lymphe, qui est la matiere fondamentale des *Sécrétions*, il supprime la principale d'entre celles-ci, qui est la *transpiration*. Tout le sang se trouve donc ainsi comme un Solide enfermé en d'autres Solides, (*Solidum in Solido*) auxquels opposant une résistance presque égale à la force de leur Systole, il élude leur puissance ; inflexible au contraire sous leurs coups, il ne se laisse ni broïer, ni affiner, ni distribuer. Dans cette disposition, les digestions sont en retard, les coctions manquent, les évacuations sont retenuës ; parce que le rézeau de la Fibre du sang étant trop serré dans ses mailles, il ne lâche aucun des sucs qu'il tient concentrez. C'est donc d'un manque de *Trituration*, d'un défaut de

broiement, d'une impuissance dans la Fibre du Sang, devenuë trop roide pour s'ouvrir ou se dilater, que vient le manque de coction dans ces maladies. Que les signes en soient donc si tardifs ou si infidèles dans les fièvres malignes, il ne faut s'en prendre qu'à la difficulté de la Trituration des Fluides entassés, pressés & épais-
 sis dans des vaisseaux que le *spasme* & l'inflammation tiennent ferrez. Cependant ces Fluides mal menez se jettent à l'aventure dans des Sécrétaires étrangers, où, comme dans des défilez impraticables, ils s'arrêtent; & voilà comme se font des dépôts inutiles ou dangereux, des crises imparfaites ou prématurées, tristes annonces d'une fin fatale.

Dans les
Fièvres mali-
gnes.

XXXV. EN pareil état se comprennent les affreux événemens des *cordiaux*, des *sudorifiques*, ou de semblables drogues; parce qu'agitant le Sang, le gonflant à force de le raréfier, & ainsi le faisant bouffer, ils l'empêchent de s'ouvrir pour lâcher la matiere de la sueur, qu'ils tiennent confondue parmi les autres suc-
 quees. celle de l'insensible transpiration suit le même sort, sur-tout si en même tems l'on augmente la contraction des Solides ou des vaisseaux, dont l'on resserre d'autant plus les pores qu'on en irrite les Fibres. Ces inconvéniens sont encore ceux des Purgatifs trop ou trop tôt employés: mais ils sont ordinairement augmentez par la sorte d'alimens qu'on donne d'ordinaire aux malades; ce sont les boüillons à la viande, qui comparez aux légumes sont certainement moins propres à la santé, parce que, quoiqu'en pense le vulgaire, les chairs des animaux sont moins saines que les végétaux;
 1°. parce qu'elles sont plus mal-aisées à broyer,

Pourquoi.

Boüillons
à la viande
mal-sains.

Crudité
dans les hu-
meurs.

Morts ino-
pinées.

moins propres par conséquent à passer dans cet *Alcool* fin & imperceptible, qui fait le terme des digestions naturelles. 2°. Elles sont filamenteuses, grosses, coriaces, & ainsi très-capables d'augmenter la glu du Sang, c'est-à-dire, cette épaisseur gluante & coïenneuse, qui tient concentrées les humeurs destinées à la purgation. C'est pourquoi les purgatifs ne promettent rien de bon alors; car tout étant fermé pour eux, ils ébranlent les humeurs sans les dégager. Ce sont par conséquent des attaques inutiles, & des tentatives en pure perte; tant parce que les Solides résistent à leur action, que parce que les humeurs ne sont point encore démêlées dans le Sang, pour s'en séparer, & encore qu'elles ont perdu leurs *vergences*, comme parle HIPPOCRATE, c'est-à-dire, leurs propensions ou tendances spontanées vers des Sécrétaires assignez véritablement par la nature, mais qui leur sont fermés alors, interdits & rendus impraticables. De telles manœuvres sur les malades leur coûtent cher; aussi les payent-ils par les morts inopinées, qui font des victimes à une si malheureuse Médecine; de sorte que dérobez à ce qu'ils devoient à leurs familles & à leurs consciences, ils sont enlevés sans satisfaire ni à l'un ni à l'autre. Tant de malheurs sont les suites de la licence qu'on se donne de sortir des chemins battus en Médecine, & des Régles autorisées par l'usage. Les appuyera-t-on de raisonnemens pompeux, pour couvrir dans le Public la honte de ses lucces? Mais ce seroit perdre ses frais de Physique, de Géométrie, d'Anatomie même, si quelque semblable érudition ne posoit ni sur l'observation, ni sur l'usage; car c'est le fondement de la vraie

Méthode dans des cas graves, comme ceux des petites véroles & des fièvres malignes; maladies cependant où l'on fait aujourd'hui litière aux Malades, d'*Emétiques*, de *Kermès* & de *Purgatifs*, quoique tout soit alors en *spasme*, en inflammation, & en ralentissemens de Sang. Ainsi dans cet état peut-on ne pas comprendre celui du Sang, qui est comme suffoqué en lui-même & étranglé par toutes les *strictures* ou *constrictions*, qui le tiennent intercepté dans le cours de sa circulation? Rien donc de si simple alors que de conclure, que tout remède *stimulant*, irritant & spiritueux, augmentant la *rarefcence* d'un sang déjà trop bouffant, & trop épais tout-à-la fois, doit augmenter l'Eréthisme phlegmoneux des Solides, le trouble des Liquides, & le désordre des Sécrétions.

Vraie Méthode.

Stimulants, leurs dangers.

XXXVI. MAIS sera-t-il mal-à-propos de rapporter encore ici la sage idée de M. STAHL? C'est celle par laquelle il veut rendre les Médecins attentifs, dans la cure des maladies, à l'état du Sang, ou de son retour des *parties poreuses*. Car elles sont telles, c'est-à-dire, de cette nature dans l'habitude du corps; & l'habitude du corps est le siège des petites véroles, si singulièrement affecté à cette maladie, que c'est la région du corps qui y est intimement intéressée. Les restes de cette maladie en sont des preuves bien sensibles, car cette région du corps les cache; ce sont des *furuncles*, des phlegmons, de dangereux abscesses, qui ne se bornent ni à la peau, ni aux parties charnuës, mais qui ont leurs sources & leur siège dans le plus secret des parties poreuses ou dans les capillaires les plus profonds; de-sorte que les os

Circulation, dans l'habitude du corps.

42 DISCOURS PRELIMINAIRE

eux-mêmes se trouvent souvent cariez sous ces
 abscesses. Rien donc ne montre plus évidemment
 combien profondément le Sang s'engage &
 s'infiltré dans les Capillaires pendant la petite
 Vérole ; puisqu'un des principaux écueils de
 cette maladie a son siège dans les Capillaires
 les plus reculez. C'est que la circulation du Sang
 se rallentit tellement dans les extrémités des
 vaisseaux, qu'il en arrive des suppurations dans
 le fond le plus intime des parties. Or un sang
 si étrangement éloigné des grands vaisseaux,
 ne doit point dans cette situation se perdre de
 vue par un Médecin, qui doit craindre qu'un
 sang dans cet éloignement devienne abandon-
 né à lui-même, ou mis absolument hors de
 commerce avec les grands vaisseaux ; puisque
 ce sont les ondulations *Systaltiques* de ceux-ci,
 & les impulsions des Fluides vers leurs extrémi-
 téz, qui servent à conserver en mouvement ou
 en circulation le Sang reculé dans les Capilai-
 res. Après cela se manifeste avec quelle atten-
 tion mesurée on doit placer les saignées dans
 les petites Véroles ; de manière qu'elles déga-
 gent les vaisseaux de proche en proche, en les
 ouvrant en des endroits qui ne soient pas trop
 éloignés des capacités dans lesquelles les Capil-
 laires puissent comme sur le champ trouver leur
 décharge. Suivant ces égards, l'usage confirmé
 aujourd'hui par la raison tirée du mécanisme
 connu des parties, autorise les Praticiens qu'il
 a dressés à saigner du bras dans les petites véro-
 les, dès ses premières attaques, ou dès qu'elles
 menacent, soit par des signes qui les annon-
 cent singulièrement, sur-tout dans des constitu-
 tions Epidémiques, pendant lesquelles elles
 règnent presque universellement, ou bien parce

Etat du Sang
 dans la peau

Attention
 du Médecin
 là-dessus.

Saignées
 dans les pe-
 tites véroles,
 ce qu'elles
 doivent fai-
 re.

Les faire
 du bras.

que des malades de l'âge competent pour cette maladie, appartiendront à des familles d'un sang qui prend aisément & ordinairement la petite vérole en pareille conjoncture. Donc il est d'une prévoyance sage d'un Médecin versé en petite vérole, de dégager au plutôt les vaisseaux du centre du corps ou qui y ont rapport: Ce sont ceux du bras qui ouvrent aux vaisseaux des capacités prochaines pour les survuider par les voyes les plus courtes dans les grands vaisseaux; Moyen par lequel on va au-devant des *confidences*, des *stases* & des *affaissements*, qui arrivent dans les parties éloignées ou sur leur chemin, quand on tire le sang de trop loin. La Saignée du pied est dans ce dangereux cas; parce que les distances du Pied au Cœur, & de-là à l'habitude du corps, étant très-éloignées, le Sang affoibli dans son cours languit à mi-chemin, de-sorte que manquant de porter son impulsion jusqu'à celui des Capillaires, il laisse tomber celui-ci dans un repos fatal.

Raisons de
danger de la
Saignée du
pied.

XXXVII. Le mal-entendu des Fluides est la cause du change que l'on prend sur cette matière; car uniquement occupé du mouvement des Fluides, quand il est question de *révulsion* ou de *dérivation*, l'on n'y donne aucune part aux Solides; cependant c'est par leur action que se font les allées & venues des Fluides dans nos corps. Cette maniere de penser ordinairement là-dessus auroit quelque vrai-semblance, supposé 1°. que le tronc des gros vaisseaux fût comme un parfait cylindre droit ou direct, égal & uni, comme seroit le fust d'une colonne creuse: 2°. Que les parois qui formeroient

Cause du
mouvement
des Fluides.

44 DISCOURS PRELIMINAIRE

Structure
des Vais-
seaux.

Etendue de
leur ressort.

la capacité de ce cylindre, fussent sans avoir aucune part au mouvement des Fluides qui passent dans sa capacité. Dans ces suppositions, le Fluide pourroit se sublimer au haut du canal, ou se précipiter du haut en bas, étant poussé par un coup de pompe, qui feroit monter ou descendre ce fluide; ce trajet alternatif seroit même d'autant plus certain, que le canal étant uni & égal dans toute son étendue, le liquide ne pourroit être ni arrêté, ni détourné sur sa route. Alors que de beaux & sûrs calculs à faire sur des diamètres & des capacités incapables de variation! Mais cette peinture est-elle celle des vaisseaux de nos corps grands ou petits? Au contraire il n'en est aucun qui ne soit branchu, percé par conséquent dans ses côtés d'une infinité d'ouvertures: Ce sont celles des ramifications qui sortent de chaque tronc à mesure qu'il s'allonge en allant se perdre dans la substance des parties. Aucun d'ailleurs n'est dépourvu de tunique plus ou moins musculeuse ou élastique. Après cela, qui pourra s'imaginer qu'une vertu de ressort répandue avec tant de soin, & dans un si grand détail par tous les détours les plus reculez, ou jusques dans la plus petite vésicule de celles qui composent la substance des parties, puisse être comptée pour rien? On la concevra au contraire comme une puissance commune aux grands & aux petits vaisseaux, qui operent le trajet des Fluides d'un canal dans un autre. Ainsi c'est cette force résidente jusques dans la substance vésiculaire des parties, qui transmet les Fluides comme pas-à-pas, d'espace en espace, & toujours à travers de canaux qui ne servent à ce trajet qu'en se comprimant eux-mêmes, & compri-

manant les Fluides à la maniere des *Pompes expulsiues*, & les dirigeant vers leur terme, qui sont les grands vaisseaux. Suivant ce mécanisme, la *dérivation* ou la *révulsion* consistera à disposer les choses de maniere que l'humeur morbifique, (c'est-à-dire, celle qu'on veut détourner d'un viscere qu'elle occupe) en soit ramenée, ou prochainement dans les grands vaisseaux, pour faire une sorte de *dérivation*, ou dans un endroit des grands vaisseaux plus éloigné, quand on veut faire une *révulsion*. Mais tout cela sans jamais perdre de vûe la maniere dont une humeur se déplacera: car ni dans l'une ni dans l'autre de ces opérations, le Sang ne tombe à plomb ou en gros dans ces endroits des grands vaisseaux, comme feroit une colonne qui s'avaleroit en ligne droite, en tombant sur sa base, & sous laquelle on auroit creusé; mais ce déplacement se fera par parties & successivement, comme de main en main, depuis l'endroit d'où l'on voudra rappeler l'humeur. Cette humeur donc ne suivra la route qu'on se propose, qu'autant qu'on lui fera sentir moins de résistance dans l'endroit des grands vaisseaux vers lequel on la détermine pour l'évacuer.

Révulsion,
Mécanisme
là-dessus.

XXXVIII. Ceci appliqué à l'état de la petite Vérole démontre la préférence qui est nécessairement dûe à la saignée du bras, sur-tout dans les commencemens de cette maladie. Car la cause & son siège étant manifestement dans l'habitude du corps ou dans les parties poreuses qui sont les capillaires de ces endroits, c'est de ces endroits qu'il faut se hâter de rappeler l'humeur morbifique, par le chemin le plus court, dans les grands vaisseaux. Comparant à présent

Saignée du
bras dans la
petite Vérole.

Etiologie.

Distances
des Vais-
seaux.Détails là-
dessus.

la distance des grands vaisseaux, peut-on ne pas appercevoir que l'humeur de la petite Vérole occupant principalement la tête & ses dépendances, est notoirement plus proche des grands vaisseaux des parties supérieures, que des grands vaisseaux des parties inférieures? Ce sera donc la dégager par le plus court chemin, que de la rappeler par ces grands vaisseaux supérieurs: ce qui est effectivement l'effet de la saignée du bras; puisqu'à mesure qu'elle diminue le volume du Sang dans les grands vaisseaux supérieurs, elle diminue les résistances qu'il formoit au retour du sang des capillaires du Cerveau. Pour s'en convaincre, la plus simple attention peut suffire; car sans emprunter l'art des calculateurs, elle est à la portée de tous les esprits. Les capillaires du cerveau sont ceux des vaisseaux d'où l'on se propose de rappeler le sang dans les grands; mais il est au vû & au scû de tout le monde, que les grands vaisseaux des parties basses, les Iliques, par exemple, sont sans comparaison plus éloignés des capillaires du cerveau, que les Sousclaviers & les Axillaires. Il est donc prouvé, que c'est dans ceux-ci qu'il faut diminuer les résistances au retour du sang du Cerveau, parce qu'ils lui sont plus immédiats. Or la Saignée du bras facilite dans ces grands vaisseaux supérieurs le rappel du sang des capillaires, non-seulement parce qu'elle diminue plus immédiatement le volume du Sang dans ces grands vaisseaux; mais encore parce qu'en même tems, elle ouvre des capacitez prochaines pour recevoir le sang qu'on attire des capillaires. Cependant pour ne laisser nulle difficulté en arriere, il faut se représenter où se fait le retour du sang par la saignée du pied,

c'est-à-dire , l'endroit des grands vaisseaux où il vient tomber. Or suivant les regles de la circulation , le sang qui reflue à l'occasion de la saignée du pied dans les grands vaisseaux , c'est celui des capillaires qui composent la substance musculuse-vésiculaire des cuisses & du voisinage. Ce sang donc sera celui qui rentrera dans les Crurales & les Hypogastriques , par la facilité qu'il trouve dans ces vaisseaux ; parce que celui qui est dérobé par la saignée du pied diminuant d'autant le volume qui en seroit remonté dans ces grands vaisseaux , fait qu'ils sont moins pleins. La résistance donc que le sang des Capillaires y auroit trouvé , s'ils avoient été moins désemplis, sera diminuée dans cet endroit : Mais si en même-tems l'on mesure la distance qu'il y a entre les capillaires du Cerveau & les vaisseaux Cruraux & Hypogastriques , comparée avec la situation des Sous-claviers & des Axillaires , l'on sera convaincu que le dégagement procuré par la saignée du bras, comparé avec celui que procure la saignée du pied , que ces dégagemens, dis-je, seront entre-eux en raison réciproque avec les situations des vaisseaux désemplis. Par conséquent il y aura en avantage autant de différence entre la saignée du bras & la saignée du pied , qu'il y en aura entre les distances des capillaires du Cerveau avec les Axillaires, & celles de ces mêmes capillaires avec les grands vaisseaux Cruraux & Hypogastriques : Et enfin par une conséquence toute naturelle , on se trouvera persuadé que la saignée du pied dégagera aussi peu les capillaires du Cerveau , qu'elle dégagera amplement les capillaires des Cuisses & du voisinage.

Raisons des résistances.

48 DISCOURS PRELIMINAIRE

Révuision
doit se faire
au loin.

Saignée du
Pied, quand
elle dégage
le Cerveau?

XXXIX. VOILA donc, va-t-on dire, perdu pour la *révulsion* le droit qu'elle tenoit d'ancienne possession de dégager par préférence le Cerveau ou d'une manière singulière & propre? que va donc devenir la maxime si constamment établie parmi les Praticiens que la Révulsion doit se faire des parties les plus éloignées, *ad partes distantes*? Mais 1°. ce n'est pas pour toutes les maladies ou affections du Cerveau indifféremment, que la Saignée du pied a été recommandée; parce que ce n'est point indifféremment ou en chacune d'elles qu'on l'a vûe réussir, mais bien dans les fièvres ardentes, malignes, si l'on veut, accompagnées de phrénésie, par la facilité que trouve le sang à se sublimer ou à s'emporter comme sans chopper & sans résistance vers le cerveau, par l'ardeur qui l'y pousse comme par un coup de pompe. C'est ce que les Anciens appelloient *raptus sanguinis*; & encore cette sorte de rapt ou d'enlèvement du sang, passoit-il chez les anciens Médecins (comme CÆLIUS AURELIANUS) pour l'effet du *Spasme* des vaisseaux: Epoque notable pour la vertu Systaltique. C'est donc lorsque le sang encore dans les grands vaisseaux, & y roulant sans avoir pris d'engagemens dans les capillaires, s'empporte par son impétuosité comme par un coup de piston ou de pompe; & ce piston, suivant la pensée des Anciens, est la Systole des artères, laquelle étant en *Spasme* ou en irritation, chasse le Sang promptement par la voie la plus large & la plus directe qui va du cœur au cerveau, & cette voie est celle des Carotides. En pareil cas une saignée du pied diligemment pratiquée, affoiblissant soudainement d'autant le cours du sang qui retourne au cœur, qu'il

qu'il en diminuë le volume, & amollissant les coups de la Systole irritée, à proportion du vuide ou du peu de rénitence qu'elle trouve sous ses coups, elle rabat comme sur le champ l'impétuosité du sang vers le cerveau. 2°. Estoit-ce toujours au commencement des Maladies que se plaçoit la saignée du pied? Ce n'étoit ordinairement qu'après plusieurs du bras, lesquelles aiant diminuë le volume du sang des grands vaisseaux supérieurs, fraioient le chemin à celle du pied; de-sorte que celle-ci venant à achever la soustraction du sang qui servoit par sa rénitence à entretenir l'irritation de la vertu Systaltique, elle la calmoit d'autant que ses coups portoient comme à faux. 3°. La distance des parties ne doit point se prendre de la situation extérieure des parties sensibles; car quoique le pied paroisse à la vûë, comme il l'est en effet, autant éloigné de la tête, que l'est une extrémité d'une autre, cependant à prendre les distances à raison des vaisseaux où sera engagée l'humeur morbifique, il se comprendra que les extrémitéz de ces vaisseaux seront beaucoup plus distantes du cerveau, quoique d'une maniere insensible, que ne le sont à la vûë les pieds de la tête. C'est le cas au naturel du siege de la petite Vérole; il est dans les capillaires du Cerveau. Mais si l'on imagine mis bout-à-bout tout ce qu'il y auroit d'aulnes de vaisseaux repliez depuis le plis du bras où se fait la saignée, jusqu'aux extrémitéz des arteres capillaires du Cerveau, l'on trouveroit certainement qu'il y a plus de centaines d'aulnes de vaisseaux du bras à la tête prise en ce sens, qu'il n'y a de pieds ou peut-être de poulces depuis la tête jusqu'au pied pris l'un & l'autre

Raison de la Saignée du bras avant celle du pied.

Comment mesurer les distances.

dans le sens vulgaire ; & en effet un célèbre Auteur * trouvoit 350. aulnes de vaisseaux dans une étendue bien moindre. En fera-ce trop peu pour valoir à la saignée du bras le titre ou l'équivalent de la révulsion la mieux reconnue ? L'application de tout ceci à la Saignée dans la petite Vérole nous mèneroit trop loin ; mais rien n'en découvre tant le mal-entendu dans la pratique moderne. Car il est évident combien peu ressemble au *raptus sanguinis ad cerebrum* des Anciens , la cause de la petite Vérole , qui est bien plutôt *raptus sanguinis ad habitum*. Car tout d'abord , le Sang non-seulement se porte aux capillaires de l'habitude du corps & de la tête ; mais encore il y est là par tout engagé dès les premiers jours de la maladie : ainsi donc situé il se met aussi-tôt hors d'atteinte à la saignée du pied , laquelle vidant le sang qui roule encore librement dans les grands vaisseaux , laisse abandonné à lui seul & privé d'impulsion , celui qui est infiltré dans les capillaires ; sources de *confidences mortelles* , ou de suppurations qui se font à la sourdine dans le profond des parties , qu'on a abandonnées à leurs engagements.

Etat du Sang
dans la peti-
te Vérole.

Confiden-
ces , leurs
causes.

XL. MAIS sera-ce donc un anathème jeté sur la saignée du pied dans la petite Vérole , de-forte qu'elle soit absolument interdite dans la cure de cette maladie ? Tant s'en faut certes que sa disgrâce aille si loin ; l'usage a appris , & la raison le confirme , qu'il est des conjonctures où cette saignée non-seulement est permise dans la petite Vérole , mais encore nécessaire dès les premiers jours. C'est quand elle

Saignée du
Pied quand
nécessaire.

prend une jeune personne, par exemple, qui est à la veille d'entrer dans le tems de l'accident de son sexe, ou qui y est actuellement, ou bien en qui la petite Vérole naissante supprime brusquement cette évacuation; dans tous ces cas, la saignée du pied, devient une ressource à laquelle un Médecin ne doit aucunement se refuser. C'est qu'il faut alors empêcher que le sang qui est accumulé dans les parties basses, n'aille en refluant dans les grands vaisseaux, grossir le volume de celui qui se porte dans les capillaires; sur-tout quand ceci se passe dans un corps sanguin & replet, & dans une petite Vérole qui s'est annoncée *confluente* ou maligne. Car en pareilles circonstances il faut pourvoir aux accidents présens, sans s'oublier sur ceux qui pourront venir dans le tems de la suppuration; dans cette vûë il faut tellement ménager la quantité du Sang, qu'il ne s'en trouve pas trop dans les grands vaisseaux, lorsque les capillaires auront à se gonfler extraordinairement, comme il arrive dans le tems de la fièvre de suppuration, tant funeste & si fatale aux malades, & tant deshonorante pour le Médecin qui ne s'est pas mis au fait de la vraie Etiologie. (Car prétendre comme l'on voudroit) assujettir la nature aux lois d'une Physique ingénieuse, mais qui n'est point la sienne, pour autoriser des Méthodes de fantaisie ou de mode, ainsi contrariée dans ses manières & contredite dans ses intentions, elle ne s'accoutumera jamais à des entreprises manifestement faites sur ses droits & contre ses lois.

Raison.

Ne point vouloir assujettir la Nature à la Physique.

XLI. C'EST une erreur ordinaire dans le Système des Fluides, où en se livrant aux préjugés des humeurs, on néglige les manières

52 DISCOURS PRELIMINAIRE

Système des
Fluides fau-
tif.

Ils sont oc-
casions, non
causes,

Vaisseaux ne
sont point
passifs.

des agents qui régissent le cours du Sang & qui le dominant en maladie, sur-tout dans les excès de fièvre redoublée à l'occasion de quelque engagement dans quelque viscere. Tout préoccupé alors de Fluides & d'humeurs à évacuer, il n'est point d'écueils en pratique contre lesquels ce Système ne fasse chopper un Médecin. Au contraire, la science des Solides l'en préserve, & le guide dans les difficultez & les cas les plus épineux; parce que lui faisant voir toujours & par toute la machine, une force de Systole, il tient son esprit attentif pour la modérer, la retenir, ou la faire servir au dégagement d'humeurs qu'il se propose. Conformément donc à l'idée encore de M. STAHL, ce Physicien de la vraie Nature, qu'il étudie toute seule, il comprend que dans les fièvres, qui toutes menacent de dépôts ou de suppurations, dont elles seroient les annonces, les Fluides ou les humeurs en sont plutôt les occasions que les causes; parce que les vaisseaux de nos corps ne devant point être considerez comme des instrumens passifs dans le travail que souffrent les Fluides, c'est d'eux qu'il faut en pratique tirer ses principaux points de vûe. Sans donc les prendre comme s'ils étoient des canaux de pierre ou de bois, qui n'auroient que des diamètres bornez & des capacitez limitées à prêter à des humeurs qui chercheroient à s'échapper en tems de trouble, un Médecin comprendra ces vaisseaux comme des forces mouvantes, capables de ressort; & ainsi se fermant ou s'ouvrant plus ou moins, ils deviennent les modules des Fluides, pour en régler la mesure & la quantité & en diriger le cours. C'est le ton des Solides, ou leur maniere

d'être, d'où dépend absolument l'action ou le mouvement des Fluides. Ce sont des ressorts creux, tissus de fibres essentiellement élasti- Vertu Elasti-
ques, parce qu'elles tiennent leur ressort de la que créée.
lymphe mere, la dépositaire par la création du ressort primitif, dont le Créateur les a impré-
gnez en les créant; & que de la même lymphe vient sa force ou sa vertu au suc nerveux, ce spiritueux singulier, qui, sans se montrer, anime la puissance que ces fibres exercent sur toutes les parties: ainsi donc animées elles tendent ou détendent, serrent ou relâchent, ouvrent ou referment plus ou moins les diamètres, suivant les accidens des Maladies & la manœuvre bonne ou mauvaise d'un Médecin.

XLII. ON se divise un peu à la vérité sur la nature de l'agent qui mène cette machine, qui en monte, en modère, ou détend les ressorts. Faudra-t-il donc penser que ce soit une intelligence ou l'ame elle-même qui préside à tout ce ministère? Sera-ce un pur mécanisme, c'est-à-dire, un ordre suivi & constant, ou bien pour mieux dire, une continuation d'ordre établi en conséquence de l'institution du Créateur, en qui la parole, quand il le veut, n'étant jamais séparée de l'effet, il s'en ensuit infailliblement, & tant qu'elle subsiste: *dixit & facta est.* Méchanisme, ce que c'est.

sunt... omnia quacumque voluit fecit? En ce sens, ce mécanisme ne sera autre chose qu'un effet confirmé de la parole du Créateur, & originellement préordonné par sa volonté; par laquelle aiant été une fois établi, que les choses se passeroient suivant les règles instituées par sa Sagesse pour le gouvernement de l'économie animale, elles subsisteroient encore & subsisteront jusqu'au moment qu'il a marqué pour

sa dissolution. Mais l'Ange ou l'Intelligence par laquelle l'ancienne Philosophie auroit voulu faire régler la machine du grand Monde, en lui faisant mouvoir les Orbes celestes, n'a pu trouver créance dans la saine Philosophie; & l'opinion que l'Ame régiroit les mouvemens du corps humain, s'y est faite aussi peu d'autorité. Au contraire, la science du Méchanisme se laisse écouter dans le monde sçavant, le bon esprit en est satisfait, la Physique s'en contente, & la Religion n'en est point offensée. En effet, la machine du Monde entier ne subsiste telle qu'elle est depuis six à sept mille ans, qu'en vertu de la parole du Créateur, qui a ordonné *que tout soit fait, & tout a été fait*. En conséquence de cette parole, toutes ces choses ont été jugées bonnes par le Créateur, qui l'a prononcé lui-même : *Vidit omnia quæ fecerat, & erant valde bona*. Après cela, est-il besoin d'autre garant de la durée des loix instituées par le Créateur de tous les Estres, & en particulier pour la conservation du corps humain? Car ce ne sera qu'une exécution suivie d'une parole souverainement efficace & d'une volonté constamment infailible. Ainsi la maniere dont se passent aujourd'hui les choses dans le corps humain, c'est ce qu'on appelle *Méchanisme*: & ce sera une vertu émanée de la volonté du Créateur; vertu qu'il a attachée à des Organes à ressort, qu'il y a arrangez lui-même & mis de concert & en proportion les uns avec les autres. Comprendons donc les corps des hommes eux-mêmes, en tout ce qu'ils contiennent, comme autant de petits Mondes, du moins comme des machines à ressort, montées pour ainsi dire par le doigt du Créateur, pour la durée du

Conforme
à la Religion
& à la Rai-
son.

La parole
effective du
Créateur.

tems pour laquelle il les a faites. Ce sera aujourd'hui pour des années seulement , car ce fut d'abord pour des siècles. Mais sera-ce plus accorder en ceci au Créateur , le souverain Méchaniste , ou l'Ouvrier suprême , que de reconnoître une main d'homme capable de travailler une Machine, (Une Horloge, par exemple, ou une Pendule) qui étant une fois montée se maintient en règle sans aucunement se détraquer pendant des mois entiers? L'idée donc de Méchanisme, dans son vrai sens, n'a de quoi ni offenser la Religion , ni de quoi blesser la Raison ; puisqu'elle n'insinue autre chose qu'un concert de puissances & de proportions ordonné par le Créateur, une cadence, une symmétrie & un assortiment de mouvemens, qui continuent, en vertu de sa volonté, en la maniere & pour autant de tems que sa bonté, inséparable de sa sagesse & de sa puissance, le veut encore, & jusqu'au moment qu'il a prescrit.

Idee de la
Toute-puissance du
Créateur.

Juste idee
du Méchanisme.

XLIII. APRE's cela, les Régles & les Loix de l'œconomie naturelle, qui sont celles de la vertu Systaltique, & qui servent de fond au système de la Trituration, sont-elles rien moins que des émanations des Loix éternelles du Créateur? Parce qu'elles sont une suite constante ou non interrompue de l'ordre établi par sa volonté pour la conservation du corps humain ; ou, pour mieux dire, c'est une création journallement répétée du moyen que le Créateur a institué pour préserver à tout moment le Corps de retomber dans son néant, par la même Providence qui garantit à chaque instant le Monde entier de son anéantissement, par le maintien des loix qu'il lui a données pour

Loix de la
nature, Loix
éternelles.

36 DISCOURS PRELIMINAIRE

Intelligen- le préserver. Si c'est donc une Intelligence que
ce de l'œco- l'on demande pour autoriser la notion de Mé-
nomie ani- chanisme, en est-il une aucunement comparable
male,

Ressort in-
né.

Sa nature.

à la Sagesse du Créateur, qui soutenant de son Doigt * le poids ou la masse de la Terre, & entretenant l'équilibre de ses parties dans ses proportions, conservera par la même Sagesse les rapports des mouvemens & de leur puissance, qu'il a établis entre les parties du corps humain ? Au surplus, quelque idée que l'on prenne du Méchanisme, ou quelque nom que l'on donne à la Puissance qui exerce & dirige les fonctions du Corps, toujours sera-ce une vertu innée avec lui, aussi ancienne que sa création, & qui depuis ce tems est demeurée essentiellement attachée aux Solides qui le composent ; d'où leur vient ce qu'on appelle mouvement tonique, *motus tonicus* ; un ressort qui presse, *elater compressorius* ; une vertu systaltique ; une force de Systole, *vis contractilis* : tous noms qui signifient une sorte de Vibration, ou d'une tendance innée vers elle, imprimée donc par la nature, & par elle habituellement continuée dans les Fibres originaires & primitives, qui entretiennent les Oscillations dans toutes les parties du corps humain. Mais cette vibration est un battement artériel, analogue du moins au pouls ; parce qu'elle fait circuler le sang, en le pressant, le broie enfin & l'atténue par ses pressions répétées sur chaque point qu'il parcourt.

XLIV. MAIS toute cette ordonnance na-

* Isaïe, C. XL. v. 12. Deus Coelos palmô ponderavit... tribus digitis appendit molem Terræ, & libavit montes & colles in flatu.

turelle n'exclut point les égards qui sont dûs aux diamètres des vaisseaux & à leurs capacités, parce que la connoissance de ces diamètres aide à entendre le cours du Sang, ses distributions, la mesure, & en même temps les directions qu'il est obligé de suivre en circulant. Ce Diamètres, n'est donc rien moins que le moyen de prendre leur usage. une juste idée sur l'œconomie animale, sur les sécretions, & sur le plan du courant des humeurs, ou des mouvemens des Fluides dans l'état naturel: Mais dès qu'en même temps l'on considère une Puissance dominante pour l'exécution de toutes ses opérations, & qui est attachée aux Solides, comme un ressort naturel, qui comprime ou relâche plus ou moins ces diamètres, qui dilate ou rétrécit plus ou moins ces capacités, enfin qui tourne ou dirige, allonge, ou raccourcit, & ainsi modifie ses Fibres en tant de manières, n'est-il point naturel de conclure, que c'est à cette Force qu'il faut s'en prendre, dans les tems de maladie, des changemens ou variations que reçoivent les diamètres des vaisseaux, qui se dilatent ou se ferment, se pervertissent ou s'altèrent de quelque manière? Quel effort donc d'imagination pourroit suivre ou définir tant de sortes de modifications! Mais telles qu'elles soient, faisant prendre au cours du sang des déterminations confuses, il en résulte des distributions inégales, qui le font sortir de son niveau ou de son uniformité naturelle: Et c'en est assez pour donner des vûes de conduite à un Médecin. Au surplus, après tant d'art apperçu dans les Solides, qui composent la tissure des Fibres par la multiplicité des vaisseaux qui les pénètrent, par la consistance & la densité qui en revient

Solides,
cause des
symptômes.

aux tuniques des vaisseaux; peut-on ne point reconnoître qu'il y a dans chacun une mesure d'extension qui en fait la fermeté, la *rénitence* ou l'élasticité. Et c'est ce qu'on appelle le *ton*

Ton des parties, en quoi il consiste.

des parties, sur lequel elles se montent, s'étendent elles-mêmes, ou se contractent, se ferment ou se dilatent plus ou moins. Or ce *ton* étant celui par lequel se mesurent les diamètres, c'est aussi par lui que se régulent, se dirigent, & s'arrangent les distributions des Fluides. En cela donc paroît la raison qui séduiroit ceux qui prendroient les diamètres pour quelque chose de fixe, d'absolu, de permanent dans quelque état que se trouve le corps humain, sain ou malade; parce que des calculs les plus recherchés, mais qui seroient fondez sur des mesures & des proportions si casuelles & tant fortuites, sont variables autant que les impressions que prend le genre nerveux. Or de combien de sorte lui en vient-il, soit de la part de l'esprit * remué par tant de passions, soit de la part du corps exposé à tant d'avantures? Semblables calculs deviendroient donc aussi fautifs, que les dimensions, sur lesquelles on les formeroit, seroient variables; ce sont celles des diamètres, qui deviennent en maladie aussi différentes d'elles-mêmes en santé, que la santé est différente de la maladie.

XLV. MAIS cet art *systaltique* si essentiellement attaché aux Solides qu'ils en sont la base principale & le point d'appui, ne se borne point à eux seuls, il se trouve aussi dans les Fluides ou dans le sang lui-même, en qui la vertu de *résilition* ou de *rénitence*, n'est autre chose

* Vid. *Verdries*, de æquilib. animi & corporis.

qu'une force de ressort qui contretient la Systole des arteres. La Trituration a donc aussi son mécanisme dans le Sang même : C'est sur-tout dans le tissu fibreux du réseau qui le compose. Car c'est un corps organisé, à en juger parce que nous enseigne là-dessus le célèbre M. MALPIGHI *. En effet, les *polypes* que l'on trouve dans les arteres où le sang est plus fibreux, les pelotons charnus que crachent ceux en qui il arrive d'énormes crachemens de sang, ressemblient si parfaitement à la substance des poudrons, laquelle est certainement organisée, qu'ils en représentent jusqu'à la couleur, l'odeur & la consistance, quand on les a fait bouillir dans l'eau. Encore, les *champignons* qui naissent dans la vessie & ailleurs, les glandes nouvelles en apparence, & qui se montrent quelquefois sous des volumes étonnans dans les affections *Skirrheuses*, *glanduleuses*, *scrophuleuses*, & souvent *carcinomateuses*, quand elles se font dans les mammelles, sur-tout des femmes, quoique quelquefois dans celles des hommes; enfin les *moles*, & les productions vasculieuses, osseuses, cheveluës ou capillacées, que l'on a trouvé dans des corps de femmes, toutes ces concrétions lymphatiques paroissent évidemment des productions de la partie blanche du sang, qui a aussi des Fibres. Mais outre la sorte d'organisation vasculaire qu'on apperçoit dans ces substances bizarres, l'on y découvre que le Sang contient dans les Fibres de sa lymphe, qui est sa portion principale & la plus simple, un fond de solidité, par où les Fluides se trouvent presque de pair, ou en

Virtu Sy-
staltique
dans les Flui-
des.

Sang il est
organisé.

Lymphe,
elle est essen-
tiellement
solide.

Vid. Malpighi, de Polypo Cordis, sparsim.

60 DISCOURS PRELIMINAIRE

parallele de fonction avec les Solides, c'est-à-dire avec les tuniques qui les contiennent. C'est donc un Solide en puissance que le Fluide, mais un Ressort en effet qui est l'antagoniste des Solides; parce que par une rénitence continuelle il devient leur point d'appui, & la cause de l'oscillation qui est entre les uns & les autres. Mais cela n'est-il point une action naturelle de broiement, commune à tout ce qui est vaisseau dans l'œconomie animale, ou pour mieux dire, à tout ce qu'elle est, puisqu'elle n'est que vaisseaux? Se peut-il en effet que les Fibres des Tuniques artérielles compriment le sang, sans que la Fibre se relevant par sa rénitence, résiste à leurs coups, dès lors qu'elle ne se laisse pas rompre? C'est donc une alternative de dépression & d'élevation, une lutte du Sang ou des Fluides contre les Solides, une action véritable de Broiement universelle dans toutes les parties du Corps, solides & fluides.

XLVI. CETTE idée d'élasticité dans la Fibre du Sang, est d'autant plus réelle, qu'elle se trouve répondre parfaitement à une observation universellement reçue dans la pratique de tous les temps & des Écoles en Médecine: C'est celle par laquelle tous conviennent que le pouls est dur & *serratile* dans la pleurésie & dans la plupart des affections inflammatoires, jusques-là même que le pouls *serratile* passe pour signe *pathognomonique* dans ces sortes de maux. Mais à qui est inconnue cette disposition du sang dans les inflammations des viscères & du genre membraneux, tels que sont les rhumatismes gouteux, les phlegmoneux, &c. Dans tous ces maux donc la couëne dure, blanche, coriace, élastique que l'on voit sur le sang des

Action de
broiement
naturelle.

Couëne du-
re du sang,

palettes , montre évidemment dans l'état de la partie blanche du sang , celui en particulier de la Fibre , laquelle ayant acquis trop de volume ou d'extension par la dilatation de son réseau, s'est fait trop de ressort , par lequel faisant une résistance excessive & violente à la Systole des arteres , elle rend le pouls dur & serré.

XLVII. CAR c'est un titre de préférence pour le système de la *Trituration* , que la pratique s'en trouve aidée pour le soulagement des malades. Ce n'est pourtant pas qu'il lui prêle des principes ou des règles pour former les indications ou la conduite d'un Médecin; mais il lui offre des lumieres & lui ouvre des jours qui le confirment dans celle que l'observation & l'usage ont confirmé. C'est la pensée de l'Hippocrate Italien M. BAGLIVI , qui trouve un avantage singulier dans la doctrine des Solides, en ce qu'avec elle ou sous ses auspices un Médecin est plus heureux dans ses prognostiques ; parce qu'ils se tient toujours sur les pas de la nature , en la suivant dans ses œuvres ou dans ses intentions , uniquement appliqué à interpréter ses volontez. Il n'en est point ainsi des spéculations creuses, fondées sur des raisonnemens, tant géométriques fussent-ils, par lesquels l'on voudroit faire leçon à la nature , ou la remettre sur son chemin, sans le suivre soi-même. De tels discours propres à séduire les esprits, *ad capiendas animas*, ne peuvent réussir que sur de jeunes gens sans usage & sans experience , qui trouvent bien plus court de s'en reposer sur la parole de personnes en place , & sur des noms imposans , que d'aller pâlir sur des Livres , ou méditer la Nature.

elle montre
l'élasticité
de la Fibre,

Trituration
utile à la
pratique.

Dangers des
spéculations

XLVIII. MAIS cette disposition élastique

62 DISCOURS PRELIMINAIRE

Reffort des Solides , remonte le sang.

Mécanique de ce Réseau.

Genre Membraneux , sa distribution.

dans la Fibre du sang , qui montrant jusqu'où se répand l'action de broiement par toute l'économie animale , fait aussi comprendre comment & combien elle aide la vertu des Solides , pour remonter le sang contre son propre poids vers le cœur , des endroits les plus profonds , & des parties les plus reculées. Dans ce travail la Fibre du Sang étant un réseau élastique renfermé dans un canal qui le presse , est semblable à une espèce de ressort à *boudin* , soutenu de sa vertu propre , & excité par celle des artères ; au moyen duquel le sang se foule & refoule lui-même pour se sortir des étroites capacités des Capillaires : Travail qui lui réussit d'autant mieux , que passant d'étroits diamètres , d'artères capillaires dans de plus larges capacités , qui sont celles des veines , il se trouve enfin rendu dans les larges espaces des grands vaisseaux.

XLIX. MAIS voici une observation , qui toute seule persuaderoit de l'universalité de cette action de broiement , c'est celle qui regarde l'étonnant détail , & le scrupuleux soin de la nature dans la distribution du Genre Membraneux , qui est le soutien & comme le véhicule de cette vertu , pour la porter jusques dans les plus secrets réduits des parties. Car en cela paroît son intention à ne laisser manquer aucune partie de toute la machine , de la vertu de ressort , pour en animer tous les organes. C'est la remarque singulière , parmi bien d'autres aussi utiles , du sçavant & célèbre M. VIEUSSENS * : Car il fait voir qu'il n'est point de glande , point de filet , qui ne soit en-

* Vid , *Vieussens , Vasorum Systema novum.*

veloppé d'une membrane (a). La substance corticale du cerveau, d'où naissent les racines du genre nerveux, la substance grise, qui fait le centre de la moëlle allongée & épinière, d'où naissent les nerfs qui ne sortent pas du cerveau, chacune de ces substances a son *arachnoïde*, (car c'est ainsi que s'appellent ces menuës membranes;) de sorte que tout ce qui est nerf porte autour de soi l'instrument né de la vertu Systaltique, qui est cette enveloppe à ressort compressif, qui fait le *Mouvement Tonique* des parties nerveuses, & qui entretient la circulation du suc nerveux. Car c'est par cet art ingénieux de la nature que ce spiritueux lymphatique circule & rentre par les veines de ce nom dans les vaisseaux sanguins, & par ce même art s'opere une ondulation dans les membranes, dont les Fibres comme autant de doigts, compriment mollement les cordons de nerfs en général, & chacune de leurs fibres en particulier; comme d'ailleurs les nerfs, semblables à peu près dans l'intérieur de leur substance à la moëlle de sureau; sont spongieux, ils sont toujours imbibez d'une lymphe spiritueuse (qui est émanée de la partie blanche fibreuse (b) & lymphatique du sang,) & portent en eux-mêmes un fond naturel & toujours présent de rénitence à opposer contre la pression des membranes qui les entourent. Or tout cela ressemble bien à une action & à une réaction réciproque, dans laquelle se trouve au juste l'idée d'une vertu Systaltique ou de ce *mouvement tonique* qui s'exerce dans toutes les parties du corps, dont

Membranes portent le ressort par tout.

Ondulations.

Vertu Systaltique.

(a) Vid. *Sanctorini*, de *structura Fibrae*.

(b) Vid. *Malpig.* de *Polypo Cordis*.

64 DISCOURS PRELIMINAIRE

elle règle toutes les opérations. Aucune donc n'est indépendante d'elle ; & parce qu'elle est le principe de la Trituration , il s'ensuit par une conséquence naturelle, que la Trituration opère tout dans l'œconomie animale , & que les nerfs ont la meilleure part dans tout ce qui en résulte.

Nerfs, ils
font tout.

L. L'ETRANGE abus donc , que celui de s'attaquer toujours aux Fluides ou aux humeurs , que l'on charge de tant d'iniques soupçons ou de qualités mensongères pour expliquer les maladies ! Les saveurs d'*acre* , d'*acide* , de *salin* , de *sulphureux* , d'*amer* , tous chetifs provins du système de la fermentation, forment les différentes classes des causes , souvent imaginées & ordinairement malheureuses , au sens qu'on les débite. Car autant qu'il est vrai que des Fluides croupissans contractent quelque chose de semblable , autant est-il certain que le ralentissement précède ces altérations. Mais parce que les ralentissemens n'arrivent dans nos corps que par l'alteration de la vertu Systaltique , il devient aussi constant , que c'est aux Solides qu'il faut s'en prendre , pour conce-

Qualitez voir au juste l'état des Fluides , & pour traiter des Fluides à propos la maladie. En effet , ce sont souvent mal entendus eux , qui par l'excès de ressort qu'ils exercent sur le Sang , mettent le trouble & l'irrégularité dans la circulation , & par elle dans ses distributions. C'est ainsi que la masse éparse hors de ses couloirs va se précipitant dans des diamètres étrangers , qui n'étant point mesurés au volume , à la consistance , & aux efforts impétueux de ces suc , se refusent ou se ferment à leurs approches. Par cette sorte de désaccord, le sang accumulé dans les viscères par une im-

pétuosité étrangère, qui l'y engage, cause des congestions plus ou moins complètes, suivant le plus ou le moins de mouvement que ces suc se conservent, jusqu'à ce que le perdant entièrement, ils causent des *stases*, qui sont des dépôts consommés, en ce que les Fluides perdent tout mouvement progressif, parce qu'il s'éteint dans le trouble de la vertu systaltique.

LI. CETTE étiologie porte autant le caractère de vraie, qu'elle a peu d'emprunt, quelle ne le tire même que de la nature, ou de ses principes qu'elle emploie pour le rétablissement de la santé, après les avoir pris dans ceux qui contribuent à sa conservation. Ce sont ces instrumens de guérison naturelle de l'*autocratie*, cette Médecine née avec l'homme, parce que le Créateur l'a instituée & établie dans ses organes; la seule dont les bons connoisseurs en économie animale, savent s'aider avec tant de bonheur dans les occasions importantes. Telle est celle où ils savent faire un remède de la Fièvre même, en ne faisant que pacifier les excès ou les troubles qu'elle cause. Car les maladies n'étant guères que des méprises d'une nature qui s'égare ou qui se laisse emporter, il ne faut souvent que lui prêter la main pour la ramener ou la remettre dans son chemin. Cependant les dangers de la fièvre arrivant lorsque ces troubles s'élèvent dans des corps trop pleins, trop bien nourris, & dont les vaisseaux sont surchargez de suc vif & spiritueux, il faut, par une suite nécessaire, que le genre nerveux s'imbibe à tout moment d'une Lymphe abondante, active, & élastique. Pour lors les congestions seront tout à la fois phlegmoncuses & spasmodiques; parce

Dépôts. Stases.

Autocratie.
Fièvre, quand remède?

Congestions
phlegmoncuses - spasmodiques.

que les suc qui les ont formé sont abondants ; élastiques & spiritueux , d'où viennent , suivant l'observation d'Hippocrate , ces lassitudes spontanées qui annoncent les grandes maladies : *Spontanea lassitudines morbos denunciant* *. En effet , ces sentimens douloureux & universels ne viennent que de l'expansion outrée que souffre tout le genre membraneux à l'abord d'un sang surabondant & élastique. C'est une impétuosité qui se fait dans les viscères , & contre laquelle toutes leurs fibres ont à lutter par tout ce qu'elles ont de ressort ou de rénitence , pour empêcher les dépôts ou les débordemens des Fluides prêts à les forcer ou les enfoncer.

Effets des
bonnes Ta-
bles.

Ce sont des cas ordinaires dans des pays où la bonne chère , les liqueurs , l'oïveté & les passions sont de mode , & presque en honneur ; & de-là viennent les fièvres phlegmoneuses ardentes qui y regnent , & qu'on affecte d'appeller *malignes* ; mais toute leur malignité a sa source dans le mal-entendu d'idées qu'une Médecine de commande ou d'invention nouvelle met en vogue. Car on commence aujourd'hui par soupçonner une dépravation sourde & singulière dans les humeurs * on nomme ce vice secret *Malignité* , l'on exagère la griéveté des accidens de la maladie qui commence ; on la nomme & définit enfin par le même nom , avant que cette maladie soit née ou connue.

Malignité
supposée.

LII. MAIS ces maux prétendus si terribles pour l'avenir , étant bien entendus & ramenez aux manières & aux Loix de l'œconomie animale , ne se trouvent être que les effets d'un sang mal distribué , poussé au hazard & impé-

* *Aphor. Sect. 2. Aph. 5.*

meusement par l'excès d'une Syستole déréglée des artères, qui poussent vers les capillaires plus de sang qu'il ne peut s'en ramener. Aussi la sage Ecole de M. STAHL, paroît-elle singulièrement occupée dans les grandes maladies naissantes, à applanir la circulation du sang, pour le remettre dans l'uniformité de ses distributions. C'est pourquoi ces habiles Spectateurs de la Nature, recommandent de débarrasser le sang, en rabattant les coups qui lui sont portez par la Syستole des Solides, qu'ils aiment à calmer par le moien des *Sédatifs*, & des autres remedes qui rétablissent le cours du sang dans son ordre ou ses directions naturelles.

Etiologie
là-dessus.

Les *Délaians* sont encore du choix de ces Médecins, & du goût de la méthode *sédative*; mais la routine n'est point leur règle dans l'usage de ces remedes, ils y apportent au contraire beaucoup de choix, observant par exemple qu'ils soient *Diapnoïques*, c'est-à-dire, propres à rétablir l'insensible transpiration; car cette évacuation est pour eux la favorite, parce qu'elle est la principale dans l'œconomie animale. Vers elle donc, comme fideles Disciples de la nature, ils dressent leurs vûes & forment leurs indications. Tout de même encore, ce ne sont point des *Amers bannaux*, de tous les jours, ordonnez sans distinction ni de maladies ou de leur tems, ni de tempéramment, ni d'âge, ni de sexe, qu'ils emploient; mais ils en choisissent entre les plantes, d'appropriez aux maux qu'ils traitent, aux viscères qui sont en faute, & toujours avec des singuliers égards pour le mouvement tonique des parties, soit pour en calmer les *spasmes*, ou en amollir les roideurs convulsives, ou en effacer les *crispa-*

Calmans,

Choix dans
les remedes

Egards pour
le Ton des
parties.

zions ; soit pour en affermir le *ton*, & en conséquence redresser le cours des humeurs ; rétablir les pentes des Fluides, & les diamètres des vaisseaux. Au milieu de tant d'attentions, on ne voit point ces Praticiens s'amuser ; ni à mesurer les diamètres pour la cure des maladies, ni à calculer les proportions des calibres pour décider de quel endroit on doit saigner. Cette science des Solides qui fait le fond de la bonne pratique auroit aussi appris aux Fauteurs de la saignée du pied au commencement des petites Véroles, à prendre des idées plus justes & plus raisonnables que celles de leur nouvelle méthode de guérir.

Art de la
saignée dans
la petite Vé-
role.

LIII. EN effet, la disposition de l'économie animale, où tout est en *éréthisme* dans la petite Vérole, leur auroit fait comprendre que le sang pressé alors de toutes parts vers les vaisseaux capillaires, risque infiniment, étant abandonné à lui-même : Qu'ainsi il est très-dangereux de rompre sa file, en affoiblissant la Systole des vaisseaux sur sa marche, avant que son impulsion soit parvenue jusques-là. L'adresse donc de la saignée, si nécessaire, c'est de choisir celle qui diminuant l'impetuosité du sang vers l'habitude du corps, lui laisse cependant autant de la force d'impulsion dont il a besoin pour ne point trop se ralentir sur sa route. Or, ce degré d'impulsion dépend de la continuité ou non-interruption du retour du sang des parties éloignées dans les grands vaisseaux. Rien donc n'est plus capable de rompre la file du sang qui remonte des parties éloignées, que de lui ouvrir une issue précisément à l'extrémité de ces parties, comme l'on fait en saignant du pied : Car le sang qui alloit

refluer vers le haut, trouvant une ouverture pour s'échapper promptement & abondamment vers le bas, il doit rompre la file d'en-haut par la sorte d'éclipse qui se fera dans la remon-
tée. Ce sera en effet un défaut d'impulsion du côté des parties basses, par où le sang des parties supérieures étant laissé à lui-même, il perd toute aide pour se maintenir en circulation : C'est ainsi qu'il devient la matière de tant de supurations dans le fond des parties, & qui coûtent tant de peines aux malades & d'inquiétude au Médecin. Saignée donc fut-elle moins propre que celle du pied pour dégager le sang des capillaires, ou pour en faire la révulsion ?

Dangers de
la saignée
du pied.
Abscess.

LIV. Ce mauvais effet de la saignée du pied est d'autant plus à craindre dans la petite vérole, qu'elle est, de l'aveu de tout le monde, du genre inflammatoire ; c'est-à-dire donc, de la nature des maladies où la disposition du sang s'oppose singulièrement à la saignée du pied. Car suivant l'observation des Praticiens, les plus habiles s'interdisent cette saignée, lorsque le sang est couenneux, gluant, & déjà comme fixé dans son cours & dans les viscères ; Sur ce pied, combien périlleuse devient cette saignée dans les petites véroles, dans lesquelles le sang ou dénué de véhicule par l'engagement de la lymphe dans les capillaires, ou empêtré par celle qui s'est concentrée & épaissie dans les grands vaisseaux, d'où il sort dans les palettes recouvert d'une couenne dure & coriace, se trouve trop appesanti & trop épais pour se rendre à la détermination qu'on voudroit lui imposer, en le rappelant des parties supérieures vers les basses, par le moyen de cette saignée. Rien donc de

Sang épais
contraire à
la saignée du
pied.

Ralentisse-
ments,

plus naturel & de plus simple à comprendre ; qu'un sang attiré de loin , dans le tems qu'à peine peut-il se traîner à travers les longueurs des vaisseaux , dans lesquels on le mène , s'affaiblira sur son chemin par sa *gravité* ou son poids , & par son gluant. Cependant c'est à cette occasion que se forment dans les viscères qui se rencontrent sur sa route , des congestions phlegmoneuses , qui multiplient des dangers déjà commencez , & qui souvent abrègent malheureusement cette maladie par des morts soudaines. La cause de ces malheurs vient de l'oubli où l'on est sur la puissance dominante des Solides ; car toute saignée ne pouvant réussir qu'autant qu'elle dégage à propos les Solides , pour leur donner l'aissance & le jeu dont ils ont besoin pour exercer leur Systole sur les Fluides , celle du pied ne peut ici réussir , puisqu'elle éteint dans les Solides des capillaires leur vertu de Broiement , ou leur Systole nécessaire pour continuer ou achever la circulation du sang.

Raisons des
morts soudaines.

Usage de la
saignée du
pied.

LV. CE n'est donc point que le système de la Trituration interdise l'usage de la Saignée du pied ; mais il éclaire l'esprit d'un Praticien , & guide ses pas pour ne point la lui permettre dans les occasions où la science de l'économie animale doit lui avoir appris , que cette saignée ne peut rien opérer qu'à la honte de celui qui voudroit se mettre au-dessus de ses Loix. Ce n'est donc point aux avantages de la saignée du pied qu'en veut cette science ; elle s'écudie

Le système au contraire à les développer & à en montrer la des Solides valeur , en marquant les tems , observant les la favorise. conditions , écartant enfin de dessus elle les justes plaintes , que lui attirent des malheurs pu-

blics, & presque autant épidémiques que les maux pour lesquels on la prostituë, parce qu'on ne l'entend pas.

LVI. C'EST aussi peu l'antiquité de la saignée du pied que l'on attaque par les principes de la Trituration; l'époque de son origine est à peu-près la même que celle de la Médecine. C'est donc une érudition qu'on étale en pure perte dans les conversations, de vouloir qu'à raison du nombre de siècles que la saignée du pied compte dans la pratique de la Médecine, on se trouve autorisé à lui donner une place inouïe ou nouvelle dans une maladie que cette longue suite de siècles a traitée sans cette saignée du pied. Une pareille érudition deviendrait peut-être plus heureuse à prouver les disputes qu'il y a eu en plusieurs Ecoles sur la Saignée en général dans la petite Vérole, où tant de gens la craignoient: Car ce fut l'opinion de plusieurs Médecins dans les tems passés, les préjugés même n'en sont-ils point encore parfaitement oubliés; mais cela même fait voir combien est de fraîche date la saignée du pied dans la petite Vérole; puisque BOTAL lui-même, qui n'a écrit que pour justifier la sûreté de la saignée en tant de cas extraordinaires, ne fait qu'une très-petite mention de la saignée du pied, quoiqu'il n'oublie point de justifier la saignée en général, mais celle du bras même dans les fièvres malignes. C'est donc depuis ce célèbre Auteur que se prend le tems de la fréquente saignée; mais s'il est prouvé que la saignée du pied ait été inouïe depuis tems dans la cure de la petite Vérole, naissante dans les principales Ecoles, sera-t-il douteux que le dogme de la saignée du pied d'aujourd'

Antiquité
de la saignée

Crainte de la
saignée dans
la petite Vé-
role.

Saignée du
pied de peu
d'usage an-
ciennement.

52 DISCOURS PRELIMINAIRE

Pratique de
l'Ecole de
Paris, con-
traire à la
saignée du
pied.

d'hui dans la petite Vérole, est sorti d'une nouvelle méthode, qui n'a point eu d'exemple dans la Médecine de nos Peres, sur-tout les Maîtres de l'ancienne Ecole de Paris, dont l'habileté a su faire des loix & des exemples pour placer les différentes saignées dans les cas de pratique, que la sagesse & l'usage leur avoient fait connoître.

LVII. MAIS les monumens qui nous restent de la pratique de ces grands Maîtres, les Thèses qui nous ont conservé la Tradition de leur méthode sur la Saignée, leurs Livres qui en ont traité, aucun de ces Ouvrages ne fait la moindre mention de la saignée du pied au commencement de la petite Vérole. C'est pourtant de ces sources qu'il convenoit à des Docteurs de l'Ecole de Paris de tirer des titres d'antiquité à la nouvelle méthode de la saignée du pied, qu'ils préconisent : Sans cela, quelque Protecteur que l'on se donne dans cette Médecine moderne sous des noms accréditez & respectables, du moins devient-il évident que c'est une nouvelle face, qu'on essaie de faire prendre à la Médecine, sous des auspices présumez de Praticiens de nos jours. Sont-ce rien moins que de nouveaux coups donnez à essayer sur les malades ? Mais, quoi de plus dangereux en Médecine, que de quitter un chemin frayé pendant des siècles par des sages Maîtres, qui nous en ont tracé les routes, pour s'engager au hazard dans des sentiers détournés, qu'il faudra percer à force de périls & de malheurs, avant que de parvenir peut-être au point de sécurité que nous avoient trouvé nos Maîtres ! L'inconvénient est-il différent de celui qui arriveroit, si aujourd'hui quelque tête jeune ou échauffée,

Nouveauté
de cette sai-
gnée du pied

échauffée, plus téméraire ou plus audacieuse que ne fut le premier des Pilotes, avoit la folle présomption de mépriser la boussole si heureusement découverte pour guider la navigation à travers les écueils des Mers les plus éloignées & les moins connues, pour lui substituer des règles imaginées dans le cabinet par quelque sçavant cerveau si l'on veut, mais sans usage de la Mer & sans expérience ? Les affreux naufrages qu'occasionneroit cette science, tant ingénieuse fut-elle, ne seroient-ils point des craions des malheurs dont la Médecine est menacée, par la présomption de ceux qui quittent les règles ou les routes connues & confirmées par des siècles entiers, pour s'ouvrir des chemins nouveaux ? N'est-ce point risquer tous les jours de se faire la réputation de ce célèbre Glorieux * de l'antiquité, qui voulut se faire un nom dans l'Histoire, en mettant le feu au Temple d'Ephèse ? C'est donc à tant de malheurs que le système des Solides, qui est celui de la Nature, vient s'opposer ; parce que le nouveau dogme de la Saignée du Pied est autant contraire à ses Loix, qu'à celles de l'ancienne & vraie Médecine.

Témérité
des nouvel-
les Métho-
des.

LVIII. PEUT-ETRE quelques saignées du pied fortuitement heureuses dans les commencemens d'une petite Vérole, ou d'une maladie qu'à l'ordinaire & par avance on avoit nommée *maligne*, auront-elles donné occasion à la séduction ou à la méprise, parce que la maladie quittant ces fâcheux symptômes avant-coureurs des grands maux qu'on attribuoit à malignité, se fera non-seulement innocentée par

Fausse mali-
gnité.

* EROSTRATE.

Soulage-
ment de ha-
zard.

Etiologie
En-dessus.

Saignée
du pied
quand heu-
reuse au
commence-
ment d'une
maladie.

Etat du sang
par rapport à
la saignée du
pied.

une face moins effrayante qu'elle aura prise ; mais encore se sera mise par-là à l'abri des dangers de la saignée du pied ; mais en cela se rencontre plus de bonheur que de science , plus d'adresse que de raison , c'est en pareil cas une heureuse faute ; parce que la fièvre présumée maligne de prime-abord , étoit en effet de la nature de celles dont on a parlé , dans lesquelles la saignée du pied trouve moins d'inconvéniens , où l'accablement de toute la machine , l'assoupissement , les anxiétés , les délires & semblables symptômes qui regardent le cerveau n'étoient que l'effet du *raptus sanguinis* , que l'on a expliqué. Or c'est un développement des parties du sang , une expansion , un déploiement de ses suc , qui se fait par ce que les Anciens appelloient *eclampsis sanguinis* , qui se termine à un bouffement subit , à une raréfaction soudaine , à une prompte sublimation qui se fait au cerveau , & qui se rabat aussi promptement , car alors les Solides ont encore leur ~~ton~~ libre ou leur flexibilité , pour conserver libres les allées & venues des humeurs suivant leurs directions , parce qu'elles n'ont point encore été rompues. Ainsi dans une telle disposition , le sang encore capable d'être mené & ramené à travers les grands vaisseaux par les déterminations qui lui viendront , est susceptible de celle qui lui vient par la saignée du pied. Mais cette situation du sang , cette disposition des Solides , ces rapports subsistant encore entre les Solides & les Fluides , tout cela ressemble-t-il à l'état de ces parties dans des petites Véroles naissantes ou à naître ? Au contraire , le sang retardé alors presque à chaque pas de sa marche , & retardé comme dans

autant de lacunes qu'il y a de petites fosses ou d'endroits dilatez pour les pustules ; le sang, dis-je, ainsi comme accroché par tant d'endroits peut-il se laisser mener & ramener au gré de la saignée du pied ? D'ailleurs ce tems de petite Vérole naissante est celui de la plus grande plénitude des vaisseaux, dans laquelle les mouvemens du sang ou ses translations sont plus impraticables, & c'est précisément alors que l'on hazarde la saignée du pied. Imagine-t-on que le sang quittant toutes ses attaches de tant d'endroits reculez, où il est hors de file, se prêtera à l'intention de l'Ordonnateur pour faire une révulsion, que cette saignée n'opère que dans les occasions où le sang est bien roulant, & encore libre d'engagemens.

Dans la petite Vérole.

LIX. Ce sont des inconvénients que fait appercevoir la science des Solides ; mais elle en fait craindre bien d'autres des mains prodigues en drogues chaudes, ardentes, volatiles, incendiaires, qu'elles donnent sous les beaux noms de *Cordiaux*, car l'énormité de la pratique moderne est portée aujourd'hui jusqu'à employer dans des petites Véroles confluentes de ces compositions que les feux des Chymistes & la malignité des métaux rendent formidables dans quelques maladies que ce soit, lorsqu'elles sont inflammatoires. Telle est la teinture des métaux, le fatal *Lilium*, fameux par ses malheurs, que l'on met aujourd'hui à pleine dose dans des potions les plus animées ; fut-il jamais breuvage plus promptement mortel ! Par de tels remèdes le sang enflé dans son cours & outrément raréfié dans les vaisseaux, doit en forcer les diamètres, en excédant leur dilatation ; en conséquence le sang

Cordiaux
dangereux.

Raisons, demeurant engorgé dans leurs capacitez, il tient les vaisseaux tout à la fois & dans un engorgement phlegmoneux, & dans une inflammation spasmodique. C'est en pareille conjoncture qu'on saigne du pied; mais le sang dans une pareille situation est-il bien disposé à se rendre à la détermination d'une saignée du pied, tandis que par une abondance, crüe de volume par sa raréfaction, il tient les tuniques dans cette sorte d'*Atonie* que contractent des capacitez forcées? Au contraire rien n'est plus propre pour fixer le sang ou en arrêter la circulation; parce que la vertu Systaltique faisant dans les membranes des capillaires l'office d'antagoniste du cœur, pour lui renvoyer le sang des extrémités, cette puissance absolue se trouve vaincue, de sorte que l'action de systole & de broiement cessant dans les Solides, les Fluides perdent tout mouvement, qui s'éteint avec la vie.

Atonie spasmodique.

Jactances.

LX. ON ne laisse pourtant point de se promettre (du moins on le publie) d'assujettir les esprits à ces idées de pratique, & cela à la lueur de raisonnemens Arithmétiques, Anatomiques & Physiques adroitement placez, débitez avec graces, car ces Messieurs s'aident de tout; mais au moien de ces secours auxiliaires, de ces preuves caduques, empruntées à toute main, & quêtées de toutes parts, prétendre prouver que la saignée du pied doit réussir à leur gré, certes est-ce erreur? est-ce adresse? Car si cette saignée est notoirement fatale dans le Public, ou communément mortelle

Jugement des Raisonnemens en Médecine,

dans les petites véroles, est-ce rien moins (n'en déplaise à toute leur érudition) qu'un démenti publiquement donné à leurs prétendues dé-

monstrations ? Echec d'autant plus ruineux pour leur pratique qu'il peut bien, sans danger pour la vie de qui que ce soit, se commettre du mécompte dans des preuves employées pour faire comprendre les raisons de guérisons bien constatées ; parce que ces preuves seroient peu justes ou mal énoncées ; mais qu'on épuise la Géométrie, l'Arithmétique, la Physique, pour prouver des succès qui n'existent ni dans la Médecine, ni chez les malades, rien seroit-il plus périlleusement illusoire ?

LXI. CAR l'art de guérir est une science de faits, dans laquelle il ne suffit point de s'appuyer sur un étalage de raisonnemens ingénieux ou sçavans, mais dans laquelle tout doit être fondé en succès, en usage, & rapporté à l'expérience : *Non satis est hanc artem ratione nosse, sed & in usum exercitatione est traducenda.* *

Ainsi tant de science que l'on voudra, mandée même aux bonnes portes de Géomètres, de Calculateurs, d'Anatomistes, & encore si l'on veut de Maîtres en Langue Françoise, pour démontrer la bonté d'une pratique imaginée en Médecine ; que tout cet attirail de science affoiblisse peut-être ou infirme des Etiologies contraires à celles dont on prend la défense, la vérité restera toujours à la pratique fondée sur des succès, que le tems & les Ecoles ont autorisé. Autant donc que pourra gagner la curiosité du Public dans les séduisants raisonnemens des uns, autant la santé gagnera-t-elle dans les succès de la pratique des autres.

Faux de ces Raisonnemens.

LXII. MAIS les protecteurs de la saignée du pied en question insinuent dans le monde, que

* Hippocr. Lib. de Artic. p. 823.

La petite Vérole mal-à-propos dite une maladie de la peau.

la petite Vérole étant une maladie de la peau, oblige un Médecin à moins d'attention. Que c'est un mal qui fera heureusement son chemin, pourvu qu'on préserve soigneusement le cerveau, où se porte tout le coup de la maladie : Pour cela, disent-ils, il ne faut que faire la saignée du pied de bonne heure, parce qu'elle est reconnue comme singulièrement propre pour parer à de semblables coups.

La petite Vérole est une forte de crise.

Mais 1°. c'est une autre & aussi étrange nouveauté, dont ces Messieurs sont les auteurs en Médecine. Car le langage & l'idée de tous les Médecins, c'est que la petite Vérole est une de ces crises qu'Hippocrate appelle *judicatorium non judicans*, parce qu'elles ne terminent pas absolument les maladies de la nature des crises incomplètes, parce qu'elles dépendent ou de plusieurs évacuations, chacune insuffisante, ou d'abcès qui ont à meurir ou à suppurer. Telles sont ici les pustules, dans lesquelles à la vérité le travail de la nature est partagé, mais cependant si étroitement lié à l'action du sang, que c'est de sa propre lymphe que doit se faire la suppuration de ces pustules. Ainsi donc quoique ce soit de véritables abcès épars par toute l'habitude du corps, ils ne changent point de nature, & leurs rapports sont les mêmes.

Attention à l'état du sang.

LXIII. Il n'est donc point indifférent de négliger la marche & l'action du Sang, comme s'ils ne regardoient que lui seul, il faut au contraire ménager l'un & l'autre de manière qu'il en résulte dans le tissu de la peau une chaleur douce & molle, qui tienne en digestion les sucs de ces petits abcès, pour les amener à une suppuration loüable. Un tel usage du Sang ou une telle destination permet-elle qu'on entre-

prenne rien qui puisse le déplacer ou le détourner? Tant s'en faut, puisque les sages Praticiens, pour entretenir une liaison continuelle entre le sang & ces phlegmons, emploient les potions & les boissons *diapnoïques*, qui conservant les sues de la peau dans une douce transpiration, déchargent d'autant le sang & l'habitude du corps.

2°. Mais des gens célèbres en Pratique seroient-ils donc encore à avoir appris, que les délires, les phrénésies, les pésanteurs & maux de tête, les saignemens de nez, les surditez, qui arrivent dans la petite Vérole, ont une cause différente de celle qui fait les mêmes accidens en d'autres Maladies: car dans la petite Vérole ce n'est point un sang qui s'enlève ou se sublime d'un cours rapide vers le Cerveau, qui fasse ces maux; c'est, au contraire, une congestion phlegmoneuse d'un sang ralenti, qui par sa présence fixe & locale, pèse sur le Cerveau, presse ses membranes, & qui par cette situation excite le trouble dans les humeurs, & l'*Ataxie* dans les oscillations ou les esprits. Ainsi c'est une tension spasmodique & inflammatoire des membranes, laquelle roidissant les fibres, les empêche de se ramener de leur contraction pour faire l'oscillation; cessant donc la compression ordinaire & nécessaire qui opère le broiement du sang, son retour vers le cœur est interrompu, & dans cet état la saignée du pied ne pouvant rappeler le Sang qui est fixé ou retenu dans le Cerveau, elle dénuë ou vuide les grands vaisseaux de la portion qui en est destinée à l'habitude du corps pour y procurer la suppuration des pustules; il s'en fait au contraire des retours ou des

Symptômes
de la petite
Vérole, leur
cause propre.

Saignée du
pied en quoi
dangereuse.

concentrations dans les viscères , de manière que cette prétendue simple maladie de la peau devient un mal fatal à tout le corps.

Emétiques
pourquoi ici
dangereux.

Sympathies
du Cerveau
avec l'Estomach.

LXIV. LA science des Solides auroit ouvert les yeux sur ces dangers aux protecteurs de la nouvelle manière de saigner ; & à l'aide des mêmes connoissances , ils se seroient tenus plus attentifs à une observation de pratique constante en bonne Médecine : c'est celle qui de tout tems a interdit l'usage des émétiques en certaines maladies des parties supérieures , comme des yeux , du pōimon , de la poitrine , &c. parce que le sang déjà fixé dans ces endroits , ne doit point être chassé vers les mêmes vaisseaux où il est déjà accumulé. Cette réflexion les auroit donc tenus en garde contre les émétiques qu'ils prodiguent dans la petite Vérole , au même tems qu'ils reconnoissent que le cerveau , & par conséquent les parties supérieures , doivent être préservez de nouveaux engagements. Car heureusement prévenus du principe de la puissance impérieuse de l'Estomach sur le Cerveau , ils auroient compris le danger de soulever une puissance souverainement dominante sur le cerveau & sur tout le genre membraneux ; par cette raison qu'il a des rapports singuliers & des sympathies réelles & physiques avec les membranes du Cerveau , parce qu'elles sont les membranes meres de toutes les autres : Rapports au surplus si singuliers & si universels * , qu'ils est peu de parties dans le corps humain qui soient si compatissantes entr'elles que le sont l'Estomach & le Cerveau. C'est pourquoi il est convenu parmi

* Vid. *Hoffman* , *Medic. System.* tom. III.

les Médecins, que le vice de l'Estomach, ses désordres ou son mal-aise font des maux de tête, des vertiges, des étourdissemens, des cataractes (a), &c. *vertiginem ex ipso (b) ventriculo fieri cognoscitur.....* On n'est pas moins d'accord touchant les membranes du Cerveau, lesquelles en cas de commotion excitent des maux de cœur opiniâtres. Une telle réaction auroit dû faire craindre à ces Messieurs tout ce qu'ils craignent trop peu des émétiques, sur-tout dans la petite Vérole, où l'on ne sçauroit trop appréhender de chasser le sang vers les endroits, où il y a des engagements déjà pris ou commencez. C'est ainsi qu'avec une attention raisonnable sur l'état des Solides, on se seroit préservé de l'aveugle séduction où mene aujourd'hui la doctrine mal entendue des Fluides ou des humeurs; auxquelles s'attaquant témérairement pour les évacuer, on ne fait point réflexion sur ce qu'il en coûte au genre nerveux, dont l'éréthisme ou la *crispation* fait la cause de la plupart des amas d'humours. On se disculpe par l'autorité du grand nombre des Médecins qui ont trouvé si peu à redire à cette pratique, qu'ils s'y sont promptement accordé. Mais fut-il titre de recommandation plus caduque pour un parti de pratique en Médecine, qui ne doit s'établir que par le tems & l'usage, que la célérité & la promptitude avec laquelle une nouvelle Méthode se met en vogue? Car en effet c'est avec une célérité surprenante que l'opinion de la saignée du pied a gagné dans le monde, comme un mauvais air qui a infesté rapidement les

Avantage
du système
de la Tritu-
ration.

(a) Vid. *Lommius*, Lib. 2. Observat.

(b) Ibid. p. 103.

Mauvais pré-
jugé pour
une Médecine,
que la rapidité
avec laquelle elle
s'établit.

esprits ; un gros attroupement de sectaires & l'autorité du parti pouvoit faire illusion, si la nature mieux méditée dans l'économie animale ne découvroit les égaremens de ce Système. En effet un système de Pratique en Médecine devient formidable à la vie des hommes, quand, comme un nouveau né, il tient encore à son origine comme à sa mère, puis qu'il est encore sous les yeux & entre les mains de ceux qu'il a pour peres ou pour parrains.

Saignée du
Pied combien
peu nécessaire.

LXV. CETTE même science des Solides auroit éclairé leurs esprits non-seulement sur les dangers dont on vient de parler ; mais elle les precautionneroit encore contre d'autres, en leur faisant comprendre combien sont rares les cas où la saignée du pied en général soit nécessaire, ou du moins où elle ne seroit point nuisible. C'est qu'il est incroyable jusqu'où l'on a ici porté le préjugé ; cependant les réflexions qui passeroient là-dessus pour incertaines si elles n'étoient fondées que sur la doctrine des Solides, s'assujettissent d'autant plus la créance des personnes non prévenues, qu'elles sont établies sur la pratique des premiers Maîtres en Médecine. Ce ne sont donc pas des prétentions spéculatives, mais des observations tirées de l'expérience qui ont appris les dangers de la saignée du pied, dans des cas même où elle est universellement & comme spécifiquement

Suspecte dans
les maladies
des Femmes.

recommandée : Ce sont les maladies des Femmes, particulièrement des Accouchées, auxquelles la saignée du pied est adjudgée comme de droit, & ce droit pourtant lui a été contesté par de célèbres Praticiens, qui lui ont substitué celle du bras dans les cas marquez dans l'esprit du vulgaire au coin de la saignée du

pied. Ces cas sont ceux des retenues ou sup-
 pressions qui arrivent à la suite des couches ;
 & à leur exemple on place au même rang tou-
 tes les suppressions qui arrivent singulièrement
 à toutes les personnes du sexe ; de-sorte que sur
 tout cela il n'y a dans le peuple qu'une voix
 pour la saignée du pied, d'autant plus que les
 Médecins complaisans, sûrs de n'être jamais
 contredits, s'y laissent volontiers aller.

Médecins
complaisans.

LXVI. Ces grands Maîtres en craignoient
 cependant d'étranges inconvéniens, que l'usa-
 ge leur a découverts, qu'une sage tradition
 nous a transmis, & dont la science des Soli-
 des nous découvre aujourd'hui les raisons
 simples & naturelles. L'observation tant re-
 commandée dans l'Ecole de M. STAHL, mani-
 feste d'une manière sensible le fond de ces rai-
 sons : C'est quand il avertit les Praticiens des
 égards continuels qu'ils doivent à la *pléthore*
 des *Parties poreuses*, c'est-à-dire à la réplétion
 des Capillaires dont sont tissés les viscères. En
 effet, si les ressources d'un Médecin ou les succès
 de ses Remèdes dépendent absolument de la
 continuité de la circulation conservée en entier
 & dans son uniformité, sans quoi tout lui échoue
 en pratique, quelle attention ne doit point lui
 attirer cette Pléthore ? Car cette congestion natu-
 relle incline si fort vers le ralentissement dans
 les Fluides qui traversent ces routes étroites &
 éloignées de l'action du cœur, qu'elle donne
 à appréhender un affaiblissement prochain, une
considance, une *stase*, comme parle M. STAHL,
 qui n'est rien moins qu'une espèce d'*Atonie*
 dans les capacitez de ces petits vaisseaux. Mais
 cette crainte augmente dès qu'il y a preuve que
 la circulation du Sang n'est dérangée que par-

Raisons des
dangers des
Saignées du
pied dans les
Femmes.

Pléthore qui
leur est pro-
pre.

En quoi elle consiste.

ce qu'une portion de la masse est en retard dans ces mêmes détroits. Or c'est ce qui est prouvé d'une manière sensible dans les maladies de suppression dans les Femmes. Ainsi un Médecin doit comprendre dans ces cas, qu'outre la Pléthore naturelle des Capillaires, les sécrétaires destinez à ces évacuations sont occupez par un surcroît de sang, qu'un éréthisme phlegmonieux tient enfermé dans ces endroits. Dans une telle disposition combien soigneusement doit être ménagé le *ton* de ces fibres, c'est-à-dire, ce *mouvement tonique*, cette vertu de Systole qui doit transmettre les Fluides de tous ces Vaisseaux? Cette vertu donc étant déjà surchargée, il est naturel de conclure que l'on doit épargner une nouvelle charge sur ces parties, qui étant d'ailleurs par leur texture spongieuse d'un *ton* si foible, sont par conséquent faciles à affaiblir.

La Saignée du Pied en quoi dangereuse.

Mais ne sera-ce pas l'effet de la saignée du pied dans les circonstances de ces suppressions? Déjà les Capillaires qui composent leurs sécrétaires, sont manifestement gorgés du Sang qui y est retenu; à quoi si l'on ajoute l'effet de la saignée du pied, l'on comprendra la forte compression qui arrivera à un tissu si flexible & si tendre. Car joignant la détermination précipitante de cette saignée sur ces endroits, où elle attire le sang de toutes les parties supérieures, à la pente que la nature lui a donnée vers ces endroits, & encore au volume du sang qu'elle leur destine, comme le démontre si habilement le célèbre M. FREIND *; ne devient-il point évident que la saignée du pied mettra

* Vid. Freind. Emmenolog.

le comble à l'engorgement commencé, en surchargeant ces parties d'une surabondance de Sang, où il y en avoit déjà de trop.

LXVII. LE Méchanisme des Solides fait voir la justesse de ces réflexions par cette autre que fournit la nouvelle & si utile découverte que vient de faire le célèbre M. RUYSCH, du *Muscle Uterin*, qui n'est rien moins qu'une main appliquée dans le fond de cette partie, qu'elle comprime & resserre pour en expulser dans le tems des couches le *placenta* & ses dépendances. Car suivant cette idée d'un organe musculueux, qui se délivre en se reserrant des corps qui lui sont devenus étrangers, l'on voit la raison naturelle qui en fait la retenuë ou la suppression. Cette partie donc tant fatiguée par le poids de la grossesse, & par le travail qu'elle aura subi pendant celui des couches, demeurant irritée, roidie & enflammée, aura perdu le libre maniment ou la souplesse de ses fibres, & en conséquence la liberté de leur Systole. En faut-il davantage pour suspendre tout à la fois la circulation du sang dans ce viscere, pour en fermer les sécrétoires, & retenir tout ce qui se trouvera alors contenu dans sa capacité? Et conformément à l'idée de ce célèbre Auteur (aussi sage Médecin, qu'habile & heureux Anatomiste) autant qu'il est dangereux d'arracher le *Placenta*, autant est-il dangereux & mal entendu de prétendre restituer une évacuation par les couloirs de cette Partie, en attirant dessus par des drogues chaudes & apéritives, un sang qui ne peut se faire d'issues ou en trouver, parce qu'elles sont toutes fermées par le serrement ou la *stricture* des sécrétoires. La saignée du pied exposera-t-elle

Preuve tirée de la nouvelle découverte de M. Ruysch.

M. Ruysch, habile Médecin, défend d'arracher le *Placenta*.

86 DISCOURS PRELIMINAIRE
en pareille conjoncture à de moindres inconveniens ?

LXVIII. CETTE Etiologie touchant la Saignée du Pied dans les cas proposez reçoit de nouveaux jours en la faisant contraster avec celle du Bras. Celle-ci, de l'aveu de toute la Médecine ancienne & moderne, tire le sang vers les parties supérieures, sans intéresser celui des parties basses : Pratiquée donc dans le tems que le sang se porte trop abondamment & & avec trop de pente vers ces parties basses,

Saignée du bras dans les tems de ces suppressions, autant qu'elle diminue de sa masse & de son impétuosité vers

le bas, autant lui laissera-t-elle de facilité & de place pour y continuer sa circulation. A mesure donc qu'il abordera moins de sang & moins impétueusement vers les parties basses, celui qui avoit besoin de tems & d'aisance pour se débarrasser de leurs Capillaires & regagner les grands vaisseaux, le fera heureusement ; tout ceci pourtant sans dénuier, ni dégarnir ces parties, parce qu'elles se renouvellent de sang par l'action des arteres, qui étant devenues plus libres, elles ne les en laissent pas manquer. Ainsi tout bien entendu & mis

Raisons de son utilité.

à sa place, on comprend, que la saignée du bras sagement substituée à celle du pied dans le tems qu'une suppression retient le sang dans les parties basses, ne dérobe rien de nécessaire pour la circulation qui doit s'y faire, & qu'elle ne préjudicie en rien à sa distribution naturelle ; parce qu'en même-tems que les vaisseaux d'en bas seront préservez d'un poids excessif qui alloit en accabler le tissu, ces vaisseaux se trouvent allégés d'autant, & en pou-

voir, en se relevant, de se remettre ou se conserver en oscillation.

LXIX, LA vie ou la santé court-elle qu'elle risque dans cette pratique de la saignée du bras faite dans le goût & suivant la sagesse de la Médecine de nos Peres? Si donc ils sçavoient faire usage de la saignée du pied, c'étoit sans apprendre à leurs Neveux à en abuser, au scandale de la profession & pour le malheur des malades, suivant la précaution d'un des plus grands Praticiens * du siècle passé, qu'il prend par modestie pour lui, & qu'il donne à propos aux Praticiens qui viendront, par cet avis si sage & si digne d'un bon Citoyen: Qu'il faut craindre en avançant une maxime de Pratique en Médecine, de devenir homicide après sa mort, par les mains de ceux qui s'en autoriseroient chez les malades, parce qu'ils la tiendroient de quelque Médecin de réputation.

Craindre de laisser après soi de mauvaises Pratiques.

LXX. Au surplus, les causes de la vie sont si bien ménagées dans cette manière de saigner du bras, qu'elles n'y perdent rien, au lieu que les causes de maladie y perdent tout. C'est que les causes de la vie étant toutes dans les puissances des Solides, elles demeurent en sûreté tant que celles-ci sont conservées; & c'est ce qui vient d'être prouvé en montrant que la vertu Syftaltique se maintient en force dans les vaisseaux de la substance poreuse, à travers lesquels la circulation étant maintenue, ce n'est rien moins que conserver la cause principale de la vie. Tant s'en faut même que l'on ait à craindre de ces saignées du bras, qu'elles

Causes de la vie conservées.

* SYDENHAM.

Saignée du
bras, ses uti-
litez.

Dans les ma-
ladies des
Femmes.

Dans les jeu-
nes person-
nes.

augmentent ces sortes de suppressions, on voit au contraire dans le mécanisme des parties, des raisons sensibles de ce que l'expérience a montré en plus d'une occasion; sçavoir que la saignée du bras soulage sans danger dans les congestions sanguines du bas-ventre dans les *hémorrhoides*, par exemple, que la saignée du pied fait tomber en suppuration fistuleuse, après en avoir augmenté cruellement la douleur & l'enflure, au lieu que la saignée du bras prévient ou soulage l'une & l'autre. L'on sçait encore que la saignée du bras fait uriner dans les suppressions d'urine, qui sont causées ou par l'inflammation des reins ou par la phlogose de la vessie, par une humeur de rhumatisme tombée sur elle. Mais pour ne point sortir de la question présente, mille occasions ont fait voir que la saignée du bras avance dans les personnes du sexe l'évacuation qui leur est singulière; & que dans les tems que cette évacuation cesse dans un certain âge, la saignée du bras les soulage souvent avec moins d'inconvénient que celle du pied; parce que celle-ci accumulant trop de sang dans les parties basses, où il commence de se ralentir, elle occasionne des dépôts dans ces endroits, qui traînent après eux d'étranges suites. Enfin il est ordinaire que la saignée du bras a plus d'efficacité & même plus de succès pour la cure des *pâles-couleurs*, sur-tout dans les jeunes personnes qui seront ou trop jeunes encore ou trop réplètes, que la saignée du pied, laquelle est sujette en pareille conjoncture à augmenter le mal; & cela par la raison qu'il est plus besoin alors de modérer la précipitation du sang, & d'en amoindrir le volume, que d'en

augmenter l'abondance & l'impétuosité. C'est Médecine
 qu'à le bien prendre, la Médecine est comme ce que c'est.
 un jeu d'Echecs où toute l'habileté consiste à
 bien mener & à bien placer ses pièces (ce sont
 ses remèdes) pour placer ou déplacer des hu-
 meurs.

LXXI. AINSI l'adresse d'un Médecin doit être
 dans le sçavoir-faire, pour mettre à propos en
 mouvement les puissances qui régissent l'œcono-
 mienaturelle. Ce sont les forces des Solides dont Habilité
d'un Méde-
cin.
 il faut qu'il sçache à propos faire jouer les res-
 sorts qui doivent broïer le sang & le triturer en
 l'atténuant, pour le mettre en proportion de vo-
 lume & de mouvement avec les sécrétaires, & à
 portée de s'insinuer dans leurs diamètres. Ce
 n'est pourtant point qu'on entreprenne d'afflu-
 jettir la nature pour faire ses guérisons, à des
 raisons artificieuses ou de pure spéculation ;
 mais on voudroit faire prendre dans les loix
 mécaniques de la nature, les raisons des gué-
 risons qu'opère la Médecine. Ce n'est donc
 point assujettir par le système de la Trituration
 la maîtresse à la servante, c'est-à-dire, la nature
 à la raison, mais faire suivre le raisonnement Elle n'as-
sujettit pas
la nature à la
raison.
 de la Médecine, ou les raisons de ses réussites,
 des loix de la nature. Enfin, en tout ceci l'on ne
 fait courir aucun risque, soit aux Malades, soit
 au Public, à qui on pouvoit s'exposer tout au
 plus de donner des explications, ou des étiolo-
 gies moins brillantes, parce qu'elles seroient
 moins lumineuses à l'imagination ; mais elles
 sont fondées en succès bien sûrs, & elles n'in-
 duiront personne en péril, soit pour le présent,
 soit pour l'avenir.

LXXII. CAR la saignée du pied tant idolâ-
 trée de nos jours, mise à toute épreuve sur les

Danger de
la saignée
du pied dans
le système
des Fluides.

Germes de
Maladie
pour la pos-
terité.

Impressions
des remèdes.

Etat des jeu-
nes corps.

corps foibles ou forts, jeunes ou vieux, de tout
sexe, & de quelque tempérament que ce soit,
n'en quitte peut-être point le genre humain
pour les maux qu'elle lui fait par tant de victi-
mes qu'elle lui immole; car livré que l'on s'est
aux Fluides, ne sont-ce point peut-être des af-
foiblissements secrets qu'on occasionne dans
l'équilibre & le ton des Solides, dans le courant
de la circulation, & dans la distribution des
humeurs, qui le menacent pour l'avenir? Ne
sont-ce point des semences de mille infirmités
que l'on jette aujourd'hui dans les viscères des
vivans, qui passeront à leur postérité, pour ger-
mer en leur tems? Car trop heureux encore s'ils
étoient les seuls en qui elles se développassent!
Mais qui peut répondre que ces affoiblissements
commencez dans les peres & dans les puissances
principales de leurs corps, ne germeront point
comme des puissances cachées avec les corps de
leurs enfans? Suivant cette idée, la saignée du
pied ainsi défordonnément pratiquée, seroit un
mal moindre pour le monde d'aujourd'hui, que
pour celui de l'avenir.

1. XXIII. Le soupçon paroît grave, mais il
n'est point malignement imaginé, quand on
est bien persuadé de l'attention que se doivent
les Médecins pour se précautionner contre
les impressions dangereuses que peuvent laisser
dans les viscères des remèdes capitaux. Les
corps de jeunes Filles, par exemple, que l'on
soumet indifféremment à tant de saignées du
pied, précoces pour des âges où l'on doit tant
respecter l'équilibre dans lequel se mettent les
parties en s'arrangeant pour s'achever de croî-
tre, ces jeunes corps sont des pelotons de vais-
seaux imbibez de Fluides, dans le secret du tissu

spongieux-vésiculaire des parties basses, & ces Mécanisme
vaisseaux doivent se développer & s'étendre des vaisseaux
avec les Fluides qu'ils concentrent, suivant les dans les jeu-
directions de la nature, pour les tems marquez nes Filles.
par elle, & dans tous les sens qui entrent dans
le plan de son œuvre; c'est un épanouissement
ou une expansion de canaux tendres & mous,
qui s'opère par la vertu Systaltique des Fibres
qui font la trême ou le tissu de ces tendres or-
ganes. Par conséquent c'est une machine à res-
sort que le corps d'un enfant, laquelle s'arran-
ge encore dans ses pièces, & dont la force dé-
pendra du *ton* que ses fibres auront acquis. Mais
disposition ressembra-t-elle mieux à un assem-
blage de canaux pleins, c'est-à-dire donc à
cette Pléthore secrète des parties poreuses, que
le sçavant M. STAHL regarde comme celle qui
sert au complément de la circulation, puis-
qu'elle ne peut se parfaire qu'au moien du mou-
vement tonique, qui place les sucs dans ces me-
nus vaisseaux. Après cela fera-t-il rien de plus
important pour la manutention des règles de *Ton des par-*
cette économie animale, que de conserver en *ties à conser-*
force ce ressort ou ce *ton* des parties, tandis qu'el-
les croissent encore ou qu'elles ne sont point
encore parvenues au terme de leur croissance.

LXXIV. Si après cela l'on fait ces réflé-
xions, que c'est une substance poreuse que celle
des viscères, qui ne sont que des tissus de capil-
laires; que les viscères sont les sièges & les or-
ganes des principaux sécrétoires du corps hu- *Parties po-*
main; enfin que ces sécrétoires avec leurs orga- *reuses, pro-*
nes sont placez la plûpart, & singulièrement *pres aux vis-*
celui qui distingue le sexe, dans les parties bas- *ceres.*
ses; ne devient-il point manifeste qu'il n'est
guères de parties où il soit plus facile d'affoiblir

92 DISCOURS PRELIMINAIRE

Semen ces
d'infirmité.

le ton de ces vaisseaux ? Ne sera-t-il donc point un des mauvais effets que produira le volume ou le poids du sang qu'attirera sur eux la saignée du pied faite prématurément sur de jeunes filles ? De-là s'ensuivra l'altération de leur vertu Systaltique, laquelle travaillant mal ou à contre-sens les sucres que doivent transmettre les capillaires, elle jettera les fondemens d'infirmités d'autant plus incurables, qu'elles auront leur siège dans les Solides, & qu'elles naîtront avec eux sans qu'on y pense. S'accroissant en effet avec ces jeunes corps, elles ne se manifesteront que dans le tems où les sécrétaires propres au sexe, qui auront à entrer en fonction en certains âges, ou manqueront à leur devoir, ou le feront mal. Ce seront ensuite des évacuations manquées, en retard ou perverties, des obstructions, des tumeurs, des glandes durcies, des bouffissures ; tous maux dont on jette souvent les causes sur un mauvais lait, lorsqu'ils ne seront que les suites des atonies qu'auront laissées dans ces jeunes enfans de fréquentes saignées du pied prématurées. *Di-lucidè apparere arbitror, quòd solus Spasmus & simplex atonia aquabilem, liberum ac proportionatum sanguinis, omnisque generis Fluidorum motum turbando ac pervertendo, universam vitalem œconomiam subruant ac destruant* *. C'est au naturel la description des desordres que peut laisser dans les viscères de jeunes personnes la saignée du pied, en attirant le sang sur des parties qui en sont naturellement pleines, sur-tout dans les personnes du sexe. Qu'en arrivera-t-il

* *Frederic Hoffman*, Ration. Systematic, tom. III. pag. 48.

donc dans une maladie comme la petite Vérole, Sang ralenti où le sang étant tout en *stases*, en congestions, dans la petite en phlegmons, ces mêmes parties deviendront te Vérole, engorgées par un sang épais, tout fait pour combler l'engagement de ces vaisseaux ? Soit donc à la bonne heure, qu'un jeune enfant du sexe échappant aux dangers présens de la saignée du pied, sorte heureusement de la petite Vérole, sera-t-il hors de raison de craindre que des vaisseaux dont le *ton* aura été mis à une telle épreuve, par la cruë de sang qui y aura été attirée, ne se puissent ressentir, toute sa vie, ou du moins en des occasions graves, de cette mauvaise impression ? Ce sera sur-tout dans le tems que les sécrétoires particuliers au sexe viendront à se développer ; car alors leurs diamètres pervers, leurs fibres sorties de leurs directions, ou forcées dans leur *ton*, exécuteront mal des évacuations si indispensablement nécessaires à la santé de ces jeunes personnes. Ce seroit d'heureuses guérisons sujettes à de malheureuses conséquences, & l'on doute que le Public se sentit un jour fort obligé aux Auteurs de pareilles guérisons.

Ménaces de la saignée du pied pour les jeunes filles.

LXXV. Le Sexe trop assujetti déjà à tant d'infirmités qui leur sont propres, se trouveroit ainsi exposé à de nouveaux dangers ; car un fond d'amollissement resté dans les vaisseaux des organes qui sont singulièrement destinés à la conservation de leur santé, deviendrait encore celui des maux qu'elles encoureroient dans des tems de grossesses ou de couches. C'est que dans ces occasions les fibres ont plus besoin de fermeté & de ressort, ou d'un *ton* plus ferme, pour soutenir avec un volume de sang retenu pendant la grossesse, le poids du corps

Pour les Femmes Grosses.

Ton affoibli.

Solides ,
ils sont les
parties sper-
matiques.

Solides pri-
mitifs aisez
à se déran-
ger.

d'un enfant, qui n'est guères moins de neuf livres pesant. Ainsi les vaisseaux doivent redoubler de vertu Syftaltique, tant pour se défaire de ce double poids, que pour se remettre en force après les couches, pour restituer au courant commun de la circulation un sang ralenti pendant neuf mois. Mais le mouvement tonique de ces vaisseaux, qui auroient eu tant à souffrir dans un trop jeune âge, où on l'auroit surchargé par des saignées du pied précoces, ne s'en ressentiroit-il point dans ces occasions? & en succombant à ces nouveaux efforts, ne deviendrait-il point la cause des plus grands malheurs en ce genre? Car il n'est point de maux plus incurables, que ceux qui ont leur source dans l'indisposition ou le vice du suc nerveux, ou leur siège dans les parties Spermatiques. Or les fibres sont de ce genre, & ce sont celles précisément qui font le tissu des capillaires de la substance poreuse; lesquelles aiant souffert un premier échec dans un bas âge, se relèveront mal-aisément dans un âge plus avancé, sur-tout dans une occasion de vigueur, où ils ne trouveront point de quoi fournir à de nouveaux efforts. Si l'on ajoute que ces perversions ou déchets dans le *ton* primitif ou originaire des parties Spermatiques, ne se font jamais si aisément que dans le tems que ces parties se forment ou se développent dans le sein des Meres; parce que là ces fibres se rangeant & prenant leurs premières attitudes, elles se dérangent aisément, ou en sortent pour se transformer à la présence de quelque objet qui frappe l'imagination & la surprend; & ne sera-ce point un autre danger pour les enfans qui naissent de ces meres? Car les Solides primordiaux

des enfans se moulant sur ceux du sein des meres qui les renferment & les travaillent, il arrivera par une suite naturelle, que les organes des enfans de ces meres contracteront un fond d'affoiblissement qu'ils auront tiré de leur sein. En conséquence la trême, pour ainsi dire, de leur vie, ou le tissu naturel des parties originaires, devant former d'abord la constitution des corps des enfans, & ensuite leur tempérament, seroit une source de maux sans nombre, & tout cela par le vice ou l'aliénation de la vertu Systaltique qui auroit été altérée dans sa source. L'exemple des enfans en qui le tissu & le *ton* des fibres nerveuses se dérangent & s'altèrent *Preuves.* si étrangement pour les avoir trop ou trop tôt appliqué à l'étude, seroit une preuve de la facilité avec laquelle le genre nerveux, quoique déjà plus avancé dans sa formation, se pervertit dans le *ton* de ses fibres, puisque ces enfans demeurent sujets à des mouvemens épileptiques & semblables dérangemens de cerveau.

LXXVI. TANT d'affections hémorrhoidales qui fatiguent si étrangement les deux sexes, prendront encore leurs origines dans l'affoiblissement du mouvement tonique, que les saignées du pied trop fréquentes ou prématurées auront attiré sur les vaisseaux des parties inférieures, par la charge de sang qu'on y auroit aussi attiré par cette manœuvre indiscrete, parce qu'il leur auroit imposé un travail au-dessus *Ton proportionné à la fonction d'un organe.* de leur *ton* ou force naturelle. C'est que la vertu Systaltique de ces vaisseaux n'étant destinée qu'à faire circuler un volume de sang proportionné au ressort de leurs fibres, rien ne peut tant intéresser ce *ton*, le forcer & l'abat-

Affections
hémorrhoï-
dales atti-
rées par les
saignées du
pied.

Par les pur-
gations.

tre, que de lui demander d'excéder sa puissance, en lui donnant un surcroît de sang à transmettre. De-là viendront ces vains efforts hémorrhoïdaux, *molimina hamorrhoidalia*, comme les appelle si à propos M. STAHL, & qui sont des essais impuissans des vaisseaux hémorrhoïdaux, pour ouvrir une issue à un sang accumulé & ralenti dans leurs capacitez, qui en sont surchargées. Or un pareil travail coûtera infiniment davantage à ceux en qui le *ton* ou l'élasticité des fibres de ces parties aura été affoiblie par des saignées du pied; & pour cela les douleurs, les *flatuositez*, les gonflemens, les oppressions, les coliques, & souvent des vomissemens de sang, s'augmenteront d'autant plus dangereusement dans ces tems livrez aux saignées du pied, que ceux qui leur donnent la vogue ne sont pas moins passionnez pour purger souvent les premières voies. Par une suite donc des mêmes préjuges, ils accuseront ces malades (qui sont peut-être de leur façon) d'embarras dans les premières voies, & guidez par cette malheureuse supposition, ce sera à force d'*émétiques*, de *purgatifs*, & de *fondants* qu'ils attaqueront ces maux. Mais bon Dieu! avec quels inconveniens; car de s'en prendre aux humeurs ou aux Fluides, lorsqu'il est nécessaire de traiter les Solides en les pacifiant, ou en relevant leur *ton*, est-ce guérir les maux? est-ce multiplier les maladies?

LXXVII. MAIS si, éclairé par la science des Solides appliquée au Mécanisme de la substance poreuse des Parties, on découvre tant de péril dans cette sorte de saignée du pied, on apperçoit en même tems à l'éclat de ces mêmes lumières, une ressource bien utile dans

te même Méchanisme. C'est un fond presque Parties po-
 inépuisable de suc's nourriciers qui sont en ré- reuses, ré-
 serve dans le tissu spongieux ; ressource plus servoirs.

que suffisante pour suppléer aux déchets du sang , quand il s'en fait ou par les hémorrhagies , ou par de fréquentes saignées. Le reproche ordinaire là-dessus (car il est dans la bouche de tout le monde à la seule mention de la saignée) elle épuise , dit-on , les forces , elle prodigue le trésor de la vie. Le fondement de cette accusation est l'opinion commune que la masse du sang n'est que d'environ 25. livres ; de-sorte qu'en comparant la quantité de sang qu'évacuent les saignées réitérées , avec les 25. livres que l'on n'accorde qu'aux corps les plus forts , l'on demeure effrayé de voir un Médecin plus dépenser du fond de la nature , qu'il n'en reçoit selon ce calcul. Deux célèbres histoires du sçavant M. BRANCHI * persuaderoient presque de cette profusion. Dans l'une ce sage observateur rapporte qu'une fille de 40. ans devenuë infirme , comme il est ordinaire au sexe dans cet âge , fut contrainte de se laisser saigner , quoique sans fièvre , *sept cens fois* , tant du bras que du pied , dans l'espace de 14. ans , que chaque saignée étoit d'une livre , & que cette fille vivoit encore , quoique maigre , mais sans être ni foible , ni pâle , & sans avoir perdu l'accident régulier du sexe. Dans l'autre histoire , une Religieuse non moins infirme , vers le même âge , & pour les mêmes raisons , a été saignée sans en mourir *quatorze cens fois* dans l'espace de huit ans ; il n'est point marqué de combien étoit chaque saignée ; mais ne fussent-elles que de la moitié

Quantité
du Sang dans
le corps.

Histoires
de Saignées
prodigieuses

* Hist. Hepat. p. 694. 695.

de celles qui ont été faites sept cens fois, ce feroit 700. livres de sang répandues dans l'espace de huit ans, ce qui feroit avoir vuïdé dans l'espace de huit ans, 28. fois au moins tout le sang d'un corps humain le plus fort. Le systême des humoristes se tire mal de pareilles difficultés ; parce que faisant faire le sang par le sang lui-même, & ignorant les sources, les causes & les manieres de sa reproduction, ils voyent son impuissance en ce genre, en le faisant maître en propre de sa reproduction. Il

Comparai-
son du syst.
des Fluides
avec celui
des Solides.

n'en est pas de même dans le systême de la Tristuration ou des Solides, il découvre un riche fond pour remplacer ces énormes pertes ; c'est dans la substance vésiculaire des *parties poreuses*, où il fait voir autant de réservoirs qu'il y a de sachets vésiculaires, & autant nombreux que le sont ces menuës capacitez. Ce sont donc de petits organes, ou de petits canaux à ressort, toujours pleins d'un *Fluide sanguin nourricier*, dont n'étant que les dépositaires, ils se dégorgent & se désemplissent par leur vertu de Systole ou de mouvement tonique, dans les grands vaisseaux.

Comment
le Sang se ré-
pare,

LXXVIII. MAIS ce Méchanisme ingénieux, qui entretient journellement la circulation du Sang pour l'entretien de la vie, est le même qui la conserve contre les menaces de la mort dans les pertes de sang & les *hémorrhagies*, si fréquentes parmi les malheurs ou les accidens de la vie. Ainsi de ces réservoirs il passe continuellement dans les grands vaisseaux de quoi remplacer suffisamment les pertes qu'ils font, suivant les loix de la nature, pour l'entretien ou la croissance des parties. Il se prépare donc tous les jours dans l'estomach, non-seulement

les sucres nécessaires à la vie, pour l'entretien du volume de la masse du sang dans les grands vaisseaux, mais encore pour en remplir toutes les vésicules qui composent le fond des parties; de sorte que c'est par le gonflement & la dilatation de ces sachets vésiculaires, à mesure qu'ils se remplissent de ces sucres, que se forme le volume, l'habitude & la masse ou le poids du corps. Ces sucres dans les adultes, tant qu'ils sont en santé, sont donc comme de trop ou vacants; mais alors n'ayant rien à faire qu'à entretenir l'embonpoint du corps, en circulant continuellement dans les grands vaisseaux, ils deviennent en même temps une ressource toujours présente pour la conservation de la vie, dans les occasions qu'il y vient faute de sang; car alors ils viennent à son secours, & suppléent largement à sa disette. Ici donc paroît l'étrange mécompte où l'on est dans le monde sur la quantité du sang, puisqu'il est prouvé qu'il y a au moins deux fois plus de fluides sanguins dans les vaisseaux Capillaires, qu'il n'y a de sang rouge ramassé dans les grands vaisseaux, suivant le calcul du sçavant M. KEILL, (a) qui fait voir que le poids des Fluides dans le corps humain surpasse de beaucoup celui des Solides. M. HOFFMAN (b), aussi éclairé en Physique, qu'habile en Médecine, définit cette proportion des Fluides avec les Solides, en montrant qu'elle est comme 1. à 3. de manière qu'il est contenu dans les vaisseaux deux parties de Fluides pour une partie de Solides qui les contient. Il pousse la démonstration plus loin, en définissant que cette pro-

Ressources

de sucres dans les hémorrhagies.

Mécompte

sur la quantité du sang.

(a) Keill, Tentamina.

(b) Hoffman, Medic. Rational. tom. III.

portion est telle, qu'un corps pesant 150. livres de masse en général, aura 100. livres de Fluides pour 50. de Solides. Voilà donc la quantité si ample de Fluides, qui passe des Capillaires dans les grands vaisseaux, & qui vient remplacer le sang à proportion qu'il s'en perd ou s'en répand. Après ces réflexions, il est évident combien de sang peut se perdre & se réparer facilement sans préjudice de la vie; car il ne faut pour cela que se ressouvenir que tant que le ressort des Solides n'est point altéré, le broiement des sucs subsiste en son entier, & la vertu *Systaltique* subsistant en même tems dans les Capillaires, ces sucs nourriciers digerez comme il faut, passent continuellement dans les grands vaisseaux & y deviennent sang :

Vertu de la *Trituration* n. En faut-il davantage pour la conservation de la vie, & pour appercevoir la part essentielle qu'y a la *Trituration*?

LXXIX. CETTE réparation se fait donc aisément, en ce que la force du mouvement *tonique* subsiste dans les Capillaires en même tems que la *Systole* dans les grands vaisseaux, & le moyen en est simple, consistant dans une seule & même *Systole*, qui continuë la circulation du sang des petits dans les grands vaisseaux; de sorte que la même oscillation passant des uns aux autres, le trajet du sang des parties éloignées vers le cœur se fait tout uniment, & qu'autant qu'il en sort des grands vaisseaux, autant il y en rentre de la part des petits. Mais cet abord de sucs subsidiaires, que la nature tient comme des relais pour ses besoins dans les réservoirs secrets des Capillaires, se conçoit parfaitement par la disposition mécanique de toute l'habitude du corps en général. &

Oscillation unique dans les grands & les petits vaisseaux.

de celle de chaque viscere en particulier. Car comme il est des enveloppes communes pour tout le genre *musculeux-membraneux*, qui tiennent toutes les parties serrées les unes dans les autres, & la moindre Fibre * ayant sa tunique en propre, tout est pressé dans le corps par une force élastique & commune; ainsi c'est un état de pression générale, qui fait que tous les vaisseaux, par-tout où il s'en trouve, sont obligez de se dégorger des suc qu'ils contiennent. Ce dégorgement est une sorte de *décapulation* ou de *transvasation*, en ce que chaque vésicule qui entre dans la structure de la substance des parties est vasculaire & qu'étant entr'ouverte dans sa voisine, elle lui transporte la portion de suc qu'elle a reçue des Capillaires; de-sorte qu'il n'est point de vaisseau, tant délié fût-il, qui ne fournisse son contingent de suc, pour recruter le sang des grands vaisseaux à proportion qu'ils en perdent.

LXXX. Cette Mécanique peut par accident devenir fautive, dans les personnes trop replettes, par exemple, en qui les capillaires se seront gorgés de suc entassés de longuemain; car alors ces vaisseaux, pour être trop dilatés, ont trop peu de Systole pour pouvoir lâcher ou expulser continuellement leurs suc. Par cette raison la foiblesse prend ordinairement aux personnes pléthoriques dès la première saignée qu'on leur fait, & alors ceux qui seront moins au fait de l'action des Solides, crient à la foiblesse, à la paucité du sang, à la coagulation; c'est qu'ils ne sont guidez que par l'idée des *Fluides*, au lieu que s'ils avoient appris à ne les connoître que pour les subalter-

* Vide *Santorini*, de Fibrâ.

nes des *Solides*, ils sçauroient qu'ils ne tiennent que par précaire leur mouvement de cette puissance leur maîtresse, qui les pressant & les agitant continuellement, les tient en haleine dans leurs marches, pour les empêcher de s'arrêter nulle part. Ils s'arrêtent donc, quand, comme dans les personnes trop repletes, cette puissance languit.

En tems de
Peste.

Raisons tirées de la Sy-
stole gênée.

LXXXI. DANS ce même principe se voit la raison de l'erreur qui a coûté la vie à des milliers de personnes en tems de peste, où l'on prononce hautement que la Saignée y est contraire, parce que les malades tombent en foiblesse dès qu'on les saigne. Il ne faudroit que faire cette premiere réflexion, qui est à la portée de tout esprit, que ces maux si soudains surprennent les hommes précisément dans le tems de leur plus parfaite santé; ce sont même des tempéramens les plus replets, qui sont les premiers pris, c'est-à-dire donc lorsque la substance des parties est gorgée de suc abondant, vineux, spiritueux, élastiques; dans cet état le sang ne revient pas aisément de l'habitude du corps, parce que la Systole des vaisseaux étant gênée & suspendue dans les Capillaires, cause l'engorgement où sont leurs capacitez. Aussi les grands Praticiens nos Peres, instruits par la Nature elle-même, & convaincus de ses ressources qu'ils avoient éprouvé sans les pénétrer, ne s'interdirent jamais la Saignée pour de semblables accidens. Ils se mettoient au-dessus de la terreur du vulgaire, & soutenus de leur bon sens & de leur usage, ils se contentoient de prévenir les dangers de la foiblesse, en recomman-

Mettre le doigt sur la disoient-ils, donner le tems au sang de sortir

petit-à-petit suivant le pouvoir d'une nature veine fa-
accablée; mais en effet pour donner le tems à la née.

vertu *Systaltique* des capillaires de se rappeler à
elle-même, pour faire rentrer tous les vaisseaux
ou leurs fibres en oscillation, & par ce moyen
restituer la circulation, qui étoit interrom-
pue des Capillaires dans les grands vaisseaux.

LXXXII. UNE autre raison que l'on trou-
ve encore ici; c'est celle pourquoi il y a des
personnes qui tombent en convulsion dès qu'on
les saigne. Ce sont de ces corps vifs, pleins *Convulsion*
d'un sang bouffant élastique, lequel jaillissant dans la sai-
trop rapidement, fait un vuide trop prompt *gnée.*
dans les grands vaisseaux; à quoi revient l'ob-
servation d'HIPPOCRATE, que la convulsion
vient d'inanition: mais pour peu de tems que
l'on donne aux suc des petits vaisseaux de re-
passer à proportion dans les grands, ces con-
vulsions cessent & ne sont de nul danger; en
effet, elles n'arrivent guères qu'à la première
saignée, de-sorte que plusieurs que l'on est
obligé de faire dans la suite, ne sont point su-
jettes à cet accident.

LXXXIII. C'EST ainsi que dans le système
de la Trituration ou des Solides, l'on pare aux
reproches vulgaires contre toute saignée en
général. Mais on en tire encore un grand
avantage; c'est de dissiper l'atroce accusation *La saignée*
d'hydropisie, si communément portée contre la *ne fait pas*
saignée. L'observation toute seule auroit dû la *l'hydropisie.*
disculper de cet inique soupçon; puisqu'il est
si fort d'usage de voir d'énormes pertes de
sang en tout genre, qui ne sont suivies d'au-
cune bouffissure, & les Praticiens en sçavent
la raison: C'est que pareilles évacuations n'at-
tirent des enflûres, que quand quelque viscere

a contracté quelque vice, parce qu'alors ce sont des obstructions qui retardent la *Systole* des vaisseaux de renvoi, c'est-à-dire, de ceux qui ramenant le sang au cœur, empêchent les *stases* ou ralentissemens qui occasionnent les épanchemens de sérosité. Car l'idée commune sur

Faux de la
cause que
l'on donne
à l'hydropi-
sc.

l'hydropisie est autant fautive en théorie, que pernicieuse en pratique. On regarde cette maladie par son produit qui est de l'eau, & sous l'idée de crudité, que l'on donne pour l'effet d'une coction ruinée dans le Sang qui tourneroit tout en eau : On sçait pourtant que le sort des yvrognes est de périr par l'hydropisie accompagnée de dureté au foye, de sorte qu'on leur trouve ce viscere brûlé ou comme calciné; cela ressemble-t-il à un refroidissement? sur-tout si l'on ajoute qu'il est très-rare que des buveurs d'eau deviennent hydropiques. Les annonces d'hydropisie favorisent aussi peu

Signes de
chaleur an-
noncent
l'hydropisie.

cette idée de crudité. Ce sont des urines rouges comme du sang, briquetées, salines, *tartareuses*, précédées communément de quelques suppressions sanguines, comme d'*hémorrhoides*, &c. Les enflûres des femmes grosses finissent même ordinairement par l'évacuation sanguine des suites des couches; enfin les bouffissures dans les *pâles-couleurs* sont accompagnées de saignemens de nez, de crachemens & de vomissemens de sang; tant il est vrai, suivant l'observation de gens versés en pratique, que la partie rouge du Sang se montre en faute dans ces cas, comme pour les avertir du dérangement qu'elle souffre, & de sa désunion d'avec sa partie blanche, qui la quitte & s'échappe d'elle pour aller se répandre à l'aventure par où elle peut. C'est donc une gêne ou une contrainte dans les Fluides, qui paroît dans ces

Partie rouge
du sang en
faute dans les
bouffissures.

te maladie, ou quelque vertu *Systaltique* dérangée qui les pousse hors de leurs directions & dans des routes étrangères, où la sérosité n'étant que d'emprunt ou par souffrance, elle fait une maladie. C'est l'hydropisie, qui autant que toute autre dépend des Solides, à cause de l'aliénation de leur vertu, qui étant pervertie ou détraquée, met la désunion entre les parties de la masse des humeurs. Que le Sang donc, après tout ce qu'il aura eu à essuyer dans une maladie *aiguë*, par exemple, se trouve à la fin épaissi, brûlé, appesanti, & en conséquence ralenti dans les capillaires, par le refroidissement des membranes, dont les Fibres déchûes de leur souplesse naturelle, seront sorties de la direction qu'elles tenoient du Mouvement *Tonique*, la partie rouge concentrée alors & resserrée en elle-même, se séparera de la blanche, parce que le même resserrement en pressant la rouge, pousse la blanche dans les *lymphatiques*; & ces vaisseaux étant sans nombre dans les membranes, ils distillent l'eau de toutes parts sur les parties ou dans les cavitez voisines.

Solides, cause de l'hydropisie.

Cause de l'hydropisie.

LXXXIV. POUR donc prendre une juste idée sur ce qui fait une hydropisie, il faut démêler ce qui arrête la partie rouge du Sang d'une part, & ce qui de l'autre en sépare la partie blanche. Cette double cause se trouve dans les capillaires de la substance poreuse, ou dans leur vertu *Systaltique*, celle-là qui doit renvoyer le Sang dans les grands vaisseaux, quand les diamètres s'en trouvent souples & dans leur oscillation naturelle; mais cette vertu de renvoi se trouvant affoiblie, parce que les diamètres des capillaires ont été ou

Détail là-
dessus.

forcez, ou sont tombez dans l'atonie, elle re-
tarde le cours du sang, & la partie rouge re-
tardée remplit & comble leurs capacitez. C'est
une digue qui fermant le passage à la partie
blanche dans les vaisseaux sanguins, l'oblige
d'enfiler les routes où elle sent moins de résis-
tance; ce sont les Lymphatiques à travers les-
quels elle va inonder les parties voisines. Ici
donc paroît une universalité de puissance dans
les Solides, qui dirige la circulation du sang, &
la distribution de ses sucres jusques dans les par-
ties du corps les plus menuës. Dans elle donc
se trouve aussi la raison mécanique de la dé-
fusion de ces sucres: Ainsi ayant compris la cau-
se qui tient ralentie dans les vaisseaux sanguins
la partie rouge du sang, qui en comble toute
la capacité, c'est toucher au doigt comment &
comment la pourquoi les Lymphatiques se prêtent nécessai-
rérosité s'en remment à la sérosité pour lui servir d'issue.

Partie rou-
ge du sang
ralentie, &
comment la
sérosité s'en
échappe.

LXXXV. De ce même principe se tirent les
causes des *fluxions* & *catterrhes*, des *fontes* ou *col-
liquations*, qui apportent tant d'embarras dans la
cure des maladies aiguës & chroniques; de sorte
que, sans rien imaginer de supposé, l'on trou-
ve dans l'indisposition des Solides déjettez, irri-
tez ou affoiblis, les sources de maux très-obscur
dans leurs causes & très-difficiles dans leurs gué-
risons. Ces étiologies, outre qu'elles n'ont rien
que de naturel, s'accordent parfaitement avec
les observations & les regles de pratique, de
maniere qu'on a moins à craindre d'être dé-
savoué par ceux qui sont versez en maladie, par-
ce qu'ils reconnoîtront combien sont confor-
mes à la cure de l'hydropisie, par exemple,
les raisons qu'on vient de donner de ces causes.

Fluxions
leurs causes.

1°. On a fait remarquer, & il est vrai, qu'il

est rare qu'une hydropisie se forme d'elle-même, ou dans les commencemens d'une maladie, ce qui est dire qu'elle ne se fait point dans les tems que la circulation du sang commence à se déranger dans les grands vaisseaux; qu'au contraire, elle se fait sur la fin des maladies, ce qui est lorsque le sang a pris ses engagements dans les extrémités des artères sanguines. 2°. Conformément à cette observation capitale, on ne voit guères mourir d'Hydropiques sans avoir rendu du sang par quelque endroit du corps, soit par le nez, soit par la bouche ou par ailleurs. 3°. Il s'est vû dans des hydropisies ascites, & encore dans des hydrocèles, couler du sang au lieu de sérosité par la ponction, quelquefois aussi du chyle au lieu d'eau; autres preuves qui montrent combien la cause des hydropisies dépend des artères ou des grands vaisseaux. 4°. Ceux qui traitent des maux Vénériens rendront témoignage de ce qu'on observe souvent dans les gonorrhées les plus graves, dans lesquelles on voit couler une humeur ensanglantée. 5°. Tout de même, les pertes blanches sont sujettes à prendre cette couleur. 6°. Les rhûmes de cerveau quand ils sont violens, ramènent souvent du sang avec les sérositez qu'on mouche; & ceux de la poitrine font cracher du sang. 7°. Les Reins embarrassés par quelque affection néphrétique dans les graveleux, ou par quelque humeur de goutte en ceux qui y sont sujets, donnent des urines sanglantes. 8°. Enfin on a des exemples que l'eau du Péricarde s'est trouvée teinte de sang.

Le tems où commence une hydropisie.

Observation.

Cause de l'hydropisie dans le sang.

Observation.

Sérositez, leur changement en sang.

Urines sanglantes.

Toutes ces Observations n'ont rien d'équivoque, en ce que nous donne à concevoir le système des Solides; sçavoir que les épanche-

Catarrhes,
leurs causes.

Sérosité,
comment
elle s'ensan-
glante.

Laît épan-
ché.

Est une sorte
d'hydropisie.

C'est une
anasarque.

mens d'eau, les amas qui s'en font, les fontes, les colliquations, les catarrhes, les fluxions qui paroissent sous tant de différentes formes, ne sont que des jets ou jaillissemens, des expressions ou des écoulemens forcez de sérositez qui se dérobent d'avec la partie rouge du sang qui est arrêtée dans les capillaires, dont elle barre les passages. Mais dans cette situation, la partie rouge elle-même ne pouvant vaincre ou forcer les voies étroites des artères sanguines capillaires, elle enfile quelquefois les lymphatiques, entraînée qu'elle est dans leurs capacitez, qui leur sont continuës, par la sérosité lymphatique qui lui sert de véhicule; & c'est alors que la portion rouge fuit de près les débordemens d'eau dans les fluxions & dans les hydropisies. Mais ce qui fait voir, ou comme toucher au doigt, la cause de l'hydropisie dans la déunion de la partie blanche d'avec la rouge du sang, c'est la maladie *du laît épanché*, comme on l'appelle, dans les nouvelles Accouchées; car quoique cet épanchement ressemble de fort près à un rhumatisme, il dépend si essentiellement de la partie blanche ou séreuse du sang infiltrée dans les chairs, qu'il appartient manifestement à une sorte d'*hydropisie anasarque*, & ce sera une *Anasarque aiguë*, parce qu'elle commence une maladie inflammatoire, à la différence de l'*anasarque chronique* qui suit une pareille maladie; de même qu'il est des fièvres aiguës qui commencent des enflûres, & des fièvres lentes qui en sont les suites. Ici donc se remarque une gêne ou contrainte dans la circulation de la partie rouge du sang pendant l'espace de neuf mois qu'a duré la grossesse, & pendant laquelle cette partie du sang retenue

dans les vaisseaux, s'y est concentrée de long-
 main, de maniere que tassée dans les capillai-
 res des artères, elle a barré les passages dans les
 veines sanguines : Mais la lymphe qui devoit
 suivre le cours de la portion rouge dans les vei-
 nes, repoussée dans les grands vaisseaux, se
 fait jour par les artères latérales lymphatiques,
 & par elles dans les parties ; & c'est ainsi que se
 jettent les fondemens de la maladie du lait
 épanché. Car d'une part le trop de nourriture
 qu'ordinairement l'on donne aux Femmes gros-
 ses, & qu'on permet encore aux nouvelles Ac-
 couchées, augmente de beaucoup cet amas lai-
 teux ; d'autre part la dangereuse & déraisonna-
 ble coutume dans les meres de ne plus nourrir
 leurs enfans, laissant cet amas de suc dans
 son entier, il s'en accroît d'autant ; de sorte
 que toutes les artères lymphatiques demeurant
 gorgées, elles font cette infiltration séreuse ou
 lymphatique, nommée épanchement de lait.
 Mais les diamètres des vaisseaux forcez ayant
 donné naissance à cette maladie, il est mani-
 feste qu'elle tient sa principale cause de la
 lésion des *Solides* ou de *leur ton* ; ce qui est une
 leçon aux Praticiens pour leur apprendre à ne
 point attaquer cette maladie par les humeurs sé-
 reuses, qu'ils se proposeroient d'évacuer d'abord ;
 au contraire, la partie rouge du sang étant la
 matiere qui fait la digue, en entretenant les ob-
 stacles dans la circulation des humeurs, c'est vers
 cette digue qu'ils doivent tourner leurs atten-
 tions ; d'où vient l'utilité de la saignée réitérée
 dans cette maladie. Au contraire, les purgatifs
 ne pouvant atteindre le siège ou l'endroit où
 croupissent les suc laiteux, ne faisant même que
 les irriter, ils augmentent le mal, en occasionnent

Etiologie.

Réflexion
pour les
Praticiens.Utilité de la
saignée.

110 DISCOURS PRELIMINAIRE

Dangers des
Purgatifs.

Cure.

des inflammations, des dépôts, & des abcès, parce qu'ils mettent le sang dans des mouvemens inutiles ou impuissans pour se dégager. Il en est de même des *martiaux*, des *amers*, des *apéritifs*, qui trouvant d'abord les vaisseaux sanguins bouchés dans leurs issues, émouvent le sang sans le pouvoir déplacer, *movent non promouvent*, jusqu'à ce que la saignée ayant débarrassé ces issues, les *digestifs-cordiaux* & les *calmans-toniques* placez à propos, ayant en même tems disposé les Solides & rétabli leurs fibres dans leur Systole, & les diamètres dans leur naturel, tous ces remèdes parviennent à rétablir la liberté de la circulation.

Enflures
dans les en-
fans.

Méchanif-
me.

LXXXVI. Voici une autre preuve assez convainquante pour prendre ici place avec les autres; elle se tire d'une autre espèce d'hydropisie anasarque, qui arrive à de jeunes enfans dans de fortes fièvres qui les bouffissent tout-à-coup, ou qui quelquefois leur arrive sans fièvre, & alors elle ne leur ôte ni l'appétit, ni la facilité d'aller, de venir, & de vaquer aux fonctions de leur âge. La cause de ces bouffissures se manifeste dans l'idée déjà citée, (car on ne peut trop la ramener) & dont est auteur l'éclairé de la Nature le célèbre M. STAHL; l'adresse qu'elle emploie pour la croissance des enfans consiste, selon lui, en ce qu'elle garde une telle proportion entre le volume des Fluides qui renaissent à tout moment, & les capacités des vaisseaux, qu'ils s'ouvrent & les logent à mesure que ceux-ci ne se dilatent qu'autant que s'accroissent les autres; c'est pour tenir égal, uniforme, & aplani le cours de ces suc, ce qui est comme le germe de la circulation du sang, qui s'établit ainsi

dans ces parties naissantes : De-sorte que c'est contre cet applanissement du courant des Fluides, que pèche quelquefois la nature encore foible alors, & facile à se fourvoier dans les voies qu'elle se fraye dans des parties qu'elle a à déployer, à développer, à étendre. L'excès de nourriture dont on accable ces tendres organes, fait qu'il s'amasse dans les grands vaisseaux plus de sucs que n'en peuvent contenir les capillaires sanguins ; dans ce tems sur-tout où ils ne sont encore qu'imparfaitement développés & affermis. C'est donc alors une digue que la partie rouge forme dans ces capillaires, laquelle fermant le passage à la sérosité, si abondante d'ailleurs dans le sang des enfans, elle l'oblige de s'échapper par les lymphatiques, qui étant lâches & mous alors, & aisez à pénétrer, s'ouvrent à l'impulsion de la sérosité qui vient bouffir tout le corps des enfans. Au reste, cette bouffissure a si peu sa cause essentielle dans la sérosité, qu'un moyen pour faire mourir ces jeunes créatures, ce seroit de les traiter comme des hydropiques anasarques adultes, par le moyen des *hydragogues*, des *purgatifs*, des *fondants*. Au contraire ces enflûres se dissipent par la saignée même, & par tout ce qui va à dénouer le sang sans le raréfier, & à en faciliter la circulation dans les capillaires ; parce que ce sont eux qui ont particulièrement besoin d'aïssance pour se débarrasser, puisqu'ils sont le siège de la Pléthore naturelle qui se forme dans les premiers tems de l'âge, pendant lesquels, comme on l'a fait voir, ils deviennent comme des réservoirs pour servir aux futurs besoins du corps, quand il lui arrivera des pertes ou des déchets par quelque raison que ce soit.

Causes de
ces enflûres.

Cure des
Enflûres des
enfans.

Sang couën-
neux.

Saignée
*ad coloris
mutationem.*

Raison du
changement
de couleur.

* *Screta.*

LXXXVII. CETTE cause d'hydropisie tirée de l'épaississement du sang arrêté dans les artères sanguines, se trouve souvent dans les maladies Chroniques accompagnées d'enflûre, & c'est dans la disposition couënneuse du sang que l'on voit dans les palettes, quand on est obligé de réitérer les saignées dans ces maux; de-sorte même que ce n'est guères qu'après que ce sang couënneux a paru dans les palettes, que les Malades se trouvent soulagez; c'est ce que les Anciens appelloient un sang pourri, parce qu'il ressemble à celui que l'on tire dans les fièvres putrides, qui ne guérissent bien qu'après l'évacuation d'un pareil sang. Leur idée là-dessus, comme en bien d'autres choses, revenoit à celle d'*Hippocrate* & à celle de toute l'ancienne Médecine, qui-avoit pour maxime dans la cure des grandes maladies, de tirer du sang par la saignée, *ad coloris mutationem*, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le sang changeât sa belle couleur. Mais, va-t-on dire, quelle étrange disparate dans une Dissertation sur le système des Solides! C'est que cette observation vient en preuve de l'action qui leur est propre & souveraine. Car pourquoi ce sang couënneux ne se montre-t-il qu'après plusieurs saignées où le sang paroïssoit rouge & vermeil? La raison en est sensible par ce système: C'étoit un sang épais & arrêté dans les capillaires, comme il arrive dans les fièvres inflammatoires, où un pareil sang est si bien reconnu pour leur cause ordinaire, qu'un Sçavant moderne* les explique & les traite suivant cette idée. Mais parce que l'engagement du sang a fait celui de la lymphe dans les artères de ce nom, où elle a été poussée par la *rarefcence*, & le pres-

lement de la partie rouge, c'est à la vertu *Systaltique* résidente dans ces parties, à la remettre dans les grands vaisseaux : mais parce que ce ne peut être qu'après que ceux-ci auront été assez désemplis pour lui faire place, ce n'est que dans le tems que la lymphe est rentrée dans les grands vaisseaux que l'on tire un sang couënnieux. Cependant cette Lymphe qui fait cette couënnie, rentrant par même moyen sous les coups de la *Systole* des principaux organes du sang, elle s'y trouve brisée, atténuée, digérée, cuite enfin, & ainsi mise à la portée ou de suivre les voies de la transpiration, ou celle de quelque évacuation sensible.

Raisons de
cette couënnie.

LXXXVIII. IL manque à ces preuves, il est vrai, de n'être point géométriquement calculées, mais étant tirées d'après l'usage, elles mènent au vrai de la pratique, en ouvrant des vûes de conduite à ceux qui ne sont sensibles qu'à l'utile en Médecine ; au lieu qu'on n'apperçoit qu'une raison séduisante dans la cure des maladies, pour ceux qui ne se laissent aller qu'au beau, sans tirer le bon qui revient de la connoissance des Solides ou de leur action. Ils voyent toujours de beau sang dans les commencemens des grandes maladies ; une si belle apparence les induit à erreur sur la nature du mal, & ils concluent que la cause n'en est point dans le Sang ; le soupçon d'humeurs les prend, ils en imaginent des ras dans les premières voyes, qui, disent-ils, influant dans les grands vaisseaux, y portent la cause de tous les désordres qu'y souffre la circulation du Sang ; & là-dessus s'abandonnant à des *purgatifs* & à des *émétiques* redoublez, ils n'atteignent aucunement la cause du mal, & ainsi épuisent les malades

Le beau ou
l'utile des
étiologies.

Le Sang vermeil devient point appris, qu'un sang si pur & si vermeil couënnieux. n'est si beau à la vûë, que parce qu'il tient de l'*artériel*, entant que passant, dès les commencemens des maladies, trop vite des artères sanguines dans les veines du même genre, il arrive que la même force compressive, qui fait couler si rapidement la partie rouge dans le centre des grands vaisseaux, chasse précipitamment dans les lymphatiques latérales la partie blanche; ce ne sera donc que quand cette partie blanche rentrera dans les grands vaisseaux, que le Sang deviendra couënnieux, & que la Saignée soulagera sensiblement les malades.

Circulation de la partie blanche. LXXXIX. Ici se présente à faire une double observation; l'une qu'il y a un commerce nécessairement lié entre la partie rouge & la partie blanche du Sang pour l'entretien de la santé; l'autre que ce commerce consiste en ce que la partie blanche, qui est celle qui circule particulièrement dans les capillaires, doit se rapporter dans les grands vaisseaux pour être remise comme sous un nouveau travail, c'est-à-dire, sous les coups de la grande *Systole* qui domine par toute la machine (c'est celle des grands vaisseaux) pour y être de nouveau triturée, affinée, lévignée. Ainsi travaillée elle est capable de remplir deux fonctions capitales; la première de fournir à l'entretien de la *lymphe nerveale*, appelée *Esprits*; la seconde de servir à l'insensible *transpiration*. Au reste, cette fonction de la Lympe consistant dans un affinage presque incompréhensible, & l'affinage étant de sa nature l'effet

Trituration de cette Lympe du Sang.

d'une vertu contondante ou de coups redoublez, tels que sont ceux d'une Syftole par-tout & universellement répétée; rien montre-t-il plus invinciblement une vertu de Broiement ou de Trituration établie & agissante par-tout le corps, dont elle commence, perpétuë, & perfectionne les opérations les plus secretes, les plus reculées & les plus importantes? Ce sont celles du *genre* ou du *suc nerveux*, si dépendantes d'un parfait affinage; que c'est sous la forme d'une rosée spiritueuse, ou *spiritualisée*, que ce Suc doit s'infiltrer dans la substance ou les fibres des nerfs, & par elles se répandre dans le tissu des membranes, dont tout le corps, chaque viscere, chaque muscle, chaque fibrille, & les os eux-mêmes sont enveloppez. De tout cela il est évident combien la vertu Syftaltique ou de *Trituration* est intimement & universellement attachée à quelque action ou à quelque usage que ce soit dans l'économie animale.

Trituration
universelle
démontrée.

Suc nerveux.

Nécessité
de la Tritu-
ration.

XC. Au surplus ces allées & venuës de la Lymphe des capillaires dans les grands vaisseaux, & de ceux-ci dans les sécrétoires, donnent la véritable idée de ce qu'il faut entendre par la *dépur*-
ation du Sang. Cette dépuratation donc est une sorte de *Lotion* qui se fait du Sang, qui est autant bien dépuré, qu'étant bien lavé, il roule à l'aise, légèrement & uniformément, allégé de la plus grande partie de sa lymphe; laquelle après l'avoir suffisamment détrempe, lavé & amolli, s'échappe par mille endroits dans les différens sécrétoires qui en sont les issues ou les lieux de décharge, en même tems que le restant de cette lymphe gagne

Dépuratation
du Sang, ce
que c'est.

Circula-
tion des
Eaux, ou des
Fleuves dans
le grand
Monde.

les veines lymphatiques pour retourner au cœur. C'est l'exemple du mouvement circulaire des Fluides aqueux dans le grand Monde, où l'on voit toutes les eaux des Fleuves & des Fontaines, après avoir parcouru leurs lits, se perdre dans les terres, qu'elles traversent sourdement pour retourner à la Mer d'où elles sont sorties.

Congestions
lymphati-
ques.

Glandes dur-
cies.

XCI. Mais outre les écarts que peut prendre la Lymphe en s'éloignant ainsi des grands vaisseaux, & sortant du lit ou courant de la masse du sang qui en dirigeoit les mouvemens, devenue ainsi abandonnée à elle seule, à quels retards, à quels ralentissemens, à quels séjours ne deviendra-t-elle pas exposée, dans des sentiers étroits, tortuez, détournez ! Ne sera-ce point la matiere de ces congestions bizarres de suc lymphatiques, qui forment des *tumeurs* ou des concrétions bizarres dans le genre membraneux, dans les glandes, ou pour mieux dire, dans les petites houpes vasculouses du célèbre M. RUYSCH, lesquelles terminent les extrémités des vaisseaux en tant d'endroits où on les avoit prises pour des glandes ? Un autre inconvénient qui arrivera de la part de la Lymphe, ce sera quand la partie blanche se fera trop intimement mêlée ou engagée dans le réseau de la Fibre du Sang, ou dans ses mailles, dans lesquelles elle se fera concentrée ; car alors en même tems qu'elle grossira le volume de la partie rouge qui sera renflée dans les grands vaisseaux, ceux de la substance vésiculaire devenus vuides ou affamez de suc nourriciers, s'affaîsseront, & ainsi exténuez dans l'habitude du corps, ils causeront des *marasmes*, des

Atrophies mortelles ou difficiles à guérir. Du premier genre sont celles qui caractérisent certaines maladies, la phthisie, par exemple, la pulmonie, &c. dans lesquelles l'on tire par la Saignée un sang couënnieux, dur & blanc. De l'autre genre sont ces amaigrissemens qui tournent comme en habitude en certaines personnes, qui demeurent opiniâtrément maigres, sans que rien non-seulement puisse réparer l'embonpoint des parties, dans lesquelles au contraire il dépérit, ou se confirme de jour en jour; ce sont ces maigreur habituelles qui confondent la Médecine, tant elle est peu heureuse dans la cure de ces maux, quoiqu'ils soient pour l'ordinaire sans douleur, sans fièvre, sans lésion apparente d'aucun viscere: Les uns cependant vivent exténuez, d'autres meurent atrophiez. La cause de cette déplaisante disgrâce pour la Médecine, ne viendrait-elle point du préjugé trop favorable où elle est pour les humeurs, ou de l'oubli où elle est demeurée sur l'action & le pouvoir des Solides, dans la maniere dont se fait la nutrition? Car en effet la maigreur est une dépendance de l'indisposition des Solides, & par conséquent le change que l'on a pris dans la méthode qu'on s'est tracée pour la cure de ces maux est sensible, lorsque l'on ne les attaque que du côté des humeurs. L'on s'en est donc pris aux seuls suc nourriciers, qu'on a jugé inhabiles à la nutrition, comme atteints de qualitez vicieuses, incongruës, ou contraires; mais pourquoi ces suc sont-ils en défaut? la raison en paroît sensible dans cette réflexion tirée de l'observation. Les corps maigres sont toujours échauffez, mélanchol-

*Atrophies,**Maigreur habituelles,**Leurs causes,**Observation.*

liques , atrabilaires ; au contraire les corps mous & gras sont des tempéramens froids ou moins vifs. Les corps ne demeurent donc habituellement maigres , que parce que les sucs nourriciers étant retenus concentrez dans les grands vaisseaux par la *stricture* ou serrement du mouvement tonique , ou à l'occasion du spasme habituel de leurs fibres , ils tiennent ces grands vaisseaux trop pleins , en même temps qu'ils dégarnissent trop , & mettent comme à sec ceux de la substance vésiculaire. Dans cette disposition les *restaurans* , les *consommés* , les *spiritueux* , les *vineux* deviennent impuissans en même tems que malfaisans. En effet , faisant grossir le volume du sang dans les grands vaisseaux , ils dessèchent le tissu des Solides en le resserrant excessivement ; en conséquence la Lymphe se mêle , se confond & se concentre d'autant plus dans les grands vaisseaux , que les diamètres des Lymphatiques s'étant montez sur le *ton spasmodique* des grands vaisseaux , ils se prêtent moins pour la recevoir & la transmettre dans les sachets vésiculaires de la substance poreuse.

Etiologie
sur la mai-
greur.

Spasme des
Lymphati-
ques,

XCII. C'EST encore à la science des Solides que revient une idée de l'ancienne Médecine , qui faisoit comme loi chez elle , parce qu'elle guidoit les pas ou les vûes d'un Praticien. Ces anciens Maîtres ne vouloient donc pas qu'en traitant une maladie , l'on perdit aucunement de vûe ni le terme d'où partoît le mal , ni celui où il se portoit * ; ce sont ces fins heureuses ou malheureuses de maladies,

* *Terminus à quò , terminus ad quem.*

qu'un Praticien doit toujours prévoir, soit pour éviter les mauvaises, soit pour obtenir les bonnes. Mais la vertu Syftaltique, cette source de tout bien ou de tout mal dans le corps humain, trace cette image de conduite à l'esprit, pour le tenir toujours à la suite de la nature, & sur les marches des humeurs, jusques dans les derniers lointains. Deux Puissances donc prodigieuses, placées l'une & l'autre au centre du Corps, poussent la masse du sang ou des humeurs aux extrémités de ses parties, & une autre Force non moins puissante & mille fois répétée, résidente dans toute l'habitude du Corps & de ses organes, renvoie le sang vers le centre d'où il est parti. Le cœur pour la partie rouge, l'estomach & ses dépendances pour la partie blanche, ont la meilleure part dans ces allées & venues, parce qu'aussi loin que soit poussée la partie rouge, aussi loin & au de-là est poussée la partie blanche, & toutes deux sont repoussées vers le centre. Or le travail d'une maladie consistant en des efforts réciproques (*molimina, conamina*,) entre les unes & les autres de toutes ces puissances, c'est celle des Solides, comme la plus forte, qui travaille à s'assujettir ces Fluides, pour les ramener chacun à leurs places suivant l'ordre de leur circulation & de leurs sécrétions. Or toutes les puissances dominantes des Solides se trouvant placées au centre du corps, dans l'estomach & dans le cœur, & d'ailleurs dans ceux de l'habitude du corps, c'est-à-dire, dans les fibres des parties poreuses, dont le mouvement tonique opère la traverse du sang dans les grands vaisseaux; c'est sur ces puissances des Solides du

Attention
d'un Prati-
cien à suivre
les mouve-
mens de la
maladie.

Deux puis-
sances à en-
visager,

Circulation
de la partie
rouge & de
la partie
blanche,

centre à l'habitude, & de l'habitude au centre du corps, qu'un Médecin doit toujours avoir l'œil, pour former ses indications, choisir ses remèdes, & conduire toutes ses opérations.

Premieres
voies, ce que
c'est.

Fonctions de
l'Estomach.

C'est une
Trituration
qui influë
par-tout.

XCIII. AINSI c'est dans la doctrine de la *Trituration*, que se prend la juste idée des premières voies, tant célébrées aujourd'hui, & sur lesquelles une Pratique moderne s'est si malheureusement passionnée pour les avoir mal-entendues. Car l'Estomach qui y tient, comme on le dit si haut, la principale place, devant faire en maladie ce qu'il fait avec tant d'empire dans l'état de santé, cet étonnant pouvoir qu'il tient en santé des Solides, est le même qui doit en maladie occuper l'esprit d'un Médecin, pour ménager une vertu si étendue, & dont ce viscere est le principal dépositaire. Mais ce pouvoir étant une vertu de *Trituration* en santé, il ne changera pas de nature, ni d'instrument, ni de maniere en maladie; ainsi les *coctions* qui font en maladie tout l'objet de la nature & de l'art, sont des *Triturations* qui tiennent leurs rapports de la *Coction maîtresse*; c'est celle qui commence les autres, c'est donc celle de l'Estomach; parce que c'est celle qui influë la vertu Sympaltique sur toutes les parties subalternes, qui doivent travailler toutes les autres *Coctions* dans toute l'œconomie animale. Ainsi la même vertu de *Trituration* reconnue dans l'Estomach, sera le même art qui opérera toutes les *coctions*. Rien montre-t-il plus l'importance de ce viscere, & les égards qui lui sont dûs dans les maladies? où sa fonction venant à être mise à d'autres épreuves qu'à celle du broiement.

il change de vertu; elle s'abbat en lui, s'y altère, s'y pervertit; & ces dangereux effets sont pourtant ceux des *émétiques* & des *purgatifs* outrément donnez dès le premier abord d'une maladie; car on les y destine à l'évacuation d'un prétendu amas d'humeurs qui y seroient contenues. Or l'Estomach étant vuide de ces crasses & de ces glaires supposées, l'Eréthisme porte à plein ou à nud sur les fibres, lesquelles obligées à faire ce qu'elles ne peuvent, elles sortent de leur *ton*, & en en prenant un étranger elles font ce qu'elles ne doivent pas. Son aliénation allant même plus loin, elle souleve la *Systole* des arteres, & porte dans le sang un trouble d'autant plus dangereux, que par lui il s'étend & se perpetue; car la vertu Systaltique essentiellement propre à toutes les parties membraneuses, qui sont si universellement compatissantes les unes envers les autres, ne peut être blessée dans une de ses premières sources, c'est-à-dire, dans l'Estomach (ce viscere essentiellement fibreux & membraneux) qu'elle ne passe altérée comme par *ondulation* dans toutes les membranes communes & propres. Fut-il un fond plus ample d'éréthismes, c'est-à-dire, de gênes convulsives, de ces *strictures* ou de ces serremens *spasmodiques*, qui rétrécissent les diamètres des vaisseaux en même temps qu'ils en diminuent les capacitez & en changent les directions! De-là s'ensuivent tant de malheurs dans les maladies; ce sont ces troubles, ces *anxietez*, ces délires léthargiques, ces soubre-sauts ou sautilllements de *tendons*, qu'on impute à la malignité de la maladie, pendant qu'ils ne sont que les effets de la malignité des reme-

Perversion
de l'Esto-
mach par les
Emétiques.

Sa Tritura-
tion perva-
tie passe à
toutes les
Coctions.

Strictures

122 DISCOURS PRELIMINAIRE
des, ou de l'énorme irrégularité de la Méthode
que l'on s'est forgée.

Maux de
cœur n'indi-
quent pas la
Purgation.

XCIV. Les *nausées*, les *dégoûts*, les envies
de vomir, les cours de ventre, les gonflemens
des hypochondres, les *hoquets*, tous préludes
de grands maux, font de spécieux prétextes
pour donner des Emétiques & des Purgatifs
dès ces premiers tems: Mais cette erreur est
encore une de celles dont ramene la science
des Solides; car apprenant d'elle que les fibres
& les membranes sont tissues d'un million
de Capillaires, (comme le prouvent admira-
blement les injections inventées par l'incom-
parable M. RUYSCH) dans lesquelles roule alors
un sang gonflé tout à la fois & ralenti ou in-
tercepté dans son cours; tous ces symptômes
donnent à connoître l'abondance de ce sang,
qui comme empêtré & ne pouvant continuer
sa circulation dans des capacitez si étroites, &
que le spasme a rétrécies encore, gonfle les
tuniques qui le resserrent; ainsi ce sont des
membranes gonflées par la *rarefscence* d'un
sang qui lutte contre elles à force d'impulsions
réitérées.

Habileté
merveilleuse
de M. Ruysch.

Causes des
maux de
cœur.

XCV. CET état de gêne dans le cours des
Humeurs, qui cause des gonflemens, des vo-
missemens, des dégoûts & des nausées, paroît
sensiblement dans toutes les occasions où le
sang surabonde, ou refoule ses parties basses
vers les premières voies, c'est-à-dire, dans les
vaisseaux de l'Estomach & de son voisinage;
dans les *pâles-couleurs*, par exemple, dans les
hémorrhoides & dans les *grossesses*; tous états
où le sang grossissant son cours par sa quan-
tité ou sa *rarefscence*, se trouve repoussé vers
l'Estomach, sur lequel en le pressant, & non

Abondance
de sang fait
les dégats.

dans sa capacité, il cause ces sortes d'accidens. Est-ce donc autre chose qu'à cette impulsion du sang, qu'il faut s'attaquer pour la modérer, & à cette *rarefcence*, qu'il faut réprimer? Ainsi ce sont des impétuositez à rabattre; mais ces impétuositez & ces impulsions venant de la puissance des Solides, soulevez contre l'abondance, l'effort ou la rénitence que les Fluides opposent au ressort des vaisseaux, sera-ce en portant des irritants dans l'Estomach ou dans les premières voies, qu'on prétendra appaiser ces tumultes? Sera-ce en s'attaquant à des humeurs qui ne s'y trouvoient point, mais qu'on y attire par l'irritation qu'ils excitent sur ces endroits membraneux, dont ces drogues âcres & mordantes ouvrent malgré eux les Sécrétories qui en dépendent? Si après cela l'on fait attention au rapport étonnant qu'a la puissance des Solides de tout le Corps avec elle-même résidente dans l'Estomach, ne concevra-t-on pas un serrement spasmodique porté par les irritants jusques dans les extrémités du Corps? En même tems rien n'est-il plus capable d'augmenter l'étréthisme des Solides, & en conséquence de vaisseaux rétrécis dans leurs capacités, des ralentissemens dans leurs extrémités? Faut-il prendre d'ailleurs les causes de ces *phlogoses* qui attirent des gonflemens ou des *météorismes* par tout le bas-ventre, suites trop familières de l'abus des Purgatifs?

Purgatifs
attirent des
humeurs
dans les pre-
mières
voies.

XCVI. Le Méchanisme des parties, si bien connu aujourd'hui, indique une voie bien plus naturelle, plus sûre, efficace, exempte cependant de tous ces cruels accidens, pourvu qu'on la prenne de bonne heure, dès qu'une

Saignée,
guérit les
maux de
cœur.

Effet de la
Saignée.

Comment
elle met l'ai-
sance dans
les Vais-
seaux.

maladie commence, & qu'on la tienne dans la suite sans trop de timidité. C'est la Saignée, ce remède né pour l'aïssance du sang, ou son rétablissement dans la circulation; il faut seulement avoir soin de ne la pas mal placer, pour ne lui en point faire rompre le cours ou les directions. À cet inconvénient près, où l'on ne tombe point en s'attachant à la science des Solides & aux regles de leurs puissances, l'on est presque sûr de calmer les ouragans les plus impétueux qui s'élevent dans les commencemens des grandes maladies; car l'adresse de l'art comme celui de la nature, c'est d'entretenir dans les grands vaisseaux sinon des vuides, du moins des capacitez larges & toujours libres pour recevoir le Sang à mesure qu'il revient des capillaires au cœur. A cela précisément pourvoit la saignée du Bras, dans le tems où la circulation suffoquée par l'affluence du sang ou par sa raréfaction, est prête de succomber. Un double bon effet de cette saignée en prouve la préférence. 1°. Elle vuide prochainement le sang des vaisseaux qui rapportent au Cœur, ce qui est lui élargir des capacitez au centre du corps, en empêchant les grands vaisseaux de se remplir d'autant; & cela devient une pente ou un attrait pour y faire rentrer le sang des extrémités. 2°. Le sang des Capillaires ayant le tems de s'échapper plus promptement & plus abondamment dans des espaces qu'il trouve amples & dégagés, vers lesquels d'ailleurs il a la pente tracée par la nature, rien paroît-il plus convenable que l'effet de cette saignée, pour entrer dans ses vûes & se conformer à ses loix? si sur-tout l'on ajoute à ceci cette autre réflexion, qu'on ne

peut soustraire au cœur le sang qui lui étoit reporté par la veine que l'on ouvre, que le sang ne soit attiré plus abondamment du cœur dans l'artere qui fournit le sang à la veine qu'on vient d'ouvrir : car toutes ces circonstances font comprendre que les grands vaisseaux du Cœur se remplissent d'autant moins, qu'ils envoient plus de sang dans les arteres du bras saigné, tandis qu'ils en reçoivent moins des veines du même bras.

Etiologie.

XCVII. AVEC de pareilles vûes & dans ces principes, on est autorisé à pourvoir ainsi de bonne heure aux premières voies ; car les prenant en ce sens, on ne s'expose ni à vider une humeur pour une autre, ni à attirer de nouveaux troubles dans des maladies naissantes, ou même avant qu'elles soient nées. Par-là encore on modère tout-à-la fois la Puissance qui envoie les humeurs, & l'on prévient les embarras qu'elles peuvent encourir sur leur route, ou qu'elles pourroient prendre dans le lieu de leur terme, vers où elles sont poussées ; de-sorte qu'il ne paroît point de maniere plus convenable pour reconcilier les deux Puissances maîtresses, en les tenant ou les remettant l'une & l'autre d'intelligence avec la Nature.

Pourvoir
aux premières
voies.

XCVIII. Ces réflexions portent encore plus loin l'honneur de la Saignée. On se demandoit comment elle guérit ? & les Humoristes ne sçavoient pas trop que répondre ; parce qu'il leur falloit des humeurs à évacuer, & ils ne croyoient point que la saignée évacuât les humeurs, ainsi cela devenoit une vertu occulte pour eux. SYLVIVS de Hollande, qui un des premiers a essayé de défricher les étologies,

Effets de
la Saignée
mieux expliqués.

avoüoit de bonne foi que la Saignée guériffoit, mais il n'en ſçavoit point trop la raiſon. Quelques-uns plus hardis, meſurez pourtant dans leurs raiſonnemens, ſe contentoient de dire, que ce n'étoit point en évacuant la cauſe du mal que la ſaignée guérifſoit, mais en donnant le tems à la nature de le faire; d'autres oſoient ſ'avancer à quelque choſe de plus précis, en diſant que la ſaignée guérifſoit, parce qu'elle vuidoit le ſang pourri; le couënneux étoit de ce genre, auſſi étoient-ils bien contents d'une ſaignée qui leur en amenoit de ſemblable. Mais la ſcience des Solides tranche la difficulté, ou en coupe le nœud, elle démontre que l'eſſet naturel de la ſaignée du Bras eſt d'élargir des capacitez au centre du corps, précifément à l'endroit du confluent de la circulation du ſang, c'eſt-à-dire, où ſe rapporte celui de tous les capillaires. Peut-on mieux prouver comment la ſaignée du Bras eſt un remede qui reſtituë ſon complément à la circulation du ſang, dont le manque eſt la cauſe des maladies? Car le ſang mêlé dans les capillaires trouve à ſ'échapper dans les grands vaiſſeaux à proportion de la non-réſiſtance qu'il y trouve en conſéquence de la Saignée, qui a d'autant élargi leurs capacitez qu'elle a ſouſtrait de ſang qui y retournoit pour les remplir; c'eſt donc mettre le comble au chef-d'œuvre de la circulation, laquelle dans l'œconomie animale fait celui de la ſanté.

Le ſyſtème
des Solides
ſeul expli-
que bien la
Saignée.

Raiſon.

XCIX. C'EST qu'elle conſiſte, cette perfection de ſanté, dans une expansion parfaite de la maſſe du ſang juſques dans les extrémités des arteres les plus déliées, tant par ſa partie rouge que par ſa blanche, qui doivent

l'une & l'autre repasser dans le cœur. Car ce trajet, quand il est entier & parfait, procure la santé la plus parfaite, par ces deux raisons.

1^o. Il ne demeure dans les capillaires aucun de ces suc traîneurs, qui s'accumulant tous

Santé parfaite, ce qui la fait.

les jours & petit-à-petit dans les capillaires, jettent les fondemens de *congestions* secrettes, qui deviennent des fonds cachez, & souvent inconnus de maladies aussi obscures que difficiles.

2^o. Cette expansion complete de la masse du Sang tenant ouvertes toutes les capacitez des plus petites arteres sanguines, elle devient la cause de la fonction la plus nécessaire à la santé; c'est le Sommeil, qui est le

Sommeil signe d'une bonne santé, & pourquoi.

signe & comme le garant que la circulation du sang est achevée, parfaite & entiere jusques dans le fond du Cerveau, voici en quoi: C'est

que sa partie rouge au bout de 24. heures de circulation dans les grands vaisseaux, dans lesquels il a été foulé & refoulé, parvient enfin après ce travail à traverser parfaitement & intimement les arteres sanguines les plus déliées qui pénètrent la substance médullaire du cerveau; de maniere que passant sur ces fibres souples & molles, elle fait sur elles une compression légère, lente & continuée

Comment se fait le Sommeil.

pendant quelques heures (ce sont celles du sommeil) laquelle retardant pendant ce tems la sécrétion de la Lymphe nerveale, & modérant le cours des esprits, ou l'ondulation du suc nerveux, comme la pression la plus legere du doigt sur une corde de luth, elle en suspend l'ondulation, & produit dans l'œconomie animale ce calme, cette quiétude, ou cette tranquillité dans ses mouvemens, qu'on nomme sommeil. Or rien ne prouve plus évidemment

Trituration
fait ce bien.

Et les infini-
ment petits.

Immensité
dans l'affina-
ge par la Tri-
turation.

l'intégrité des fonctions de la Santé, qu'une circulation aussi complète ; parce que rien ne démontre si bien le parfait retour du sang des capillaires, & en même tems l'immense atténuation de ses sucs, laquelle est le terme du travail de la Trituration, la fin & le but de la nature. Car quoi de plus fin, de plus mince, de plus délié qu'un Fluide capable de traverser, sans chopper ni sans heurts, des sentiers étroits au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer ? Ce n'est pas moins que l'opération des *infiniment petits*, opération qui étonne dans l'art les esprits les plus relevez, & qui s'exécute à tout moment dans la nature, ou dans l'œconomie naturelle du corps humain. En effet, les Capillaires se trouvant, suivant l'observation des excellens Microscopes *, quatre mille fois plus minces qu'un cheveu, il est clair que le Fluide contenu dans une capacité si mince, est encore plus délié que ce vaisseau, par la raison incontestable que le contenu est moindre que le contenant ; après cela donc, que penser de l'affinage d'un Fluide contenu & roulant dans un tuyau plus petit quatre mille fois qu'un cheveu ? L'atôme imaginé le plus imperceptible est grossier étant comparé avec ce que l'esprit pense de cette prodigieuse atténuation ; & c'est le terme de la nature dans son travail de la Trituration pour la santé, que la Saignée procure ou rétablit.

C. IL n'est donc plus douteux par où la Saignée guérit les maladies ; parce qu'elle seule rétablit sûrement l'égalité, l'uniformité & l'intégrité de la circulation du sang & de ses

* Vid. *Leeuwenhoek*.

sucs, jusques dans les vaisseaux les plus reculez, les plus déliez, & les plus difficiles à traverser. Cette idée est celle de la circulation du Sang continuée & accomplie à travers les parties poreuses de M. STAHL ; mais il n'y a qu'honneur à se trouver d'intelligence, en fait de nature, avec un Auteur si entendu dans ses connoissances, qui d'ailleurs ne sont autres choses que la science du pouvoir des Solides ou de la vertu Systaltique des Fibres qui les composent.

La Trituration opere la perfection de la Circulation.

CI. LA Saignée n'est donc plus un ambigu en Médecine, outre les titres de noblesse qu'elle y tient d'ancienneté, parce qu'elle y a fait souvent ses preuves ; voilà qu'aujourd'hui on voit à la lumière du système des Solides à quoi s'en tenir sur sa maniere de guérir, & cette maniere étant celle de la nature, dont elle acheve le travail, en soutenant ses pas pour le complément de son grand oeuvre de la Circulation, elle relève autant sa vertu, qu'elle annoblit ses actions. Mais ainsi illustrée & justifiée contre la calomnie des uns, & contre la timidité des autres, mise en garde contre les mauvaises manœuvres qu'on lui fait faire, triomphante enfin de la saignée du Pied, dont elle confond la nouveauté, la présomption & la témérité, elle devient le modèle des vrais Remedes, qui ne sont tels, qu'autant qu'ils vont sur les pas de la Nature, qu'ils suivent ses vûes & menent à ses fins.

Triomphe de la saignée du Bras.

CII. MAIS ces manieres sont celles de la Médecine *Sédative*, dont l'art & l'étude sont en pacifiant les *Solides*, & calmant les *Fluides*, de concilier les uns & les autres pour soute-

Médecine sédative.

nir le cours de la Circulation jusques dans le fond des capillaires, qui ont à parfaire le trajet du sang des petits dans les grands vaisseaux. Sur ce pied les *Sédatifs* sont les vrais Remèdes, les seuls qui ont honoré la Médecine dans les mains des anciens Praticiens, & qui continuèrent leur succès entre les mains de ceux qui imitant leur sagesse s'honorèrent de leur retenue. Car par Remèdes *Sédatifs* l'on

Remèdes
Sédatifs, ce
que c'est.

entend ceux qui vont à calmer des troubles & à tranquilliser des agitations : Or de semblables remèdes sont aussi essentiellement indiqués pour la cure des maladies, que les maladies elles-mêmes sont essentiellement des agitations & des troubles dans les mouvemens de l'économie animale ; puisqu'en pareil cas toute l'adresse de l'art va à rabattre des impétuositez, à redresser des dérèglemens, & à tranquilliser des agitations. Ce sont des vé-

Véritez de
tous les tems
en Médecine

rités qui ont été adoptées dans tous les tems de la Médecine, & chaque Praticien dans tous les siècles n'a guères eu d'autres vûes ; de sorte que les succès qu'ils en ont reçu, leur ont fait donner la préférence aux *Sédatifs*, au-dessus de tous les autres remèdes. La science des Solides n'ajoute donc à ces connoissances fondées sur l'ancienne observation, que celle de la manière dont agissent les Remèdes *Sédatifs* dans les guérisons qu'ils operent. Pour cela elle montre que la force des Solides étant la cause des mouvemens réguliers qui font la santé, cette même force devient la cause des mouvemens excessifs & tumultueux qui font la maladie ; par où il apparôit clairement que c'est à cette vertu principale que se rapporte l'action des *Sédatifs*, lesquels

Les Cal-
mans agif-
sent sur les
Solides.

agissant singulièrement sur cette vertu, se trouvent agir principalement sur les Solides. Ce n'est point à la vérité la manière ordinaire de penser sur celle par laquelle agissent les remèdes les plus estimez pour la cure des maladies : le préjugé a pris là-dessus les devants sur les esprits ; de-sorte que le système des Fluides, sous les auspices des *Humoristes*, ne se trouve point favorable à la doctrine que l'on propose ici ; mais aussi, sans vouloir ni dominer sur les esprits, ni forcer les opinions, l'on ne demande que de l'attention & de l'équité sur toutes les réflexions passées, & sur celles qui suivent.

CIII. DES *Sédatifs* les uns sont du genre des *délayants*, des *amollissants*, des *adouçissants*, suivant les idées mêmes de l'Ecole célèbre de M. STAHL, si digne d'être écoutée sur tout ce qui regarde le génie, le goût, les manières & les erremens de la Nature ; & ces *Sédatifs* sont les plus doux. D'autres plus efficaces & plus importans sont de la nature des *sulphureux-volatils*, comme l'*Opium*, les *Cinnabres*, le *Sel sédatif* ou les *soufres de Vitriol*, l'*Ens Veneris*, auxquels on associe le *Mars*, l'*Etain* dans quelques-unes de ses préparations, & l'*Or* même ; parce que l'on se croit autorisé à reconnoître cette vertu dans ces Métaux, en ce qu'en plusieurs occasions ils ont montré une action *calmante* à certains égards, en appaisant par exemple d'une manière sensible & assez prompte, de furieux mouvemens *hystériques*, & guérissant des fièvres incurables aux meilleurs remèdes. Une troisième sorte de *Sédatifs* sont les *nitreux*, les *absorbans*, quelques *amers*, comme le *Quinquina*,

Classes
des *Sédatifs*.

Minéraux
Sédatifs.

Les nitreux,
les amers
Sédatifs, le

Quinquina , la *Cascarille* , &c. qui sont de la nature des *Calmants*. Reste à examiner la maniere dont tous exercent cette vertu ; agissent-ils sur les *Solides* , ou sur les *Fluides* ? Sur lesquels se portent-ils d'abord pour opérer promptement.

CIV. ON peut d'abord en juger par l'action des *Rafraîchissans* les plus efficaces, car ils sont aussi comptez parmi les *Calmants*; telles sont l'Eau fraîche, les Boissons glacées, la Limonade, qui toutes agissent & modèrent sur le champ le mouvement du sang jusqu'à le fixer même, en produisant des *pleurésies*, des *fièvres*, des *coliques*, des *rhumatismes*, des *indigestions*, des *dyssenteries*. Or c'est par leur contact immédiat sur les membranes de l'Estomach, qui se trouvant lié de structure, & de ressemblance avec celle de tous les visceres, leur communique soudainement le *spasme* ou la *crispation* convulsive que lui cause la vive & soudaine impression de froid, qui vient de le saisir : Car resserrant ainsi tout le genre membraneux, il le condense dans sa tissure, dont il serre les Fibres, en les tenant étroitement pressées, les unes contre les autres. Dans cette constriction, tous les vaisseaux excessivement rétrécis diminuent tellement de capacité, que la Circulation rencontre sur son chemin autant de digues ou de résistances, que la *stricture* cause de pressions & de rétrécissemens dans les diamètres. En conséquence le Sang étranglé dans les endroits où il est arrêté, y fait des congestions *phlegmoneuses*, accompagnées de douleurs vives & pressantes; c'est ce qui arrive dans la *Pleurésie*, &c.

Rafraîchissans.

Action des Rafraîchissans sur tout le Genre Membraneux.

Le Sang, comment il se fixe.

CV. CET effet d'un froid de Glace sur le genre membraneux, donne l'idée de l'action des Sédatifs rafraîchissants; car ceux-ci font en petit sur toutes les membranes des viscères, ce que le froid glacial fait comme en grand & en premier sur celles de l'estomach: Ce sont des *crispations* excessives, & des ferremens si étranges dans les diamètres, qu'ils se ferment au passage du sang. Mais ces capacités fermées presque, par l'action des boissons glacées, ne sont que modérément diminuées par l'action des Sédatifs rafraîchissants, de manière que les velocitez diminuant alors à raison des résistances, qui augmentent elles-mêmes d'autant que les capacités se trouvent diminuées, le cours du sang se modère; & c'est l'effet des Sédatifs rafraîchissants. Peut-être mettra-t-on en doute que la foible impression des Rafraîchissants sur le genre membraneux, puisse produire rien de semblable? mais là-dessus voici de quoi s'aider jusqu'à s'en convaincre même. L'on peut par la pensée diviser un *cylindre*, fût-il aussi mince que la plus petite fibre, en autant de centaines de filets inimaginables, qu'il en contiendrait. Concevons en même tems une capacité d'un diamètre proportionné à ce cylindre, laquelle seroit celle de ce cylindre, qui seroit creux & élastique; on comprend qu'une telle capacité, tant étroite fût-elle, peut être divisée par la pensée en autant de degrez de capacité, que cette fibre contiendrait de filets. Or dans cette manière de concevoir les capacités des Cylindres creux-élastiques, on apperçoit que celles des vaisseaux peuvent diminuer d'un centième de leur diamètre, tout petit qu'il soit,

Idée de l'action des Sédatifs.

Preuve R. dessus.

Continua-
tion de la
reuve.

puisque un cylindre comme eux, qui seroit élastique & rempli de cent filets, se diminueroit à proportion d'un de ses filets qu'on lui ôteroient. Cela paroît-il peu de chose? mais ce peu suffira pour donner une idée de calme & de modération, telle que la doit recevoir le cours des Fluides qui traversent les vaisseaux qui auroient perdu un centième de leur diamètre. Ajoûtez que la diminution de capacité dans un canal élastique, emportant celle de son diamètre, la systole en devient plus foible, car ses côtes étant moins éloignées de leur axe, leurs coups partant de moins loin deviennent moins forts. Or une Systole affoiblie modère le mouvement du Fluide qu'elle meut: & voilà la modération ou le calme que reçoit le sang de l'action des Sédatifs rafraichissans; car elle rétrécit les capacités des vaisseaux, & en accourcit les diamètres, & en conséquence la Systole affoiblie bat plus mollement le sang, modère son cours & tempère ses mouvemens.

CVI. LA raison pourquoi ce serrement *spasmodique* se communique de l'estomach, où il commence, jusques dans les membranes éloignées, se trouve encore dans la structure des parties membraneuses. Ce sont des expansions nerveuses tissues de fibres diversement croisées, dont les intersections, comme des especes de mailles, sont capables de s'élargir ou se rétrécir directement ou de biais, suivant les différentes situations qui tendent ou relâchent le genre membraneux. Comparant après cela les merveilleuses correspondances de nerfs à nerfs, de membranes à membranes, jusques-là que les plus éloignées com-

patissent à celles qui sont au centre du corps, & que celles des orteils, comme on le voit dans des épilepsies, répondent au Cerveau, il devient naturel de penser, que les modifications de celles de l'Estomach ou leurs manières d'être, se communiquent volontiers à toutes les autres. Ainsi le *spasme* arrivé aux membranes de l'Estomach, deviendra celui de plusieurs autres; comme s'il y avoit dans ce viscere une main secrète, qui tirant les fibres nerveuses de la maniere que se tirent les cordons d'un réseau, resserreroit le tissu des membranes de l'estomach. Au surplus, comme les capacitez dépendent de la tension des Solides, qui les environnent ou les composent, le serrement des membranes doit faire un rétrécissement proportionnel dans les vaisseaux. Supposons à présent que ce rétrécissement ne fût que d'un centième, ce sera une diminution d'un centième de la capacité des Vaisseaux, bien capable d'apporter un ralentissement sensible dans les Fluides, qui auront à les traverser. Car c'est une force de ressort; or l'on sçait par l'exemple des Pendules, combien peu de chose ajouté ou diminué au Balancier, avance ou recule considérablement une Pendule ou une Montre; aussi ces additions se nomment-elles *momenta*, comme qui diroit des *presque rien*.

Leurs correspondances.

Confirmation de la preuve.

CVII. MAIS l'exemple de ces Sédatifs dans leur maniere d'opérer sur les Solides, découvre celle dont agissent les Sédatifs en général. Ce ne sera point toujours, à la vérité, par voie de *stricture* ou de constriction excitée sur les fibres nerveuses, mais toujours du moins par voie de *contact* à crû ou immédiat sur ces

Idée véritable des Sédatifs.

fibres ; ce qui suffit pour justifier que ce sont des Solides , sur lesquels les Sédatifs portent leur action principale ou première. Deux ré-

Ils agissent
en premier
sur les Soli-
des.

flexions font comprendre ceci. 1°. L'on compare ordinairement le corps humain à une machine *hydraulique* , & l'on a raison ; mais autant que le Corps est composé de canaux dans lesquels roulent des Fluides , autant lui-même & ces canaux sont-ils composez de fibres. Sous

Le Corps
comparé à
un instru-
ment à cor-
des.

cette idée donc on le compare encore à un *instrument à cordes* , parce qu'il consiste tout en concert , en harmonie , en accords ; toutes choses qui dépendent de la tension des fibres , montées chacune sur le *ton* ou au point convenable pour former cette harmonie. *Corporis Humani compositio & fabrica effecit, ut sit instar Organi Musici operosi & exquisiti, quod Harmoniâ suâ facile excidit. Quare apud Poëtas summâ ratione Musica cum Medicinâ in APOLLINE conjungitur ; quia similis ferè sit utriusque artis genius ; atque in eo consistat planè Medici officium, ut sciat humani corporis Lyrâ ita tendere & pulsare, ut reddatur concentus minimè discors & insuavis... itaque remedium non in eo solum est, ut organum ipsum (Medici) vel acuant, vel roborent ; sed simul ut ad objectum (harmoniam) propius accedant **. 2°. Des Sédatifs mitoiens , c'est-à-dire , qui ne sont point *narcotiques* , quelques-uns comme les *cinnabres* , ces Calmants coryphées de M. STAHL , sont composez de molécules lourdes , massives & pesantes , puisqu'elles sont Métalliques ou

Calmants
non-narcoti-
ques.

Mercurielles , molécules d'ailleurs infiniment mobiles & soudainement divisibles ; mais par

* Baco , de Augmentis Scient. p. 115. 117.

la raison que la pression la plus légère ou la plus superficiellement faite sur les cordes d'un instrument le plus artistement monté, en corrompt le son ; que doit-il arriver quand des millions de particules roulantes, de Cinnabre, par exemple, comme autant de petites masses infiniment nombreuses viendront à aller se rouler sur les fibres des membranes, comme font les globules de la partie rouge du sang sur les fibres de la substance du cerveau, pour faire le sommeil* ; s'insinuant d'ailleurs & s'enfonçant par leur gravité dans le tissu qu'elles forment ? Ne seront-ce point autant de pressions fines, roulantes & légères, mais réelles & effectives sur tous les fions de nerfs, dont elles ralentiront les ondulations, telles qu'on en reconnoît dans les fibres nerveuses ?

Cinnabres
leurs actions

CVIII. CETTE idée donneroit celle de l'action des *Absorbants*, imbiblez sur-tout de jus de citron ou d'esprit de soufre ; car ils sont aussi adoptez parmi les *Sédatifs*, comme étant des molécules terreuses & lourdes ou des corpuscules pesants, qui se répandant comme une poudre infiniment fine sur la superficie des membranes, s'appesantissent sur leurs filets, & par cette pression en modèrent la Systole ou le mouvement d'ondulation qui leur est propre.

Absorbants,
leur action
sédative.

CIX. LE Mars, qui est d'une action ou d'une vertu si efficace en certains cas de troubles, de tumulte ou d'irritation dans des affections *mélancholiques-hystériques*, dans des fièvres de *pâles-couleurs*, ou en bien d'autres maladies des personnes du sexe, favorise l'étiologie que

* Voyez ci-dessus. pag. 127.

Le Fer séda-
tif métalli-
que.

L'Or. son
action mer-
veilleuse.

l'on vient de proposer. Car étant une substan-
ce pesante, qui finement *alkoolisée* agit en
peu de tems, en petites doses répétées, jusqu'à
calmer des fièvres opiniâtres, que penser donc
raisonnablement d'une telle opération ? sinon
que les molécules de ce Métal *alkoolisé*, pre-
mierement par l'art qui l'a *porphyrisé*, puis
par la nature qui achève de le triturer dans l'es-
tomach, vont s'appesantir dans un million de
points sur les filets membraneux, & par ces
pressions légères, mais infiniment multipliées,
elles ralentissent le cours des Fluides, en re-
tardant les ondulations des Solides. Et peut-
être les merveilleux effets dont l'on honnore
la vertu médicinale tant vantée dans l'Or,
trouveroient-ils fondement dans cette pensée
sur l'action du *Fer* ; parce qu'entant qu'il est
beaucoup plus pesant, plus compacte, & plus
pur que lui, autant doit-il le surpasser en ver-
tu, même en moindre dose, parce que ses
molécules étant plus fines & plus multipliées,
elles s'appliqueront sur plus de fibres, & les
toucheront par plus de surfaces, d'autant
plus actives, qu'elles seront plus ténues & plus
nombreuses. Peut-être les *pilules* tant célé-
brées de WILDEGANSE (a), donneroient-elles
quelque couleur à ce soupçon, parce qu'elles
contiennent de l'Or en substance : enfin ce
soupçon se trouveroit fortifié par les expérien-
ces connues de LANGELOTT, qui enseignent à
mettre l'Or en poudre impalpable par la seule
Trituration (b), d'où il acquiert sa principale
vertu. Mais une observation sçûe de tout le

(a) Vid. *Stahl*, Obs. Edit. *Goetxio*, p. 148.

(b) Vid. *Struve*, *Chimia sine igne*.

monde, met l'esprit au fait de l'action compressive & immédiate des métaux sur les nerfs pour les calmer; c'est celle du *sel de Saturne*, qui est un Plomb, lequel, quoiqu'en petite dose, s'applique ou se plaque par ses molécules comme par des petites masses sur les parties nerveuses, qu'il affecte si étrangement qu'il s'en ensuit des *impuissances*; ce sont des paralysies, & par conséquent des nerfs engourdis.

Plomb, sa
vertu sédative.

CX. LA *Cascarille*, le *Quinquina*, les fleurs de *Camomille*, encore la *Chicorée sauvage*, (car un Praticien * de nom lui attribué une vertu sédative) tous ces remèdes tiennent leur vertu calmante de celle de l'astriktion, qui est en eux singulière, & qui se portant sur les nerfs, en resserre le tissu, & ainsi en retarde la Systole & les ondulations. Il en est de même du *Sel sédatif* & des *soufres de Vitriol*; ce sont des volatils développez d'un des plus puissants astringents qui soient en Médecine, lesquels étant prodigieusement affinez à force de *sublimations*, sont parvenus à pouvoir porter intimement & jusques dans le tissu le plus intérieur des fions de nerfs, leur action compressive, qui modère les ondulations de leurs membranes.

Cascarille,
Quinquina
sédatifs.

CXI. L'OPIMUM, l'épouvantail à tant de monde, est devenu la fraieur même de quelques Médecins; étant pourtant bien entendu, il ne paroît qu'exercer une vertu, puissante à la vérité, mais aussi souverainement sédative, en agissant immédiatement sur les Solides, ce sont les Nerfs, dont il redresse soudainement les fibres, en effaçant promptement

L'Opium.

* Deekers, Not. ad Prax. Barbette.

Comment
il calme.

leurs crispations, ou en les applanissant; & par-là il conserve ou rétablit leur *ton*, leur habitude ou maniere d'être naturel, & les remet dans leurs directions; tout cela parce que c'est un *volatil* si prodigieux, qu'un léger atôme de sa substance, un quart de grain par exemple, & encore moins, peut porter le calme dans des corps délicats & usez d'infirmités, & sur-tout par des oppressions spasmodiques rebelles à tout autre secours. Cette observation qui devient constatée en considérant l'effet d'un grain entier en mille autres occasions intéressantes pour toute l'économie animale, montre évidemment que l'*Opium*

L'*Opium*
n'agit pas
sur le Sang.

n'agit point principalement sur la masse du sang, comme le confirme cette réflexion qui échappe à la bonne foi d'un Auteur* qui n'aime guères l'*Opium*. Est-il en effet possible de se persuader, qu'un grain de matière puisse dominer tout le sang en se mêlant intimement avec lui, quand bien même on ne mettroit la quantité de sa masse qu'à 25. livres? Un grain de matière opposé à des millions de grains qu'on lui donne à fixer, quel paradoxe! La voie des Solides qui régissent absolument les Fluides, est plus courte, & elle se laisse aisément concevoir. Car si l'on fait réflexion, combien il faut peu de chose pour irriter ou soulever tout le genre nerveux, dont l'irritation excite ensuite un trouble universel par toute la machine, l'on sera convaincu de la célérité avec laquelle les Nerfs étant irrités, ne fût-ce que par une légère picquûre de *tendon*, de membrane, &c. ou bien à l'occasion

Preuve qu'un
grain en fixe
des millions.

* *Juncker*, Therapia Gener. p. 3.

d'une épine dans le bout du doigt, excitent des fièvres, des douleurs, des transports au cerveau, qui se terminent même quelquefois à la mort. Dans l'opération de l'Opium, une nuée d'atômes inimaginablement volatils, vient comme une vapeur abondante pénétrer & imprégner le genre nerveux, en s'appliquant intimement sur chacune de ses fibres, de-sorte que toutes ses fibres se trouvant gênées autant par la présence, que par la gravité de ces corpuscules, elles les souffrent comme des entraves ou des corps étrangers, qui les appesantissant, empêchent leurs ondulations, de la même manière qu'une corde de luth détonne, change de son ou le perd, quand quelque chose la gêne ou la comprime en quelque endroit de sa direction. Tout le monde sçait encore avec quelle force, quelle promptitude & quelle fatalité, agissent sur les Nerfs les vapeurs de charbon, des mines, ou des lieux souterrains inhabitez; car elles vont jusqu'à comme envahir les fibres nerveuses, & à en arrêter le suc. Il n'est pas moins notoire de qu'elle vertu est la vapeur du *Tabac* pris par le nez, elle va jusqu'à faire perdre la mémoire à plusieurs personnes, comme on l'a vû en quelques-uns manifestement.

Continuation de preuves.

CXII. Qui ignore la mortelle odeur du *Safran*, qui cause des assoupissemens léthargiques, & tout cela par de seuls contacts ou des impressions purement extérieures? Serait-il moins raisonnable de penser, qu'une matière comme l'Opium introduite au centre du Corps, au milieu des entrailles, où elle se trouve dans un bain de vapeur, reçûe immédiatement & à plein dans l'Estomach, cet or-

Safran narcotique.

Maniere
d'operer de
l'Opium.

gane naturellement fait pour briser , pour triturer , pour *alkooliser* , fera sur le champ réduite moins en poudre impalpable , que dans un nuage vaporeux , autant raréfié que celui qui forme dans un ballon le volatril abondant d'une matiere qu'on y distille ? La présence & le contact actif d'un pareil volatil répandu sur toute la surface membraneuse de ce principal viscere , fera-t-il moins qu'une espèce de gêne ou de contrainte , qui embarrassant la Systole de ces fibres , retardera les ondulations du suc nerveux qui y coule , ou , comme parlent quelques-uns, l'*irradiation* des esprits ? ceci suffit certainement pour faire comprendre comment l'Opium , sans entrer aucunement dans le sang , est capable de calmer toute l'œconomie animale , puisque des vapeurs malignes reçues seulement extérieurement dans le corps , sont capables d'y suffoquer les causes de la vie en éteignant les puissances animales.

Opium em-
ploié exté-
rieurement.

CXIII. Mais sans aller chercher des observations étrangères , celles de tous les jours dans la pratique ordinaire prouvent sensiblement l'effet de l'Opium sur les Nerfs sans entrer dans le sang. L'on reconnoît avec quelle utilité il opère dans les *ténèsmes* , & dans les *hémorrhoides* internes étant mêlé dans les *suppositoires* ; & ce qui est encore plus notable , on l'employe avec tant d'efficacité dans les *dyssenteries* , les *phrénésies* , dans des affections douloureuses *spasmodiques* , en certains *rhumatismes* , des *gouttes sciaticques* par exemple , que les Lavemens calmants procurent dans ces occasions des soulagemens qui avoient manqué à tout autre remède. Il ne peut donc

être douteux que les effets des *Calmants* ne sont si utiles, si sûrs, si universels, que parce qu'ils agissent immédiatement & principalement sur les Solides, dont la puissance n'est pas moins souveraine en maladie qu'en santé.

CXIV. Si après cela on considère la manière dont se passent leurs opérations dans le calme qu'ils procurent, l'on concevra que c'est par une raison d'analogisme tirée de l'effet de la Saignée. Car en effet la Saignée ne guérit si heureusement, que parce qu'elle contribuë au complément de la Circulation du sang, qu'elle achève ou consomme dans les capillaires; mais les *Calmants* préparent le même bon effet ou l'achèvent même, parce qu'ils maintiennent ou remettent les vaisseaux dans leurs directions, dans leurs diamètres & dans leurs capacités, en effaçant les *crispations* convulsives qu'ils contractent dès le premier *éréthisme* qui se fait au commencement des maladies. Par cette opération des *Calmants*, les Solides ne sortant que peu de leur *ton* naturel, ou y rentrant d'abord, les diamètres demeurent à peu-près les mêmes, & les capacités se trouvent aussi peu changées; de-sorte que la Circulation du sang conservant son uniformité, elle s'achève justes dans les capillaires, nonobstant les troubles de la maladie, parce que les calmants les modèrent. En conséquence les Fluides demeurant assujettis à la direction du *mouvement tonique* des Solides, ils achèvent heureusement leurs cours à travers les petits vaisseaux dans les grands: rien ressemble-t-il mieux à l'effet de la Saignée?

Action des
Calmants.

Soin d'un
Médecin, au
commence-
ment d'une
grande ma-
ladie.

CXV. DANS ces notions l'on trouve le point de vûe où se doit mettre un Médecin dès les premiers instants d'une maladie ; c'est de s'étudier à tenir souples ou dans leur *ton* naturel les Solides qui doivent chasser le sang vers les extrémités du corps ou des viscères. Pour cela , il doit soigneusement prévenir tout ce qui pourroit occasionner ou permettre l'érethisme dans les tuniques des vaisseaux , & c'est précisément ce que font les Calmans ; tels sont les *délayants*, les *humectants*, les *nitreux* , qui modérant les oscillations des Solides dans les premières voies , assûrent au Sang sa circulation jusques dans les capillaires, dès qu'on l'aura préservé des résistances ou obstacles que lui auroit opposé la *crispation* ou le roidissement des Solides.

Sédatifs dif-
ferens des
Narcotiques

Autoeratic
combien
respectable.

CXVI. MAIS ici confondant avec les *Sédatifs*, les Remèdes *Somnifères* ou *Narcotiques*, l'on forme contre eux tous une accusation commune, capable d'en interdire l'usage à tout Praticien zélé pour les droits de la nature , auxquels il se sera voié. Cette accusation est d'autant plus grave , qu'elle part d'une Ecole sage s'il en fut ; là donc se copiant tous les uns les autres sur leur illustre Maître M. STAHL , ils se rendent tellement esclaves de l'*autocratie* (c'est la Médecine naturelle , qui est la Nature guérissante des Anciens) qu'ils craignent de lui déplaire , en faisant quelque bien à la Santé, dont on ne pût uniquement lui faire honneur ou hommage. Mais on tient de leur maniere de penser , que la maladie est un assemblage de mouvemens à régir pour le recouvrement de la Santé ; & c'est dans l'art de sçavoir démêler
dans

dans les mouvemens ceux qui sont du dessein de la Nature, de ceux qui le contrarient, que consiste au vrai la science de guérir. C'est que la plupart de ces mouvemens (*molimina tonica*) sont dans l'ordre de la Nature, qui ne les excite que pour parvenir aux fins de guérir; c'est la restitution de quelque évacuation supprimée ou retardée à rappeler, ou de l'uniformité dans la circulation du sang, en remettant l'applanissement dans son cours, & dans la distribution de ses suc, qu'elle veut remettre chacun dans le lieu de sa sécrétion.

Mouvemens
de la Nature.

CXVII. MAIS suivant ce plan, qui dans le fond est le véritable, ces Praticiens (si on ose le dire sans sortir du respect dû à leur sagesse) idolâtrant un peu la Nature, portent si loin leur vénération pour elle, que craignant de marcher avant elle, ils refusent de marcher à ses côtes; & cela pour ne point paroître entreprendre sur les œuvres, au point que par une crainte servile ou superstitieuse de les corrompre, ils aiment presque mieux la laisser broncher, que de soutenir ses pas ou les redresser en lui prêtant la main. Dans cette timidité ils s'interdisent tout ce qui a l'air ou le nom d'*ast*-*tringent*, pour ne point l'arrêter dans ses vûes; de sorte que toute idée d'*ast*-*ri*-*ction* est chez eux une raison d'exclusion pour un remède, jusqu'à les indisposer ou les prévenir contre quelques-uns des plus autorisés en Médecine. C'est ainsi que les *martiaux*, ces remèdes si chéris de tous les temps en Médecine (qui les a jugés estimables pour leurs succès dans des cas difficiles & embarrassants) sont cependant devenus suspects ou douteux dans l'Ecole de

Nature mal
entendue.

Astringents
appréhendez

Martiaux,
de ce nom-
bre.

Maximes
opposées
dans quel-
ques Ecoles.

M. STAHL. En conséquence, les *Sédatifs* atteints, selon eux, du soupçon d'arrêter le cours des humeurs ou les mouvemens de la nature, entrent dans la disgrâce des *Astringens*, & par-là encourent l'anathème de ces Messieurs. On se trouve cependant un peu surpris de les voir ne parler dans leur pratique, que d'*altérans*, d'*adoucissans*, d'*antispasmodiques*, de *délayans*, de *toniques*; tous remèdes destinés par eux à entretenir ou à relever le *ton* des parties, tandis qu'on les trouve universellement opposés à ceux d'entre tous les remèdes qui sont les plus propres à ces bons effets.

Nécessité de
l'usage des
Sédatifs.

CXVIII. ADOPTANT donc leurs principes, & leurs maximes, (bien éloignées certes de la fureur des *purgatifs*, des *émétiques*, des *volatils*) nous croyons, sans préjudicier à la sagesse qu'ils nous inspirent, pouvoir tirer un heureux parti des *Sédatifs*, au gré même & à l'avantage de la Nature leur Maîtresse & la nôtre, ne voulant que lui conserver, lui attacher même ce qui lui échapperoit par les efforts excessifs de la maladie. En effet, la sagesse qui doit faire prendre soigneusement à un Médecin les intérêts de la Nature, doit aussi lui apprendre à rabattre les entreprises tyranniques de la Maladie sur elle, & c'est précisément ce que font les *Sédatifs* donnés à tems, à propos, dans une juste mesure répétée suivant les besoins. Car enfin peut-on ne point appercevoir, que dans les troubles ou les mouvemens de maladie, il y a des célérités à ralentir, des impétuosités à rompre, *morbi impetum frangere*, dit CELSE, des élasticités à réprimer ? toutes sortes d'excès, qui sont à la

charge de la nature, dont par conséquent l'on peut la défaire, sans rien prendre sur le fond de ses vrais besoins; puisque sans ces forces qui sont de trop pour elle, & qui même la traversent, elle ne manquera aucunement de celles qui lui sont nécessaires. Mais ce trop est précisément la matiere ou l'objet d'un remède Sédatif; il est donc si peu nuisible ce remède à la Nature, qu'au contraire il paroît ressembler de bien près à ceux que louë Hippocrate, parce qu'ils changent en bien l'état présent d'une fâcheuse maladie, en changeant en calme le trouble où elle étoit: *Medicamenta qua presentem statum dimovent* (a); car que sçavons-nous si ces remèdes capables d'un si heureux changement, n'étoient point des *Calmants* dans les mains d'Hippocrate, peut-être même *somniferes*? car c'étoit ceux de cette nature qu'il loüoit, comme ayant la vertu de mettre le repos dans le sang: *Qua somnum conciliant, ea sanguini quietem per medicamentum conferre oportet* (b); de-sorte qu'il y a toute apparence qu'Hippocrate étoit dans l'usage de cette sorte de remèdes, comme nous l'auroit pû certifier son Ouvrage des *Médicaments*, lequel n'étant pas venu jusqu'à nous, est une de ces pertes irréparables pour la Médecine, d'autant plus grande, qu'elle nous ôte la connoissance que ce souverain Maître en Observations, nous auroit laissée sur l'usage des Remèdes Somniferes; comme s'en plaint par ses regrets un de ses plus habiles Interprètes (c).

Ils ne vont point à la ruine.

Avantage des Sédatifs.

Qu'Hippocrate s'en servoit.

(a) Hippocr. de Locis in Hom. p. 420.

(b) Idem, Lib. de Affect. p. 540.

(c) Martian, p. 122.

Aborbants
sédatifs.

CXIX. L'USAGE des *Aborbants*, que se permettent tant ces Messieurs, auroit dû, ce semble, les rendre moins timides sur les *Sédatifs*; car ces remèdes dans leurs mains ou dans leurs intentions tiennent de la vertu sédativ. D'ailleurs ce sont pour la plupart des *astringents*, qui épaisissent, qui resserrent, qui fixent; toutes manières d'opérer sur lesquelles portent les affreux soupçons, & les judicieuses réflexions du célèbre ETTMULLER, dans son excellent *Traité sur l'abus des Aborbants*. Ce n'est donc apparemment que sur les seuls *hypnotiques*, que tombe leur interdit, dans l'appréhension qu'ils se sont faite d'affoiblir, d'abattre le *ton* des parties, par des remèdes dont la vertu spécifique est, dit-on, de diminuer l'action des esprits, & par conséquent de donner atteinte au *mouvement tonique*, qui est leur boussole; & en effet il est le ressort naturel & comme la clef des organes.

S'ils affoi-
blissent le
mouvement
tonique.

Force de la
Nature.

CXX. MAIS ne sembleroit-il point à entendre ces Messieurs, tant prévenus d'ailleurs pour les avantages de la Nature, qu'elle seroit si dépourvûe & si courte en forces, qu'elle n'auroit là-dessus rien à perdre sans risquer de tomber en ruine? Mais n'est-il point dans le petit comme dans le grand Monde des occasions, où non-seulement l'on peut, mais encore où l'on doit sçavoir perdre à propos? En effet, les affoiblissements énormes qui restent après de grandes maladies, dans lesquels on n'a pourtant pas vû succomber la Nature, montrent évidemment qu'elle sçait heureusement & avec honneur se relever de ses pertes. Un Médecin pourtant ne doit pas lui demander ces sacrifices qu'avec bien de la ré-

serve ; mais enfin *audendum cum prudentia* *, & elle s'y prête en des cas où elle aime mieux perdre souvent que périr pour toujours, *non perit, ut possit sapè perire*. Supposé donc pour un moment que les *Sédatifs*, *hypnotiques* si l'on veut, sont capables de prendre sur la force du *mouvement tonique* dans des cas où il s'agiroit d'éviter la totale ruine, sera-ce témérité, sera-ce sagesse de mettre la nature à cette épreuve ? Mais la doctrine des Solides & l'assurance que l'on a de leur étonnante force, inspirent là-dessus des pensées bien différentes. L'Estomach, fait dans son origine pour ne broier que des fruits & des légumes, s'est trouvé par l'événement en force suffisante pour dissoudre ou digérer les chairs des animaux, autant coriaces, filamenteuses & ténaces, que les légumes, les fruits & les graines sont tendres, mols, & cassants ; & non-seulement il vient à bout de digérer ces alimens, quand ils sont dans leur état presque naturel, ou simplement amollis par la cuisson, mais encore il les brise après avoir été durcis à la fumée, dans la saumûre, ou par de malheureux apprêts, tant funestes à la santé, par l'affreuse disproportion où ces arts dangereux réduisent ces alimens, avec la force naturelle de l'estomach. Le Cœur, qui n'est fait que pour chasser le sang jusqu'aux extrémités du corps, se trouveroit en force pour le pousser bien loin au-de-là de ce terme, si les vaisseaux avoient mis en allongement ce qu'ils emploient en courbures pour remonter le sang au cœur. Voilà donc d'une part une preuve de

Fond de forces.

Exemple dans l'Estomach.

Exemple dans le Cœur.

* CELSE.

la vérité démontrée par le célèbre M. P I T-
 E A R N sur la force prodigieuse de l'Estomach ;
 & d'autre part une preuve de celle du sçavant
 M. B O R E L L I touchant l'étonnante puissan-
 ce du Cœur. Le mouvement *tonique* de cha-
 que partie en son particulier répond à ces pro-
 diges de forces ; témoins en général les Sau-
 teurs & les Danseurs de Corde , de l'un & de
 l'autre sexe , dont les efforts font peur à la na-
 ture ; & encore le Muscle *Crotaphite* , qui, sui-
 vant l'estimation du même Borelli , en devient
 un exemple inconcevable. Un tel fond de puis-
 sances , si ample & si riche , laisse-t-il à appré-
 hender un remède soupçonné de pouvoir au-
 cunement l'affoiblir ou le diminuer ?

Dans tout
 le Corps.

La sorte de
 force que di-
 minuënt les
 Narcotiques

CXXI. M A I S d'ailleurs on se trouve d'ac-
 cord avec ces Messieurs ; car l'on croit com-
 me eux , qu'il n'est point permis de rien
 faire qui puisse affoiblir le *ton* propre & na-
 turel des parties , parce que c'est un pur né-
 cessaire , sur lequel on ne peut rien prendre
 sans altérer les causes de la vie : aussi n'est-
 ce point sur ce fond qu'agissent les *calmans*,
 les *hypnotiques* même , puisqu'on n'en propose
 l'usage que dans le tems ou le *ton* naturel des
 parties se trouve haussé par l'*éréthisme* ou le
spasme arrivé en maladie. C'est donc à une
 force étrangère & contraire à celle de la Na-
 ture que ces remèdes s'attaquent , de - sorte
 qu'ils ne font que la délivrer d'un ennemi.
 Il paroîtroit même une affinité singulière en-
 tre les *narcotiques* & le *mouvement tonique*
 naturel , par laquelle ils seroient d'intelligen-
 ce l'un avec l'autre. En effet , n'est-il point
 étrange que tandis que l'on accuse les Nar-
 cotiques d'énervier les corps , l'on voit des

Ils font
 amis des
 Nerfs.

Nations entières comme celles des *Turcs*, des *Indiens*, &c. qui mâchent crûment de l'*Opium* tous les jours de leur vie, depuis le matin jusqu'au soir, non-seulement sans que leurs forces en reçoivent la moindre atteinte, mais encore ils le tiennent pour le *confortant* par excellence, capable d'exciter leur courage, & réveiller leurs passions. Ce qui confirme ce sentiment des Orientaux, c'est ce que l'on observe touchant l'*Opium*, & ce qui est reconnu par tous les Praticiens touchant l'usage des *Martiaux* (qui, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, tiennent de la vertu calmante;) car comme l'on convient qu'après l'usage des *Martiaux* le sang devient plus vermeil, l'on a aussi remarqué que le sang de *Turcs* demeurez morts sur le champ de Bataille, se trouvoit encore fluide dans leurs vaisseaux trois ou quatre jours après leur mort; disposition dans le sang, qui est attribuée à la vertu de l'*Opium*, dont les *Turcs* usent abondamment & souvent.

Preuve.

CXXII. A P R E's ces observations, on seroit presque tenté de soupçonner de préjugé ou de non-usage des remèdes vraiment Calmans, en ces Messieurs, qui préoccupés par de faux bruits répandus dans le monde contre ces remèdes, se seroient tellement laissez intimider, qu'ils ne les emploieroient jamais; ainsi ils ne les connoîtroient que par les abus de ceux qui ne sçavent ni les doser, ni les placer, ni les manier comme il faut. Aussi n'a-t-on vû faire aucun mal à l'*Opium* même, entre les mains des plus grands Médecins de leur tems; à qui au contraire un Au-

Non-usage de l'*Opium* fait le préjugé contre lui

teur (a) célèbre en son art, l'a vû employer avec de merveilleux succès & sans malheur, pendant l'espace de 30. années. C'est d'ailleurs l'erreur du monde qui a passé dans la Médecine, de regarder l'Opium comme un remède uniquement *somnifere* ; & c'est la source des malheurs qui en arrivent, parce que comme il en faut quelquefois une forte dose pour contraindre le sommeil à venir, c'est cette forte dose qui en fait tout le danger. Mais l'Opium dans sa véritable idée est un *calmant*, suivant la remarque d'un autre Sçavant (b), qui fut aussi célèbre dans son art dans le siècle passé, lequel disculpe l'Opium, par une observation faite par lui & sur lui-même, des soupçons odieux qu'il n'encourt que sous la fausse idée de *Somnifere*.

Cachexies,
comment les
Sédatifs y
conviennent

CXXIII. LA couleur vermeille que prend le Sang, & cette fluidité qui vient d'être observée, sont vulgairement attribuées au soufre du *Mars*, quand on l'a employé, ou au *volatil* des remèdes qu'on aura mis en usage ; mais l'action des Solides donne là-dessus une idée bien plus simple & plus conforme au mécanisme des parties. Les ralentissemens du sang, l'épaississement de ses suc, ses changemens de couleur, de *crase*, d'*habitude*, en un mot toute disposition *cachectique*, étant principalement causée par les altérations *spasmodiques* dans les Solides, dont la systole & les oscillations étant troublées ou aliénées, broient mal ou de travers les suc qu'ils travaillent, devient-il étonnant que les *Sédatifs* venant à re-

(a) *Le Fèvre*, Chymie, Tom. 2. pag. 52.

(b) *M. Charas*, Pharmacop. p. 725. il faut lire cet endroit,

mettre le calme, l'ordre & la cadence dans les Solides, ils en corrigent ou redressent la systole, & les rétablissent dans leurs vibrations naturelles? & c'est alors que le Sang, broié comme il doit, & du bon sens, se restitue dans sa couleur, sa fluidité & sa *crase* naturelle.

CXXIV. APRES cela, si l'on veut par surcroît donner part au *volatil* de ces remèdes & à leurs soufres, à ceux par exemple de l'Opium, dans le rétablissement des qualitez propres du Sang, nous conviendrons encore que les soufres de ce mixte, étant aussi subtils qu'abondants, ils peuvent d'ailleurs plus utilement le faire, que ce sera sans le troubler, ni le mettre en tumulte, parce qu'ayant moins de masse ou de gravité, que de pénétration & de légèreté dans leurs molécules, ils agissent sur celles du Sang sans les heurter, ni les déplacer, comme un éclair perce l'air sans en confondre les parties.

Activité singulière des soufres de l'Opium.

CXXV. REVENUS donc des idées effrayantes qu'on nous faisoit sur l'Opium, nous rentrons dans celle du principe qui est universellement reçu dans l'Ecole de M. STAHL, où l'on craint si étonnamment l'Opium, c'est celle du *mouvement tonique* des parties, dont les altérations passent parmi ces Docteurs pour les causes des maladies; & suivant ce principe, rien ne paroît d'une conséquence plus naturelle, que le *Spasme* faisant le fond de toutes les maladies, il indique aussi naturellement les *antispasmodiques*, comme étant les remèdes favoris de la Nature pour maintenir les parties dans leur *ton* naturel, ou pour le leur restituer; & en cela paroît le caractère de la vraie Médecine, qui ne s'occupe de reme-

dier aux troubles des Fluides que par le moyen des Solides. Or les Calmans, l'*opium* sur-tout dans les cas convenables, se vérifient les remèdes de la plupart des maladies, dans lesquelles

Calmants, on les trouve souverainement efficaces. Telles étendue de leur usage. sont les affections *hystériques*, *rateuses*, *mélancholiques*, *hypochondriques*; tous maux pour la plupart reconnus pour affections *spasmodiques*; aussi n'en est-il point où l'on emploie dans toutes les Ecoles plus de sortes de Calmans: les *Martiaux* y sont généralement recommandez; parce qu'en effet les Praticiens n'en ont guères éprouvé qui leur aient mieux réussi, pour rabattre ces sortes de vapeurs, pour calmer les *hypochondres* ou appaiser les troubles *spasmodiques - flatueux* qui fatiguent alors les entrailles. Les Absorbans appropriez au génie des maladies, mêlez sur-tout avec le *castoreum*, le *cinnabre*, la *cascarille*, &c.

Calmants,
usitez au-
jourd'hui.

sont aujourd'hui en merveilleuse réputation, parmi ceux-là-mêmes qui appréhendent le plus l'*opium*; quelques-uns * se hazardent jusqu'à donner quelques grains des pilules de *cynoglosse*, de *styrax*, de *thériaque céleste*; ils s'en trouvent même qui s'enhardissent jusqu'à donner un peu d'*opium* bien préparé, comme ils parlent, les pilules de *STARKEY*, par exemple, comme s'il vouloient se dissimuler l'*Opium* en ne se le nommant point.

CXXVI. AU RESTE, cette idée de donner des Calmans, même somnifères, dans les passions *hystériques*, fut anciennement celle d'*HIPPOGRATE*, qui ordonne dans ces cas les

* Vid. *Alberti*, *Junker*. *Carl*. *Nenter*. *Gott-
ling*.

têtes de pavot (a). Mais l'Hippocrate Anglois, l'illustre SYDENHAM a poussé bien plus loin cette pratique, par la hardiesse qu'il se donne & qu'il conseille, d'employer souvent en doses réitérées l'*opium* dans les maladies du genre nerveux, en particulier dans celles des Femmes (qui ont les nerfs ordinairement plus délicats, & qui pour cela sont plus souffrantes dans leurs maladies) sans qu'il paroisse que ce sage Praticien, qui eut la candeur & la bonne foi en partage, se soit jamais repenti, ni de cette pratique, ni de l'avoir conseillée. Les grands Médecins qui sont venus après lui, sont entrez dans les mêmes vûes, puisqu'on les voit employer & conseiller l'*Opium*, ou les remèdes dont il fait la vertu, avec la même confiance que lui. MORTON (b), dans ses Ouvrages, ne fait autre chose qu'ordonner son *bol thériacal* dans des occasions même fort épineuses. M. FREIND (c) inspire la même liberté, à en juger par l'éloge singulier qu'il fait de l'*Opium*, en relevant en lui bien d'autres avantages que celui de faire dormir; car de toutes ses vertus, celle-ci est celle qui occupe moins son esprit. M. CHEYNE va encore beaucoup plus loin qu'eux tous, par la hardiesse avec laquelle il conseille l'*Opium*, dans son excellent Traité (d); car il y est si peu timide sur l'*Opium*, qu'il présume presque qu'on ne peut en craindre une trop forte dose. Des témoignages de tant de si grands Hommes, nous assurent du moins des suffra-

*Opium bien
recommen-
dé dans les
maladies des
Femmes.*

(a) Vid. Deckers, Not. ad Prax. Barbet.

(b) Vid. de Febris.

(c) Vid. Emmenolog.

(d) De Infermor. sanitate tuenda.

ges de la Médecine Angloise en faveur de l'*Opium*, c'est-à-dire, de la Nation où régnent tant d'esprit & de bon sens dans les sciences : Et de semblables suffrages sont bien capables d'autoriser la bonne opinion que l'on es-

Aussi fait
l'Alleman-
de sçavante
Nation.

saie de donner ici de ce remède. On oppose que toute l'Allemagne est contraire à son usage. PLATERUS étoit Allemand, quelqu'un usa-t-il autrefois plus d'*Opium* ? JUNGKEN, WEDELIUS, TILINGIUS en sont les apologistes. Au surplus, le principe fondamental de la Médecine Allemande, aujourd'hui la plus accréditée, y est-il opposé ? Le sentiment que nous proposons sera donc moins contraire au fond de cette Médecine, qu'à l'usage qu'elle fait d'un principe capital cependant pour elle, tant il guide ses vûes de pratique. Ce principe est le ménagement qu'on y recommande pour le *mouvement tonique* des parties, pourquoi rien ne leur paroît tant convenable que l'usage des remèdes qu'ils nomment *toniques*, & ces toniques sont *antispasmodiques*, Sédatifs par conséquent ou Calmans. Mais va-t-on en effet plus loin dans cette Dissertation ? On y adhère parfaitement à la conséquence tirée de ce principe, avec cette seule différence, que ces Messieurs s'en tiennent aux *cinnabres*, aux *nitreux*, à la *cascarille*, tous remèdes qu'on reçoit comme excellents jusqu'à un certain point ; mais tant préconisez fussent-ils, ils se trouvent impuissans dans des cas où l'*éréthisme*, le *spasme* ou la douleur surpassent leur vertu, & alors on s'avance au-delà de leur pratique, jusqu'à conseiller l'*opium* lui-même. Le crime dont on le charge, est d'assoupir, d'é-

Concilia-
tion de la
Médecine
Allemande
avec celle-ci.

teindre ou d'énervier la vertu *tonique*. On conviendrait de l'inconvénient de cette espèce, si on n'emploioit l'Opium pour faire dormir; mais l'on soutient que ce n'est point en vûe de faire dormir, qu'un Médecin doit ordinairement ordonner l'Opium; qu'il est une manière de n'en tirer que la vertu *sédative*: & l'on a expliqué ailleurs cette manière. L'on y insiste ici, fondé que l'on est en observations anciennes & nouvelles, appuyées d'ailleurs sur une pratique de plus de 40. années en une infinité d'occasions; Pratique enfin qui n'a donné matière à aucune sorte de repentir. Cependant on la propose aujourd'hui, cette manière, sans aucunement vouloir dominer sur les esprits, ni sur les sentimens de ceux qui ne voudroient point y entrer; ainsi ce ne sont, si l'on veut, que de pures Réflexions d'étude, d'usage & de pratique, qu'on expose à l'équité, à l'attention, à la bonne foi de ceux qui voudront s'y prêter pour le progrès de la Médecine, pour la conservation de la vie des hommes, pour le soulagement des malades. Car c'est la dernière ressource de la Médecine, de leur procurer dans des maux incurables *l'euphorie*, tant recommandée par HIPPOCRATE, pour soutenir leur vertu & leur raison pendant les ennuis de longues infirmités; enfin, dès qu'on ne peut mieux, pour leur procurer *l'euthanasie*, suivant le conseil que donne aux Médecins le sage & célèbre BACON *: *Nostri temporibus, Medicis quasi religio est, agrotis, postquam deplorati sunt, assidere; ubi, meo judicio, si officio suo atque*

Voyez le
Traité des
Calmants &
de l'Opium.

Intentions
de l'Auteur
de ce Dis-
cours.

Euphorie.

Euthanasie
à procurer.

* De Augment. Scient. p. 120.

adeò humanitati ipsi deesse nolint, Artem edificare & diligentiam prestare deberent, quâ animam agentes facilius & mitius à vitâ demigrent. Hanc autem partem, inquisitionem de Euthanasia appellamus, eamque inter desiderata reponimus. On doute que personne puisse se blesser de ces dispositions les plus licites en Médecine, pour l'augmentation de cette Science, à laquelle le même BACON recommande si soigneusement de s'appliquer. Deviendrions-nous donc répréhensibles, parce que nous proposons une Médecine plus flatteuse dans les maux, plus consolante pour les malades, moins à charge à la nature, plus sûre & plus heureuse dans les cas les plus difficiles, les plus obscurs & les plus dangereux, plus glorieuse à la profession? Ces avantages sont pourtant ceux que vaudroit aux malades la Médecine Sédatrice; & cette Médecine étant fondée sur le système des Solides, auquel tient immédiatement celui de la *Trituration*, qui en est le but & l'objet, sera-ce mal-à-propos que ce Traité se renouvelle dans le Public? Car d'y entendre dire, que la *Trituration* est une doctrine oubliée, qu'on voudroit rappeler dans le monde, un réchauffé d'imagination, qui fut celle d'un ancien Médecin *, dont on ne parle plus, laquelle est tombée dans l'oubli qu'elle mérite encore; c'est entendre médire à la honte de la raison & de l'équité. Car la Nature qui donne les principes à la *Trituration*, & la justice que lui rendent aujourd'hui les meilleures plumes en Médecine, en justifient pleinement le système.

* ERASISTRATE.

Avantages
de la Médecine
Sédative.

Solidité de
ses principes.

Un ſçavant Médecin (*a*) d'Allemagne ſe trouve même concourir avec ce Traité de la Digestion, par celui de l'*action du Ventricule* qu'il a publié vers le même-tems ; & TERENCE NI (*b*) avoit donné les principes de la Trituration. La fameuſe Ecole de M. STAHL, au nom près qu'elle n'en prononce pas, n'eſt guères éloignée du ſyſtème de la Trituration. M. HOFFMAN vient de la désigner plus particulièrement, ou pour mieux dire vient de la prouver, par tout le merveilleux qu'il enſeigne de la force de l'Eſtomach & de ſes rapports univerſels & ſinguliers avec tout le Corps, enfin par les preuves qu'il donne dans ſon grand & excellent Ouvrage (*c*), où il eſt tout occupé à montrer le pouvoir des Solides pour les fonctions de la vie, & les altérations de leurs puiffances dans la production des maladies. Ainſi, quoi qu'en puiſſe dire le préjugé ou la calomnie, le ſyſtème de la Trituration ſe trouve aujourd'hui autant celui de toute la Médecine, que celui de la Fermentation n'eſt plus que celui de peu de perſonnes.

Prouvée ;
adoptée par
de célèbres
Modernes.

Autorisée
par M. Hof-
fman.

La Tritu-
ration accré-
ditée, la Fer-
mentation
décréditée.

Ici alloit finir ce Diſcours Préliminaire, parce qu'il n'étoit fait que pour ſervir à la rentrée du Traité de la Digestion dans le monde ; mais ce que l'on y a avancé touchant l'action des Remedes, & en particulier ſur la maniere d'agir de la Saignée, eu égard aux différents endroits où on la fait, ſe trouve ouvertement contrarié dans le Livre de M. SILVA, qui vient de paroître, & où il ſe nomme lui-même

Raiſon pour
quoi on fait
une ſeconde
Partie à ce
Diſcours.

(*a*) *Verdries*, de actione Ventriculi.

(*b*) *Terenz.* Extrait iv.

(*c*) *Medic. System*, tom. 111.

me ; & comme il ne laisse douter à personne que son Ouvrage est contre moi , parce qu'il le dit en me nommant dans sa Préface & à chaque page de son Ouvrage , c'est pour moi une invitation & peut-être une sommation d'y répondre. Je le fais donc , parce qu'en pareil cas je le dois à la vérité de la Médecine que je soutiens , à l'honneur de la Faculté de Paris que je vais défendre , à la sûreté enfin & au maintien de la Pratique que je tiens de ses Maîtres & des miens , dont je révère la mémoire , & revendique l'honneur. Après cela , je prendrai la liberté de dire à M. SILVA ce qu'un célèbre Auteur * disoit à son Ami soupçonné d'avoir écrit contre lui : *c'est un défi que vous me faites ; c'est un coup d'éperon que vous donnez à un homme qui ne cherche que du repos ... si , (malgré moi) ce que j'écrirai pour ma défense , vous fait de la peine , ne vous en prenez qu'à vous qui m'attaquez , & non pas à moi que vous mettez dans la nécessité de vous répondre.*

* S. Jérôme , Lettr. 72. de la Traduct. de M. Du-bois.





R É P O N S E

A U X

PRINCIPAUX ENDROITS

D U L I V R E

D E M. S I L V A,

DE L'USAGE DES SAIGNE'ES.

I. **U**N seule Réflexion pourroit abrég^{er} ma Réponse, peut-être même l'arrê^{ter} absolument, ou la soustraire au jour avant qu'elle le vit; c'est celle qui se présente à la première ouverture que je fais du Livre de M. SILVA. Le titre en est général, & l'objet de la question qui doit s'y traiter est particulier. Le titre du Livre n'est point juste. C'est un *Traité de l'usage* des différentes Saignées, principalement de celle du Pied, quoi qu'il ne soit dans le fond question que de celle-ci, non-même en général, mais dans les petites Véroles; non encore en général dans cette maladie, mais en particulier dans les commencemens; enfin de la Saignée du Pied pratiquée, non en général pour quelques cas particuliers, mais pour toutes les petites Véroles naissantes.

II. AINSI c'est de la saignée du Pied généralement pratiquée, suivant une méthode générale donnée dans le Public, & mise en

Il s'y agit
de la Sai-
gnée du Pied
ordonnée
sans règles.

Le titre don-
ne le change
au Public.

Beautez du
Traité des
Saignées.
Doutes sur
ses preuves.

mode, non dans quelque conjoncture singu-
liere de sexe, d'âge, de saison, de tempéra-
ment ou génie propre à certaines maladies
épidémiques (car elles ont quelquefois leurs
goûts singuliers par rapport aux remèdes ;)
mais il s'agit de la saignée du Pied pratiquée
sans distinction & brusquemunt réitérée (la
petite Vérole ne fût-elle que soupçonnée :)
voilà la matiere du Livre. Son titre n'annon-
ce rien de semblable, comme si de prime-abord
on vouloit donner le change au Public, pour
lui envelopper ou faire perdre de vûe l'état
de la Question qui l'intéresse le plus. Car
pourquoi encore ne donner qu'à la fin du se-
cond Volume la dissertation sur les fréquentes
Saignées du Pied, (quoi qu'avec son titre inu-
tile) avec l'Avertissement qui est en tête, &
qui instruit le Public du dessein de l'Ouvrage ?
Car c'étoit de cette accusée devant lui dont il
devoit ici annoncer la justification, si son
véritable but avoit été d'essayer à disculper
cette étonnante méthode. Pour cela il ne fal-
loit pas moins qu'une plume autant habile &
aussi séduisante, que celle que M. S. nous par-
le avec tant de finesse, tant d'élégance, tant
de Physique dans cet Ouvrage ; mais enfin la
voilà trouvée cette plume : il deviendrait seu-
lement fâcheux de trouver, qu'un si bel ap-
pareil portât par-tout à faux dans ce Traité,
qui, après avoir dit bien des choses gracieuses
& amusantes, se trouveroit n'avoir pas même
effleuré le fond d'une question qui intéresse
la vie des hommes.

III. IL y avoit encore à prouver au Public,
que vû les succès constants des Saignées du
Pied au commencement de la petite Vérole,

il ne restoit qu'à lui déduire, comme on alloit faire, les raisons de ces succès; raisons qui deviendroient par ce moyen pour les Médecins des moïens de justifications, pour se disculper sur toutes nouveautez de Pratique inouïes ou de Remèdes inconnus. Car d'étaler des raisons de convenances, pour persuader que pareilles Saignées pourroient guérir, lorsque reconnues contraires à l'ancien usage, elles seroient encore contredites par des clameurs publiques, ce seroit moins les justifier, que d'en produire le blâme & en manifester la condamnation. Au contraire une pratique, tant nouvelle parût-elle, étant munie de l'attache approbative fondée sur les succès, elle se trouveroit au-dessus de toutes chicaneries; de celles même qu'on voudroit lui faire sous le nom d'une ancienne manière dont on se départiroit; parce qu'Hippocrate lui-même reconnoissant combien de choses manquoient à sa Pratique, donne pour maxime, que le moïen d'avancer les choses de la Médecine, c'est en retenant ce qui est déjà trouvé, d'y ajoûter ce qui reste à découvrir: *Eorum aliquid qua nondum inventa sunt, invenire, imperfecta ad finem deducere, id mihi videtur illius esse munus, qui intelligens existimari expetit (a) in Medicinâ via inventa est reliqua deinceps invenientur, si quis probè comparatus ex inventorum cognitione, ad ipsorum investigationem feratur (b).* Ce seroit donc une de ces découvertes qui entroient dans les vûes d'Hippocrate, dont on seroit redevable à M. S. s'il ne faisoit que

Les raisons
nemens doi-
vent poser
sur les suc-
cès.

Moïen de
justifier des
nouveautez
en Médecine

(a) Hippocr. de Arte.

(b) Idem, de Vet. Medic.

Sûreté de-
mandée au
système de
M. S.

faire connoître au Public par de solides raisons tirées de l'usage, combien & comment la nature se trouve de concert avec lui dans une pratique de son invention; mais qui mérite sa créance & sa reconnoissance, pour les avantages certains qu'en retireraient les malades dans les mains, puisqu'aussi peu meurent par la nouvelle méthode, qu'il en périlloit davantage par celle de nos peres. Si tous ces avantages sont ceux que prouve son Ouvrage, je lui promets avec toute la candeur, la bonne foi & la justice possible, de me rendre à des preuves qui rempliront ces vûes; si au contraire elles ne rouloient que sur des hors-d'œuvres & des généralitez vraies cependant & curieuses, mais étrangères à la question, il trouvera bon qu'en ne faisant que découvrir légèrement l'inutilité de ses démonstrations, je n'ennuie personne de réflexions aussi vaines que mal placées, parce qu'elles abuseroient du tems, qui est trop précieux de sa nature, *cujus unius honesta avaritia est.* *

Sentimens
d'estime
pour M. S.

IV. Ce n'est point que je ne voulusse beaucoup faire pour m'accorder de sentimens avec un Médecin du mérite & de la capacité de M. S. indépendamment même de l'inclination respectueuse que je me sens pour sa personne; mais qu'il me permette de lui dire, qu'il met à trop haut prix la satisfaction & l'honneur qu'on se feroit en se conciliant avec lui dans l'occasion présente; puisqu'on ne pourroit le faire, qu'en se broüillant du premier coup avec toute la Médecine ancienne, puis encore avec la moderne. En effet, sans nous laisser

* SENEQUE.

en suspens, il débute dès la Préface (a) par secouer le joug importun pour lui de l'Antiquité, parce qu'il trouve par rapport à son sentiment, que les Médecins Grecs & Latins se contrarient les uns les autres. Cette contradiction, dit-il, doit tout au moins nous dispenser de regarder comme des guides bien assurés des Auteurs, dont les décisions se détruisent quelquefois elles-mêmes. Le plus souvent donc elles ne se détruisent point, & alors méritent-elles cette mauvaise note ? Que M. S. leur eût donc refusé une vénération aveugle, on auroit pû lui passer cette réserve ; mais prononcer durement cet anathême sur les premiers Maîtres de l'Art, seulement parce qu'il juge que leurs décisions se détruisent quelquefois, cette décision elle-même est injuste, aussi est-elle interdite en pareil cas par HIPPOCRATE : *Qui ea quæ ab aliis inventa sunt, inhonestorum verborum artificio contaminare contendit, is sanè prudentiæ existimationem tueri velle non videtur*, &c. (b). Ces Médecins sont ceux qui ont honoré des centaines de siècles, & ceux-là même M. S. les néglige hardiment & les rejette d'un coup de plume ; je doute qu'à ce prix il fasse beaucoup de prosélytes. Il est vrai qu'il se montre un peu plus favorable aux Arabes, parce qu'il les trouve plus décidés sur la matière de son Traité, que les Médecins Grecs & Latins ; ce ne sera donc qu'après la chute ou les plus beaux jours passés de l'étude de la Médecine : *Post sæculum sextum, unà cum universâ bonâ eruditione, Medica studia in Occidente*

—Anciens
maltraitez,

Repris in-
justement,

Peu ménagés,

(a) On ne peut en coter les pages, parce qu'elles ne sont point chiffrées.

(b) Lib. de Arte.

Ils ne sont
que les Co-
pistes des
Grecs.

Un Médecin
de la Faculté
de Paris loue
les Arabes.

*pariter & in Oriente considerunt, spissâ ferè
totum terrarum orbem, iusto Dei iudicio, occu-
pante barbarie (a). Ce sera au tems du minuit
de l'Eglise, comme s'explique l'illustre M.
FREIND (b), que se fera placé M. S. tems auquel
la lumière de toutes les sciences étoit entière-
ment éteinte (c), pour trouver quelque appui
au Systême qu'il veut introduire. Cependant
la Médecine entre les mains de ces Auteurs
qu'il trouve plus décidés que les Latins & les
Grecs, n'a pas fait des progrès réels parmi eux
à proportion de l'honneur qu'ils s'en sont fait ;
car ils n'ont été à dire vrai que de vrais Copistes
des Ecrivains Grecs d'Hippocrate & de
Galien, dont ils ont embrassé toutes les maxi-
mes & toutes les opinions (d). Voilà les gens
à qui M. S. donne l'autorité & la confiance
en faveur d'une prétendue unanimité entr'eux
sur la révulsion. Cet accord merveilleux des
Arabes avoit pourtant besoin de preuves, &
je les trouve toutes supprimées par M. S. dans
une occasion si importante. D'ailleurs, il ne
convient guères à un Médecin de la Faculté
de Paris de se parer ainsi de l'autorité des Ara-
bes, depuis le reproche que le seul soupçon
de leur être tant soit peu favorable, a attiré à
un Auteur du poids & du mérite du célèbre
FERNEL, de la part d'un autre célèbre Maître (e)
de la même École : FERNELIUS *nectare quodam
Latinitatis, Barbarorum (Arabum) fœces con-**

(a) *Conringius*, *Introduct. in Medic.*, p. 96.

(b) *Hist. de la Médec.* p. 138.

(c) *Idem*, *Ibid.*

(d) *Ibid.*

(e) *Hollier*, *de Morbis Internis*, p. 500.

divit. C'est dommage qu'on trouve suspecte d'une semblable accusation le Traité de l'usage des Saignées. Malgré pourtant l'assurance que l'on donne ici de l'unanimité des Arabes (a); " parce qu'ils auroient unanimement enseigné qu'il falloit toujours procurer la *révulsion* dans le commencement des inflammations, & que ce n'est qu'après plusieurs Saignées *révulsives*, qu'ils permettoient de procurer la *dérivation* ; RHASE'S le Prince des Arabes, & la source où tous les autres, AVICENNE lui-même, ont puisé pour la compilation de leurs ouvrages (b), n'est point entré dans cette prétendue unanimité sur la *révulsion* (au sens de l'Auteur,) pas même dans la petite-Vérole; puisque ce Praticien par excellence, & qui pour cette raison fut nommé *Experimentator*, saignoit d'abord les petits enfans mêmes, & si les accidens devenoient violents, jusqu'à *syncope*, & toujours de la veine du Bras, tant qu'elle pouvoit se trouver aisément, de-sorte que ce n'étoit que par cette nécessité qu'il en venoit à faire ouvrir la *poplitée* (c). Bien plus, ce grand Praticien étoit tellement en garde contre la *révulsion* par la saignée du Pied, lorsqu'elle lui paroïssoit nécessaire en certains cas d'inflammation urgente & naissante, qu'il saignoit alors étonnamment, car il le faisoit tout-à-la-fois du bras & du pied (d).

Rhasès ne saignoit pas d'abord du Pied.

Précautions qu'il prenoit là-dessus.

V. SUR cet échantillon du Prince de la Médecine Arabe, que tous les autres n'ont

(a) Préface.

(b) *Freind*, ubi sup. p. 148.

(c) *Idem*, Ibid. p. 207.

(d) Ibid. p. 148.

Saignée du
Bras préférée
à celle du
Pied.

fait que copier, peut-il paroître vrai-semblable qu'il ait été crû universellement parmi les Arabes, que la révulsion par la saignée du Pied devoit précéder la dérivation? On auroit encore à rapporter ici deux traits de l'ancienne pratique; ils sont d'ALEXANDRE de *Tralles*, qui d'après HIPPOCRATE & GALIEN ordonnoit la saignée du bras dans l'*apoplexie*, avec tant de préférence pour les vaisseaux supérieurs au-dessus des inférieurs, que quand il ne pouvoit être aisément le maître de la veine du *bras*, il ouvroit celle du *front*, pratique que RHASE's recommande après lui. Ces témoignages certes favorisent peu le nouveau système de la Révulsion; mais ils sont de ces Médecins *Grecs*, de cette ancienne Médecine dont M. S. élude l'autorité, la répudie même comme peu *sûre* ou *inconstante*. En cela il se trouve bien différent du sentiment des *Arabes* ses amis, dans la personne de *Rhases* leur chef, qui s'explique ainsi * sur l'autorité des Anciens. " Un homme quel-
 „ que long-tems qu'il vive, ne peut se ren-
 „ dre maître dans les connoissances de Mé-
 „ decine, s'il ne suit la trace des Anciens;
 „ l'étendue de cette science étant sans pro-
 „ portion avec les bornes étroites de la vie
 „ humaine. Les Auteurs qui ont perfection-
 „ né cet art sont en très-grand nombre, &
 „ un petit nombre d'années n'est pas suffi-
 „ sant pour en acquérir l'intelligence: en
 „ mille ans de tems il y a eu peut-être mille
 „ Auteurs qui ont concouru à perfectionner
 „ la Médecine; & celui qui sçaura bien les

* *Rhases* donne
conseil
sur les An-
ciens.

„ étudier, parviendra dans l'espace de sa pro-
 „ pre vie, qui est si bornée, à sçavoir autant
 „ que s'il avoit vécu mille ans lui-même,
 „ & étudié pendant tout ce tems-là la Mé-
 „ decine. Si au contraire la lecture des An-
 „ ciens vient à être négligée, de quoi peut
 „ se flater un particulier, quelque talent per-
 „ sonnel & transcendant qu'il ait ? ce qu'il
 „ pourra en tirer, sera-t-il jamais en propor-
 „ tion avec les richesses immenses qu'on peut
 „ puiser dans les Anciens ? En un mot, celui
 „ qui n'a pas lû les Anciens Médecins de
 „ l'antiquité, avant que de se mettre à pra-
 „ tiquer, ne manquera point, quand il sera
 „ appelé dans quelque maladie, de faire du
 „ mal par ignorance ou par méprise. „ Voilà
 l'opinion qu'avoit RHASE's touchant les anciens
 Médecins ; à quoi si l'on ajoûte que les anciens
 Médecins d'avant *Rhasès* étoient les Grecs &
 les Latins, c'est au Lecteur à juger de l'import-
 tance de la déclaration par laquelle débute
 M. S., en prononçant qu'il faut les regarder
 comme *des guides peu assurés* (a).

Un génie su-
 périeur ne
 vaut pas la
 lecture des
 Anciens.

VI. Il auroit été content de la prétendue
 unanimité de sentiment parmi les *Arabes*,
 parce qu'elle étoit passée & établie dans les
 Ecoles de Médecine, ce qui a duré près de
 600. ans, & auroit duré davantage ; mais
 BRISSOT, Médecin célèbre de la Faculté de
 Paris, est venu traverser cet heureux état de la
 pratique en Médecine. Car, nous dit-on (b),
 „ les raisons de *Brissot* partagerent les esprits,
 „ de-sorte que l'on vit les Praticiens les plus
 „ expérimentez suivre dans les mêmes maux,

Déclaration
 de M. S. sur
 les Anciens,
 combien
 dangereuse.

Brissot, Mé-
 decin de la
 Faculté de
 Paris, blâmé
 sans ména-
 gement par
 M. S.

(a) Préface.

(b) Ibid.

La Faculté
de Paris dé-
fend Brissot.

Ses défen-
seurs sont les
plus illustres
Docteurs de
cette Ecole.

„ des pratiques opposées sur le choix des fai-
„ gnées. „ Il seroit bien mieux dans la bou-
che d'un Médecin de Paris d'ajouter, que ce
sentiement de BRISSOT eut les suffrages de tou-
te la Faculté de Médecine de Paris, de ma-
niere que depuis ce tems, la Médecine des
Arabes demeura bannie de son Ecole. C'est
le témoignage glorieux d'un sçavant Auteur
Allemand pour cette Ecole. On vit, dit-il,
en France la Médecine prendre une face tou-
te nouvelle: *In Galliâ planè alia facies Me-
dicina cœpit . . . Jacobus Sylvius cum Ferne-
lio, Hollerio, & Petro Brissoto, receptam Ara-
bum Medicinam ex Academia Parisiensi expu-
lit **. Cette proscription de la Médecine
Arabe a été confirmée par tous les Mé-
decins fameux, dont la mémoire nous est en
vénération, & que nous reconnoissons pour
nos peres, comme ils sont les fouches de l'E-
cole de Paris, dont nous avons juré de défen-
dre l'honneur & les droits. Ces premiers Maî-
tres ont été suivis par les DURET, les BAILLOU,
les HAUTIN, les BRAYER, les PIETRE, les
PATIN, & par tant de grands hommes sor-
tis de cette sçavante Compagnie, qui ont
continué d'abjurer les dogmes des Arabes pour
s'attacher principalement à ceux d'HIPPOCRA-
TE & de GALIEN, que les Arabes avoient alté-
ré, corrompu, & changé. Après cela, pourra-
t-il ne pas paroître déplaisant pour un Doc-
teur de la Faculté de Paris, de se revoir au-
jourd'huy d'intelligence avec les Arabes, &
séparé d'avec ses peres? Auroit-on pû s'atten-
dre à voir approuvé par la Faculté de Paris,
un Ouvrage qui tend à y faire rentrer un dog-

me anathématisé par les anciens & illustres Maîtres ? Car, nous dit-on dans la Préface “, l'on a vû les Praticiens les plus expérimentez suivre (depuis *Brissot*) dans les mêmes maux, des pratiques opposées sur le choix des Saignées. „ Mais ces Praticiens furent ceux de l'Ecole de Paris, puisque la pratique est demeurée uniforme & constante sur l'usage des Saignées, depuis le renouvellement dont on a parlé. Si des doctrines étrangères, puisées en d'autres Ecoles, étoient venues souiller dans quelques-uns les pures sources de la bonne Médecine, c'étoient des membres postiches, des sujets *dyscoles*, que la Faculté a toléré, les regardant d'ailleurs moins comme des ennemis à craindre, que comme des étrangers & des profanes à mépriser, *sicut ethnicos & publicanos*. Le dogme donc sur la Révulsion, dont l'on voudroit ici faire un propre à *BRISSET*, est celui de toute la Faculté, où il domine depuis 200. ans, qui se lit dans tous les grands Auteurs ses élèves, ou qui sont sortis de son sein ; dogme enfin qu'on retrouve dans ses Thèses, qui sont comme les archives ou les monumens de cette doctrine. En falloit-il davantage pour l'intéresser aujourd'hui contre un dogme qu'on vient nous renouveler des Arabes ? Du moins en pareille conjoncture un Docteur ancien de la Faculté de Paris, & qui a l'honneur d'être un de ses anciens Doyens, n'auroit-il point dû s'attendre aux termes désobligeants des Approbateurs de M. S., jusques-là qu'un d'entre-eux sort de son caractère de douceur, pour s'indisposer, & lui témoigner un sentiment désobligeant, en joignant la modération avec la-

Doctrines de la Faculté uniforme sur la Révulsion,

Ressemblans injures des Approbateurs de M. S.

Approbation
de Messieurs
Geoffroy &
Cluscard,

quelle M. S. répond aux objections que ce Docteur a faites contre la pratique qu'on suit dans ce Traité. Est-ce donc qu'il falloit me dire des injures ? D'ailleurs ces Messieurs pourroient-ils bien montrer l'authenticité de cette pratique dans la Faculté ? Une pareille adulation répond mal à la gravité d'un Médecin de la Faculté, ou la politesse amiable qu'elle recommande entre ses Docteurs, *Doctores mutuo se colant* *. En tout cas, sur qui doit tomber le blâme, ou sur un Docteur qui défend la tradition en Médecine de sa Compagnie, ou sur des Docteurs qui approuvent qu'un de leurs amis publie un Traité qui la contredit ?

Si la Circulation a fait varier la Pratique.

VII. M. S. prétend que l'ignorance de la Circulation a été la source des variations, dont il accuse les anciens Praticiens. Mais le sçavant & célèbre M. RIOLAN a justifié là-dessus la pratique de son tems, comme n'ayant rien à y changer depuis cette découverte. C'est le point de la Thèse qu'il fit là-dessus en 1645. *Ergo propter motum Sanguinis in Corde circulatorium, non est mutanda Galeni methodus medendi.* Contre un pareil titre échouë l'accusation intentée contre les anciens Médecins. Cette raison d'ailleurs est évidemment illusoire, car elle iroit à faire croire que les anciens Médecins formoient leur pratique sur des raisons spéculatives, dont ils auroient tiré les règles de leur conduite; au lieu qu'ils ne cherchoient dans des réflexions spéculatives, que les raisons des succès ou des guérisons qui s'opéroient dans leurs mains & par leur sagesse. Au contraire, c'est l'erreur dominante dans l'Ou-

Ancienne
Pratique,
non fondée
sur les rais-
onnemens.

re, car elle iroit à faire croire que les anciens Médecins formoient leur pratique sur des raisons spéculatives, dont ils auroient tiré les règles de leur conduite; au lieu qu'ils ne cherchoient dans des réflexions spéculatives, que les raisons des succès ou des guérisons qui s'opéroient dans leurs mains & par leur sagesse. Au contraire, c'est l'erreur dominante dans l'Ou-

* Vide Statut. Facult.

vrage que l'on combat ici ; car on y imagine des manieres d'agir dans la Saignée, qu'on voudroit faire adopter par la Nature, mais elles ne sont point les siennes ; c'est pourquoi elle les délavouëra, en se refusant aux guérissons qu'elle accorde à ceux qui n'agissent qu'en interprètes de ses loix.

VIII. C'ESTOIT, nous dit-on, dans la connoissance de la Circulation qu'on devoit être éclairé sur les véritables manieres dont se fait la *révulsion*. Mais M. WILLIS (a) est bien éloigné de penser comme M. S. touchant les connoissances qu'on a tirées de la Circulation par rapport à l'endroit où l'on devoit faire la Révulsion. *Circa locum quæ vena aperiri debeat, maxima semper lis erat. Hippocrates & Galenus à directo latere venam secabant ; postea Arabes..... saphenam.... aperiebant... in sequi ore tamen ævo Græcorum antiquorum praxis paululum revixit, &c.* C'est donc une sorte de renaissance, selon la pensée de M. Willis, que le rétablissement de l'ancienne Pratique sur les ruines de celle des Arabes ; & au lieu de cette renaissance M. S. avance, que le désordre ou la confusion s'étoit mise parmi les Praticiens. Mais voici comme continuë M. Willis : *Dum adeò inter Medicos circa phlebotomias haud minor quàm inter Judæos & Samaritanos circa λατρίας sacrum locum decertatio esset, tandem Circulationis sanguinis doctrina à cl. Harvæo.... controversiæ hujus nebulas omnes discussit (b).* Voilà donc ce Soleil attendu par M. S. & que M. Willis produit comme un jour nouveau, *novæ instar facis prodita (circu-*

M. Willis
pense autrement que M.
S. sur la saignée du pied

(a) Cap. IX. de Pleuritide, p. m. 203.

(b) Ibidem.

latio.) Mais fut-ce pour faire voir qu'il falloit saigner du Pied ? au contraire , *statim apparuit perinçè ferè esse sive in latere affecto sive opposito vena secetur.* Il n'est donc point question que la saignée du pied montrera la lumiere de la Circulation préférablement à la saignée du

M. Willis
conclut à la
saignée du
bras, en con-
séquence de
la Circula-
tion.

bras suivant la réflexion de M. WILLIS, mais il va bien plus loin, parce que, toute réflexion faite, il se déclare même pour la saignée du bras du côté malade : *pro venâ lateris affecti potius secandâ, tantùm hoc dici potest, quòd venâ basilicâ depletâ, arteria brachiales uberio-rem sanguinis penum excipiunt, &c **. Le reste du passage de M. Willis fait entendre qu'il comprenoit la *révulsion* suivant le même mécanisme & dans le même sens que les Au-

Si les Mo-
dernes ont
mieux traité
de la Révul-
sion.

teurs que nous avons cité. Là-dessus donc, où l'on cherche dans les Modernes les Auteurs de qui on pouvoit attendre le bon office que M. S. attendoit de la Circulation, on ne l'auroit pas trouvé dans M. Willis. On ômet ce que dit sur ce sujet M. FREIND, & on ne sçait trop pourquoi, sinon peut-être parce qu'il n'est point favorable à la doctrine du Traité des Saignées. Il est donc étonnant combien peu d'autres l'on en produit ; étrange préjugé contre le nouveau système ! ou pour mieux dire, il ne s'en trouve aucun ; puisque M. BELLINI, qui a traité exprès, & suivant les principes mêmes de la Géométrie, des effets & des manieres de la Saignée, ne paroît point à M. S. *affranchi de toutes sortes de préjugés, emporté (dit-il) par trop de respect pour les Médecins Arabes, ou plutôt par trop*

Combien
peu sont du
goût de M.S.

* Ibid. p. 204.

de prévention pour une opinion communément reçue de tout tems. Mais quel aveu qui trahit son Auteur ! puisque jusqu'au tems de M. Bellini, qui est aussi le nôtre , il reconnoît pour authentique la pratique contre laquelle il écrit.

IX. LE voilà donc isolé , ou tout seul de son opinion , & son opinion est contraire à la commune. De-plus , quelle variation d'inclination ! Les Arabes n'aguères étoient des amis de M. S. quand il lui a fallu combattre les Anciens Grecs & Latins , & , dans la personne de BRISSOT, les Maîtres de l'Ecole de Paris sa mere ; & voilà qu'à présent il accuse M. BELLINI de trop de respect pour les Arabes : ainsi l'on s'oublie sans y penser. Vient ensuite M. BIANCHI, digne de la réputation que lui ont acquis ses Ouvrages ; & c'est le second le dernier en même tems de tous ceux des Modernes sur qui s'étoient fondées les espérances de notre Auteur : mais en attendant qu'un Médecin si habile & si sçavant tombe ci-après sous la fêrûle de M. S. il est ici * reconnu comme M. Bellini , pour avoir adopté l'opinion qui a été communément suivie par la plupart des Médecins , qui ont vécu depuis la publication du Traité de la Saignée par M. Bellini ; c'est-à-dire , que jusqu'au tems où nous sommes , la doctrine de M. S. n'est celle d'aucun Médecin , Grec , Latin , Arabe , François , Italien , Espagnol , &c. Praticien ou Anatomiste, elle va donc faire fôuche.

M. S. tout
seul de son
avis.

Bellini né-
gligé.

Bianchi mé-
prisé.

X. CEPENDANT , comme s'il se trouvoit autant autorisé , qu'il l'est peu par tout ce qui l'a précédé , il prononce avec confiance , Tels

Confiance
présumée
dans M. S.

sont les progrès que la Médecine a fait jusqu'ici sur le choix des différentes Saignées. Mais ces progrès pouvoient être arrêtez par l'Ouvrage que M. Hecquet vient de donner au Public sous le titre d'Observations. Mais M. S. s'oublie étrangement sur ces progrès prétendus favorables à son opinion, puisqu'elle ne se trouve, de son aveu, non-plus dans les Modernes que dans les Anciens; de sorte que pour adopter ce Dogme d'aujourd'hui, il faut après s'être broüillé avec toute l'Ancienne Médecine, faire encore schisme avec la Moderne. Certes ce seroit un peu chèrement payer une association véritablement honorable par rapport à la personne de M. S. qui en est le chef, mais infiniment dangereuse, quand il s'agit d'une Science d'usage & d'expérience, telle qu'est la Médecine, où il y a tant à risquer à abandonner l'un & l'autre. Au surplus, en quoi & comment pourrois-je, comme M. S. m'en

Médecine
dangereuse,
quand elle
n'est point
autorisée.

accuse, arrêter ces prétendus progrès, moi qui pense comme lui sur les sentimens de tous ceux qu'il rapporte, & dans lesquels il se trouve aussi peu d'appui pour son opinion naissante, que j'y en trouve beaucoup pour mon sentiment, parce qu'il est conforme à ceux des Anciens & des Modernes. En cela donc paroît le peu de justesse de l'imputation qui m'est gratuitement faite, en disant ici de moi, *il combat tout ce qui paroissoit le plus établi en cette matiere*; car autant que j'acquiesce à tout ce qui a été établi là-dessus jusqu'à présent parmi les Médecins de tout âge, autant l'opinion de M. S. est-elle ignorée, blâmée, ou oubliée de tout le monde. Mais enfin puisque c'est dans les Modernes qu'il met toute

Je suis con-
forme à tous
les Prati-
ciens.

sa ressource, un (a) des plus célèbres d'entre eux, qui s'intéresse aussi peu dans la dispute que d'autres s'en échauffent beaucoup, pour établir *la véritable idée de Révulsion*, commence par convenir *qu'elle se fait plus immédiatement* dans la Pleurésie par la saignée du bras du même côté : mais c'est sur quoi se récrie si haut M. S. contre BRISSOT ; cependant M. FREIND prononce que *la différence est si petite* dans ces saignées du bras, *qu'il est étonnant* qu'il y ait eu sur cela une si grande dispute. Sur la parole d'un Juge si éclairé M. S. M. Freind. pouvoit bien s'épargner du travail ; mais il falloit jeter les fondemens du système favori sur la saignée du pied, ainsi sa complaisance auroit trop coûté à son dessein. En arbitre souverain ou en législateur absolu, il va donc proposer (b) *les règles qu'on doit suivre dans le choix des différentes saignées, pour tâcher d'éviter les incertitudes, les variations, &c.* Il sembleroit qu'à cela dorénavant doivent s'en tenir les Praticiens sur l'usage & l'arrangement des Saignées. Conciliation pour M. Freind.

XI. UNE telle entreprise demandoit, ce semble, les suffrages de quelques centaines, pour le moins, de Praticiens célèbres ; car nous avons vu que RHASE's exigeoit qu'on en étudiât un millier avant que de se fixer en pratique : la voie est ici abrégée, on a consulté d'habiles Géomètres, pour prendre dans les loix de l'Hydrostatique ces principes, qu'on va donner, & pour tout Médecin M. WINSLOW, comme (tel qu'il est en effet) très-éclairé en

(a) M. Freind, Hist. de la Méd. p. 98.

(b) Préface.

Continua-
tion sur le
même ton.

Spécula-
tions, où, &
quand elles
font permi-
ses.

Anatomie. C'est, nous dit M. S. (a), sur ces principes que j'ai déterminé la révulsion & la dérivation que chaque Saignée doit opérer, & que j'ai fixé les différentes parties à l'égard desquelles elle doit les produire. C'est donc toujours sur le même ton, qu'il traite la matière, sur de pures & toutes nouvelles spéculations, qu'il se propose de décider des effets des Saignées, & les fixer en vertu des règles qu'elles doivent suivre dans leur opérations ; règles d'ailleurs qu'il leur donne. N'est-ce pas là bâtir une pratique sur la raison ? au lieu qu'il a toujours été crû en bonne Médecine, que la raison doit suivre la pratique : *non post rationem inventa est medicina, sed post inventam medicinam quesita est ratio* (b). On convient qu'en fait de Médecine déjà trouvée & bien établie, combien de raisons ingénieuses & solides tout-à-la-fois l'on peut emprunter de l'*Hydrostatique*, pour expliquer les mouvemens du sang ou de la circulation, & combien l'on peut s'en aider pour faire entendre les effets des remèdes, & en particulier de la Saignée : mais alors des succès bien constatez feront le fondement de ces *étiologies* ; sans quoi elles porteront à faux, séduisant les esprits des Médecins sans soulager les corps des malades. Car un Ouvrage comme celui de l'usage des Saignées, ne doit point être une méthode ou un art de discourir avec esprit & élégance sur les maladies ; mais il doit faire voir la justesse & confirmer la vérité d'une méthode de guérir bien certaine. Cependant aux connoissances de l'*Hydrostatique*, on ne joint ici que les

(a) Préface.

(b) CELSE.

lumières d'un seul Anatomiste, autant habile certainement qu'il en fut; mais s'agissant ici de décisions pratiques, les Anatomistes ne sont point par état d'aussi sûrs guides qu'il convient d'en prendre pour l'usage de la Médecine. Souvent même les hautes connoissances de ces profonds scrutateurs du Corps humain, les tenant en respect continuel sur les mystères qu'ils y contemplent, peuvent les rendre timides à les pénétrer en pratique. En ce sens donc il sera des Anatomistes comme des *Géomètres*; leurs lumières pourront éclairer l'esprit d'un Médecin sur les opérations de la Nature, mais elles ne peuvent le mettre au-dessus d'elles, parce que ces Messieurs, tant éclairés fussent-ils, n'en sont que de foibles copistes, ou de timides interprètes. De plus, qu'elle différence entre l'*Hydrostatique* du grand Monde & celle qui se passe dans le Corps humain! Elle est aussi grande, cette différence, qu'est notable celle qui se trouve entre des canaux de métal, de pierre, ou de bois, qui dans une machine laisseroient passer dans leurs capacités un Fluide, qui y seroit poussé par une force étrangère & externe, & celle de vaisseaux élastiques, flexibles d'ailleurs, dans les capacités desquels ne coulent des Fluides qu'autant que le ressort de leurs parois les comprime & les fait avancer. Dans ce parallèle on voit d'abord une force mouvante innée & intrinsèque dans ces vaisseaux, au lieu d'une vertu dormante ou passive dans ces canaux; dans les uns le *Géomètre* est toujours sûr des calibres de ses canaux, de leur étendue ou dimensions invariables, & par conséquent des distances qu'aura à parcourir un Fluide qui y sera pou-

Anatomistes, Juges incompetens pour décider en Pratique.

La Géométrie, elle ne peut régler la Pratique.

Hydrostatique propre au Corps humain.

Sûreté de la Géométrie dans un Automate.

Puissance
des Mouve-
mens change
dans nos
corps.

Point d'au-
tre raison ,
qu'un ton
décisif.

Voie nou-
velle.

lé ; sur ce pied ses calculs seront toujours justes, parce que tous les rapports d'entre toutes ces différentes choses seront certains : dans les autres , au contraire , le Médecin a dans ces vaisseaux des capacitez changeantes , des dimensions muables , parce que toutes ces dispositions dépendent d'une puissance qui les règle souverainement , & qui change autant que le pouls est changeant , *venis credimus , fallacissima rei* ; de manière qu'autant que le pouls change dans les maladies , autant les vaisseaux sont-ils variables , comme l'insinuë C E L S E au même endroit *. Que penser donc de principes tirez pour l'usage de la Médecine de toutes choses plus inconstantes les unes que les autres ? Cependant il ne paroît point qu'on donne ici d'autre assurance , que celle d'un ton décisif , avec lequel on prononce sur la sûreté d'une opinion qu'on veut introduire : *j'ai conclu..... j'ai été obligé de combattre le sentiment de Bellini & de Bianchi..... j'ai condamné..... je suis entré dans un détail circonstancié : αὐτὸν ἐφα*. Ce sont tous termes rassemblez près-à-près , qui nous annoncent une doctrine en Pratique , qui ne tiendra ni à celle des Anciens ni à celle des Modernes.

XII. C'EST une voie nouvelle que s'ouvre M. S. , différente par conséquent de celle qu'HIPPOCRATE croyoit suffisamment trouvée , & qui devoit servir de fondement à tout ce qu'on y ajouteroit dans la suite : *In Medicinâ via inventa est , per quam præclara multa longo temporis spatio sunt inventa , & reliqua deinceps invenientur , si quis probè comparatus*

* Lib. 3. Cap. 6.

fuerit, ut ex inventorum cognitione ad ipsorum investigationem feratur (a). Est-ce sur ce plan que l'on donne les notions du système de pratique, que l'on nous dresse sur la *révulsion* & la *dérivation*? Elles sont au contraire autant opposées aux idées d'HIPPOCRATE, que contraires à celles des Ecoles, surtout de l'Ecole de Paris, de-sorte que l'on est surpris de voir un de ses Docteurs absolument contraire à ce qu'elle enseigne nommément là-dessus. Je prens ces idées de l'Ecole de Paris dans FERNEL, d'autant meilleur Juge sur cette matiere, qu'ayant été singulièrement instruit des maximes des Arabes & dans leurs ouvrages, il étoit informé de leurs sentimens sur la *révulsion*: cependant il croioit le sien si peu contraire à celui des Grecs, qu'il l'appuie sur l'autorité de GALIEN, en citant AVICENNE, qui peut passer pour le Galien des Arabes, comme RHASE's en étoit l'Hippocrate; de-sorte que c'est l'un & l'autre Galien cité à l'endroit même où il s'explique ainsi: *unum prurumpentis sanguinis remedium est revulsio, est autem revulsio, illabentis humoris in contrarium tractus (b).* Et ce qui ne peut déplaire aux systèmes modernes, c'est que Fernel, à qui les Mathématiques n'étoient point certainement étrangères (c), avertit que les idées dans les Mathématiques en matiere des contraires, sont différentes de celles de la Médecine: *contraria Mathematicis sunt, quæ unius & ejusdem rectæ lineæ extrema tenent, ad quæ qui fiunt motus contrarii dicuntur; Medicis verò contraria, quæ*

Opposée à celle d'Hippocrate.

Contraire à l'Ecole de Paris.

Fernel cite les Arabes comme étant conformes aux Grecs.

(a) Hippocr. de Priscâ Medicinâ.

(b) Fernel. de V. S. Lib. II. Cap. V.

(c) Voyez sa vie.

in ejusdem vena recto processu, per quem humorum cursus est, quàm longissimè distant. D'où il tire cette conclusion: *caterùm in humorum revulsione, ne illa quidem contraria sunt, nisi in fibrarum venarumque recto cursu collocentur* (a).

Enfin à l'honneur de BRISSOT, si maltraité dans la Préface du Traité des Saignées, FERNEL décide que dans une Pleurésie située dans le côté droit, le côté gauche n'est pas contraire, & par conséquent qu'il faut saigner du côté droit.

Auteurs mal-
menez par
M. S.

XIII. M A I S autant que cette idée des contraires n'est point dans le goût de la Préface touchant la Saignée du pied, autant rudement tombe-t-elle sur le Médecin (b) Espagnol qui s'est mêlé de traiter des utilitez de cette Saignée sur des principes incompatibles avec ceux du nouveau système : aussi lui dit-on qu'il n'y entend rien. BELLINI y est plus ménagé, cependant ses idées y sont traitées de superficielles, & cela parce qu'elles n'entrent point dans celles de l'Auteur de la Préface. Ce seroient choses à examiner, & apparemment verroit-on que tout ce qu'il y a de meilleur dans les Auteurs trouve ici une mauvaise note, parce qu'ils traitent des Saignées *révulsives & dérivatives* dans le goût de l'ancienne Pratique, qui n'est point celui qu'on veuille ici insinuer ; c'est ce qu'on appelle *préjugé vulgaire*, fortifié par la conduite de quelque Médecin célèbre, qui semble vouloir interdire l'usage de la saignée du pied. Une imputation aussi grave ne demandant sans preuve, doit rien moins que de nommer ces célèbres

(a) *Idem*, Ibid.

(b) *Gaspar Caldera de Horedià*, de S. M. ex Talo.

Médecins ; mais certainement on n'a ômis de le faire , que parce qu'il n'y en aucun , qui ait jamais voulu penser , ni agir si déraisonnablement. En effet , de ceux-là-mêmes qui s'op-
 posent plus ouvertement à la nouvelle métho-
 de de saigner du pied dans la petite Vérole , on n'en connoît point , & il n'en est certainement aucun , qui donne une exclusion absolue à cette saignée dans la cure même de cette maladie. Tous, au contraire, savent donner à cette saignée la préférence , la place , & le prix qu'elle mérite , mais dans les cas particuliers de cette maladie , dans lesquels de tout tems on y a employé ce remede. Si donc c'est ainsi qu'on présente le change aux Lecteurs dans la suite de ce Traité , outre que ce seroit induire le Public en erreur , ce seroit pour l'Auteur bien de la peine & du travail perdu , & pour les Lecteurs bien du tems prodigué ; puisque ce seroit combattre un fantôme d'erreur ou de préjugé qui ne fut celui de personne. Autre preuve que l'Auteur du Traité se trouve seul de son sentiment sur la Pratique , c'est qu'il lui est si étrangement singulier , qu'il ne peut nommer un Praticien qui veuille interdire l'usage de la saignée du pied , non-plus qu'il ne peut trouver un seul Auteur de l'ancienne ou de la nouvelle Médecine , qui ait seulement fait mention de la saignée du pied au commencement de la petite Vérole , à l'exclusion alors de toute autre , de-sorte qu'il en fasse une règle , une méthode générale , oseroit-on le dire ? une vraie routine. Car c'est le principe imaginé aujourd'hui , passé en mode dans la nouvelle doctrine , qu'il faut commencer la cure des petites Véroles par des saignées *révulsives* , &

Saignée du Pied en elle-même estimée de tout tems.

Sa pratique sur la saignée du Pied lui est absolument singuliere.

du Pied , au sens de l'Auteur.

Doctrines
sans fonde-
ment.

XIV. IL falloit donc commencer par bien prouver qu'il faille commencer cette cure par cette sorte de *révulsion* : 2°. Que la saignée du pied puisse opérer cette révulsion dans l'état & la situation où se trouve le sang dans la petite Vérole. Car l'Auteur décide qu'une saignée est *révulsive* sur les principes qu'il emprunte d'*habiles Géomètres & de M. Winslow, qu'il a consultez*. Ce n'est donc que sur ces principes qu'il a déterminé la *révulsion & la dérivation* que chaque saignée doit opérer , & qu'il a fixé les différentes parties à l'égard desquelles elle doit les produire. Pures inventions par conséquent de l'esprit de l'Auteur dans une matiere d'usage ou d'expérience , par lesquelles il veut apprendre décisivement quand il faut que la Saignée soit révulsive ou dérivative ; moyennant quoi on sera admis à donner les raisons par où se fait une *révulsion* ou une *dérivation*. C'est même ce que fait attendre le titre du Traité de l'usage des Saignées , qui va à insinuer qu'il donne tout-à-la-fois l'art & la méthode de placer les Saignées , & les raisons pourquoi ainsi placées , elles doivent opérer ces effets. Pour cela , d'autres auroient crû devoir se décider sur d'autres lumières que sur celles de la Géométrie & de l'Anatomie ; sur celles par exemple qu'on tire de l'état , de la condition , de la consistance du Sang , & de la situation où il est , de son cours , de la liberté que lui laisse ou lui donne la puissance des Solides ; & encore de la correspondance des Vaisseaux que l'on veut dégager , & qui auront à se prêter à ce dégagement , tant par leurs directions naturelles

Le titre du
Livre pro-
met mal-à-
propos.

que par leurs communications réciproques : Mais tous ces égards ne paroissent point ceux que l'Auteur a suivi, à en juger par l'échantillon de pratique sur la Révulsion, qu'il tire de sa nouvelle doctrine. En effet, il n'a fait là-dessus nulle distinction, dans la fièvre continuë, ardente, maligne, & sur-tout dans celle qui précède la petite Vérole ; comme si dans toutes ces maladies les Fluides & les Solides étoient en même disposition ; en particulier comme si le Sang étoit là par-tout en même situation, de la même crase, en même consistance, dans les mêmes pentes, ou sur les mêmes penchans ; comme si les mêmes engagements étoient dans les mêmes endroits, dans les mêmes éloignemens, sous les mêmes puissances : Toutes circonstances dont on trouvera ailleurs (a) les différences en pareil cas, & dont apparemment j'aurai encore à parler dans la suite.

* Mais autre chose ici à observer avant que d'aller plus loin ; c'est l'étrange écart que prend l'Auteur d'avec les plus éclairés en Géométrie, ceux même qui ont traité en détail & en Physiciens-Praticiens de la *révulsion*. FERNEL peut être de ce genre, (b) car il s'entendoit en Géométrie qu'il avoit tant étudiée, & en Pratique qui l'a tant illustré. Or il enseigne que la Révulsion doit se faire suivant la direction des mêmes vaisseaux, qui contiennent la cause du mal ; ajoutant qu'elle ne consiste point à rappeler le cours des humeurs de droit à gauche : *Qua in ejusdem vena pro-*

Pratique de
l'Auteur sans
distinction
aucune.

La Prati-
que & la
Géométrie
dans Fernel.

(a) Voyez la première Partie de cette Dissertation ou Discours Préliminaire.

(b) Vid. Fernel. Vit. à la tête de la nouvelle Edit. de Hollande.

cessu, per quem humorum cursus est.... quicumque in dextris sunt, dextra consecretantur, &c.... nomine contraria sunt antè, ponè, ad dexteram, ad laevam, sursùm, deorsùm, intrò, foràs. In humorum revulsione, nè illa quidem contraria sunt, nisi & in fibrarum venarumque recto cursu collocentur (a). La Préface de M. S. y apporte moins de façon, il y conclut que la saignée du bras est toujours ré-

Rectitude
pour la Ré-
vulsion ex-
pliquée par
Fernel, con-
trredit par M.
S.

vulsive à l'égard des parties inférieures: Ainsi le sursùm deorsùm, qui dans FERNEL ne constitue point l'idée de révulsion, fait la règle de l'Auteur dans celle qu'il voudroit introduire dans la Médecine de Paris, à la place de celle que ce célèbre Maître de son Ecole, Premier Médecin d'un de nos plus grand Rois, a pratiquée & enseignée si glorieusement.

Autorisée
par la Circu-
lation.

XV. AU RESTE, l'idée de FERNEL sur la Révulsion mérite d'autant plus d'être conservée, qu'elle répond parfaitement à celle que nous permet ou autorise la doctrine de la Circulation; car suivant cette doctrine il n'est pas possible d'imaginer que l'on fasse jamais retrograder le cours du Sang: *si propriè loqui volumus, sanguini fluenti motus contrarius tribui non potest, nec eundem à parte ad quam vergit in contrariam movere licet (b)*; cependant c'est ce que sembleroit insinuer le mot de *révulsion*. Mais il suffit de comprendre qu'une saignée *révulsive* faite dans l'endroit où se porte l'artère (c), dans laquelle se passe toute la scène de la maladie (car comme le disoit l'ancienne Médecine, & ce que M. PITCARN a

(a) Fernel. de S. M. Lib. II.

(b) De Moor. de Vertigine, p. 94.

(c) Vid. Bayle, Problema XI.

démontré depuis, *causa latet in arteriis* (a), ou dans laquelle se font les congestions qui l'entretiennent, attire de plus ou moins loin le sang qui fait ces maux, pour lui donner une issue dans cet endroit par l'ouverture de la veine, qui naît des extrémités de cette artère; & cette étiologie suffit pour parler & écrire en Praticien, puisqu'il s'agit ici de pratique, *qui praxim profitetur, practicè scribat oportet* (b). Il faut pourtant convenir que cette idée de *révulsion* & de *dérivation*, ne paroît point avoir été précisément celle des Anciens dans l'usage de la Saignée; parce qu'ils la rendoient parfaitement *révulsive*, moins en choisissant les vaisseaux, qu'en les vidant amplement & promptement, par l'ouverture de la veine du bras, jusqu'à ce que le malade tombât en défaillance, *ad animi deliquium*. En effet, est-il une marque plus évidente que les embarras du sang sont absolument levez ou emportez par cette sorte de saignée, puisque toute la masse s'en alloit suivre ou s'échapper par-là, tant son cours devient libre alors & roulant dans les vaisseaux.

XVI. C'EST l'exemple que nous donne RHASE'S dans cette femme (c) qu'il, fit saigner si prodigieusement, si brusquement & presque tout-à-la-fois du bras & du pied, dans une occasion où il falloit attirer le sang de fort loin. C'est encore l'idée d'un Sçavant moderne (d), bien entendu en Mécanique, qui fait consister le bénéfice de la Saignée dans

Comment
les Anciens
rendoient
parfaite-
ment révul-
sive la sai-
gnée du bras.

(a) *Walæus*, M. M. p. 81.

(b) *De Moor*, de Apoplex. p. 592.

(c) Vid. *Freind*, Hist. de la Méd. p. 148.

(d) *De Moor*, de Morb. Cap.

Idee de l'ef-
fet de la Ré-
vulsion.

la diminution de pression; car la *pression* tenant en maladie toute la masse du sang gênée dans son cours, en ce que la systole des arteres étant contrainte, la circulation doit s'interrompre, se déranger ou se ralentir dans des endroits, elle doit aussi s'échapper en s'accélérant par d'autres, d'où par l'ouverture de la saignée on ôte les résistances. BELLINI (a) enseigne encore la même chose touchant cette *pression*. Dans cette situation donc, faut-il autre chose pour lever ou faire cesser toutes les résistances que le sang trouve dans ces endroits, que de le mettre hors de presse? Car en conséquence la Systole restituée à elle-même, ou du moins dégagée, dissipe ou rompt les digues qui se formoient, elle distribue le sang dans ses canaux, remet les suc sur leurs penchants, les *sécrétions* dans leurs couloirs, & rend au sang l'égalité & l'uniformité de son cours; ce qui est guérir, parce que c'est dissiper la cause de la maladie, *vena-sectio ergo prodest, quia morbum ejusque causam tollit* (b); Cause qui n'est autre chose, que la *pression* du sang, la *rarefescence* ou son expansion, qui menace de forcer les diamètres, ou de faire encore quelque chose de pis. *Secunda vena... nè pressio sanguinis à tergo vi sua nimium distendat vasa, aut graviora inducat symptomata: vena-sectionis ratio est, quòd nihil sanguinis pressionem nimiam & expansionem promptius compescat* (c). A ceci revient l'idée d'un autre Praticien moderne, aussi célèbre qu'il fut

(a) De Missione Sang.

(b) De Moor, ibid. p. 94.

(c) Idem, Ibid. p. 94. 23.

heureux, c'est SYLVIVS de Hollande, qui comprenant suivant son système de la fermentation du sang dans les fièvres, que le sang manquoit de place pour circuler, attribuoit le bon effet de la Saignée à ce qu'elle lui faisoit place en diminuant son volume: *ratione rarefactionis, ne tandem vasa distenta rumpantur, aut quovis modo aperiantur, vel ignis noster vitalis, propter impedimentum sanguinis ob nimiam sui rarefactionem vasa sua replentis motum, suffocetur, locus ipsi parandus per sanguinis sufficientis à venâ in brachio, manu, pede, alibi se sectâ missionem* (a). Par où l'on voit que ce grand Praticien conformément à l'ancienne Médecine étoit persuadé, que les heureux changemens ou déplacemens qui arrivoient à la circulation par la Saignée, n'étoient dûs qu'à l'évacuation suffisante du sang, comme il parle, ou abondante, comme la pratiquoient les Anciens: *primum namque in contrarium statum agitur corpus celerrimè ex animi defectu refrigeratum*, comme parle GALIEN (b). Ces changemens sont ce qu'on a célébré sur-tout dans les tems suivans, sous les titres de *révulsion* & de *dérivation*; deux termes qui dans le fond ne signifient que le dégagement du sang, l'aï-
sance & la situation naturelle de ses suc ré-
tablis dans leurs distances & leur ordre, par
une ample évacuation faite par quelque
vaisseau que l'on aura ouvert à tems & à pro-
pos, & dans l'endroit qui sera dans une pen-
te convenable à la partie où est ce mal.

Idée juste
de Révulsion
& de Dériva-
tion.

XVII. EN effet, il paroît tant d'incertitude

(a) Sylvius de le Boe, Prax. Lib. I. p. 236.

(b) Method. Med. 9. 54.

Révuision ,
Dérivation
peu différen-
tes.

dans les Modernes mêmes pour s'accorder entre-eux sur la distinction qu'il y a entre la Dérivation & la Révuision, qu'un des plus illustres d'entre-eux pense que ce *petit mot dérivation*, ne signifie guères autre chose que la *révuision* elle-même : *si modò quid hac vocabulâ (derivatione) intelligi velimus, quod à revuisione sit distinctum (a)*. Le même & bien d'autres (car c'est la voix de tous les Médecins, horsmis M. S.) font encore remarquer, que la Dérivation & la Révuision se font suivant la direction du même vaisseau ; & M. FREIND le prouve (b) par la saignée de la gorge, avertissant en même tems, que la Dérivation réussit mieux au commencement d'une maladie, *in recenti obstructione (c)* ; Enfin il parle de révuision faite ou par la *jugulaire* ou par

Saignée du
Bras révuissi-
ve.

la *saignée du bras* dans les maladies des parties supérieures, comme l'esquinancie (d) & les affections soporeuses - inflammatoires (e), sans faire aucunement mention de la saignée

Danger de
la saignée du
Pied dans les
maladies des
Femmes.

du pied, que pour la noter par ce petit mot, que cette saignée fait souvent bien du mal même dans les maladies des Femmes (f) ; c'est aussi ce que l'on fera observer dans son lieu.

XVIII. LA maniere d'expliquer la Révuision de M. Freind, differe donc autant de celle que nous donne la Préface, qu'elle est conforme à celle que FERNEL a si sçavamment établie

(a) Freind, de Febr. p. 109.

(b) Ibid. p. 108.

(c) Pag. 110.

(d) P. 111.

(e) P. 120. 121.

(f) P. 110.

contre les Arabes, dont il refute le dogme; car comme lui, il fait voir que la Révulsion doit se faire suivant la direction des mêmes vaisseaux, *in ejusdem venæ recto processu*, & du même côté; un Physicien (a) célèbre du siècle passé enseigne la même étiologie, quoiqu'il n'en conclue pas la même chose; M. PITCARN (b) lui est aussi conforme; & par tout cela l'on voit combien ces Messieurs, quoique venus depuis la circulation, & sçavants en Géométrie, different en ce point de tout ce que nous débite le Traité de l'Usage des Saignées: car il n'est pas douteux que ce Traité ne soit fait que pour établir la Saignée du Pied conformément à l'opinion vulgaire qui la favorise, sçavoir, que la *révulsion* doit se faire dans les parties fort éloignées du siège du mal. Mais M. FREIND est bien éloigné de cette pratique, puisqu'en des cas urgents d'affections inflammatoires du cerveau, & de *fièvre maligne*, il emploie la saignée de la Gorge après celle du Bras, sans même nommer celle du Pied. En effet, la *révulsion ad partes distantes*, comme parle le vulgaire des Praticiens, ne paroît point dans le goût de la bonne Médecine ancienne: *neque ignoro quosdam dicere quàm longissimè sanguinem inde ubi l'edit esse mittendum, sed id ipsum falsum est, &c.* Un célèbre Médecin de Montpellier se souleve aussi ouvertement contre cette sorte de *révulsion*: *Avicenna* (dit-il) *jubens in omni diversione venas maximè distantes secari, non est imitandus* (c). C'est donc confondre les idées, di-

Idée de Ferri
nel confir-
mée par les
Modernes.

Opinion
vulgaire,
fondement
du Traité des
Saignées.

Révulsion
ad partes
distantes
contredite.

(a) Bayle, Problem. XI.

(b) Element. Physico-Mathemat. p. 71.

(c) Rondelet, Meth. Lib. I. cap. 22.

fant comme l'on fait ici, que la *dérivation* est interdite par des Praticiens, comme étant capable de charger davantage la partie malade, en attirant sur elle plus de sang ou d'humeurs, lorsque l'on saigne du même côté ou dans le voisinage. Car encore, un Praticien Espagnol, non moins célèbre, est bien d'un autre sentiment : *toto fluxionis tempore* (dit-il) *non est insistendum auxiliis revulsoriis* (a). Ainsi la raison du Traité des Saignées n'auroit lieu que dans un cas de tumeurs, d'inflammation par exemple sur un bras, auquel on feroit une saignée, parce que la rectitude trop immédiate & trop voisine des vaisseaux où est la *congestion*, pourroit attirer sur l'endroit malade un plus grand embarras, en grossissant la masse du sang qui l'y auroit déjà formé.

Saignée dérivative autorisée.

XIX. Ce n'est pourtant pas qu'il n'y ait là-dessus plus d'une observation de faits bien remarquables, & pour le fond de certaines maladies, & pour l'importance des Auteurs. En voici une singulière rapportée du fameux Anatomiste SPIGELIUS (b), qui dans un cas urgent de Pleurésie, ayant trouvé un bon vaisseau sur l'endroit même de la partie malade, l'ouvrit & guérit le Malade. Cette pratique trouve son fondement dans celle d'HIPPOCRATE, qui avoit coutume d'ouvrir les *Mammaires* dans les douleurs inflammatoires des parties de la poitrine. C'est cette même dérivation que FERNEL (c) conseille en certains cas par l'incision de la partie malade, sur-tout quand on soupçonne quelque malignité dans l'humeur.

(a) *Mercatus*, de Indicat. Lib. I. cap. 4.

(b) Vid. *Rhod. Observat.*

(c) De V. S. Lib. II. cap. 5.

C'est

C'est même une méthode recommandée en bonne Chirurgie, & suivie par les grands Maîtres de l'art, d'ouvrir promptement l'endroit du mal quand on soupçonne que la matière est sur l'os; c'est enfin une semblable pratique que celle d'ouvrir promptement les *panaris*. Mais l'exemple bien singulier d'une semblable dérivation, c'est la saignée que fit GALIEN sur la jambe du côté même qu'étoit une sciaticque. Au reste, un moïen de rendre les saignées exemptes de tout ce qu'on pourroit craindre de la dérivation, pourvû qu'on la fasse du même côté, c'est de la rendre tout-à-la-fois évacuative, dérivative & révulsive, comme s'en explique le même FERNEL (a) en traitant de la saignée du bras du même côté dans la Pleurésie; & pour lui valoir ces trois titres, il ne faut que profiter de l'avis de M. WILLIS (b), si instruit d'ailleurs des bonnes maximes de pratique. Il avertit donc que dans les fièvres ardentes, dans les pleurésies & semblables affections inflammatoires, il faut éviter une erreur, qui est de faire de petites saignées: *Error non levis committitur, dum in quibusdam casibus sanguis nimis parcâ manu detrahatur in febre ardente, pleuritide, apoplexiâ, aliisque magnis morbis à sanguinis turgescentiâ, aut incurfu phlegmonode oriundis, vena-sectio diminuta semper plus officit quàm prodest.* Le célèbre Interprète (c) d'HIPPOCRATE donne à sa manière le même avis: *Sequitur non quamlibet vacuationem (vacuum) efficere, sed eam per quam inanitio fiat, &c.* Avec ces condi-

Exemples.

Moïen de
mettre la
saignée à l'a-
bri des dan-
gers de la dé-
rivation.

[a] Ibid.

[b] De Pleuritid. c. 9.

[c] Prosp. Martianus, 6, Epidem. §. 5. v. 17.

Saignée du
Bras préfé-
rable, à quel-
les condi-
tions,

Autorité de
Fernel dans
l'Ecole de
Paris.

tions, celles-là-mêmes qui sont sagement suivies dans l'Ecole de Paris; on doute que l'Auteur de la Préface trouve autorité auprès des Praticiens, pour s'opposer à la saignée du Bras pratiquée au sens de FERNEL, qui est celui de cette Ecole, puisque ses écrits se virent enseigner de son vivant; de sorte que c'est comme par ses mains qu'elle a pris forme. *Fernelius, vir singularis ac planè divinus, cujus admirabili genio id contigit, quod à multis saculis nulli quamlibet Erudito contigisse memini, ut, ipso vivo & vidente, Opera, quæ de universâ Medicinâ scripsit, in Scholis publicè legerentur, ejusque autoritas veterum scriptorum instar apud optimum quemque rei Medicæ Magistrum gravissimi esset ponderis & momenti* *. Il devient déplaisant pour un Maître de l'Ecole de Paris de se trouver en contradiction de sentiment avec celui de ses anciens, qui n'en trouva point de son vivant parmi les Sçavans de son siècle: ne seroit-ce pas une sorte de mépris pour un Pere Nourricier, *filios enutriti, ipsi autem spreverunt me* ?

XX. MAIS, dira-t-on, tout cela est fondé sur l'autorité des Anciens, dont l'Auteur de la Préface a eu la précaution de se défaire tout d'abord; mais peut-être aura-t-il conservé quelque égard pour un de ses Peres si respectable. En tout cas, M. WILLIS n'étoit pas de ces Anciens, & il décide contre les Arabes pour la saignée du Bras & du même côté: Voici d'ailleurs des raisons physiques qui pourront le ramener, car il ne laisse pas ignorer son goût là-dessus. L'idée qu'on donne dans

* *Scevola Sammartianus, Elog. Lib. I.*

le monde sur les *distances* d'entre les parties du corps humain, est grossière, & elle ne peut satisfaire que des esprits vulgaires; c'est pour- tant celle qui est dans l'intention de la Préface, puisque tout y prélude & s'y prépare pour la saignée du pied, par la vûe qu'on lui donne, que par parties distantes en matière de *révulsion*, on doit entendre celles que les yeux voyent les plus éloignées, comme le sont les pieds de la tête. La raison de FERNEL, tout ancien qu'il est, corrige cette notion triviale, que la bonne Anatomie & la plus moderne montre fautive. Cette raison est le *rectus venæ processus*, suivant lequel ce sçavant Médecin explique la révulsion d'une saignée qui passera pour *dérivative* dans l'opinion populaire, mais qui est *révulsive* étant bien entendue. Car ce nom de veine, si souvent pris dans les Anciens pour celui d'artere, désigne ici parfaitement l'artere elle-même; de sorte que la rectitude avec la veine qui en naît, est celle suivant laquelle Mrs WILLIS, PITCARN, FREIND, DE MOOR, & BAYLE expliquent la révulsion qu'opère la saignée du Bras, & celle qui se fait par la Jugulaire dans les maladies du cerveau ou des parties voisines. Bien plus, M. Freind fait observer *, que la Jugulaire est celle qui est plus dans le goût de la Médecine d'Hippocrate; & M. Bayle, ce fameux Physicien, M. Pitcarn, si éclairé en Géométrie, tous deux comme M. Freind expliquent la *révulsion* suivant la rectitude d'entre les Arteres qui portent le sang aux parties malades, & les Veines qui le rapportent: & c'est

Idée plus
juste sur l'esti-
mation des
Distances.

Rectitude
des Vaisseaux
expliquée à
la moderne.

* De Febribus.

Structure & direction
des Arteres
avec les Veines.

dans l'aboutissement des capillaires des veines avec celles des arteres, qu'on apperçoit la rectitude ou la direction naturelle de la Circulation du sang, depuis les extrémités des *Carotides* jusqu'à l'endroit où l'on picque la *Jugulaire*, ou la veine du Bras. Mais dans cette disposition l'on conçoit des *distances* aussi éloignées que seroit l'étendue de ces veines & de leurs capillaires, en les concevant sorties ou développées de leurs pelotons, qui sont des circonvolutions énormes, comme le confirme M. BIANCHI (a) d'après le célèbre M. BELLINI. Ce seroit des distances certainement immenses, s'il étoit possible de les mettre sous les sens; & ce sont pourtant réellement

Distances énormes des vaisseaux développés.

celles, qu'a à traverser & à parcourir le Sang que la saignée du Bras ou de la Jugulaire appelle; ces saignées deviennent par conséquent autant *révulsives*, que devient long le chemin que le sang doit faire pour passer des extrémités des Carotides dans celles des Veines, & de celles-ci jusqu'à l'endroit où l'on aura fait l'ouverture à la gorge ou au bras. Mais suivant le même principe de l'Anatomie moderne, il s'en faut bien que la saignée du pied soit simplement *dérivative* dans les maladies des Femmes. Ce n'est pas que ce ne soit encore une question en pratique, sçavoir si cette saignée doit être en bien des cas, de suppressions même ou semblables maux, autant privilégiée & aussi heureuse que l'insinué M.S.; question qui a été déjà touchée ci-devant (b), & qui pourra revenir encore ci-après. Mais en ne faisant que considerer l'étrange éloignement

Saignée du Pied dans les Femmes comment révulsive.

[a] Hist. Hepat.

[b] Dans la première Partie de cette Dissertation,

que l'on conçoit entre le *pied* & les *arteres uterines*, & imaginant déployé tout ce qu'il y a de vaisseaux entortillez à parcourir dans leurs differens contours, depuis l'*uterus* jusqu'au *pied*, il y aura certainement de quoi être content des distances exigées pour constituer une *révulsion*.

„ XXI. J'AI conclu que la saignée du bras étoit
 „ toujours *révulsive* à l'égard des parties in-
 „ férieures, qui reçoivent le sang de l'Aorte
 „ descendante „ *. C'est toujours le ton dé-
 cisif de M. S. ; mais la conclusion est-elle bien
 juste ? s'accorde-t-elle bien avec la distribution
 des vaisseaux, sur laquelle est fondé le Traité
 de l'Usage des Saignées, & avec les loix de
 la Circulation, qui doivent, comme on
 l'y a promis, applanir les raisonnemens qu'on
 feroit sur la *révulsion* ? Car, quelque tour que
 l'on fasse ici prendre à l'imagination, du moins
 doit-on convenir que pour obtenir la Révul-
 sion, il faut que l'effet de la Saignée puisse at-
 teindre le sang qui fait le mal, pour le déplacer
 de l'endroit où il le fait ; car c'est ce qui est ap-
 pellé *tractus Sanguinis*, c'est-à-dire, une sor-
 te d'attraction du Sang, hors de l'endroit où
 il est, vers un autre, par où, & où l'on veut
 le mener. Mais est-il possible d'imaginer, que
 l'effet de la saignée du bras puisse atteindre
 ou toucher un sang qui fait l'inflammation,
 par exemple, dans le bas-ventre, pour être
 amené vers l'endroit de cette saignée ? Car
 conformément à l'idée de FERNEL, la Révul-
 sion doit se faire en ligne directe de vaisseau
 à vaisseau, ce que les Anciens appelloient

Effet de la
 Révulsion,
 quel il est
 nécessaire-
 ment.

La veine du
Bras ne peut
être regardée
comme de
rencontre
avec l'Aorte
descendante.

Preuves Ana-
tomiques.

Antispasms, & ce que les Modernes * ci-
tez ci-dessus expliquent d'artere à la veine
congenère, c'est-à-dire, de l'artere où se
passe le mal dans la veine qui sort de ses ex-
trémitez, comme dans l'exemple de M. FREIND
des *Carotides* dans les *Jugulaires*. Mais peut-
on imaginer que l'Aorte descendante puisse
faire l'office de vaisseau de rencontre avec la
Veine du Bras ? La riche Anatomie qui ré-
gne dans tout le Traité de l'Usage des Sai-
gnées peut-elle faire voir, que dans le cas
marqué dans la Préface, l'Aorte descendante
viennne par quelque endroit s'aboucher avec la
Veine du Bras, pour faire entr'elles cette rec-
titude ou direction de vaisseaux, suivant la-
quelle se doit faire une vraie *révulsion* ? Les
ramifications de l'Aorte descendante commu-
niquent avec celles de la Veine Cave descen-
dante, auxquelles veines la saignée du bras
ne touche en aucune façon ; mais au contraire
les Veines du bras saigné sortent immédiate-
ment des Arteres Brachiales, celles-ci viennent
des Axillaires & Sous-clavieres, les Sous-clavie-
res enfin de l'Aorte ascendante ; ainsi le *trac-
tus* ou l'attraction de la saignée du Bras, se
fait du sang qui se porte des Arteres Sous-cla-
vieres au cerveau, où n'est point le mal, au
lieu qu'il est dans le bas-ventre, où il est por-
té par le sang de l'Aorte descendante, lequel
ne peut être attiré que dans les Veines de cet-
te région qui répondent aux extrémitez de cet-
te Aorte. Mal-à-propos donc & très-improprie-
ment traite-t-on ici cette saignée du bras de
révulsive, expliquée dans le sang de la circula

* *Pitcarn, Bayle, Freind.*

tion. Aussi les Anciens, mieux instruits sur la véritable idée de la Saignée, nommoient ces sortes de Saignées non *révulsives*, mais *aver-* Saignées
averfives ou
diversives.
sives ou *diversives*, *aversorias* ou *diversorias* (a). Ainsi se montre à découvert l'inexactitude de la décision de M. S., qui range à son gré toute saignée ou dans la classe des Révulsives ou dans celle des Dérivatives.

XXII. Il est d'ailleurs une sorte de Saignée qui paroît mitoyenne, & peut-être est-ce la plus anciennement pratiquée ou connue en Médecine. C'est l'*évacuative* prise en général, qui étant promptement & largement faite dans les grandes maladies naissantes, fait tout-à-la-fois Saignée éva-
cuative, son
explication. l'office de *révulsive*, de *dérivative* & de *diversive*; c'est qu'en rétablissant l'aisance & l'uniformité dans la Circulation, elle procure au Sang la facilité de s'échapper de près en près, & par ce moyen au loin de vaisseau en vaisseau; & ce sont des Révulsions & des Dérivations qui se passent secrètement dans les viscères; & par ces déplacements de sang ou d'humeurs se résolvent ou se dissipent toutes les menaces d'inflammations & de dépôts qui se préparoient. Cette manœuvre naturelle est l'*autocratie* de M. STAHL, ou plutôt de la Nature, Autocratie,
ce qu'elle
fait. parce que par ces dégagemens remise à elle-même, & redevenue maîtresse de ses mouvemens, elle les redresse en les rétablissant dans leurs directions: Est-il *dérivations* ou *révulsions* plus efficaces & plus salutaires? Aussi furent-elles celles par lesquelles les anciens Médecins d'après *Hippocrate*, égorgeoient si promptement & avec tant de succès les plus grandes Grandes Sai-
gnées.

* Vide *Vander Linden*, Select. XIII. p. 398.

maladies , qui cédoient d'autant plutôt & plus aisément à ces évacuations promptes & énormes , qu'elles étoient plus *aiguës* ; car c'étoient précisément celles-là où réussissoient mieux leurs grandes saignées.

Idée de la Révulsion. XXIII. DE ceci l'on doit conjecturer du fond que l'on peut faire en Pratique sur les idées de *révulsion* que l'Auteur voudroit établir ; parce qu'elles s'accordent aussi peu avec les loix de la Circulation , telles qu'il les explique , qu'avec les règles , les notions & les manières de l'ancienne pratique , qui doivent être des modèles : Car on y apperçoit que la Saignée ne devient point utile précisément , parce qu'elle est *révulsive* ou *dérivative* dans l'intention de l'art ou du Médecin ; mais parce qu'étant renduë promptement & largement *évacuative* de toute la masse du sang , elle occasionne des déplacemens de sucs ; & ce sont ces déplacemens qui deviennent des *révulsions* ou des *dérivations* telles qu'il convient qu'il s'en fasse pour le rétablissement de la santé , en remettant tout dans son équilibre ; parce qu'elles rétablissent tous les sucs , chacun dans leurs places qu'ils reprennent , & toutes les *sécrétions* dans leurs lieux où elles rentrent.

Le Traité des Saignées change les principes. XXIV. ON ne peut donc n'être point alarmé du danger où la doctrine du Traité de l'Usage des Saignées va mettre toute la Médecine ; parce qu'elle en change les principes , qu'elle en altère les notions , enfin qu'elle en étrange les faits de pratique les plus authentiques. En effet, l'idée de *dérivation* qu'on y donne , n'est encore ni exacte , ni dans le goût de la saine pratique. “ La saignée *dérivative* „ *ve* (nous dit-on) ne doit être mise en

usage, que quand il s'agit d'appeller une plus grande quantité de sang dans les parties voisines. Mais cette idée ne fut jamais celle de la *dérivation*, que quand la *dérivation* concourt avec la *révulsion*, parce que celle-ci attire en effet le Sang en plus grande quantité vers l'endroit de la saignée pour la rendre *révulsive*. A cela près, la notion précise de la Dérivation en fait de pratique, c'est celle de l'évacuation immédiate du sang qui occupe la partie malade; évacuation qui se fait ou par la lancette, comme lorsqu'on fait une saignée du bras même où sera une paralysie (coup de pratique qui fut tenté sur le célèbre M. MALPIGHI dans sa dernière maladie,) parce que les habiles Praticiens savent en effet la placer à propos & souvent avec succès. C'est encore une dérivation, lorsqu'on ouvre une *varice* ou bien une *hémorroïde*, manière de Saignée qui est d'usage & véritablement *dérivative*. C'en est encore une, lorsqu'on applique des *ventouses* scarifiées sur la partie où est le mal, ou dans son prochain voisinage; sorte de saignée tant commune parmi les anciens Méthodiques, & qui est encore aujourd'hui usitée parmi des Nations entières, chez qui elle tient lieu de nos saignées. Enfin l'application des *sang-suës* sur des hémorroïdes ou sur quelque tumeur dont on veut évacuer le sang qui y croupit, est encore une espèce de saignée véritablement *dérivative*, de l'aveu de tous les Médecins jusqu'à nous. Car, pour en avertir de bonne heure, & par-là abbréger bien des réponses, qu'on auroit à faire aux idées des saignées *révulsives* & *dérivatives*, dont est tout semé le Livre de l'Usage des Saignées,

Dérivation
mal expliquée.

Véritable
idée de la
Dérivation.

Exemples.

La saignée
du Pied n'est
pas l'unique
révulsive.

La saignée
du Bras re-
connue &
prouvée ré-
vulsive.

Saignée du
Pied en quoi
révulsive
dans les ma-
ladies des
Femmes.

l'on doit observer dès ici, que l'Auteur préoccupé uniquement de son système sur la Saignée du Pied, laquelle fait l'unique objet de son travail, n'est attentif dans son Livre qu'à insinuer que cette saignée est l'unique *révulsive*, sur-tout par rapport au Cerveau. Mais cette opinion lui est singulière; puisque la saignée du Bras dans FERNEL, comme parmi les Médecins avant & après lui, a toujours tenu lieu de *révulsive* dans les affections inflammatoires du Cerveau, & en pareils maux des parties supérieures. L'Anatomie moderne confirme cette notion entre les mains & sous la plume de M. FREIND, car il explique comment se fait la *révulsion* par la saignée du Bras & de la Gorge dans des affections *soporeuses-inflammatoires*; & l'on voit dans tout l'Ouvrage de DE MOOR sur les maladies du Cerveau, que la saignée du Bras est celle qu'il emploie toujours, sans presque parler d'autre saignée, même de la Gorge, que pour les négliger, en disant que les vaisseaux ordinaires lui suffisent, *mibi satisfaciunt vena secari solita* *.

XXV. PAR une suite du même préjugé que l'Auteur répand sur la doctrine des Saignées, il traite absolument de *dérivative* celle du pied dans les Femmes. Mais quel inconvénient de la reconnoître, telle qu'elle est véritablement, pour *révulsive*, par les mêmes raisons que M. Freind accorde le mérite & le titre de *révulsion* à la saignée de la Jugulaire dans les maladies du Cerveau? Car c'est un sang attiré vers le pied suivant la rectitude des mêmes vaisseaux, d'un endroit aussi éloigné de celui où se fait la saignée, que la distance qu'il y

* Ubi sup. p. 249.

entre les vaisseaux d'où l'on tire le sang, jusqu'à l'extrémité où se fait la saignée ; & en tout cela se trouve la vraie idée de la *révulsion*, qui doit se faire au loin , & suivant la rectitude des mêmes vaisseaux. C'est pourquoi pour rendre *dérivative* l'évacuation du sang qu'on vuide en certains cas de leurs maladies , d'aussi près qu'il est possible de l'endroit d'où l'on voudroit le déplacer , on le fait en appliquant des *sang-suës* au fondement ; & cette pratique n'est point inutile , lorsque toutes les révulsions précédentes n'ayant pas produit le dégagement qu'on en attendoit , l'on tire par cette manière du sang des vaisseaux qui sont le plus en rapport immédiat avec la partie voisine (l'*Uterus*) qu'on veut débarrasser. C'est l'idée que nous donne M. BIANCHI (a) de la manière dont on procure des *dérivations* en appliquant des *sang-suës* dans ces endroits : car quelque préjugé qu'on inspire dans la Préface contre ce sçavant Médecin-Anatomiste , on ne craint point ici de le proposer pour un Auteur autant sûr en Pratique , qu'il y en ait parmi ceux qui ont orné leur Médecine de démonstrations Géométriques ; parce qu'il a fondé la sienne sur les observations constatées par l'usage & le témoignage d'anciens Praticiens. Cette complaisance n'est point dans le goût de M. S. ; car après l'abjuration qu'il a faite tout d'abord de l'ancienne Médecine , il a soin d'en renouveler le souvenir dans la suite de son Ouvrage , par la déclaration qu'il fait (b) dans une note exprès en ces termes : „ On voit assez que nous n'attachons pas à

Evacuation
du Sang dé-
rivative.

Raisons
d'en croire
à M. Bianchi

(a) Hist. Hepat. p. 840.

(b) Pag. 4.

M. S. se déclare de plus en plus contre les anciens Praticiens.

„ ce terme (*dérivation*) la même signification que les Anciens. „ Après donc un tel aveu, l'on ne doit plus s'étonner pourquoi il décrie si impitoyablement la doctrine & les sentimens de M. BIANCHI; puisqu'autant qu'il méprise les Anciens, autant M. Bianchi s'attache-t-il à leurs idées en matiere de pratique; conservant même de l'indulgence pour leur style & leurs expressions: *In hoc gravissimi Scriptoris* (c'est FERNEL) *loco, plurima annotanda sunt, quæ vetustiori stylo discussa, ad nostram Problematis expositionem luculenter quadrant, ac memoratum Galeni placitum admissum confirmant* *. Et c'est ainsi qu'en même temps que l'autorité de GALIEN est tant

Fernel loué par les Etrangers, négligé par M. S.

La question de la Révulsion est la même dans M. Bianchi, que dans le Traité des Saignées.

négligée en France, & celle de FERNEL dans Paris par un Docteur de cette Ecole, les sentimens de ces grands hommes sont adoptez à Turin, & égaiez (*quadrant*) par un Médecin de cette Ecole à la doctrine des Géomètres; & cela dans la matiere même qui fait celle du Traité de l'Usage des Saignées, puisque le Problème dont parle M. Bianchi roule précisément sur la question ici agitée sur la Révulsion & la Dérivation, sur laquelle (au grand déplaisir de M. S.) M. Bianchi trouve que la solution du Problème Géométrique quadre avec les sentimens de Galien & de Fernel, dont il n'a point honte de s'honorer.

XXVI. MAIS l'inconvénient de voir ainsi la Pratique défigurée dans ce Traité, en fait appréhender un autre; car cette Médecine passant sous un nom de réputation parmi les jeunes Médecins, va remettre la Pratique à la discrétion du premier venu; ainsi chacun s'autorisera à

* Ibid. p. 843.

suppléer du sien , à inventer , à changer même tout ce qui l'incommodera dans les Anciens, pour donner du poids à une *hypothèse* de génie & d'imagination : Ne sera-ce pas-là une *décadence* de la Médecine ? fut-il en effet une *Décadence* marque moins équivoque de dépérissement, de la Médecine. que de perdre des droits certains , pour s'amuser à des avantages arbitraires & en espérances ?

Autant donc que le progrès de la Médecine consiste en nouvelles acquisitions , que savent ajouter aux anciens domaines ceux qui en sont les sauve-gardes ; autant tombe-t-elle en *décadence* , quand , en lui faisant perdre du terrain qu'elle avoit gagné pendant des milliers d'années , on la soumet à un nouveau gouvernement ou à de nouvelles loix ; car rien ne mène tant à la *décadence* que le mépris des anciennes loix : *remoto Carthaginis metu , non gradu , sed precipiti cursu à virtute descitum , ad vitia transversum , vetus disciplina deserta , nova inducta* (a), &c. Telles sont celles que l'on fait donner ici à la Pratique par la Géométrie. Est-il un pronostic plus disgracieux pour le Traité de l'Usage des Saignées , sorti des mains d'un Médecin de Paris ?

Raisons.

XXVII. LA saignée de la Jugulaire dans le parti qu'a pris M. S. de ne compter pour *révulsive* que la saignée du Pied , auroit dû recevoir échec dans le système qu'il essaie d'établir ; mais la grace d'être conservée parmi les *révulsives* d'un ordre inférieur lui est méritée par un tour d'imagination. Cependant les raisons que lui prête l'Auteur (b) sont bien différentes de celles de M. FREIND , qui a ex-

Grace faite à la saignée de la Jugulaire.

(a) *Velleius Paterculus* , p. 17.

(b) Voyez la Préface , sur la fin,

pressément traité de *révulsive* la saignée de la Jugulaire. On laisse ici ignorer au Public ces raisons, qui sont si sçavamment détaillées par l'Auteur dans l'endroit cité * ; feroit-ce pour lui dérober les jours qu'il pourroit en tirer, au préjudice du Traité de l'Usage des Saignées ? Car ce n'est point en prononçant hardiment que ce Sçavant établit ou confirme

Maniere de le titre de *révulsion* à la saignée de la Gorge ;
 preuves pour il le prouve par des réflexions bien contraires
 affûter la au nouveau système, & qui auroient pû inf-
 Révulsion à pirer sur ces matieres des notions différentes
 la saignée de de celles dont on veut prévenir le Public dans
 la Jugulaire. ce Traité. En effet, tout y est de génie ou

Expressions
 magistrales
 de M. S.

prouve a soin de distinguer l'usage qu'on
 doit faire de chaque saignée dans la pratique
. . . . en marque les cas particuliers . . . en fixe
les droits respectifs. Mais, n'en déplaise à M.
 S., tout cela étoit fait avant le Traité des Sai-
 gnées, & se trouvoit confirmé par les Prati-
 ciens anciens & modernes, sur des faits de
 pratique : mais ceux-ci sont la base de leurs rai-
 sonnemens géométriques, qu'ils font servir
 à la Médecine ; & M. S. au contraire, faisant
 la servante de la maîtresse, soumet la Méde-
 cine à la Géométrie, & se propose de lui fixer
 par elle, ce qu'elle a à faire, pour l'ordre
 qu'elle doit suivre dans l'usage des Sai-
 gnées.

XXVIII. VOILA l'objet de la premiere
 partie de l'Ouvrage de M. S. : Il auroit, dit-
 il, souhaité pouvoir s'en tenir là, mais que

* *Freind*, de Febribus.

malgré lui il a été engagé à discuter les raisons que M. Hecquet a proposées, &c. Mais pour-
 quoi me nommer où je ne suis point nommé? d'ailleurs est-ce un conseil, est-ce un ordre que
 suive ici M. S.? seroit-il aux ordres de quel-
 qu'un? Du moins ne pourra-ce point être une
 mauvaise volonté contre moi; car, outre que
 je n'ai jamais manqué à la considération res-
 pectueuse que je lui dois & qu'il mérite, par
 quel endroit aurois-je pû le désobliger? éloi-
 gné d'ailleurs autant que je l'ai toujours été, &
 souhaité de l'être (fut-ce raison, fut-ce inclina-
 tion) des hautes & brillantes occasions, qui
 m'auroient autant confondu qu'elles ont ho-
 noré M. S. C'est donc, ne lui en déplaise,
 une entreprise contre moi qu'il attaque sans su-
 jet. Car pourquoi prendre pour lui ce que j'ai
 écrit dans le Livre des Observations contre un
 abus méthodique des Saignées du pied, & des
 Purgations émétiquées, réitérées les unes & les
 autres, sans d'autres raisons, sinon qu'il faut
 ainsi les pratiquer au commencement des pe-
 tites-Véroles & de semblables grandes mala-
 dies? Ai-je eu l'impertinence ou la témérité
 de le nommer aucunement, ou quelqu'un de
 ses partisans? Pouvois-je croire qu'une prati-
 que de cette sorte lui étoit en propre? qu'il
 en étoit amoureux jusqu'à s'en déclarer le
 protecteur? Je le prie au contraire d'être bien
 persuadé, que jamais je n'aurois écrit contre
 cette Médecine, s'il s'en étoit déclaré plutôt
 l'Auteur; persuadé, comme j'aurois bien vou-
 lu l'être, qu'un Médecin de sa réputation avoit
 des raisons supérieures, sur lesquelles certai-
 nement je me serois imposé silence. Pourquoi
 donc favoriser une Médecine qui peut gâter

Prétendues
 raisons de
 M. S. pour
 m'attaquer.

Mes senti-
 mens pour
 lui.

J'ai attaqué
 des abus, &
 non des per-
 sonnes.

Mauvais
exemples
que j'ai vou-
lu arrêter.

les esprits des jeunes Médecins, encore novices en pratique, & passer avec eux aux autres Médecins des Provinces où ils vont? Car s'entendant dire qu'à *Paris*, dont les Provinces copient les modes, la saignée du pied, affortie comme ci-dessus dès les premiers commencemens des petites-Véroles & des Fièvres malignes, est aujourd'hui la pratique authentique, autorisée même par des Médecins accréditez, sans autre examen, sans choix, sans étude, & sans distinctions, cette pratique devient pour eux une règle constante, & cette prétendue règle a fait périr un millier de malades entre les mains de ces malheureux abusez; & c'est ce qu'on tient de bon avis ou de relations fidèles des Provinces.

M. S. se
montre Chef
de la nou-
velle prati-
que de la
Saignée du
Pied.

XXIX. VOILA où j'en étois; mais sur ces entrefaites M. S. paroît sur la scène pour se montrer le Chef de cette nouvelle Médecine, sans que je me fusse jamais attendu de le voir se si mal situer. J'avois bien soupçonné, que dans un tems où la Saignée du pied étoit en faveur, quelque jeune Médecin se seroit élevé pour prendre sa défense; il me revenoit même qu'il se formoit dans Paris un atelier de jeunes Physiciens qu'on disoit employez à un Ouvrage de Médecine; mais on n'y mêloit aucun Praticien; d'ailleurs quelque Sçavant que ce soit peut bien illustrer son Cabinet de la conversation d'une compagnie de Sçavants: ainsi tout cet appareil d'érudition ou de guerre littéraire ne pouvoit, ce me semble, regarder absolument un ouvrage de pratique en Médecine. Trois ans donc (ce qui auroit été assez de tems attendre sur le pré) se sont passés sans que personne ait paru. Mais voilà,

lorsque je n'y pensois plus , & qu'au contraire
 je mettois absolument désoccupé de ces matie-
 res en me retirant de dessus le pavé de Paris,
 que M. S. se montre & me provoque , en
 me nommant dès sa Préface , à rentrer en lice.
 Oserois-je dire comme cet illustre Mort (a),
 qui se vit malgré lui rappelé de l'autre Mon-
 de, *quare inquietasti me ut suscitarer*. M. S.
 devient donc agresseur à mon égard, moi
 qui ne lui disois rien ; & ma Réponse me
 devient le titre d'une Défense la plus légitime
 & la plus innocente , parce qu'elle est nécessai-
 re. A mon tour cependant je le prie de re-
 prendre le compliment dont il me gracieu-
 soit (b) par politesse, mais qui lui est dû à
 plus juste titre ; *que la réputation de son nom,*
connu par tant de brillants endroits, ne me per-
met pas de négliger de répondre à ce qu'il ap-
pelle la solidité des principes sur lesquels il
se fonde ; parce qu'il me paroît *que la sûreté*
de la pratique de la saignée du pied , qu'il
recommande , n'est pas aussi grande, ni aussi
solidement établie qu'il convient à une mé-
thode , qui doit être celle de conserver la vie
des hommes ; & une telle pratique est moins
pardonnable dans un Docteur de la Faculté
de Médecine de Paris. D'ailleurs, à en juger
par l'annonce qu'il nous fait dans sa Préface,
que malgré lui il a été engagé à discuter les
raisons que j'ai , dit-il , proposées depuis peu
(il y a pourtant des années) contre l'usage de
la Saignée du Pied , il me donneroit à craindre
que quelques suggestions secretes contre moi
l'auroient engagé dans ce dessein , d'autant

Il se rend
 à mon aggres-
 seur.

Méthode
 indigne d'un
 Médecin de
 Paris.

[a] Samuel , Reg. Lib. I. cap. 18. v. 15.

[b] Préface.

Le Livre des Observations n'est pas pour opposer des raisons à des raisons, mais une bonne pratique à une mauvaise.

Moyen d'autorisation en Médecine.

plus qu'un Médecin aussi occupé que M. S. & accoutumé à mettre mieux son tems à profit, ne se seroit point porté à l'employer dans cet Ouvrage en pure perte. En effet, sont-ce mes raisons qui font l'objet du Livre des Observations? Le maintien tout seul de la bonne Pratique autorisée par la guérison des Malades en est la fin, & les raisons que j'y ajoute ne sont que pour me faire entendre; que si elles satisfaisoient mal les Physiciens de M. S., il ne falloit point un Livre si long-tems travaillé que celui-ci, il ne falloit que les laisser tomber en les méprisant, ou bien en ruiner le fond, en faisant voir qu'on ne s'éloigne dans le Traité nouveau des Saignées de la pratique que je défends, que parce qu'elle a été plus infidèle que celle qu'on y substitue; s'inscrivant en outre en faux contre les titres d'authenticité que je donne à la mienne: faisant enfin contraster la nouvelle pratique du Traité des Saignées avec celle que je protège, en montrer quelque mention, quelque vestige, quelque ombre dans la Médecine Grecque, Arabe, Latine, d'aucun País, d'aucune Faculté, depuis qu'il s'en est érigé pour la Médecine; tout ceci fondé en preuves suivies, en succès multipliés, ou anciens ou aujourd'hui avoués du Public; car voilà comment on autorise une Pratique en Médecine. A ces conditions, un Ouvrage contre le Livre des Observations devenoit nécessaire; car c'étoit ajouter à la Médecine, à qui, suivant les réflexions de bons Auteurs, il manque encore tant choses *. Ce n'est pas même trop exiger

* Vid. *Furstenau*, *Desiderata Medicinæ*; *Bagliui* de iis quæ desiderantur in Medicina.

de M. S. , puisqu'il s'engage lui-même à *marquer les cas particuliers des Saignées & d'en fixer les cas respectifs*. Le sage M. SYDENHAM se proposoit une aussi sublime vûë ; mais ce n'étoit qu'après forces observations réitérées en pratique, qu'il vouloit la remplir. Pourroit-ce être par le même moien qu'on fixeroit ici l'usage des Saignées, en particulier de celles du Pied accottées d'*émétiques*, de *kermès*, dès les premiers momens présents ou soupçonnez de petite-Vérole, de Fièvre maligne, &c ? Car quand bien même ce systême auroit été aussi heureux que la pratique de M. Sydenham, il est encore si neuf, qu'il ne seroit pas possible de l'appuier sur un nombre bien ample d'heureux événemens. Car M. Sydenham avoit sept années de succès suivis, sur lesquels il pouvoit fonder sa méthode de guérir les petites-Véroles ; paroît-il prouvé que M. S. puisse persuader la Médecine & le Public d'un pareil nombre d'années & de succès en petites-Véroles ? si l'on fait réflexion, que souvent plus on voit de malades moins on suit de maladies, sur-tout de petites-Véroles, où les Médecins des Grands ne sont souvent appellez qu'à la dérobée ou en consultation.

Nouveauté
de la prati-
que du Trai-
té des Sai-
gnées.

XXX. MAIS je dois dès ici un remerciement à M. S. , pour la bonté qu'il a de se monter sur un *ton* si obligeant pour moi *, & j'ai l'honneur de me presser à lui rendre cet hommage, dans la confiance où *me met* son espérance de *n'en point sortir*. Je m'entends cependant dire de plusieurs endroits, qu'il s'est monté un peu trop haut, & qu'il lui échappe de

M. S. me
promet plus
de bonnes

* Voyez la Préface, sur la fin.

manieres , plus d'une fois de *détourner* dans la suite de son
qn'il n'en a. Ouvrage. De ma part, je lui jure une fidélité à
garde par la toute épreuve, à distinguer toujours soigneu-
suite.

sement son opinion de sa personne ; de - sorte
que, sans jamais sortir des égards respectueux
que je conserverai pour lui, je ne m'attaque-
rai qu'aux dangers que son opinion introdui-
roit dans la Pratique.

Jugement
hazardé de
M. Winslow.

XXXI. Au surplus, il mérite que je le tien-
ne quitte d'avance, sur tout ce qu'il avancera
déformais contre moi, s'il tient la parole que
M. WINSLOW, son Approbateur, donne pour
lui au Public ; car il l'assûre, *que l'Auteur met*
ce point de l'Usage des différentes sortes de Sai-
gnées dans la même évidence, qu'HARVE'E a mis
celui de la Circulation, faisant voir par les
loix que la nature suit dans l'un, celles qu'il faut
suivre dans l'autre. Voilà donc M. S. du pair
pour le moins avec HARVE' ; toute la Méde-
cine, l'Angloise en particulier, conviendra-
t-elle de cette exaltation ? Il seroit déplaisant
pour un Censeur Royal, chargé de l'intérêt du
Public, dont il est le dépositaire, de pouvoir
être convaincu, d'avoir donné plus à l'inclina-
tion qu'à la vérité. Cependant une premiere ré-
flexion détruit ce tant magnifique témoigna-
ge, dont elle fait encore voir moins l'exage-
ration que le faux. Car quelle inégalité entre
la production d'esprit de M. SILVA, compa-
rée à la découverte de fait d'HARVE' ! Celle-ci
est fondamentale en Médecine, parce qu'elle
y a apporté une connoissance qui lui man-
quoit, & sans laquelle on n'alloit qu'à tâtons
dans celles du mouvement du Sang, & de la
distribution de ses suc, & sur cela elle a éclai-
ré la Médecine au point de lui lever des dou-

Fausseté du
parallele de
M. S. avec
Harvé.

tes, dont sans elle il lui étoit impossible de sortir; la découverte de M. S. apporte-t-elle rien de semblable en Médecine? en étoit-t-elle moins habile avant qu'elle se soit montrée? ses succès étoient-ils moins heureux, moins assurés, moins fréquents? A quoi vient donc remédier le Traité des Saignées? où en est la merveille? Son invention annonce des essais à faire, qui n'ont de certitude qu'autant que les calculs dont on les fait dépendre auront des rapports bien sûrs avec les effets de cette nouvelle Saignée: Nouveauté par conséquent qui relève aussi peu la Médecine, que celle d'HARVE' l'a illustrée & son Auteur par l'importance de sa découverte. Car celle-ci a apporté en Médecine une vérité à toute épreuve, même pour les plus incrédules, au lieu que la prétendue découverte de M. S. ne présente que des conjectures neuves ou arbitraires, pour assurer un fait de pratique le plus important en Médecine, qui perd d'abord autant de sa certitude déjà acquise, que M. S. n'appuie son dogme que de raisonnemens plus fondez en imaginations, qu'en usage ou en faits. Ainsi, n'en déplaise à M. WINSLOW, le Livre de M. S. a encore autant de chemin à faire pour pouvoir être mis en parallèle avec la découverte d'HARVE', qu'il y a de distance entre une vérité connue & une conjecture naissante ou récemment imaginée. Les deux autres Approbateurs Messieurs GEOFFROY & CLUSCARD portent la flatterie aussi loin. Car, comme si le grand ouvrage de M. BELLINI sur la Saignée, dont il développe l'étiologie avec la plus exacte précision géométrique, à son ordinaire, & encore sa dissertation sur la même matière &

Raisons de
cette fausseté.

Jusqu'où
s'oublient
les deux au-

tres Appro-
bateurs.

Ils veillent
mal au main-
tien de la
Doctrine de
leur Compa-
gnie.

dans le même goût à la fin de son *Traité du Cœur*, étoient non venus ; encore , comme s'il falloit compter pour rien ce qu'à écrit expressément sur la *révulsion* M. FREIND, & depuis lui M. BIANCHI, l'un & l'autre suivant les principes de la Géométrie & les loix de la Circulation ; ces deux Approbateurs s'oubliant sur leur érudition, taxent *d'obscurité & d'ignorance* la Pratique de la Médecine jusqu'au tems, que nous vient le *Traité de l'Usage des Saignées*, comme si avant *l'Auteur de ce Traité* personne ne les avoit développées avec *autant de netteté*, quoiqu'il manque à cette netteté de rien prouver de ce qui est en question. Ils n'ont point craint en conséquence de conclure ainsi à la face de la Faculté de Paris, dont ils sont en cette occasion les Tuteurs : *Nous serons par-là en état d'agir plus sûrement dans l'usage de ce remède..... que ce Traité leve tous les doutes que nous pouvions avoir..... qu'il achève d'éclaircir & de fixer un des points les plus importants de la pratique.* Voilà le langage de deux Médecins de la Faculté de Paris, qui oublient en faveur d'un Ami qu'ils veulent gracieuser, que la Faculté (dont ils ont juré de défendre la discipline & l'honneur) s'est fixée sur *ce point important* depuis deux cens ans ; que l'on y sçait depuis ce tems à quoi s'en tenir sur l'usage des Saignées, & par conséquent que l'Auteur du *Traité des Saignées* vient trop tard pour rien apprendre là-dessus à la Faculté de Paris, qui donne des modèles de Pratique, mais qui n'en reçoit point.

XXXII. A QUOI donc se réduit la valeur du Livre entre les mains de ses Juges, &

qu'approuvent-ils ? Auroit-on dû voir s'ébloüir à la lueur de quelques rayons géométriques deux Médecins de la Faculté de Paris, tandis qu'un Médecin étranger, scavant certainement en Géométrie, après avoir solidement & géométriquement raisonné sur la matiere de la *révulsion*, en revient, pour la confirmation du Problème qu'il résoud, à la décision de FERNEL. *Hanc meam Dissertationculam* (car c'est ainsi que ce grand Praticien parle de ses Ouvrages) *absolvam, nostram hanc Problematis solutionem ad Fernelii verba, paucula quidem sed gravissima, contrahens* *. Ainsi sur un point décidé dans la Faculté de Paris depuis deux cens ans, un Médecin étranger en revient, dans la personne de Fernel, à la décision de la Faculté, & deux Médecins de la Faculté oubliant sa doctrine là-dessus, se fixent par le Traité des Saignées, quelle comparaison ! Au surplus, que ces deux Messieurs les approbateurs d'une pratique de la Saignée, qui leur paroît injustement ou déraisonnablement combattue dans le Livre des Observations, & par son Auteur, qui pour cela leur paroît trop épargné par M. S. ; que ces deux Messieurs, dis-je, permettent qu'on leur demande ce qu'ils pensent donc de BRIS-
Ils se laissent ébloüir à de fausses lueurs.
Ils rendent moins de justice à la Faculté, qu'un Etranger.
Les Approbateurs ont dû connoître Brissot.
 sot, que M. S. blâme nominémenr ? Ont-ils pû ou dû ignorer qu'il étoit Médecin célèbre dans la Faculté de Médecine de Paris ? M. S. le leur dit. C'est donc au vû de leurs Confrères, au vû de leurs Anciens, qu'ils le laissent maltraiter sous leurs yeux dans la Préface du Traité des Saignées. Mais encore ont-ils pû

* Bianchi, Hist. Hepat. p. 842.

Et la Faculté dans sa personne.

ignorer que les Praticiens qui sont entrez depuis BRISSOT dans la doctrine sur la Saignée contraire à celle des Arabes, & lesquels M. S. considere si peu, ont été les Maîtres les plus célèbres qu'ait eu l'Ecole de Paris? *Arabum opinioni favit Curtius, quam pugnavit Brissotus, quam hodie sequitur Schola Parisiensis* *. Voilà pourtant sur quoi ces deux Messieurs chargez du maintien de la bonne doctrine de Médecine dans la Faculté, & qui leur a fait l'honneur de s'en reposer là-dessus sur leur habileté & sur leur reconnoissance, s'oublent au point de trouver M. S. trop mesuré dans des réponses piquantes à tout le moins, ou déso-bligeantes pour un Docteur de la Faculté, qui en revendique l'honneur & les sentimens dans le Livre des Observations, parce qu'il les trouvoit dangereusement alterez & changez même dans la doctrine que contient le Traité des Saignées. Car, que l'esprit de M. S. se fut exercé à employer la Géométrie pour prouver les effets de la *révulsion* pratiquée comme il a été décidé du tems de BRISSOT, & pratiquée depuis lui dans l'Ecole de Paris, ç'aurait été un M. BELLINI dans notre Compagnie, dont ces Messieurs n'auroient pû trop exalter l'Ouvrage : Mais dès qu'ils ont dû trouver M. S. si contradictoirement opposé à la Faculté dans la personne de BRISSOT, & dans celles de nos anciens Maîtres, il ne convenoit ni à leur équité, ni au titre de Confraternité, d'inspirer de la mauvaise humeur à M. S. contre un Docteur de leur Ecole, qui n'a sur son compte que de se tenir attaché à la doctrine de nos Peres.

Leur injustice à mon égard.

* *Riolanus Patet, de Morb. Pulmon. p. 180.*

XXXIII. VIENT ensuite la première Partie de l'Ouvrage : elle est composée d'onze Chapitres, sans compter celui qui en fait le prélude ; mais pas un ne touche le point fondamental de la question, & tous prouvent ce que tout le monde sçait. Car qui douta jamais de l'utilité de la Saignée en général, & de M. S. est en particulier de celle du Pied, même dans la petite Vérole ? Ignore-t-on dans la Faculté de Paris la science des occasions, *temporum opportunitates*, qu'on y a apprise d'HIPPOCRATE & de GALIEN, & que nos Maîtres nous ont transmise pour l'usage des Saignées ? Et pour ce qui regarde les raisons physiologiques des succès des Saignées, nos Docteurs les ignorent-ils, instruits aujourd'hui autant que personne des loix de la Circulation & de leurs rapports avec celles de la Géométrie ? Ils n'avoient donc rien à apprendre là-dessus. Mais une nouvelle doctrine pour la Faculté, c'est que la Saignée du Pied soit non utile, mais nécessaire dans la petite Vérole ; non quelquefois, mais toujours ; non dans la suite de la maladie pour en réprimer quelque accident, mais dès les premiers commencemens, avant même qu'elle commence ; car la moindre conjecture d'une petite Vérole à naître suffit pour autoriser la Saignée du Pied, non-seulement réitérée près-à-près, mais accompagnée dans les intervalles d'*émétiques*, de *purgations*, de *kermès*, d'*apozèmes* ; & tout cela sur la foi d'un nouveau Système, parce qu'en effet il ne faut pas moins que de la Foi pour croire à un Dogme si étonnant. Voilà donc pourquoi il a fallu bâtir un Traité d'une telle Saignée du Pied, pour la justifier dans le Public ; car c'est là-

Le Livre de M. S. est toujours hors de la question.

Etrange doctrine de ce Livre.

L'Auteur
du Livre des
Observa-
tions ne pen-
se que com-
me la Facul-
té.

contre que s'est récrié le Livre des Observations, &c. parce que l'Auteur n'a reconnu dans cette Médecine rien de celle qu'il a puisée dans la Faculté, & qu'il pratique depuis 45. ans ; qu'il n'y a pas apperçu les sages maximes, qu'il a apprises pour l'usage des Saignées, des sçavans & sûrs garans citez ci-dessus, & sortis pour la plûpart de cette illustre Ecole, dont les sçavans Maîtres d'aujourd'hui sont d'habiles Copistes & de fidèles imitateurs.

XXXIV. AU RESTE, si je suis entré dans quelques détails sur la Préface, ce n'est que parce que s'y font sentir à chaque page les vûes de l'Auteur, pour prévenir ses Lecteurs & les induire dans ses sentimens, sans cependant leur habiller sa Saignée du Pied, telle qu'elle se pratique chez les malades ; car c'est-là la Médecine à la tête de laquelle il se montre, dès qu'il combat le Livre des Observations, qui n'en veut qu'à ce prodige en pratique. Mais après cette précaution, en ne m'attachant dans la suite du Livre qu'à ce qui intéresseroit la saine Pratique, je laisserai à l'Auteur tout l'honneur dû aux curieuses connoissances dont il orne la Théorie de la Médecine, car chacun s'explique comme il peut ; uniquement occupé de ma part à revendiquer à la bonne Médecine, sur-tout à celle de la Faculté nôtre Mere, la sûreté qu'elle y a acquise entre les mains de tous les grands Hommes, qui font aujourd'hui nôtre gloire, comme ils sont nos modelles : non qu'on prétende qu'ils aient trouvé tout ce qui manquoit à la Médecine jusqu'à eux, puis qu'après de sages discussions & des délais de prudence, ils ont adopté en

Liberté sur
la maniere
de raisonner,
non de Pra-
tique.

Pratique même toutes les connoissances & les remèdes capables à tous égards d'enrichir la Médecine ; mais en bâtissant toujours , suivant l'avis d'HIPPOCRATE , sur ce qui étoit sûrement établi , *via inventa est*. En marchant sur leurs traces , l'on se tient en défiance contre toute nouveauté , qui sans cela est profane en Pratique ; & dans cette vûë on s'élèvera contre tout ce qui iroit au renversement de celle de nos Peres , que la sagesse a trouvée , que l'usage a confirmée , que tant de grands Auteurs ont enseignée , enfin que tant de célèbres Ecoles ont adoptée. Est-ce qu'un fol amour pour l'Antiquité ayant fait de nous d'insensés admirateurs des Anciens , nous feroit croire que la Nature épuisée à donner de grands hommes aux anciens tems , cesseroit d'en donner dans le nôtre ? Tant s'en faut ; car , sans en chercher au loin , l'Auteur qui nous parle est une preuve sensible de l'esprit qui se trouve dans nôtre siècle : *Sum ex iis qui mirer Antiquos , non tamen , ut quidam , temporum nostrorum ingenia despicio ; neque enim lassæ & effœta Natura , ut nihil jam laudabile pariat* (a). Mais persuadez qu'il se trouve dans les Anciens bien plus de choses à imiter qu'à réprover , *multò plura reperiuntur apud Veteres quæ nobis probanda sint , quàm quæ repudianda* (b), autant que nous craindrions de manquer à l'équité envers les Modernes qui nous instruisent , autant craignons-nous de manquer de reconnoissance envers les Anciens qui nous ont instruits , *indignum diffiteri per quos profeceris*. Ce n'est point que le

Moïens
d'accroître
la Médecine.

On respecte l'Antiquité , sans l'idolâtrer.

(a) Plin. Hist. Natur.

(b) Columell. p. 12.

pas ne soit difficile pour la misérable condition des hommes, qui se dégoûtent aisément de ce qu'ils possèdent, par l'amour des nouvelles choses : *Miseri homines quibus cognita vilescunt, & novitatibus gaudent, libentius discunt quam norunt* (a) ; tant il est mal-aisé de se fixer dans le bien même ! *difficilis in perfecto mora est* (b) ; puisque l'on recule aisément dès-lors qu'on avance difficilement, *naturaliterque quod procedere non potest, recedit* (c). C'est le cas où l'on se trouve par rapport aux Anciens ; on se potre volontiers à les imiter, mais dès qu'on s'apperçoit qu'on ne peut, ou les atteindre, ou les surpasser, on se lasse de les suivre, & abandonnant ce qu'on trouve de fait, & ne pouvant plus nous distin-

Difficilitez de ne point trop ôter aux Anciens, pour favoriser les Modernes.

guer en ce qui étoit à notre portée, nous nous flatons par de vains efforts de pouvoir aller au-dessus : De-là naissent des variations de maximes ou d'actions qui retardent le progrès ou la perfection des choses. *Ut primò ad consequendos, quos priores ducimus, accendimur, ita ubi aut prateriri aut equari eos posse desperavimus, studium cum spe senescit, & quod assequi non potest, sequi desinit, & velut occupatam relinquere materiam, quarit novam, prateritoque eo in quo eminere non possumus, aliquid in quo nitamur conquirimus ; sequiturque ut frequens ac mobilis transitus maximum perfecti operis impedimentum* (d). Un autre inconvénient, c'est que souvent les Modernes qui succèdent au tems des Anciens, ne

(a) *August. de verâ Relig.*

(b) *Velleius Paterculus, p. 16.*

(c) *Idem, Ibid.*

(d) *Ibidem.*

succèdent pas toujours à la force de leurs esprits : *Veterum atati non ingeniis successerunt* (a) ; de-sorte qu'autant qu'il se trouve quelquefois plus d'élégance , plus de finesse , plus de beauté dans les Modernes , d'autant plus se trouve-t-il souvent dans les Anciens plus de force , plus de goût , plus de sagesse ou de bon sens : *in Recentioribus plus lima , in Veteribus plus sanguinis esse videtur* (b) . Après de si sages avis , nous tâchons à nous ménager de-sorte que sans nous refuser aux attraits de la nouvelle Médecine, nous aimons à nous décider par la sagesse de l'ancienne , ou par les maximes de nos Peres.

XXXV. LE Chapitre qui sert de préambule aux onze suivans , ne contient que quelques généralitez sur la Théorie , dont l'on peut convenir avec l'Auteur , mais qui sont peu ou point intéressantes pour le fond de la question , dont il ne touche pas un mot ; & le peu de vûës de pratique qu'on y entrevoit , sont de la nature de celles que l'on a commencé de combattre dans la Préface , & que l'on combattra dans la suite.

XXXVI. S U I T le premier Chapitre ; il est rempli de choses curieuses , mais que personne n'auroit demandées à l'Auteur, parce qu'elles ne vont pas à apprendre à placer les Saignées ; ce sont de ces spéculations qui embellissent une science comme la Médecine , pourvû qu'elles n'induisent point à rien changer dans ses maximes , dans ses principes , ni dans ses usages. Ces réflexions ingénieuses pourroient même mieux servir à l'esprit, pour lui faire comprendre

(a) *Idem* , Ibid. p. 24.

(b) *Ibidem*.

Egard à la
distribution
des Vaif-
seaux pour
la Saignée.

Variations
des diamè-
tres.

Vaisseaux,
ils sont
mols, fléxi-

l'effet de la saignée sur un corps qui seroit en
santé, que sur celui d'un malade : c'est que dans
l'état de santé on peut compter sur des rapports
naturels qui sont entre les Vaisseaux, sur leurs
attitudes, leurs situations, leurs communica-
tions mutuelles, telles qu'elles sont dans l'œ-
conomie naturelle. Mais tout cela change
étrangement de face dans l'état de maladie ;
ainsi autant qu'il est nécessaire pour bien sai-
gner, de connoître les distributions des Vaif-
seaux, leurs directions, leurs communica-
tions réciproques, *sanguinem feliciter & ex
arte missuro planè necessarium est ad venarum
cùm distributiones, tùm communicationes at-
tendere (a)*, & cela suivant l'avis tant des Mé-
decins qui ont précédé la circulation, que de
ceux qui l'ont suivi (b) ; autant est-il im-
possible, sur-tout en maladie, de définir les
calibres, les capacitez & les diamètres de ces
vaisseaux. C'est que toutes ces *raisons*, ces
proportions, ces mesures n'étant point fixes
ou absoluës dans les Vaisseaux qui compo-
sent la machine du corps humain, tout cela
devient autant variable que le deviennent les
modifications, les habitudes ou les manieres
d'être que contractent des parties, qui n'étant
ni dures, ni tenduës ou roides, n'ont point
des cavitez constantes, ni des diamètres ou
autres semblables dimensions immuables. C'est
ce que prouve, touchant les vaisseaux du corps,
M. BELLINI, qui démontre dans son excel-
lent traité du Cœur, que les Vaisseaux du
corps humain sont non-seulement mols &

(a) Vid. Horat. *Augen.* de Miss. Sang.

(b) Vander Linden, *Select.* XIII. pag. 246.

flexibles ; mais encore qu'ils ont dû être tels, bles, & pour-
 parce qu'ils doivent être toujours prêts à pren- quoi ?
 dre plus ou moins de capacité : *ratio potissima,*
quâ Canales sanguinis non debuerunt esse duri
ac rigidi, nempe in eadem semper amplitudine
cavitationis persistentes ; sed contractiles distracti-
lesque, nempe qui venire possent, ut opus erat,
in maiorem aut minorem amplitudinem cavi-
tatis, &c. (a). Tel art donc que présente
 à l'imagination, le détail spécieux de *calibres,*
 de *résistances,* tout cela ne peut bien nous dé-
 couvrir les changemens qui doivent arriver au
 cours du Sang ou à sa circulation dans le tems
 de maladie, où certainement changent toutes
 les attitudes dans les Solides, & toutes les
 impétuositez, les vîteses, les célérités, les
 directions dans les Fluides. Car ce sont des
 variations ou mutabilités essentiellement atta-
 chées à la nature de vaisseaux qui ont été faits
 exprès pour pouvoir autant changer de ca-
 pacité, qu'ils sont exposez & enclins à mul-
 tiplier & à varier leurs *courbures,* leurs *plans,*
 leurs *inclinaisons,* à raison de leur structure,
 qui les tient toujours en état ou en disposition
 de s'élargir ou de se rétrécir, de s'allonger ou
 s'accourcir à la moindre impression qui leur
 arrive, comme le démontre singulièrement
 M. BELLINI dans la Proposition citée. Mais
 indépendamment encore des solides réflexions
 de cette illustre Médecin-Géomètre dans ce
 même endroit, tout ce qu'il nous apprend
 ailleurs (b) de la nature des Fibres, décou-
 vre combien sa Démonstration est fondée
 dans la nature même & sur les manières, en

(a) Bellini, de M. S. Prop. xlvii.

(b) De Villo Contractili.

Fibres combien contractiles.

Tout est fibre dans le Corps.

Inutilité de ce Chapitre.

Pourquoi la Géométrie recommandée par Hippocrate.

faisant voir combien & à quel point les Fibres sont essentiellement *contractiles*, c'est-à-dire, capables d'allongement, d'accourcissement, &c. Or tout est *fibre* dans le corps humain; les Solides sont des paquets de fibres, car les vaisseaux dont le corps est tout composé, sont des tissus de fibres, & ces fibres sont des filets; les Fluides eux-mêmes, même la fibre du Sang & celle de la Lymphe, tout cela est fibre. Quoi donc de plus aisé à émouvoir, ou à faire changer de place, de direction, de situation, ou de manière d'être, que des parties qui sont faites pour en changer à tout instant & à toute occasion? Après cela que deviennent, par rapport à la Saignée, toutes les raisons de proportions, de calibres, & de résistances égales ou inégales, prises dans l'état naturel, & si adroitement racontées dans ce premier Chapitre? Ce n'est pourtant point que les notions spéculatives qu'il présente à l'esprit, n'ayent bien des beautés (sauf pourtant ici les erreurs de calcul, car quelques-uns y en trouvent;) mais il faut quelque chose de moins élevé, mais de plus réel & de plus sensible par rapport à l'exercice de la Médecine: *Medicus res curat, non notiones* (a). Aussi HIPPOCRATE en recommandant l'étude de la Géométrie & des Calculs pour la Médecine, *Geometria & Arithmetica cognitionis studium adhibeto* (a), il la recommande par rapport à la position des Os, & de semblables situations de parties fixes & permanentes, comme sont les musculieuses,

(a) *Vander Linden*, ubi sup. xii. p. 112.

(b) *Epist. ad Thessalum Filium*.

dont les arrangemens sont fixez & déterminez par la nature : *Est enim (Geometria) ad Ossium positus & ad Articulos , tum ad reliquam Membrorum compositionem utilis futura **.

XXXVII. Non pourtant certainement que je pense à rien rabattre de l'excellence de la Géométrie , & du poids qu'elle a en bien d'autres choses par rapport à la Médecine ; mais , suivant l'avis de BAGLIVI , si bon con Merveilleux-
noisseur en ces matieres , & si équitable Juge ses utilitez
là dessus , ce ne doit-être qu'entant que la de la Géo-
Pratique serve toujours de base à toutes les mètrie.
sortes de spéculations modernes ; parce qu'elles n'ont de justesse & de poids en Médecine , qu'autant qu'elles se trouvent en conformité avec les faits de pratique , qu'elles copient ou développent , & lesquels par - là se trouvent confirmez par des loix constantes ou invariables. C'est que , comme il a été dans les vœux de la Médecine depuis long - tems , qu'il se fit une *Anatomie pathologique* , pour Anatomie
expliquer les symptômes & les événemens des pathologi-
maladies par la structure des parties , par leurs que.
rapports , la distribution ou l'ordonnance des vaisseaux , la situation des sécrétoires , & les lieux de leurs décharges , par l'avoisinement des parties , enfin par leurs communications , ce qui seroit une *Pathologie* aussi sûre qu'utile & sçavante , (que le célèbre & sçavant M. DU VERNEY le Pere a tant insinué & enseigné dans ses Leçons depuis 50. ans , sans qu'on l'ait assez suivi dans un si utile dessein) tout de même il seroit à souhaiter , que l'on donnât à

* *Idem* , Ibid.

Géométrie
pathologi-
que.

Toutes deux
manquent à
la Médecine.

la Médecine une *Géométrie pathologique*, laquelle s'exerçant sur des faits de Pratique, sur des opérations connues de Remedes, sur des succès, ou des événemens arrivez en Maladies, en déduisît les raisons, les causes, les occasions, les manieres; & cela feroit la perfection de l'Anatomie pathologique. Mais ce sont deux choses restées encore à ajouter à la Médecine, celles qui manquent au bien de la Médecine, *inter desiderata Medicina*. Ce n'est point que nous n'ayons depuis très-long-tems un fort bon canevas d'*Anatomie pathologique*, dans les Oeuvres d'un sçavant Médecin (a) de Hollande; mais depuis tant de tems qu'il a donné dans cette vûë, & qu'il a jetté par écrit les fondemens de cet ouvrage, il est étrange que de tant de grands esprits qui ont souvent renouvelé cette idée, pas un n'y ait mis la dernière main. Ainsi ce n'est guères que dans les bonnes Physiologies (b), & Pathologies (c) de ces derniers tems, & dans les cahiers de quelques-uns de nos Professeurs de l'Ecole de Paris, où l'on trouve d'excellents morceaux en ce genre. Messieurs BELLINI, FREIND, BIANCHI, entrant dans ces vûës de *Géométrie pathologique*, ont choisi des faits de pratique reçûs de tout le monde, pour expliquer les raisons de leurs succès; & la Pratique s'aide de leur Géométrie, parce qu'en nous découvrant les raisons pourquoi une Saignée, par exemple, soulage plus qu'une autre, elle nous découvre un analogisme qui nous guide en d'autres occasions. Mais la Géométrie de

(a) Barhette.

(b) Ortlob, Bohn, Bergerus, &c.

(c) De Moor, Willis, Hoffman, Boerhaave.

M. S. n'est pas dans ce goût, elle ne nous Géométrie
explique pas des choses arrivées, ou des ré- de M. S. n'est
vulsions faites, mais les manieres dont des pas fondée
choses ou des révulsions doivent se faire; & sur la Prati-
cela parce que des calculs en prouvent la pos- que.
sibilité & en manifesteront même la vérité,
si le cas y échoit. Ces calculs donc seront de
belles opérations arithmétiques, si l'on veut;
mais comme ils ne feront pas changer de na-
ture aux révulsions, ni aux choses qui arri-
vent en maladie, une pareille Géométrie n'est
d'aucun secours à la Pratique: qu'à la bonne
heure elle honore l'esprit d'un Physicien, mais
elle ne guide pas celui d'un Médecin. En ef-
fet, suivant ces idées, je cherche l'utile qui se
feroit mêlé avec tant de beau qu'on lit dans
ce second Chapitre: J'attendois d'un Prati-
cien de réputation comme M. S., qu'il y mar-
queroit les cas où la *dérivation* convient, dans ce Cha-
cas auxquels il ajusteroit tant d'excellents ma-
tériiaux; mais là se présente uniquement la
pratique de la Saignée du Pied dans les mala-
dies des Femmes, parce qu'on l'y passe pour
vraie *dérivation* & l'unique qui y soit adop-
tée dans ce nouveau système. Cependant que
lui manque-t-il pour être absolument privée
des honneurs & du titre de *révulsion*? Elle a
la distance suffisante, en la mesurant depuis
l'extrémité du Pied jusqu'aux Arteres Uteri-
nes, & la comparant avec la distance qu'il y
a de l'endroit de la Jugulaire avec les Caro-
tides; car ceci ne trouve point de doute dans
la Géométrie de M. FREIND, qui n'emploie
d'autre raison pour prouver que la saignée de
la Jugulaire est véritablement *révulsive*. J'y
ajoute seulement que la rectitude de vaisseau

Rien pour
la Pratique
dans ce Cha-
pitre.

Que la Sai-
gnée du Pied
est *révulsive*.

S'il ne faut
que des Sai-
gnées révul-
sives.

à vaisseau congénère se trouve dans l'une & l'autre Saignée, & ainsi leurs conditions étant égales, le même titre est dû à l'une & à l'autre. Mais on avertit presque aussi-tôt que la *dérivation* donne plus à craindre des mauvais effets qu'elle produit, qu'elle ne donne à espérer des bons qu'elle promet; c'est donc d'avance une sorte de proscription pour toute saignée *dérivative*, comme s'il n'y avoit que la *révulsive* que l'on dût conserver pour l'usage. Les Praticiens y consentiront-ils? Et faudra-t-il, sur le prononcé de M. S., s'interdire toutes celles qui passent uniquement pour telles suivant les loix du nouveau système?

Révulsion
mixte.

XXXVIII. LA-DESSUS on prend la liberté de lui demander, ce qu'il veut qu'on fasse donc de la sage distinction établie par l'usage, & approuvée par les meilleurs Auteurs * d'*Instituts* en Médecine, dont la pratique s'est louée jusqu'à présent, dont enfin les malades se sont si bien trouvez? Or l'on a toujours distingué une *révulsion forte*, d'avec une moins forte; & celle-ci étoit *mixte*, tenant de la *dérivative*, en ce qu'elle détourne véritablement le cours du sang, & de la *révulsive*, parce qu'en détournant le cours du sang au loin par les parties voisines (mais qui sont saines) elle le détermine au loin à une issue, qu'elle lui ouvre, & par où le sang sortant de presse, (parce que les résistances se trouvent levées par cette ouverture) il dégage la partie souffrante. Quel inconvénient peut-il y avoir de conserver à la pratique cette idée de *révulsion mixte*,

* Fernel, Fuchsius, Method. &c.

Si utile, tant éprouvée & tant approuvée ? au lieu que la *révulsion* appelée *forte*, étoit rare ou de peu d'usage dans la pratique, parce que, suivant l'expression ou l'avis d'HIPPOCRATE, elle fait de trop grands changemens, *mutationes magnas*, & par cette raison il ne l'admettoit guères que dans les cas de précaution, comme l'ont entendu après lui de célèbres Auteurs (a), & pas dans le tems de la maladie ; & c'est encore la pratique de nos jours de faire saigner du Pied dans les maladies des Femmes, pour les garantir des *sublimations* du Sang vers le Cerveau, parce qu'elles les jettent dans des convulsions ou semblables vapeurs *hystériques*. Il est encore un cas singulier où l'on emploie utilement la *forte révulsion* ; c'est la saignée du Pied, dès les premiers instans d'une grande maladie naissante, dans laquelle se fait, comme on l'a expliqué ailleurs (b), un soudain emportement du sang vers le Cerveau, nommé *raptus sanguinis*, mais sans avoir encore pris d'engagement. Tels sont les cas de ces Fièvres que GALIEN (c) appelle *impetuosas* ; & encore de la Peste dont parle M. SYDENHAM, où la saignée du Pied réussit, mais bon Dieu quelle saignée ! dans laquelle on ne s'étonne pas de la défaillance quand elle survient ; & cette saignée ainsi conditionnée guérissoit. On l'a vû (d) encore

Danger de la
Révulsion
forte.

(a) *Fuchsius*, Method. Martianns in Hipp. de Sterilibus..

(b) Dans la premiere Partie de ce Discours.

(c) *Meth. Med. Cap. 4.*

(d) Cela été observé dans la Peste qui se mit dans l'Escadre de M. le Chevalier de Nesmond ; dans laquelle il périt lui-même. On tient ceci d'un Capitaine de Vaisseau, dont la saignée du Pied sauva l'Equipage.

Non dans les
petites-Vé-
roles.

Saignée dé-
rivative, sa
vraie idée.

Le nouveau
Système
broüilletout.

Calculs géo-
métriques,
en quoi re-
pris.

guérir en semblables maladies Pestilentiellés, où le sang se sublimant vers le Cerveau, comme il paroïssoit par des fureurs de maux de tête, une ample saignée du Pied rabbat- tant tout-à-coup l'ardeur du sang, le rappelle du Cerveau en bas, avant que les embarras l'y eussent fixé. Mais ce cas singulier de *forte révulsion* n'est point celui des petites-Véroles, & il y est aussi rare, qu'est fréquente la saignée du Pied dans le nouveau système. La saignée *dérivative* dans un sens vulgaire, sur le modèle de laquelle roulent les fraïeurs que se fait M.S. sur la *dérivation*, est celle qui se feroit sur la partie même; mais les plus exacts sur cette matiere, appellent cette saignée *évacuative*, & avec raison, puisqu'elle vuide le sang de la partie même où il étoit arrêté. C'est donc ainsi que le *Traité de l'Usage des Saignées* broüille & confond les notions ordinaires, & qu'il fait injustice aux Anciens, en renversant leurs loix de pratique, pour en substituer de nouvelles : *va qui condunt leges iniquas !*

XXXIX. CE seroit dommage de voir tomber en disgrâce tant de beaux calculs qui sont dans ce Chapitre ! Car ç'a été jusqu'à présent le sort ordinaire de beaucoup de raisonnemens géométriques en Médecine d'être relevés & repris, quand ils ne se sont point trouvez fondez sur des faits de pratique convenus parmi ceux qui ont pratiqué les maladies; alors l'on s'est donné la liberté de leur disputer l'exactitude, non par le défaut de cette science, mais parce qu'ils ne s'accordoient point avec la Médecine. Ainsi les démonstrations du grand M. BORELLI ont trouvé de

la contradiction ; M. KEILL n'a point été content du travail de M. BELLINI ; & M. MICHELLOTTI a trouvé à redire à celui de M. Keill ; enfin M. S. lui-même rebute aujourd'hui durement la Géométrie de M. BIANCHI , après avoir négligé celle de M. FREIND. Il seroit déplaisant que l'on vînt à trouver aussi des choses à reprendre dans l'estimation des *raisons géométriques* déduites avec tant de netteté dans le *Traité de l'Usage des Saignées* : pour moi j'y apprendis bien de belles choses, mais rien pour guérir ; c'est pourtant ce que j'attendois d'un Praticien.

XXXX. Je lis & relis donc avec soin le troisième Chapitre dans l'esperance d'y apprendre quelque chose sur la pratique de la *révulsion*, car c'est l'usage des Saignées que nous promet le titre du Livre ; cependant les règles de pratique pour la Saignée *révulsive* n'y entrent pour rien. Tout y est neuf d'ailleurs, mots , idées , divisions , définitions ; tout cela se trouve dans ce Chapitre sous une autre forme , & absolument différent de tout ce qu'on a dit , pensé , écrit , & fait là-dessus en Médecine , tant l'Auteur se tient parfaitement parole sur l'abjuration qu'il a faite de toute autorité ! En effet, où est-il parlé de *révulsions absolues*, de *révulsions variables*, & des règles qu'on leur donne ici, toutes attachées ou astreintes à la nécessité de se conformer à celles des calibres ou de leurs *modules*, tels qu'ils leur ont été assignez dans le Chapitre précédent ? Rien découvre-t-il mieux, que le dessein de cet Ouvrage, qui est tout de génie & d'imagination, entreprend de faire de la Médecine un Art arbitraire, indépendant de tout

Preuves de
cette confusion.

Tout y est usage authentique, de tout modèle, de tout Despotique. exemple; secours cependant qui de tout tems ont été regardez comme absolument nécessaires, dans une science dont l'Expérience est l'ame, & dont elle a toujours fait le mérite. Au contraire, sur des notions insolites (qui ne sont ou ne furent jamais dans la bouche

Tout y est d'aucun Auteur, hormis de celui du *Traité des Saignées*) sont celles de la pratique qu'on débite ici, & sur lesquelles on veut à découvert & sans ménagement réformer l'ancienne Médecine, en traitant d'ignorance ou d'aveugle préjugé *, le refus qu'on feroit de se soumet-

Présomption du *Traité des Saignées*. tre aux règles de la nouvelle réforme sur la Révulsion *absoluë & variable*, & de ne vouloir pas suivre la lumière de la Mécanique & de l'Anatomie, qui a converti en démonstrations les conjectures des anciens Médecins sur le choix des saignées. C'est donc sur la Mécanique & sur l'Anatomie que vont être dressées les règles de Pratique pour le nouveau système, & non sur l'usage confirmé par les loix de la

On le fonde sur des Raisonnemens. Mécanique & de l'Anatomie. Car l'ancienne pratique adoptoit en ce sens ces connoissances, pour faire voir le cas qu'elle faisoit des avantages qu'elle tiroit de la raison, & elle faisoit gloire de se trouver en conciliation avec elle; au lieu que le nouvel Auteur donne ses connoissances pour fondement de toute sa doctrine & même de sa pratique. C'est mettre la raison aveugle ou non éclairée par l'usage, à la place de l'expérience raisonnée: Celle-ci cependant fut toujours la boussole des Praticiens, & c'est cette boussole que l'Au-

leur veut leur faire tomber des mains , pour Et non fut
 leur faire prendre des voies , où personne jus- l'expérience.
 qu'à présent n'a marché. D'ailleurs n'est-ce
 pas-là abandonner les Anciens , desquels on Anciens ca-
 se faisoit gloire d'avoir pris l'esprit & le goût lomniez.
 dans les sciences : *quantum* , disoit PLINE (a)
 d'un Sçavant , *habet antiquitatis ! Homo morum*
& litterarum veterum studiosissimus , disoit un
 autre Sçavant (b) ; & ce sont de ces Anciens,
 dont , nous dit-on , les conjectures sur le choix
 des Saignées sont converties aujourd'hui en dé-
 monstrations au moien de la Géométrie.

XLI. CAR rien n'est moins conjectural dans
 l'ancienne Pratique, que le choix des Saignées ;
 & comme M. S. aime les Calculs , on lui en Calcul pro-
 propose un sur cette matiere , qui le convain- posé à M. S.
 cra de peu de ménagement envers ses Maî-
 tres. C'est que , toutes supputations faites , il
 trouvera tant d'accord entre les Praticiens du
 premier âge & ceux des derniers tems , que
 la saignée du Bras a presque été la seule qui
 ait été universellement pratiquée dans tous
 les tems & dans toutes les maladies , du Cer-
 veau même & des parties supérieures. A bien
 compter donc , il ne se trouvera peut-être pas
 une saignée du pied pour un mille du bras
 ou d'ailleurs ; tant la saignée du pied faisoit
 une très-rare exception de la règle qui a été
 générale & de tous les tems , qui étoit de
 saigner du bras ! Au contraire , l'Auteur n'in-
 sinuë ici pas moins que d'ériger en règle gé-
 nérale la saignée du Pied comme l'absoluë ou
 la maîtresse Saignée , & celle du Bras comme

Autrefois
 une saignée
 du Pied pour
 mille du
 Bras.

(a) Plin. Junior. Epist.

(b) Aul. Gell. Noct. Att. p. 312.

l'inconstante ou la variable, qui par conséquent sera moins certaine, moins utile, & peut-être pas nécessaire. Sur ce pied donc voilà que jusqu'à présent tous les Médecins des siècles passez ont marché dans la voie de l'erreur en Pratique, & ce ne sera qu'à la lumière du nouveau système, que désormais l'on va marcher sûrement : le croie qui voudra, pour moi j'en doute, & que cette doctrine fasse autant d'honneur à la Médecine & de bien aux Malades, que la sagesse réfléchie & d'usage des anciens Praticiens dans la saignée du Bras, leur a été salutaire. Au surplus, c'est leur prêter des conjectures mal entendues; car jamais elles n'ont regardé, ces conjectures, l'endroit d'où il falloit saigner; le Bras étoit universellement avoué pour cet endroit; & cela parce qu'ils avoient reconnu que les saignées du Bras, que l'Auteur du Traité flétrit par l'humiliant titre de *variables*, étoient d'un succès constamment heureux pour dissiper les menaces d'embarras ou de dépôts dans les grandes maladies : de-sorte qu'en ces cas il étoit ainsi décidé dans l'ancienne pratique, *res agrotantis postulante ut sanguis non semel sed sapius, non ex parte sed totus educatur* (a); & une saignée ainsi conditionnée devenoit révulsive, *quamdam revulsionis speciem vel aversionis prestat à brachio missus sanguis* (b), par la raison que CELSE en donne, *desinit enim (sanguis) fluere quâ nolumus, alio dato itinere* (c). Les conjectures des Anciens n'étoient donc point sur le choix de l'endroit

Le Bras a
toujours été
l'endroit de
la Saignée
ordinaire.

Elle deve-
noit révulsi-
ve.

(a) *Vander Linden*, Select. XIII. p. 451.

(b) *Idem*, Ibid.

(c) *Lib. II. Cap. 10.*

où il falloit ouvrir la veine, mais sur les raisons pourquoi la Saignée réussissoit mieux dans les affections du *cerveau*, par exemple, ou du *foye*, quand on ouvroit une veine du Bras; sur quoi ils soupçonnerent qu'il falloit qu'une branche de cette veine eut quelque rapport secret avec le viscere qui étoit en faute; mais ces soupçons avoient trouvé créance dans l'esprit des premiers Maîtres, que VESAL, ce tant célèbre Anatomiste, veut qu'on respecte, en les appelant lui-même nos Esculapes, *Æsculapii nostri*. En effet, HIPPOCRATE est occupé en plusieurs de ses Ouvrages, & sur-tout dans celui de *Ossium naturâ*, à trouver ces communications, sur lesquelles PROSPER MARTIAN étoit bien moins dédaigneux que M. S.; aussi le fond de la pratique n'a-t-il rien à souffrir de ces discussions plus ou moins vraies, dès qu'elles posent sur des faits de pratique, dont il est convenu parmi les Praticiens, & sur lesquels ils avoient non des conjectures, mais des assurances. Après cela, l'Auteur du *Traité des Saignées* voudroit-il en pareil cas prendre la place du Censeur impitoiable de bagatelles? car c'est ainsi qu'est traité l'ancien HOFFMAN, parce qu'il relevoit avec trop d'affectation les mauvais raisonnemens sur le choix des veines pour la saignée, *Hoffmannus acerrimus talium nugarum Censor* *.

Raisons des conjectures des Anciens.

Fondées en faits certains.

XLII. LA persécution que M. S. fait aux Anciens en pareille matiere, continuë dans le quatriéme Chapitre, tant il peut peu se contenir là-dessus. *Les Anciens*, dit-il, *prati-* quoyent un grand nombre de saignées par une

Anciens persécutés par M. S.

* Vander Linden, Select. Ibid. p. 413.

vaine prévention. Voilà de ces termes déso-
bligeants, que défendoit HIPPOCRATE, contre
ceux à qui nous avons l'obligation de nous
avoir fraié les premiers chemins, *qua ab aliis
sunt inventa inhonestorum verborum artificio
contemnere* (a). Un Moderne de réputation
montre là-dessus bien plus de reconnoissance
envers les Peres de la Médecine, dont il
parle avec le ménagement qu'ils méritent :

Ménagez par
de sçavants
Modernes.

*Qua Veteres de revulsione & derivatione tradi-
derunt, non prorsus rejicienda sunt, & licet
Circulationem sanguinis non agnoverint, ex-
perientia tamen plures veritates ipsis suppedita-
vit* (b). Mais cet Auteur fait cas de l'expé-
rience des autres, & le nôtre ne veut que de
la science, & de celle qu'on tentera sur le mo-
delle de son systême. Car personne certaine-
ment avant lui, n'a connu la Saignée *révulsi-
ve variable*, c'est-à-dire, celle du Bras à la
maniere dont il la conseille, en lui donnant
l'exclusion dans les maladies du Cerveau,
dans la Pleurésie, &c. à laquelle de son chef,
conformément à la pratique des *Arabes*, il
essaie de redonner crédit au dogme de la sai-
gnée du Pied; dogme inouï dans toute la Mé-
decine & particulièrement dans l'Ecole de Pa-
ris, d'où il est pros crit par la bouche de FER-
NEL; car il ordonne la saignée du Bras dans
toutes ces maladies, sçavoir dans la *pleurésie*,
dans les maladies du *cerveau*, du *foye*, &c.
La distinction tirée par l'Auteur, de l'inflam-
mation du *mediastin* & du *péricarde*, a été né-
gligée par Fernel; mais il n'a point oublié de
condamner nommément le dogme des *Ara-*

M. S. en con-
tradiction
avec l'Ecole
de Paris.

(a) Hippocr. de Arte.

(b) Juncker, Conspect. Chirurg. p. 512.

Des sur la saignée du pied dans la Pleurésie: *Malè Arabum dogmate censetur, precisam in Pleuritide ejusdem lateris venam fluxionis impetum augere, ac proinde copiam sanguinis primum vel ex inferiore Pedis venâ subtrahendam. (a).*

Mais on apperçoit aisément le but de l'Auteur; c'est de faire main-basse sur la saignée du bras, dans les maladies même où elle a été comme adjugée par l'Ecole de Paris, pour ne donner poids qu'à celle du pied. Pour donc y réussir, il s'y prend par décrier toutes les autres saignées, que les Anciens pratiquoient; expédient qui devient sûr pour le système de la saignée du Pied, parce qu'il se trouvera tout seul en Médecine, toute autre saignée en ayant été bannie, sur-tout la *dérivative*, elle à laquelle les Anciens donnoient toute leur confiance dans une des maladies du Cerveau qui lui est la plus propre: *utuntur (in Cephalâ) locali venarum divisurâ (b).* C'est ainsi qu'il est de l'intérêt du nouveau système, que toute autre saignée s'oublie dans la pratique. Aussi M. S. n'admet-il bien volontiers que la saignée du bras, celle du pied, & celle de la gorge; mais celle-ci & celle du Bras par souffrance, & celle du Pied par préférence. Il paroît même qu'il n'auroit pas tenu à lui que celle de la Gorge n'entrât dans la proscription; mais par bonheur pour elle, peut-être en considération de M. FREIND, qui en fait un cas singulier (c), on a pû lui donner un brevet de *révulsive*, au moien d'un tour d'esprit, par lequel on lui accorde cette

Dessein de
l'Auteur de
proscrire
toute autre
Saignée que
celle du Pied.

(a) Fernel. de V. S. Lib. II cap. 5. &c.

(b) Cael. Aurel. de Morbis Chron. Lib. I. cap. 1.

(c) Vid. Freind, de Febribus.

Exclusion
des saignées
de dessous la
Langue & de
l'artere du
Front.

place. Osera-t-on pourtant demander à M. S., pourquoi la *préparate*, les *ranules*, & l'*arteriotomie*, sont tombées en pleine disgrâce? Car enfin la Circulation pourroit mettre en valeur de grandes utilitez, que la pratique a tirées de ces saignées en certains cas: *Capitis partem posteriorem dolenti vena in Fronte secta prodest*. Voilà par exemple la *préparate* bien autorisée par HIPPOCRATE (a) lui-même; mais celle-ci, comme bien d'autres, passe pour *dérivative* dans le Traité des Saignées, & dès-là elles sont irréconciliablement éloignées du mérite de la *révulsive absolue*, celle qui fait la part aux autres.

Saignée de
la Salvatelle
usitée.

XLIII. Le Sçavant Moderne (b) qu'on vient de citer a plus d'indulgence; car il adopte l'*arteriotomie*, & les saignées du *front* & des *ranules*: il ne dénigre pas même honteusement la *salvatelle*, que notre Auteur rejette hautement, malgré la grace que lui font plusieurs Auteurs de nom, comme M. STAHL, Praticien certes qui doit être écouté, & qui l'admet dans les maux de *rate*, & M. BIANCHI (c), qui en a vû sous ses yeux de merveilleux effets. Mais apparemment que l'on veut des raisons Anatomiques, (car ces Messieurs ne veulent autre chose que des raisons en Pratique) & M. WINSLOW aura négligé ces minuties. En voici cependant une de l'ancienne Anatomie, qui peut-être en ce point auroit pû bien rencontrer: *Aliquid in Salvatellâ peculiare sapè attendi meretur . . . Experientia nos docuit non semel sanguinem è Salvatellâ,*

Par quelle
raison d'A-
natomie.

(a) Epidem, Lib. 6. Sect. 2.

[b] Funcker.

(c) Hist. Hepat. p. 309. 630.

manu aquis exemptâ, magno impetu & saltu etiam aliquo velut ex arteriâ exilivisse, magno argumento fuisse ibi in proximo synanastomosin arteria cum venâ quam secabamus (a).

Mais suivant cette observation, ne sera-ce point une avance pour mériter à la saignée de la Salvatelle une place parmi les *révulsives* même *absolues*? car ce seroit comme une ouverture d'artere à une extrémité du corps, bien capable de faire une révulsion *ad distantiora*. A ceci reviendrait l'observation de GALIEN adoptée par BAILLOU (b), illustre Praticien de l'Ecole de Paris, suivant laquelle l'observation.

Galien guérissoit les maux de côté par la saignée de l'artere de la Main, à raison de la grande *révulsion* que fait la saignée d'une artere. A ceci revient encore ce que pense le sage Observateur M. RICHAT, pour expliquer l'action singuliere des Ventouses scarifiées, dont les soulagemens sont quelquefois surprenants; sans nommer la *synanastomose* des anciens Anatomistes (rappelée pourtant dans l'Anatomie moderne par un Auteur de nom(c), il en reconnoît l'usage ou l'effet, en soupçonnant une connexion secreete entre les arteres & les veines capillaires; de-sorte qu'en ouvrant par les scarifications les veines & les arteres tout-à-la-fois, on enleve directement de l'endroit même où le sang étoit embarrassé, la digue que la circulation y rencontroit dans les arteres: *Sive quòd vena arteriarum finibus propiores sint, sive quòd arteriola pariter unâ cum venis scindantur, sive quòd*

(a) *Vander Lind. ubi sup. XIII. p. 418. 421.*

(b) *Epid. Lib. I. p. 80.*

(c) *Oliger, Jacobæus, de Ranis.*

Raisons
Anatomi-
ques.

in exilibus vasorum meatibus , ac prope eorumdem fines lentescere primò incipit cruor , dirarum hinc sapè agritudinum ortus ac incunabula (a). Le célèbre SPIGELIUS (b), si éclairé en Anatomie , a observé les mêmes choses , & a fait les mêmes réflexions sur la saignée de la Salvatelle , & sur l'ouverture des artérioles : *sectâ hac venâ (Salvatellâ) , quia proxima anastomoses sunt , fieri nequit quin arteriosus sanguis quoquè effundatur hinc fit ut sanguis qui ex Manu evacuetur , multò sit pulchrior & rubicundior , quàm qui ex Brachio , quòd semper arteriosus hîc simul evacuetur.* Le même Spigelius donne de plus la

Raisons de
Pratique.

raison pourquoi, comme l'a observé M. STAHL, la saignée de la Salvatelle soulage particulièrement dans les maux de rate : C'est, dit-il , parce que la rate contient de sang artériel six fois plus que de sang veinal. Il n'est donc point de doute que la saignée qui tire, comme fait la Salvatelle, le sang artériel, ne soit la plus utile : *cùm in liene sextuplò plures arteria sint quàm venæ , plurimum adjumenti accidere ipsius affectionibus necesse est , quòd ex iis vasis sanguis in quibus peccavit evacuetur (c).*

XLIV. JUSQU'AU nom , au siège , & au caractère des Maladies, ils prennent du neuf dans le *Traité des Saignées*. On y trouve comme espèce propre de maladie , l'inflammation du Médiastin , celle du Péricarde , celle du Sternum. Je laisse à l'Auteur à montrer dans les Praticiens ces maladies ainsi personnalifées ;

(a) Richa, p. 95. Const. 1721.

(b) De Corporis fabricâ , p. 171.

(c) Idem, Ibid.

L'on sçait seulement que le *Sternum* est quelquefois le siège de vives douleurs dans les affections *phlegmoneuses*, *rhumatisantes-goutteuses* ; mais alors c'est un symptôme de maladie, & non une maladie en propre : Le *Péricarde* & le *Médiastin* peuvent ainsi être maladie inflammatoire d'emprunt ; mais d'ailleurs le *Médiastin* n'étant que la *Pleure* ainsi redoublée pour former comme un sac, ou une enveloppe au Cœur, son inflammation n'est point distinguée de la *pleurésie*. En tout cas, voici comme FERNEL s'exprime sur la Saignée dans les maux de ces sortes d'endroits : *ex partibus quæ supra claviculam sunt quæ inter claviculas & renes posita sunt perspicuè revellit incisa vena in cubito* (a). Voilà encore dans la personne de M. S. un Elève de l'Ecole de Paris en contradiction avec un de ses principaux Maîtres.

Distinctions
inutiles de
maladies.

M. S. toujours
contraire à l'E-
cole de Paris

XLV. Le siège de la *Pleurésie* est encore ici (b) singulièrement défiguré ; pour bien décider de la saignée qui, dit-on, y convient, on donne à le chercher ou dans les huit artères *Intercostales inférieures*, pour autoriser la saignée du bras ; ou dans l'endroit depuis la cinquième Côte supérieure jusqu'en haut, dans laquelle situation l'on nous dit expressément qu'il ne convient jamais de saigner du bras. Ce sera donc du pied qu'il faudra le faire ; mais l'Auteur a l'adresse de ne s'en point expliquer, peut-être par un reste de respect pour l'Ecole de Paris sa Mere, qui, contre cette pratique, a pris la défense de BRIS-

Siège de
la pleurésie
défiguré.

(a) Fernel. de V. S. Lib. II. cap. 7.

(b) Pag. 73.

Sur de mê-
mes preuves
Anatomi-
ques.

sor (a). Au surplus, toutes ces observances scrupuleusement établies sont uniquement fondées sur des menüailles d'Anatomie en fait d'usage en Médecine, parce qu'il ne doit pas être réglé sur des positions de vaisseaux, qui peuvent bien justifier la justesse de ses opérations, mais qui ne doivent rien changer dans les anciennes indications. Hé ! d'ailleurs pourquoi répandre de nouveaux niages sur un art dont les obscuritez sont déjà trop multipliées ? & cela par des subtilitez d'Anatomie ou des précisions, qui sont devenues à la portée de quelqu'un, qu'un aussi habile Anatomiste que M. WINSLOW aura mis en état de les comprendre, mais qui dans la vérité ne sont point essentielles à la Pratique, puisqu'en effet tel peut s'en parer dans un tems, qui n'aguères les ignoroit, & pratiquoit peut-être avec réputation ; ce sont des éruditions étudiées, qui peuvent faire briller un Médecin, mais elles ne forment pas un Praticien.

La saignée
du Bras
point déri-
vative au
sens de M. S.

XLVI. AUTRES mots nouveaux (b), la *révolution variable anéantie par la dérivation qu'elle attire, &c* ; mais cette idée, toute étrange qu'elle est, seroit fondée, si la saignée du Bras n'étoit point, comme parle encore FERNEL, autant *évacuative & révulsive*, qu'elle l'est en effet ; car sans cela elle pourroit laisser le sang intercepté dans les vaisseaux d'un voisinage d'où il n'auroit point été vuïdé, ce qui feroit la *dérivation* dont l'on veut nous effraier de la part de la sai-

(a) Vid. Riolan. de morbis Pulmon.

(b) Pag. 74.

gnée du bras : Mais outre que cette saignée faite à tems & hardiment , évacuée suffisamment du sang , elle met la nature à portée de faire le reste , ce qui sans cela lui étoit impossible. Car ce seroit se faire une idée bien imparfaite de l'effet de la Saignée , que de vouloir insinuer , qu'elle ne guérit qu'autant qu'elle vuide le sang , qui fait la maladie : Il faut de plus comprendre , qu'en conséquence de la Saignée , la Médecine naturelle née avec le corps & créée par l'Auteur de la Nature , (c'est l'*autocratie* de nos sa- L'Autocratie ges Modernes) achève l'œuvre du Médecin ; achève le car la circulation du sang reprenant ses ai- bien de la sances , & les artères leur *ton* , leurs vibra- Saignée. tions , leurs forces , leur ordonnance , leur cadence enfin & leurs mesures , le sang ou les Fluides rentrent sous le joug des Solides ; & là sous leurs coups , ils se laissent broier , atténuer , & affiner au point qu'il convient pour procurer ces sueurs salutaires ou *critiques* , qui arrivent heureusement après des saignées habilement réitérées dans des maladies inflammatoires.

XLVII. AUTRE endroit * , où l'on donne pour règle ou pour fondement dans l'usage des Saignées , la connoissance des calibres des vaisseaux & de leurs proportions mutuelles ; car là-dessus l'on définit hardiment & sans d'autres précautions les quantitez de sang qui doivent passer d'un vaisseau dans un autre : mais l'illusion est manifeste , car le sang lui-même change de volume , & les vaisseaux de capacité dans les grandes maladies ; de-

* Pag. 80.

Illusions des
calibres.

Etat des So-
lides en ma-
ladie.

En santé.

forte que dans les unes tout est en *fontes*, en *colliquations*, en *expressions*, qui se font par les cours de ventre, les sueurs, les hémorrhagies; en d'autres tout est en *concentrations*, en *strictures* ou en resserrements, qui font des *suppressions* ou des retenues de toute espèce; de manière que toute sécrétion étant tarie ou suspendue, la peau est sèche, la langue aride, le ventre serré. En maladie donc tout est plus ou moins reserré ou relâché dans les vaisseaux, & dans cette étrange aliénation retrouvera-t-on les mesures, les quantitez ou les rapports établis, pris de la nature de ces parties en tems de santé? Que deviendront donc des indications en maladies fondées sur des rapports qui ne subsistent plus? Ainsi ces vaisseaux qui portoient six fois plus de sang que d'autres pendant la santé, deviennent plus ou moins rétrécis ou dilatez en maladie; ils contiendront donc alors plus ou moins que la mesure du sang, que le calcul lui avoit donnée. Il en sera de même des *vitesse*s, à raison de la différence qu'il y a entre un sang fluide, léger & coulant, tel qu'il est en santé, & le même devenu épais, pesant, coïenneux & bouffant en même tems, comme il est en maladie. Rien en effet ne découvre mieux les différences qu'il y aura alors dans les *frottemens* de ces différens sangs. D'ailleurs des diamètres forcez par le passage d'un semblable fluide, prennent d'étranges écarts, tandis que ce fluide lui-même acquiert autant de lenteur, & perd autant de vitesse, que les parois des vaisseaux prêtent peu, ou qu'elles perdent de leur *résilition*; car le repos dans la systole des

Solides consommée ou commencée, fait dans les Fluides un ralentissement plus ou moins considérable. Après cela, que devient le calcul qu'on rapporte en preuve à la page 82 ? Calcul faux.

XLVIII. L'AUTEUR retombe encore ici (a) sur les Anciens, car il ne les perd point de vue, pour affoiblir leur autorité. En effet, il ne peut donner force ni crédit à sa doctrine, qu'en faisant oublier celle de tous les Médecins qui l'ont précédé. Cependant c'est avec injustice qu'il les maltraite dans cet endroit : le choix, dit-il, que les Anciens faisoient des différentes veines du bras pour les embarras des différents viscères du bas-ventre, est absolument chimérique. Le respect dû à la doctrine d'HIPPOCRATE auroit bien dû épargner ce brocard à l'ancienne Médecine ; car le fait du malade (b), dont il rapporte l'histoire & la cure au cinquième Livre de ses *Epidémies*, regarde le choix de la saignée du Bras, par préférence à celle du Pied, & la maladie étoit un mal d'Estomach, qui le travailloit étrangement ; Hippocrate reconnoissant pourtant plus de rapport entre la veine du bras & ce viscère, saigna le malade du bras, jusqu'à ce qu'il fût sans sang, & le guérit parfaitement : *Venam incisus per vices in utraque manu, donec exsanguis fieret, liberatus est malo* (c). Cette pratique, dit là-dessus un sçavant Médecin (d), fait faire à nos beaux esprits cette question amusante, mais pourquoi pas du pied ? *Quæstiunculam sa-*

Acharne-

ment contre les Anciens.

Saignée du Pied négligée par Hippocrate.

(a) Pag. 89.

[b] *Eniades*.

[c] Ibid.

(d) *Vander-Linden*, ubi sup. XIII. p. 427.

Mal - menée
par d'autres.

Raisons sen-
sées pour la
saignée du
Bras,

Transfusion
naturelle.

cit curiosulus , cur non in pede etiam secta fuerit Æniadi vena (a) ? Voilà comme est traitée la saignée du pied en pareil cas par les sçavants Médecins. Au reste , ce n'est pas sur de fausses idées touchant l'œconomie animale , que les imitateurs de la pratique d'Hippocrate ont fondé les raisons de nécessité dans les maladies du bas-ventre , pour y saigner du Bras ; car ils ont pensé que les vaisseaux du bras étant plus gros , ils étoient susceptibles d'une plus grande ouverture , qui est bien plus efficace , quand il s'agit de donner une issue prompte & aisée à un sang épais , tel qu'il est dans les maladies inflammatoires. Cette idée est-elle si grossière , ou fautive ? Ils pensoient encore en pareil cas du malade d'Hippocrate , que le sang est plus chaud , & que se portant plus abondamment , ou se sublimant plus rapidement vers les parties supérieures , il convenoit de lui ouvrir une issue dans cette région , & sur sa route , pour lui couper chemin. Ils étoient persuadés d'ailleurs d'une sorte de *transfusion* (car c'est ainsi que l'appelle Hippocrate) qui se fait des grands vaisseaux , à *crassis venis* , dans le reste du corps , *atque in se invicem transfundunt (b) : Or dans cette disposition d'un sang ardent poussé impétueusement des artères dans les veines supérieures , ils choisissent les veines du Bras par préférence , comme à mi-chemin de l'emportement du sang , & plus apparentes pour offrir une issue plus large & plus prompte à la cause de la maladie ; quelques-uns diroient , pour plutôt & plus prompt-*

[a] *Idem, Ibid.*

[b] *Hippocr. de Locis in Hom.*

tement affoiblir les résistances. Mais pour ne point appercevoir dans ce raisonnement tout le beau de celui qu'on fait à l'aide de la Géométrie, le *chimérique* y est moins sensible, que ne le dit nôtre Auteur : ajoûtez que cette saignée du bras guérit le malade d'HIPPOCRATE, & qu'avec la même il guérissoit des pleurésies, des inflammations du foye, des maux de rate, &c. Reste à M. S. à trouver une époque aussi ancienne, une autorité aussi respectable & aussi heureuse à sa saignée du Pied. Car, en vérité, il ne nous convient point à nous autres qui ne sommes que d'aujourd'hui en Médecine, *qui hesterni sumus*, de traiter désobligeamment un Pere de la Médecine : *si quicquam in tam forti viro vitii vel erroris esse dici potest, id omne & autoritas ejus & vetustas consumpsit* *.

Autorité
des Anciens
toujours sen-
sée & respec-
table.

XLIX. Le cinquième Chapitre a dequoi fournir la matiere d'une excellente leçon d'*An-
giologie* : car tout y est curieusement & finement recherché, pour la distribution des vaisseaux que l'on y trouve, soit dans le texte, soit dans les notes, tout y est d'une recherche anatomique la plus riche, sortie certainement d'une main de Maître. Mais *ad quid perditio hac* ? c'est une dépense inutile d'éruditions spéculatives, où il falloit des observations, des réflexions, des faits de Pratique : Car l'utilité & la nécessité de la saignée du pied, qu'on devoit ici prouver, regardent uniquement l'usage en Médecine ; au lieu dequoi l'on ne nous décrit ou représente ici que des cascades, par où l'on fait se précipiter le sang de vaisseaux en vais-

Curiositez
d'Anatomic
inutiles.

* *Anl. Gell. pag. 273.*

Précisions
inutiles à la
Pratique.

Comment
le nouveau
système don-
ne-t-il trop aux
Solides.

seaux depuis le cœur jusqu'aux pieds, sans ômettre les noms de tous & un chacun vaisseau, ni leurs ramifications, ni leurs rapports; Mais rien n'y est si peu propre; parce que la manœuvre qu'il fait faire à tous les vaisseaux auxquels il donne tout le pouvoir, pour le prétendu effet de la saignée du pied, renferme évidemment un mal-entendu, qui montre un faux essentiel dans cette doctrine. C'est qu'alla-
tant, comme il est ordinaire en spéculative, d'une extrémité à l'autre, autant qu'on avoit jusqu'à présent trop donné aux *Fluides*, au-
tant dans cette occasion, l'Auteur donne-t-il trop aux *Solides*; défaut capital qui domine dans le *Traité de l'Usage des Saignées*, en ce que l'on y fait tout rouler uniquement sur les Vaisseaux ou leurs distributions, sans qu'on y dise en même tems rien sur la nature du Sang, sur sa quantité, sa résistance, ses qualitez particulieres aux âges, au tempérament, au sexe, &c. Or ses qualitez, comme le sçait tout le monde, changent infiniment dans les grandes maladies, où le ralentissement d'un sang plus ou moins pesant, visqueux, coënnieux, tient souvent lieu de cause principale. Quoiqu'il en soit, un Fluide ainsi retardé dans la marche, paroît-il bien disposé à suivre les déplacements qu'on veut qu'il se fasse de vaisseau à vaisseau depuis le cœur jusqu'au pied, pour opérer la Révulsion par excellence, c'est l'*absoluë*, cette merveilleuse, dont on leurre les Novices en Médecine dans tout

ce Traité? Que deviendront encore les célérités & les vitesses, sur lesquelles l'on paroît si fort occupé dans les premiers Chapitres? Il falloit les rappeler dans celui-ci, & faire voir qu'étant les mêmes en maladie, qu'en santé, elles doivent donner au Sang les mêmes facilitez pour les mouvemens de sa circulation en maladie, sur-tout dans ces occasions importantes, où il faut les accélérer pour obtenir une *révulsion* prompte & générale comme celle de la saignée du Pied.

Etat du Sang trop oublié dans le nouveau système.

L. L'ON donne pourtant ici (a) la saignée du Bras pour *évacuative*, comme celles du Pied; mais en cela encore la doctrine de l'Auteur est opposée à celle de FERNEL, qui est celle de l'Ecole de Paris: *Revulsio*, dit-il, *trahe à secula sit secta cubiti venâ.... universalis censetur; quæ verò ex venis inferioribus sit, particularis, &c.* (b); maxime tirée d'après la pratique de ce grand Médecin: & le changement qu'y vaudroit faire M. S., n'est fondé que sur une spéculation, ingénieuse si l'on veut, mais qui mène à de dangereux essais.

M. S. contraire à Fernel.

LI. AUTRE nouveauté, on nomme *dérivation* (c), la descente qu'on fait faire au Sang depuis le cœur jusqu'à l'extrémité où naît la Saphène, moyennant pourtant les différences de *directe* & de *collaterale*. Ainsi un sang attiré de si haut à travers des vaisseaux continuez jusqu'à l'extrémité du Corps, opère une *dérivation*, nonobstant la notion de ce terme reçû de tout le monde, où l'on a crû jusqu'à présent que par *dérivation*, il falloit enten-

(a) Pag. 92.

(b) Fernel. de V. S. Lib. II, cap. 6.

(c) Pag. 93.

Saignée du
Pied dans la
Pleurésie,
contre la
doctrine de
la Faculté.

dre la détermination qu'on feroit prendre au sang de la partie malade vers les parties voisines. La nouveauté va plus loin, elle passe au-delà des termes & des expressions; car elle trace ici une pratique inouïe, dont l'on déduit des raisons de phantaisie, puisqu'elles sont toutes prises dans la spéculation, sans appui sur aucun fait d'expérience. L'on apprend (a) donc à saigner du Pied dans les tumeurs du bras, dans les *pleurésies internes supérieures*, le tout formellement contre la pratique suivie dans l'Ecole de Paris, depuis la dispute de BRISSOT sur le cas important de la Pleurésie, sans que M. S. s'appuie de quelque autorité que ce soit. Ce n'est point que la sienne ne soit importante; mais elle est nouvelle encore, & mise d'ailleurs, avec sa permission, en parallèle avec celle de tous nos Maîtres, qui ont vécu depuis deux cens ans: *Quid hac inter tantos?* Car enfin qu'il ne se trouve dans les Thèses de la Faculté depuis tout ce tems, aucune d'entre-elles contre la doctrine de Brissot, rien montre-t-il plus évidemment l'unanimité de ses Docteurs sur cette question? M. S. vient interrompre cette unanimité de pratique; mais un tel changement dans une Ecole comme celle de Paris, auroit demandé plus d'examen & plus de suffrages: il n'y en auroit pas certainement trouvé autrefois; y en trouvera-t-il aujourd'hui d'autres, que de ses trois Approbateurs?

LI. C'EST une pareille entreprise dans un particulier, de décider contre les avis de tous ceux qui l'ont précédé (b), que la saignée du

(a) Pag. 98. 99.

(b) Pag. 101.

piéd est si recommandée & si efficacement employée, (il falloit dire par qui) *pour prévenir les engorgemens du cerveau, &c.* Car fut-ce la pratique de personne d'employer la saignée du pied au sens de la nouvelle méthode, dès les premiers commencemens de ces maux, *qui sont* (car l'on va ici à front découvert) *les maladies inflammatoires (a).... de la tête, du col, des bras, du haut de la poitrine, &c.* tous cas où FERNEL, suivant la pratique de Paris défendue par BRISSOT, ordonne la saignée du bras (b), sans même faire mention de celle du pied; parce qu'en effet elle doit être placée dans la suite de ces maladies, toujours suivant l'habileté d'un Praticien, & non suivant une pure routine nouvelle, & dès-là dangereuse dans tous les premiers commencemens.

Entreprise
blâmable

dans un Pra-
ticien.

Contre l'an-
cienne déci-
sion de la
Faculté.

LIII. MAIS avant que d'aller plus loin, l'on doit remarquer qu'ici comme par-tout ailleurs (soit affectation, soit inadvertance) M. S. ne met ou ne tient jamais son Lecteur au point précis de la question. Car encore un coup, ce n'est pas de sçavoir si la saignée du pied peut convenir dans ces maux présens ou pré-vûs dont il faille ici s'occuper; mais si dans ces cas il faut toujours commencer la cure par la saignée du pied réitérée même, entremêlée de purgations, sans distinction d'âge, de sexe, de tempérament, de maladie, ni de constitution. Car qui ne sçait qu'il en est quelques-unes, dans lesquelles l'on emploie pour certaine considération la saignée du pied d'assez bonne heure? Ainsi il conviendrait que l'Auteur entrât dans ces difficultez pour met-

M. S. tient
toujours son
Lecteur hors
de la ques-
tion.

(a) Pag. 106.

(b) Vid. Fernel. de S. M.

Piège pour
les moins
instruits.

tre les Lecteurs au vrai fait de la question qu'il traite ; à faute de quoi ce peut être un piège où tomberont des ignorans , ou un équivoque qui pourroit tromper ou surprendre des Médecins plus crédules qu'attentifs ou éclairés.

M. Bianchi
à tort , & in-
dignement
traité par M.
S.

Caractères
des Ouvra-
ges de M.
Bianchi.

LIV. LE sixième Chapitre paroîtroit ne pas m'intéresser , puisqu'il est tout personnel contre M. BIANCHI ; ainsi ce seroit plutôt l'affaire de quelque généreux ami de défendre l'honneur de ce sçavant Médecin , s'il n'auroit mieux le faire lui-même. Car oseroit-on le dire ? on seroit tenté de croire que M. S. ne l'auroit jamais lû , tant il est méconnoissable dans le portrait qu'il en donne ! De mapparr , après avoir étudié l'Ouvrage de ce grand Médecin , comme il convient pour s'instruire comme il faut sur cette partie de la Médecine , je doute , quoiqu'en dise si déso-bligeamment M. S. , qu'on trouve dans aucun Praticien moderne , autant de science , d'usage , ou de spéculation utile , qu'il y en a dans les Ouvrages pratiques de M. Bianchi. La belle Physique & la Géométrie ornent ses Ecrits ; mais l'une & l'autre toujours fondées sur les observations , premièrement d'HIPPOCRATE , puis de tous les grands Praticiens de l'Ecole de Paris , les FERNEL , les DURET , les BAILLOU , &c. qu'il se fait honneur de citer & d'imiter. Peut-être cela aura-t-il paru à M. S. tenir de la servitude envers les Anciens , dont il a eu grand soin d'abjurer l'autorité ; mais en seroit-ce assez pour mériter à M. Bianchi la disgrâce dont il le punit par les termes les moins ménagés. Car en est-il de plus durs contre qui que ce soit , que de dire

publiquement, que son Ouvrage * est celui d'une Dureté de
ne imagination vive, plutôt que la suite d'une M. S. contre
observation exacte; qu'il est plus ingénieux que M. Bianchi.
solide... qu'on n'y trouve que deux pages de sa
Dissertation dignes du nom de l'Auteur? Voilà
 la matière d'une belle Apologie pour M. BIAN-
 CHI, que M. S. offre à quelqu'un de ses amis
 (car il en a) qui voudroit entreprendre une
 justification si bien méritée. Mais si par droit
 de réponse, M. S. s'entendoit dire par quel-
 qu'un de ces amis, qu'on ne trouve dans tout
 son Ouvrage que deux pages dignes de son
 nom, trouveroit-il ce procédé digne d'entrer
 dans le commerce de gens de lettres? Mais
 aussi cette manière d'écrire, ou de penser, n'est
 point celle de M. BIANCHI, comme on peut
 le reconnoître par la Lettre, que M. LANCISI
 lui écrit sur sa modération envers ses adver-
 saires. De ma part, je ne demande pour le
 disculper parfaitement contre les reproches qui
 sont dans ce Chapitre, sinon qu'on prenne la
 peine de lire la Préface de son Ouvrage, où
 après l'avoir vu s'accuser modestement de s'être
 trop tôt mis à écrire, c'est-à-dire, dans un
 âge encore peu avancé, on trouvera dans sa
 troisième Partie, qui est toute de pratique,
 cette maturité de génie, de jugement & de
 science qu'il se souhaitoit; & cette Partie la
 plus mûrement travaillée, est celle où se trou-
 ve la Dissertation sur la *révulsion* & la *déri-*
vation, que M. S. a si indignement traitée.

Modération
 de M. Bian-
 chi recon-
 nue.

LV. VOICI cependant comment je me
 trouve intéressé en ce que l'on reprend dans M.
 BIANCHI, parce que cela peut regarder le fond

Raisons qui
 m'intéres-
 sent.

d'une doctrine que je suis. On dit à la page III. que M. BIANCHI *suppose faussement que les arteres sont d'une figure conique, & qu'elles se rétrécissent en s'éloignant du cœur.* Voilà déjà sur-quoi tout le monde est d'accord, ce n'est donc pas une fausseté dans M. Bianchi ; *qu'ainsi le sang passe d'un lieu vaste dans un lieu plus serré.* Cela n'est-il pas vrai, tant que le sang est dans les arteres ? le contraire, lui dit-on, *est cependant démontré, parce que la somme des calibres des différentes ramifications d'un tronc artériel est toujours plus grande que le calibre de ce tronc ;* M. Bianchi conviendra encore de cela ; *Ainsi, conclut-on, le sang en coulant dans les arteres, loin de passer d'un canal plus large dans un plus étroit, passe au contraire d'un canal plus étroit dans des canaux, qui pris ensemble, lui offrent un chemin plus large.* Voilà en langage de Logique un Argument en quatre termes, ou du moins qui conclut plus, mais autre chose que ce qui est dans les *prémises*. Car, *des canaux qui pris ensemble lui offrent un chemin plus large*, ces mots ou ces termes sont autres que ceux de ces *prémises*, dans lesquelles il n'est point parlé de *canaux pris ensemble* pour faire un chemin plus large au sang, mais de différentes ramifications, & que chacune de ces ramifications a une capacité plus étroite que celle du tronc d'où elle sort : Or c'est dans chacune de ces ramifications, ou capacitez particulieres, que se forment les embarras inflammatoires, & non pas dans une capacité plus large, formée seulement par l'imagination, de tous les calibres de ces ramifications pris ensemble. La Dissertation donc de M. Bianchi demeure dans toute sa force.

Imagina-
tion mise à
la place du
fait.

LVI. AUTRE accusation (a) aussi mal entendue, la distinction du plus ou du moins de résistance,.... est une distinction métaphysique. la Médecine n'a point encore atteint à cette connoissance. Mais cela est une marque de justesse dans un esprit géométrique, tel que paroît celui de M. BIANCHI. Car c'est qu'il ne veut pas mêler dans un Problème de Géométrie, une question de Pratique, & qu'il renvoie cette matiere, à enquerir dans un autre endroit. Ce n'est donc que de la difficulté géométrique dont il avouë qu'il ne sçait point la raison, sur laquelle il demande la décision à son aini, comme plus sçavant que lui en Géométrie. Mais il n'en est pas de même du fait de Pratique, lors qu'il le traite ailleurs; car versé autant qu'il y est, il fait voir dans cet endroit qu'il s'en falloir bien qu'il crût, que la Médecine n'a point encore atteint à la connoissance du fait de Pratique, dont il est parlé ci-dessus. Car il s'y agit des cas où une saignée révulsive peut emporter les obstacles qui font une inflammation, c'est-à-dire, dissiper tout le sang qui étoit arrêté; & l'on voit à la page 839. de la Dissertation, combien il est maître en matiere de saignée révulsive, par l'habileté avec laquelle il emploie la saignée du bras du même côté, où étoit une inflammation érysipélateuse à la mammelle: Encore, par la saignée du front, (car HIPPOCRATE lui-même la traite de révulsive, *revellenda sunt omnia.... Capitis partem posteriorem dolenti vena in Fronte secta prodest* (b);) par celles du nez & de la gorge dans la Phrénésie, les

Esprit géométrique de
M. Bianchi.

Son habileté sur ces différentes saignées.

(a) Pag. 115.

(b) Hippocr. Lib. 6. Epidem, &c.

Sa déférence pour l'ancienne Pratique, de s'appuier de la pratique du célèbre M. LANCISI son ami, & de l'exemple de GALIEN; car M. BIANCHI ne méprise en nulle occasion l'Antiquité, avec laquelle il aime à se trouver de concert. Il plaît à M. S. de traiter de guérison fortuite, celle de la Mammelle par la saignée du bras. C'étoit pourtant aussi la pratique de FERNEL, mais M. S. ne s'en embarrasse pas.

M. Lancisi mal-traité. LVII. Il tombe aussi désobligeamment sur M. LANCISI, car tout ce qui lui est contraire lui paroît méprisable; il le taxe de peu d'exactitude en Anatomie: mais l'on est peiné soi-même de la méprise où tombe ici M. S.; car il s'agit d'une saignée faite du pied même, où commençoit, dit M. S., une *gangrène*; & sur cette *gangrène* par lui imaginée, ou grossièrement interprétée, il donne une étiologie aussi étrange que l'idée qu'il donne de la *Gangrène*. Car il la fonde cette idée sur le relâchement des fibres; mais M. S. en a-t-il vû beaucoup de cette nature? Mais sans suivre plus loin là-dessus M. S., il suffit de faire remarquer que M. LANCISI ne parle point là d'une *gangrène*, mais d'une *paralyse* du pied, pendant laquelle il fit saigner avec succès le malade du pied paralytique. On ne peut estimer M. S. sans être sincèrement touché de le voir dans une telle méprise; humiliante erreur, qui surpasse encore de beaucoup l'inexactitude dans un Médecin qui se met à la tête d'une nouvelle Médecine, d'expliquer par *gangrène*, *sideratum talum*, lors que c'est un pied *paralytique*, devenu tel à la suite d'une *apoplexie*! Que ne

Honteuse méprise de M. S.

Il prend une Paralyse pour une Gangrène.

diront point M. BIANCHI & ses amis, si ce Sçavant Italien vient à s'entendre dire des injures & à feu M. LANCISI, par un Médecin de Paris, qui leur donne une si étrange prise sur son érudition médicinale ? M. S. auroit dû se souvenir que *sideratio*, dans PLINE, est une maladie des Arbres, que l'excès de la Canicule leur cause en les brûlant. Mais ces Messieurs se croiront fondez à le soupçonner d'être peu familiarisé dans la doctrine d'HIPPOCRATE, qui est pourtant le modèle de l'Ecole de Paris, puisqu'il n'y a point appris que l'*apoplexie* y est appelée *syderatio* : *Corporis syderationes apoplexia dictæ* (a)... *Syderatis hamorrhoides utiles*... *In syderatis... accedente febre sylutio fit*.... *Syderationes quæ repente fiunt* (b), &c. Mais après cela, combien tombent d'elles-mêmes les réflexions que M. S. faisoit sur cette pratique de M. Lancisi ? car lui, qui trouve tant de difficulté à accorder le bon effet d'une saignée faite sur un pied gangrené, trouvera d'abord la raison mécanique, géométrique même de ce succès dans une affection *paralytique* rapportée par le même M. Lancisi à la page 108 ; M. Lancisi & sur cet échantillon il rendra apparemment bien justifié, justice à l'exactitude anatomique de cet Auteur, qui certes étoit autant Médecin que Physicien, parce qu'autant qu'il avoit lû son *Hippocrate*, autant s'étoit-il étudié à en orner la Pratique, d'une Physique exacte & géométrique.

LVIII. Tout est ici (c) désavantageux pour M. BIANCHI; mais rien ne l'est tant que le coup

Sideratio,
ce que c'est.

(a) *Hippocr.* Lib. de Flat. p. 279.

(b) *Idem*, Coac. p. 478, 479. 480.

(c) Pag. 142.

Mépris de
M. S. pour
M. Bianchi.

M. Bianchi
a bien étu-
dié, bien é-
crit, & beau-
coup prati-
qué.

qu'on lui porte en ces termes, si peu ressem-
blants à la politesse de M. S. *Après tout, qu'on
nous permette de le dire, nous ne croions pas
être obligez à souscrire aux décisions de M.
BIANCHI sur la Pratique, à l'exercice de la-
quelle il ne se prêtoit qu'à regret: (il ne se
prêtoit, est-ce-donc que M. S. croit M. Bian-
chi mort dans le monde, parce qu'il est mort
dans ses bonnes grâces?) Mais fut-ce jamais
un sujet de reproche contre un Médecin qui
auroit été timide ou retenu à pratiquer en Mé-
decine? le respect dû à la vie des hommes ne
peut-il pas bien faire trembler un Médecin qui
a tous les jours à en décider? Qu'aura pensé
M. S. (car il aime les Arabes) d'un de leurs
célèbres Auteurs, c'est AVERRHOE'S, qui étoit
grand Médecin, & qui par une timidité * qui
ne paroît pas du goût de M. S., ne voulut ja-
mais pratiquer la Médecine. Le célèbre SWAM-
MERDAM eut encore une pareille délicatesse,
qui est devenuë un titre d'honneur pour lui
dans la Médecine. Mais au surplus, où M.
S. aura-t-il pris la matière de ce reproche con-
tre M. BIANCHI? sera-ce dans les excellens
morceaux de pratique que nous avons de lui
dans un gros Ouvrage, qui n'est que de pra-
tique, de choses qui y tendent, ou qui en sont
sorties? dans cet Ouvrage qui n'est que d'ob-
servations suivies pendant des années entières;
Ouvrage enfin tout plein de maximes, de
règles & de faits de pratique, tirez d'*Hippo-
crate*, de *Galien*, de *Fernel*, (car les Arabes
ne font point foi chez lui) d'*Hollier*, de *Du-
ret*, de *Baillon*, tous nos illustres Ayeux, &*

* Vid. *Riolan*, in *Præf. Method.*

de *Mercatus*, grand Praticien Espagnol, &c.

L'étude des Ouvrages de si grands hommes, qui ont suivi la nature dans la nature auprès des lits des malades, a-t-elle pû faire rien autre chose qu'un habile Praticien, qui aura pris le goût de l'Art dans les bonnes sources, & d'après les grands modèles ? Les Lettres des Sçavants lui rendent ce témoignage, & une qu'il écrit à son ami sur la pratique, le prouve ; car on voit comment il s'explique avec lui sur ce qu'il lui communique là-dessus, l'assûrant qu'il le tient des soins continuels qu'il donne à cette partie de la Médecine : voici ses termes, aussi sages qu'instructifs. *Hac* (parlant de ses écrits)

placere posse confido, cum medicis studiis ab hypothetico prajudicio quolibet solutis, ac vindicatis, & repetito Medicina Parentum instituto, scriptorum, ac Clinicorum judicia non jam in novitatum lenociniis, sed in constanti observandi solertiâ consenuerint; tum plus rerum recludendis naturis, quàm inanibus scribendi leporibus deferri contingat *. C'est que M.

BIANCHI n'en quitte point un Auteur Praticien pour écrire des graces en Médecine. Après cela, M. S. vient à lui reprocher durement,

qu'il n'est pas exact sur l'Anatomie, que les planches qu'il donne comme gravées d'après nature, font bien voir qu'elle ne lui étoit pas connue. Il faut se retenir sur le reste de reproches aussi cuisants, parce que la *kyrielle* n'en est pas finie ; mais ils sont tous également hors de place & hors de bien-séance. Que cela fait-il d'ailleurs à la question sur la *révulsion* ? L'équité de M. WINSLOW, à qui le mérite de

M. S. continue ses duretés.

* Vid. *Hist. Hepat.* p. 330.

Il entre dans
une querelle
contre lui.

M. BIANCHI est si bien connu, qu'il lui a fait rendre un témoignage authentique dans une occasion d'importance, n'auroit-elle donc pû rien rabattre de la mauvaise humeur de M. S. contre ce sçavant homme, de qui il est aussi peu permis de mal parler, qu'il n'est point séant d'attaquer un absent, qui ne s'est point attiré ces duretez? Car de prendre avantage des disputes, qui sont entre lui & l'illustre M. MORGAGNI, c'est souffler le feu de la discorde, & nourrir une querelle qui n'intéresse en rien la Question de Pratique, dont il est ici question. Ce sont d'ailleurs deux habiles gens qui épluchent, jusqu'à s'échauffer l'un contre l'autre, la vraie structure des Parties, par où ils nous défrichent le champ de la Médecine, dont ils ôtent toutes les épines, pour y jeter des semences qui germeront en leur tems au profit & pour l'accroissement de la Médecine. Accordons donc le tems nécessaire pour se concilier à de grands esprits sur des matieres qui demandent des années pour se laisser apercevoir, mais à qui il faut des siècles pour être démontrées, parce qu'elles s'échappent à mesure qu'on les approche, (*semina*) *seculum fortè integrum deposcentia ad probandum, complura ad perficiendum* *. Au surplus, parce qu'il n'est rien de si naturel à l'homme que de se tromper, *errare humanum est*, messied-il à personne de se regarder dans les fautes d'autrui? Car enfin, *in multis delinquimus omnes*. La modestie d'ailleurs si convenable à un Médecin, doit le rendre indulgent en-

* BACON.

vers tous ceux qui tiennent à la Médecine ; mais ce n'est point la maniere de penser de M. S. sur M. BIANCHI ; il se croit autorisé à lancer contre lui les traits de sa colere la plus picquante , & de cette voix courroucée il prononce , qu'il mérite *le peu de respect* qu'il témoigne pour sa maniere d'observer , dans laquelle *domine son imagination* : Et moi je prie nos Lecteurs de se donner la peine de lire quelque chose des Ouvrages de M. BIANCHI , après quoi je passe condamnation , s'ils ne pensent tout autrement sur la maniere d'observer. En effet , ils la trouveront étudiée & suivie pendant des années entieres , attachée continuellement aux diverses constitutions de l'air & des saisons , au génie des maladies épidémiques ou autres , à la différence des tempéramens , des sexes , des âges , aux règles de l'ancienne pratique d'HIPPOCRATE & des grands Médecins de tous les âges , avec une variation sage & mesurée dans ses remèdes , car il n'en a point de banaux pour toutes les maladies ; singulièrement occupé enfin à appliquer à chacune , à leurs différens tems & à leur caractere , ceux qui y sont propres.

Augmentation d'injures.

Justification de M. Bianchi.

Sa Méthode d'observer , de connoître , & de guérir.

LIX. M. S. , tout prévenu qu'il est contre la *dérivation* , fait paroître de singuliers égards pour les raisons qu'on lui propose en sa faveur , quand elles sont tirées *des succès du Vomissement* (ou des émétiques) *dans les maladies de la tête* *. C'est prendre adroitement l'occasion de justifier les Emétiques : mais il falloit préalablement avoir bien prou-

Succès des vé les succès de ces remèdes donnez brusque-
 Emétiques ment, coup-sur-coup, & sans préparation dès
 non prouvez les premiers commencemens d'affections in-
 flammatoires du Cerveau; car en cela consiste
 le point de la question présente. Au reste, je
 doute que la maniere dont on fait ici agir
 les Emétiques, paroisse aux connoisseurs bien
 répondre à la juste idée de l'œconomie ani-
 male, & en conséquence à celle des causes de
 ces maladies. Le système de la *révulsion* a
 toujours été occupé jusqu'à présent entre les
 mains de M. S. à ramener promptement le
 sang du Cerveau; & voilà qu'il se déclare
 avec le même dévouement pour les Emétiques,
 qui, comme il l'avouë & le prouve *, (quoi-
 qu'inutilement, car qui en doute?) portent
 promptement & abondamment le sang au
 Cerveau. L'Auteur sent combien cette raison
 peut intimider les esprits; aussi pour les ras-
 sûrer, il fait valoir la plénitude *des premie-*
res voyes, les cruditez qui en partent, & qui
 fournissent au sang de mauvais sucs, &c.
 Mais cela s'accorde-t-il bien avec l'idée d'un
 sang, que l'inflammation a ralenti & fixé dans
 le cerveau? Il n'est donc pas contredit que les
 Emétiques, portent très-réellement le sang à
 la tête; mais est-il autant avoué qu'il y ait
 cette plénitude dans les premieres voyes, &
 que des cruditez contenuës dans le bas-ven-
 tre puissent aller faire une inflammation dans
 le cerveau? Les voyes qu'on fait ici tenir à ces
 cruditez pour monter au cerveau, & la ma-
 niere dont on fait vuider ces cruditez à la
 décharge du sang, tout cela n'est prouvé ni

Contrariez
 dans le systè-
 me de M. S.

Incertitude
 sur les pre-
 mieres voyes

* Ibidem.

par l'observation, ni par le Méchanisme des parties, ni par les raisons de leurs fonctions. Les *filtrations*, par exemple, que l'on fait faire de ces cruditez sont manifestement fausses; 1°. parce que toutes les *sécrétions* sont suspenduës dans les grandes maladies, parce qu'elles sont toutes *inflammatoires*, ou *spasmodiques*, ou tout les deux ensemble; 2°. parce qu'un sang épaissi, couënnieux ou intercepté dans son cours, n'est pas en disposition de lâcher pour la sécrétion, des suc qu'il tient concentrez & resserrez entre les parois de vaisseaux, qui ont perdu leur souplesse naturelle dans les cas inflammatoires, tels que sont les petites-Véroles; car en effet tout ceci bute vers cette maladie. C'est donc prendre soi-même le change, & le donner aux autres pour expliquer les merveilles prétenduës des Emétiques, que de s'autoriser de celles qu'ils pourroient peut-être avoir dans les cas d'affections soporeuses, qui seroient causées par des sérositez, ou en semblables occasions, dans lesquelles le sang & les humeurs seroient encore dans leur fluidité, & les fibres dans leur souplesse; autrement c'est tout confondre en pratique, comme a coûtume de faire le *Traité des Saignées*, & y introduire des dogmes inouïs, fondez sur des spéculations contraires à toute la pratique qui a précédé M. S. Car les Emétiques y étoient interdits dans les affections inflammatoires par les Médecins les plus célèbres; HEURNIUS étoit certainement de cette espèce, & voici ce qu'il enseigne dans sa Méthode de guérir: *Vomitoriis abstinendum, si caput dolet, si inflammatio adsit partium interna-*

Plus de sécrétions en maladie.

Equivoques sur les Emétiques.

Emétiques défendus dans les inflammations

Rapport
d'entre l'Es-
tomach & la
Dure-mere
mal pris.

rum (a). DE MOOR, cet Auteur qui lavoit médité avec soin & habileté autant en Physique qu'en Pratique les maladies de la Tête, (comme il paroît par sa *Pathologie du Cerveau*, établie sur les principes de l'œconomie animale (b),) pensoit de même sur les Emétiques: *omittendum est Emeticum, ubi dilatatio nimia vasorum Cerebri, aut similis affectus organicus causa est* (c). Tout de même encore, ce rapport singulier de l'Estomach avec la *dure-mere*, n'est vrai que quand les membranes ne sont point enflammées; car alors ayant leurs mouvements réciproques d'oscillation, elles sont capables de ces contractions ou *contractilitez* qu'en attend mal-à-propos M. S. dans les maladies inflammatoires: aussi de son aveu, les Emétiques en pareille disposition ont besoin d'être donnez à fortes doses (d); c'est-à-dire, que le remède le plus dangereux en pareille maladie, devra s'y donner témérairement.

Dessein pris
d'exclure la
Dérivation.

LX. MAIS une preuve encore bien sensible du bouleversement qu'apporterait en Pratique la doctrine du Traité des Saignées, c'est la résolution qui y est manifestement insinuée, d'exclure de l'usage de la Médecine tout ce qui sent la *dérivation*; tant l'Auteur est passionné pour la *révulsion* toute seule; c'est-à-dire, pour celle qui est de son invention dans son Traité! Car on a parlé de *révulsion* pendant tous les siècles passez, dan

[a] Lib. 2. Cap. 21.

[b] Vid. de Moor, Vera Oeconomiae Animalis... Pathologiae Cerebri delineatio practica.

[c] Ibid. p. 98.

[d] Pag. 155.

lesquels

lesquels certainement il y avoit des Médecins qui guérissent ; cependant la saignée du pied reconnue presque seule pour *révulsive* par M. S. , n'étoit alors que très-rarement employée , parce qu'elle n'étoit point la seule *révulsive* ; au lieu qu'à elle seule est ici accordée cette prérogative en vertu des calculs de l'Auteur. Dans le dessein donc d'abolir tout ce qui tient de la *dérivation* , ou pour en décréditer l'usage (*a*) , il se donne la torture pour ôter à l'action si utile des *sang-suës* la vertu de *dérivation* , contre l'idée commune ou généralement reçue en Médecine. Cependant tout ce qu'on dit ici , ce semble de plus fort , contre la *Dérivation* , qu'elle est capable d'attirer trop de sang (*b*) sur la partie , cela est manifestement contraire à l'effet de la *Saignée dérivative* , puisqu'elle vuide le sang à mesure qu'elle l'attire ; & c'est précisément ce que font les *sang-suës* , dont la succion , quoiqu'en dise notre Auteur , fait une vraie *dérivation* , puisqu'elle attire le sang d'ailleurs même que de la partie malade. C'est le sentiment de PARE ; & son autorité sera de poids auprès de M. S. , car il aime à s'appuyer de celle des Chirurgiens préférablement aux Médecins ; puisqu'il les prend pour autoriser une pratique de pure Médecine (*c*) , en faisant l'honneur à Messieurs MAURICEAU & LA MOTTE Chirurgiens-Accoucheurs de les citer , au lieu de nommer les Médecins qui les ont sciemment guidés ; c'étoit donc ces Médecins qu'il falloit ici nommer au Public , pour

Celle par les
Sang suës.

L'effet des
sang-suës est
une dériva-
tion.

[a] Pag. 160.

[b] Pag. 169.

[c] Pag. 127.

Accou-
cheurs, ils
tiennent des
Médecins ce
qu'ils sça-
vent de Mé-
decine.

lui apprendre que ce sont des Médecins qui ont traité singulièrement des maladies des Femmes, sçavoir PRIMEROSE, RODERICUS à CASTRO, & autres Médecins, dont les Accoucheurs & les Chirurgiens tiennent le peu qu'ils sçavent de Médecine. Mais c'est une suite du changement que le Traité des Saignées fait en Médecine; elle donnoit ses leçons à la Chirurgie, & l'on fait ici emprunter d'elle des lumières à la Médecine. Au reste, PARE', ce Chirurgien si célèbre à juste titre, dira (a) à M. S., que les Sang-suës attirent non-seulement de la partie même sur laquelle on les applique, mais encore des voisines & des éloignées. J'ajouterais pourtant au témoignage de Paré l'autorité d'un Médecin, car je n'aime à me décider que par mes Maîtres : *non solum exugunt Hirudines sanguinem*

Les Sang-
suës tirent
de loin.

in summâ cute harentem, sed & universum corpus evacuant. ... hoc monendum esse duxi, ut ratio levaminis, quod ab his animalculis percipitur, esset manifesta, & quid suctus posset animadverteretur (b). Voilà comme s'explique sur l'action des Sang-suës un Médecin, qui connoissoit parfaitement l'économie animale. C'est aussi, comme on le dit ailleurs, par l'exemple de la *suction* qu'un sçavant Médecin (c) explique la *révulsion*; & après de telles raisons, je doute qu'on puisse raisonnablement refuser le titre de *dérivation* à l'effet des Sang-suës, & à tout ce qui lui ressemble. Sur ce modèle, pourquoi tant blâmer la saignée *dérivative* au sens des

[a] Liv. X. ch. 62.

[b] De Moor, ubi sup. p. 22.

[c] Vercelloni, de Pudendorum Morbis. pag. 41.

Anciens , qui étoit de vuider par les vaisseaux immédiats ou voisins le sang accumulé dans la partie malade , & non pas de l'y amasser ; & c'étoit ce qui les persuadoit si fortement de la nécessité des *Sang-suës* , parce que c'est ce qu'elles font : *quo ferè pro topico* (en parlant des Sang-suës) *utebatur Antiquitas , nam post celebrata prasidia universalialia , ad hoc tanquam ad sacram anchoram Veteres necessitate quâdam coacti accedebant.* C'est le témoignage du sçavant & célèbre Observateur Portugais *. Mais c'est aussi l'intention de la saignée dérivative , de celle du front , par exemple , des *ranules* , &c. Car tout ce qu'on dit ici contre la Dérivation , peut bien faire voir les dangers des *Topiques* , comme sont les *fomentations* , les *cataplasmes* , les *frictions* , les *phœnigmes* , les *vésicatoires* ; tous remèdes dangereux , s'ils sont mal placez , parce qu'ils attirent le sang dans les vaisseaux voisins sans l'évacuër ; mais tout cela ne peut-être reproché à la saignée dérivative , parce qu'ouvrant sur le champ une issue au sang en même tems qu'elle l'y appelle , elle prévient tous les inconvéniens allégués contre elle.

Topiques en
quoi dange-
reux.

LXI. Quoique rien ne soit mieux marqué dans le Livre de M. S. que son aversion pour les Saignées dérivatives , puisqu'il n'en est sorte contre laquelle il ne se déclare assez ouvertement ; cependant , en se conformant aux règles les plus constantes & les plus authentiques de la Circulation du Sang , on ne craint point , autorisé par son exemple dans

* Zacutus , de Medic. Princip. Hist. Lib. I.

Pensée sur
les évacua-
tions déri-
vatives.

Dégager les
Vaisseaux
par les Ca-
pillaires.

Raisons.

l'affaire des Saignées *révulsives*, de proposer sur les évacuations *dérivatives*, une pensée que l'on croit pouvoir devenir utile. Car suivant cette doctrine, c'est toujours en détournant le Sang par la *révulsion* que l'on guérit, c'est-à-dire, en l'attirant des Capillaires, où il s'est engagé, dans les grands Vaisseaux (car peut-être cette idée est-elle la plus naturelle en cette matière); mais quand on s'est accoutumé à suivre des maladies dans tous les différents états, par où elles passent, ne seroit-il point arrivé, qu'en quelque occasion, ce ne seroit point en retirant le Sang des Capillaires vers les grands Vaisseaux, qu'on le dégageroit ? En effet, si, comme l'on n'en peut douter, c'est dans les Capillaires que se forment les *congestions* phlegmoneuses, parce que le Sang arrêté dans ces routes étroites & éloignées, ne peut refouler vers son principe ; en ce cas, la Médecine devoit-elle être privée d'une sorte de saignée ou évacuation *dérivative*, au moyen de laquelle ce Sang qui ne peut, pour ainsi dire, *résilier*, ou retourner sur ses pas, trouveroit dans l'extrémité des Vaisseaux, des issues pour s'échapper ? N'est-ce pas ce qui arrive à tout ce qui étant pressé & poussé par derrière, s'échappe naturellement dès qu'une issue vient à s'ouvrir ? parce qu'une résistance principale étant levée, elle facilite l'échappée à ce qui étoit invinciblement resserré. Or deux sortes d'évacuations de Sang tiennent lieu de Saignée *dérivative* ; l'une, qui est la plus considérable, est celle des *Ventouses* avec scarifications, ou des *Scarifications* sans ventouses. Car on sçait combien cet usage de Scarifications étoit utile entre les mains du

tant expert en Chirurgie le célèbre SEVERINUS (a), & combien il est encore familier parmi les Egyptiens (b). La seconde évacuation de Sang *dérivative*, est celle que l'on procure par les *Sang-suës*. Celle-ci s'est conservée encore quelque crédit dans la pratique d'aujourd'hui, non-obstant le peu de cas qu'en fait M. S.; mais l'usage des Ventouses si oublié presque, & l'autorité que M. S. voudroit donner à la *révulsion*, préféablement à la *dérivation*, feroit bien capable d'ôter absolument de la Médecine ce secours si renommé dans l'ancienne pratique, & qui a encore aujourd'hui des succès singuliers entre les mains d'habiles gens (c). Il est même ordinaire dans l'ancienne pratique, & encore aujourd'hui parmi des nations entières, de mettre au moins de pair les Ventouses avec la Saignée; & peut-être n'est-ce que pour s'en être fait une idée trop grossière, trop peu mécanique, qu'on la négligée; parce qu'on a comparé évacuation de sang à évacuation de sang, sans en distinguer les manieres différentes, ou les sources d'où sort le Sang; & ce sont ces manieres que démêle aujourd'hui la Circulation du sang. Ainsi les loix de cette circulation, sur lesquelles M. S. prétendrait donner l'exclusion à la *dérivation*, pour établir uniquement la *révulsion absolue* sur ses ruines, sont celles-là-mêmes qui pourroient remettre en crédit la *dérivation*, telle qu'elle a été proposée ci-dessus.

Idée impar-
faite des
Ventouses.

Réformée
par la Circu-
lation.

LXII. C'EST par les artères que se portent

[a] Severinus, de Med. Effic. p. 69. 78.

[b] Alpinius, de Medic. Ægypt. Lib. 2.

[c] Vid. Stahl, passim, & sa Dissertation sur les Sang-suës.

Sang artériel
vuidé par les
Ventoufes &
les Sang-
fuës.

les matériaux de toutes les inflammations ; ces matériaux s'accumulent & se fixent dans les artères capillaires , & ce sont précisément ces artères capillaires (*a*) qui sont ouvertes par le moyen des *scarifications* ou seules ou avec *ventoufes* , & encore par le moyen des *sang-suës* , & de quelques Saignées locales , comme du *nez* , des *coins des yeux* , du *front* &c. Car la différence de ces opérations avec les Saignées ordinaires , c'est que celles-ci n'évacuent qu'un sang veinal , qui donne occasion à l'artériel de se déplacer ; au lieu que par les autres opérations , c'est un sang artériel aussi immédiatement évacué des artères mêmes , que le sont leurs ramifications , qui sont picquées , coupées , & succées , par le moyen des *ventoufes scarifiées* , des *scarifications* , & des *sang-suës*. En cela donc se montreroit un mérite singulier dans ces sortes d'évacuations ; parce qu'elles vuident précisément cette portion du Sang qui fait la douleur présente , & qui annonce quelque abscess. Aussi est-ce par ce moyen que de bons Praticiens (*b*) se loient des *ventoufes* immédiatement appliquées avec *scarification* sur l'endroit d'une douleur opiniâtre de Pleurésie , avec cette précaution recommandée de faire les *scarifications* profondes ; & le succès qu'on en a observé sur le champ , peut-il s'attribuer à autre chose , sinon qu'à ce qu'on aura atteint les extrémités artérielles , & procuré par conséquent une prompte issue au Sang qui y

[*a*] Vid. *Bellini* , Prop. 8. Il faut la lire toute entière.

[*b*] *Riverius* , Cent. 3. Obs. 39. *Severinus* , Med. Effic. p. 87. *Cels.* *Mercat.* *Zacut.* *Graci juniores.*

étoit resserré. Car si on veut bien l'observer, les Saignées *dérivatives* les plus autorisées, sont celles où manifestement la lancette doit rencontrer les extrémités des artères; ce sont par exemple les saignées du *front*, du *nez*, des *coins des yeux*, (*l'artériotomie* elle-même;) toutes opérations qui se font sur des endroits très-prochains des os, & par conséquent des points ou pores par où les artères posantes sur des points d'appui s'insinuent dans leurs moëlles: car ce sont apparemment quelques-unes de ces artères que rencontre la lancette, laquelle en picquant la veine qui se manifeste dans ces endroits & qui couvre sous elle des vaisseaux artériels, coupe ceux-ci en même tems. Ce qu'on a remarqué ci-dessus d'après de graves Auteurs (a) sur la saignée de la *salvatelle*, favorise cette conjecture; mais deux autres faits que voici la confirment bien davantage. Le sang des hémorrhoides paroît être mêlé de sang artériel, *sanguis micans* (b), à en juger par les pertes énormes que les malades font souvent par ces endroits, car cela ne s'accorderoit guères avec l'idée d'un sang purement *veinal*; ce qui fortifie cette preuve, c'est ce qu'ont observé sur eux des personnes sujettes aux hémorrhoides, lesquelles allant à la selle sont sujettes à vider devant & après beaucoup de sang, qu'elles sentent sortir des hémorrhoides avec rapidité & abondance, comme il feroit par une artère qu'on auroit ouverte. Mais ce qui acheve de lever ici tout doute, c'est ce qu'on a vu arriver, pour avoir appliqué des Sang-suës sur le visage d'un

Saignées dé-
rivatives,
en quoi si
utiles.

Elles ouvrent des artères.

Sang hémor-
rhoidal est
artériel.

[a] Bellini, Prop. 8.

[b] Idem, Ibid.

Sorte de saignée dérivative à adopter,

Pourquoi les Sang-suës n'attirent pas sur la partie.

jeune homme, dont il s'ensuivit une *hémorrhagie* si considérable, que pendant une après-midi l'on eut bien de la peine à l'arrêter. Rien donc ne ressemble de si près à une saignée bien *dérivative*; & peut-être, n'en déplaît au *Traité des Saignées*, celle-ci mériteroit-elle de l'attention & quelque préférence dans la *Pratique*. Et en effet ceux qui y sont particulièrement versés, comme M. STAHL, s'en loient beaucoup, & pas un ne marque qu'il en soit arrivé d'accident, pas celui-là même que M. S. donne à appréhender de la *dérivation*, sçavoir un engorgement ou une attraction de Sang sur la partie malade; quoique quelques-uns de ces Praticiens (a) recommandent d'appliquer les sang-suës jusqu'à dix ou douze tout-à-la-fois, après cependant avoir fait précéder la Saignée ordinaire. Ajoûtez que l'action des Sang-suës étant une succion, qui se fait de l'artere elle-même, où se pourroit faire la collection du Sang appréhendée, elle lui ouvre une issue d'autant plus sûre, qu'elle est directe, ou suivant la direction de la nature. Cette *dérivation* seroit comme une Saignée renversée, qui attaqueroit la maladie comme à revers ou par les derrieres, en la prenant par les Vaisseaux Capillaires: *In omni morbo, in quo per venam mittendum esse sanguinem superius ostensum, utilius esset eundem per arteriam mittere; sed quia in majoribus arteriis imminet periculum, faciendum ex minoribus & Capillaribus, in quarum sectione nullum periculum offenditur* (b); au lieu que ce sont des

[a] Zacutus, Riviere.

[b] Bellini, Prop. 8.

grands Vaisseaux par où l'on a coutume toujours de commencer la cure des maladies. Mais n'est-ce point en effet par ces Capillaires que souvent elles se terminent, soit par des *dépôts*, des *abcès*, des *enflûres*, des *gangrènes*, que l'on ne guérit guères que par des *incisions*, des *ouvertures*, des *scarifications*; & en certains cas par des *saignées blanches* éprouvées si utiles dans les *hydropisies anasarques*?

LXIII. OR ces *Saignées blanches* sont, *Saignées* non des scarifications longues & profondes, *blanches*, (car ainsi pratiquées, c'est alors qu'arrivent ces gangrènes, que font appréhender les Auteurs des incisions faites sur des parties enflées par l'Hydropisie,) mais de légères mouchetures très-superficielles, qui ne font qu'effleurer la sur-peau, sans atteindre le tissu de la peau qui est dessous. Or de semblables incisions procurent des ouvertures vraiment *dérivatives*, qui déchargent les artères, non à la vérité de la *partie rouge* du sang qui s'y ralentit sur la fin des maladies, mais de la *partie blanche* & séreuse; or celle-ci faisant ordinairement les deux tiers de la quantité du sang, elle doit décharger d'autant les artères. Aussi sçait-on quelle énorme abondance de sérosité s'évacuë par ces sortes de *Saignées blanches* pratiquées sur les hydropiques, à l'endroit précisément où l'on fait les saignées du pied; car quoiqu'elles ne soient point des *révulsives*, au sens du Traité des Saignées, elles sont du nombre des *dérivatives* très-efficaces, puisqu'elles font dériver la Sérosité, qui s'échappe par-tout des Capillaires artériels dans le tissu des chairs.

Attention
en Pratique
à la circula-
tion de la
partie blan-
che.

Par où l'éva-
cuer.

Raisons
Anatomi-
ques.

C'est donc une autre attention à apporter en Pratique sur la circulation des Humeurs , & en particulier sur la circulation de la *partie blanche* du Sang ou de sa sérosité. Car pour remédier à cette circulation interceptée ou à ses débordemens, ce n'est pas uniquement par les grands Vaisseaux, que l'on devroit se proposer d'évacuer les sérositez , (en quoi consiste souvent l'illusion des *hydragogues*, des *phlegmagogues*, des *fondants*,) mais en bien des cas, par les Vaisseaux Capillaires, qui abbrégeroient le chemin pour l'évacuation des suc séreux ou lymphatiques. L'Anatomie doit ouvrir les yeux sur cet expédient, & autoriser la pensée qu'on vient de proposer; car étant certain que les Vaisseaux *Lymphatiques* sortent des Artères, & naissent par des racines imperceptibles de tous les points ou pores des Membranes, doit-il paroître étonnant que des ouvertures faites dans ces endroits évacuent précisément des sérositez? C'est la raison des *mouchetures* que l'on fait en bonne Chirurgie sur certaines tumeurs : mais l'observation d'un Praticien * confirme bien ce qu'on avance ici, par l'aventure qui arriva à *Padouë*, après avoir fait une seule *scarification* à chaque jambe à l'endroit qu'on saigne, car chacune donna une si prodigieuse quantité de *sérositez*, que la malade en mourut.

LXIV. MAIS, sans sortir de la nature de la *dérivation*, car nous y reviendrons dans un moment, rien prouve-t-il mieux le faux du système des Humoristes, que cet exem-

* *Rhodius*, Observ.

ple ? l'humeur est évacuée , la sérosité est tarie , cependant la malade meurt. C'est que dans les maladies séreuses , à *serosa colluvie*, il y a autre chose que des sérositez à vider , *non sanat emissus humor , sed medicina locum facit* (a) ; suivant la pensée d'un autre des plus grands Médecins de l'Antiquité , c'est ARETE'E, qui donne le même avis sur la paracentèse , *tametsi nonnunquam foras spontè aqua prorumpit , aut aliquis praeordia rescindens effundit , adhuc in sede suâ permanent Hydro-pici* (b) ; & cet état où demeurent les Malades après les sérositez vidées , *in sede suâ permanent*, c'est l'affoiblissement du ton des parties , dans lesquelles la vertu Systaltique ou le mouvement tonique étant éteint , toute oscillation périt dans les Solides ; tant il est vrai à faire , que qu'il est inutile de traiter les Fluides , si l'on n'a soin de pourvoir à l'état ou au ton des Solides. Pour cette raison , il est évident de quelle nécessité est cette sorte de dérivation , laquelle étant employée à tems préservera les parties de l'atonie , où elles tombent quand on les laisse trop long - tems gémir sous le poids d'humeurs ralenties ou épanchées. De-là vient la nécessité de faire de bonne heure des mouchetures , ou des Saignées blanches , la paracentèse même dès qu'il y a épanchement dans le Ventre , ou dès qu'il paroît que les parties poreuses , ce sont celles de l'habitude du Corps sur-tout vers les extrémités , sont engorgées ; parce qu'alors n'est-il pas tant plus possible de rappeler les suc épan-

Autre chose à faire , que de vider des humeurs.

Dérivation à garder en Pratique.

Saignée blanche ne doit pas être différée.

[a] Cels. p. 175.

[b] Aretæus , p. 36.

chez par la voye des grands Vaisseaux , il n'en reste point d'autre que l'ouverture habilement procurée du côté des Capillaires , par le moyen de légères mouchetures ou par des saignées blanches , par lesquelles les suc's séreux-lymphatiques étant évacuez de bonne heure, ils donnent le temps aux *Solides* de reprendre leur *ton*; car l'*atonie* étant arrivée , elle est cause que les Vaisseaux ne peuvent plus retenir la propre partie blanche du sang , celle-ci suit l'évacuation des séro-fitez qui s'échappent par les saignées blanches , & s'écoule toute avec elles , quand on les fait trop tard , & laisse à sec la *partie rouge* ; c'est ainsi que , *non sanat humor emissus &c. in eâdem sede permanent &c.* ; & on ne peut trop se le dire d'après ces sçavants Maîtres , dans un tems sur-tout comme celui-ci , où dans la cure des Maladies on donne trop aux Humeurs & à leurs évacuations.

Moralitez
iHistoires.

LXV. LES réflexions morales qu'on trouve ici * sont une censure polie que fait l'Auteur de ceux , qu'il lui plaît d'accuser d'une prévention excessive pour les Anciens ; car , comme il parle , c'est le *préjugé aussi général , qu'il est dangereux dans la pratique , qu'il tâche de combattre* ; préjugé qui fait ennemi de la raison , & qui par l'*illusion* qu'il fait , *passionne* ceux qu'il *trompe*. Ceci pourroit ne paroître qu'une description pathétique hors d'œuvre , ou échappée sans autre dessein , si elle ne découvroit les vûes secrètes de l'Auteur , qui passionné lui-même pour les beautés des raisons géométriques ,

qu'on lui a montrées, se trouve si fortement épris de leurs charmes, qu'il ne voit plus de raison que là où ces beautés se montrent. Mais tant pis pour ceux qu'une prévention déraisonnable comme celle qui est ici décrite posséderoit. Au surplus, le préjugé pour les Anciens comparé à l'entreprise qui élèveroit à la Raison une Dictature en Médecine au-dessus de l'Expérience, seroit-il plus dangereux que cette malheureuse disposition? Car dans un Art des plus impérieux, c'est la Médecine que PLINÉ appelle *Ars imperiosissima*, (parce qu'il ne reçoit d'autres loix que celles de l'usage,) rien peut-il être plus dangereux, que de voir s'y établir celle d'une *philautie* perpétuelle, ou d'un amour dominant de sa raison, & de ses propres sentimens, que l'on voudroit mettre à la place de l'expérience de mille grands Médecins nos ayeux, qui furent nos sages Maîtres. L'on sçait les étonnans malheurs qu'éprouva ce jeune Prince * présomptueux, pour avoir méprisé les avis des anciens Conseillers de son Pere pour suivre les avis de jeunes gens sans expérience; le même danger menaceroit de ruine la Médecine, si les meilleurs esprits séduits par les raisonnemens de quelque Moderne, se laissoient aller comme lui au mépris des sages maximes des Peres de la Médecine. Au surplus, autorité pour autorité à laquelle on voudroit bien s'affervir, celle d'un millier d'anciens Maîtres sera plus supportable, que celle de quelque particulier prévenu de ses lumières, & ébloüi de celles de quelques-autres.

Danger de
s'éloigner
des avis des
Anciens,

* ROBOAM.

LXVI. Le septième Chapitre est tout employé à l'explication de la saignée de la Gorge, & elle y est habillée comme les autres à la façon du nouveau système. Les recherches qu'on y trouve ingénieusement calculées, ne laisseroient peut-être rien à désirer en ce genre; mais pour la Pratique tout y est réglé par les raisons géométriques des vaisseaux. Ce sont donc toujours des loix données à la Nature pour l'usage de la Médecine, elle qui ne doit les recevoir que de la Nature. Pour cette raison nous nous en tenons sur l'étiologie de la saignée de la Gorge, à la Démonstration courte & simple, exempte de calcul géométrique, de M. FREIND; parce que dans sa simplicité, elle s'accommode avec l'usage ancien, confirmé par conséquent de toute la Médecine; & quoiqu'il puisse nous en coûter dans l'esprit du système, nous osons avouer que la préférence nous paroît méritée à une doctrine qui n'a pas moins de solidité, que les calculs, qu'il y substituë, ont de beautez, tandis que d'ailleurs elle a plus de sûreté pour l'avantage des malades. Car ne prend-on point ici le change? l'expérience qu'on y vante hardiment n'est point celle de Praticiens qui auroient laissé là-dessus des observations constantes & suivies; mais celle toute seule de l'Auteur & de peu de particuliers contemporains, dont les prétendues expériences ne peuvent fixer notre confiance, que quand ils les auront rendues plus authentiques. Car l'Auteur nous pardonnera cette liberté & cette remarque, elle est générale pour tout son Ouvrage; c'est qu'on se trouve étonné à chaque page de l'y voir toujours tout seul de son avis, pour peu

Saignée de la Gorge réglée ici par les calculs.

Expliquée par M. Freind suivant l'usage.

M. S. tous jours tout seul dans son Livre.

qu'on ait vû de malades & étudié la pratique dans les meilleurs Auteurs. En effet, tout les y contredit, noms, définitions, divisions, maximes, drogues ou remèdes; de-sorte que tout cela se trouve si étonnamment renversé dans le Traité de l'Usage des Saignées, qu'il faudroit recommencer un cours de Médecine pour pouvoir l'entendre, & changer de notions pour le suivre. C'est une Pratique *acéphale*, parce qu'on ne peut lui trouver jusqu'aujourd'hui de chef, de guide, pas même de disciples, que ceux qui de nos jours & sous nos yeux, veulent bien se mettre à ses côtes pour l'étaier, ou à sa tête pour lui commencer souche. Ce n'est pas que M. S. ne se compte peut-être quelques illustres compagnons, mais en Pratique, autant qu'on y pèse les suffrages, autant aime-t-on à les autoriser par le nombre.

Pratique
acéphale.

LXVII. LE huitième Chapitre ne nous arrêtera pas davantage; d'autant qu'il regarde deux célèbres Médecins *, sçavants l'un & l'autre & Praticiens habiles tous les deux, qui mieux que nous certainement sçauront, quand ils voudront, défendre la vérité de leurs sentimens contre les atteintes qu'on leur donne dans ce Chapitre. Voilà ce qui leur en coûte pour avoir traité de *révulsive* la saignée de la Gorge. Ce pourroit être de la part de si graves Auteurs un rude coup porté à la doctrine de la *révulsion* au sens du Traité de M. S.; aussi s'efforce-t-il de s'accommoder avec ces adversaires qu'il rencontre sur son chemin, où en effet il en trouvera parmi

M. S. se
concilie avec
eux.

* Messieurs Freind & Richa.

tous ceux qui règlent leurs opinions sur la pratique. Il partage donc le différend en deux, en accordant à ces deux Messieurs que la saignée de la Gorge est *révulsive* à certains égards, & *dérivative* à d'autres; & pour gage de conciliation, il se relâche jusqu'à accorder, que *la même saignée peut être dérivative ou révulsive à l'égard de la même partie* *. Mais ne seroit-ce point ici l'heureux moment venu

Il pourroit ainsi se concilier avec tout le monde.

d'entrer en conciliation avec M. S. pour la plupart des saignées *dérivatives*, qui, comme celle de la Jugulaire, seront *révulsives* en certaines occasions? Par-là tomberoient bien des disputes dans le Traité des Saignées; car le droit de *révulsion* n'appartenant point en propre à la seule saignée du Pied, on pourroit en faire part à la saignée du Bras; mais ce seroit s'exposer à faire revivre l'opinion de BRIS-SOT, que la Préface a absolument proscrite. L'Auteur en revient donc & s'en tient à sa chère saignée du Pied, dont il va relever la préférence dans le dixième & l'onzième Chapitre, qui devient comme le Sceau de tout le système du Traité de l'Usage des Saignées.

Expressions flatées.

LXVIII. MAIS le Titre de *l'utilité* de la saignée du Pied, que portent ces deux Chapitres comme le précédent, n'est point exact, il est affecté ou flaté, apparemment pour ne point effaroucher les esprits des Lecteurs. Car c'est de la nécessité de la saignée du Pied dans les premiers commencemens des maladies, que vont traiter ces Chapitres; mais il falloit adoucir la dureté d'un Titre, qui auroit annoncé la nécessité de cette saignée dans les

fièvres continuës, &c. pour ne pas aller de front contre tout le monde, accoutumé dès l'enfance à voir ordonner par les grands Médecins la saignée du Bras dans les commencemens de ces maladies. En effet, ce n'auroit point été la peine de composer un Ouvrage exprès pour prouver l'utilité de la saignée du Pied en général dans les fièvres continuës, &c. Car qui ne sçait que de tout tems cette saignée a toujours été un secours subsidiaire, adopté par toute la Médecine dans le cours des grandes maladies; mais d'entreprendre de persuader qu'elle devient l'unique & l'universel remède dès les premiers commencemens des fièvres continuës, à l'exclusion même de la saignée du Bras *, *hoc opus, hic labor est*; sur-tout si l'on se souvient, que la saignée du Pied habillée à la moderne, doit être prochainement suivie ou accompagnée d'émétique, de purgatifs, d'apozèmes, de kermès; toutes drogues ou manieres autant inouïes en Médecine, que l'est elle-même la saignée de cette parûre. Mais écoutons M. S. *Il faut*, dit-il, *suivant les principes que nous avons établis dans le cours de ce Traité, &c.* : C'est se déclarer hautement auteur & promoteur des principes inventez par lui pour l'usage de la Médecine; car il a commencé par se défaire de toute autre autorité que de la sienne, premièrement des Anciens qu'il a rayez d'un trait de plume, puis des Modernes; sans respecter M. BELLINI, qu'il a négligé comme un Médecin qui a donné dans le préjugé populaire; sans égard pour Messieurs LANCISI & BIANCHI, qu'il a souve-

Touchant la nécessité de la saignée du Pied.

Saignée du Pied à la moderne.

Prononcé de M. S.

Indépendan- rainement abandonnez ; M. FREIND (qu'il a
ce où s'est mis long-tems à nommer) & M. RICHARD sont
mis l'Au- plus ménagés, quoique leurs manières de pen-
teur, ser & de s'expliquer sur la *révulsion*, ne soient
point celles de M. S. Voici donc qu'il con-
tinuë à s'ouvrir & à ses Lecteurs une autre
voïe que l'anciennement battue ; c'est par des
Démonstrations empruntées de la Géométrie
& tracées sur les idées qu'il a suggerées *aux ha-
biles Géomètres qu'il a consulté* *. Mais, que
pour un moment il ait la bonté d'entrer dans
notre embarras ; qui nous faudra-t-il croire ?

Incertitude Il ne croit lui-même dans cette matière d'usa-
qu'il montre ge à aucun des Géomètres qui l'ont précédé ;
dans la Géo- exigera-t-il après cela que nous nous trouvions
métrie Mé- bien assurés sur sa seule parole ? A la vérité, il
dicinale. parle souvent d'expérience & d'observation
qu'il vante comme concertées avec la raison :
mais cette expérience est la sienne ; cette ob-
servation n'a pas fait plus de chemin ; cette
raison lui est singulière, absolument distin-
guée de celle de tout autre Géomètre, Méde-
cin, Anatomiste. Est-ce moins qu'un Désert
en pratique dans lequel il voudroit nous en-
gager ? Mais à travers de quelles routes ? par
celles qu'il fraie le premier : le Guide certes
est plein de mérite ; mais quels défilez par où
il mène ! L'entreprise est-elle tenable, quand
pour la faire exécuter, l'on a à produire plus
d'essais d'esprit en spéculations, que de coups
essaiés en pratique, tout nouveaux encore par
conséquent à essayer dans une matière aussi
importante que celle de la vie des hommes ?
Car M. S. fût-il aussi vieux que RHASE's, ce

* Voyez la Préface.

Praticien *Expérimentateur*, comme on l'appelloit, eut-il vû autant de malades & autant de maladies (car cela est bien différent) que lui; ce Maître dans l'Art vouloit qu'un Praticien ne fixât sa pratique, que sur celle de quelques centaines d'autres, avec laquelle il trouveroit par son étude que la sienne seroit conforme. Est-ce qu'on veuille ici rien rabattre des égards qui sont dignement dûs à M. S. ? Non certes ; mais si lui-même s'est refusé à suivre les plus habiles Maîtres qui l'ont précédé, peut-on s'assûrer qu'il sera suivi par ceux qui viendront après lui ? peut-on donc s'assûrer de le suivre lui-même ?

LXIX. LA confusion qui s'est mise dans la Pratique, dès que les Modernes se sont mêlez d'en vouloir changer les loix, les notions, les manieres, nous sert d'exemple pour l'avenir ; car si de l'aveu de ceux * qui depuis la circulation du sang, ont voulu écrire utilement sur la Pratique, tout s'y trouve défiguré, quand on a voulu assujettir les règles de Pratique à celles de Physique, d'où il est arrivé une *cacophonie* bizarre dans les idées, dans le langage des Médecins, & dans les indications que l'on a changées ; le Traité des Saignées nous menace-t-il d'inconvéniens moins graves ? Car l'Auteur y parle par-tout tout seul, sans guide, sans garant, sans compagnon, premier toujours par conséquent & sans second dans un art, où l'on ne sçauroit avoir suivi trop de modèles, ni se donner trop de témoins ; & dans cette situation, il nous débite en termes magnifiques, aussi lumineux

Confusion
dans la Pratique depuis
les Modernes.

* Vide Baglivi, passim.

Système de
Pratique des-
titué d'Au-
toritez.

pourtant que sçavants , la doctrine de son nouveau système : ce sont de beaux termes & d'élégants mots, *pulchrum caput* ; mais belle phrase ne guérit jamais maladie, *Morbi elegantia aut verbis non curantur* (a). Il faut donc des règles non pour fixer une Pratique de nouvelle invention , comme l'entreprend l'Auteur des Saignées ; mais des loix fixées par un long usage que l'on ait en propre ou d'emprunt , sur lesquelles aiant fixé sa pratique , on élève quelque nouvel édifice en Médecine, quelque observation singulière , quelque fait nouveau , quelque trait de pratique non aperçu jusqu'alors. Voilà le progrès à faire en Médecine , les nouvelles découvertes qui y sont licites , & tout cela sied parfaitement à qui a beaucoup vû & encore plus appris. L'exemple d'un jeune sçavant d'Allemagne (b) vient à propos pour faire sentir le danger des innovations dans la pratique de Médecine : cet esprit boüillant de nouveautez abrège la Médecine , la simplifie en la réduisant à quatre Maladies cardinales , règle de son Cabinet la méthode & la cure que son système lui a inspiré , & il finit son Ouvrage qu'il illustre du titre pompeux de *Praxeos Medica idea novissima* ; & enflé de ses idées , il s'achemine vers la Pratique , pour s'assûrer s'il a bien rencontré , par des observations qu'il s'en va faire désormais sur les malades : *Placuisse quidem observationes adjicere sed cum hoc negotium altiore mercatur indaginem , illud ipsum reservavi experientia confir-*

Danger de
croire une
Pratique
fondée sur
des spécula-
tions.

(a) Celse.

(b) Gladbach.

matori (a). Ce dessein est extravagant, quand on l'avoue ; mais le danger seroit-il sans fondement, si un Auteur avançoit des règles ou des maximes de Pratique fondées sur la parole ou sur des notions spéculatives, pour les donner à exécuter aux autres ? M. BELLINI paroîtroit un peu être tombé lui-même dans cette sorte d'inconvénient, dès qu'il a voulu assujettir les règles de pratique (dont il paroît cependant bien instruit dans son Ouvrage) à ses raisonnemens géométriques ; C'est de M. Bellini en Pratique. témoins ces deux énormes Propositions, qu'il ne craint pas d'avancer avec confiance pour être suivies, parce qu'il en voyoit l'évidence en Géométrie, comme si cela devoit se passer de même dans le corps humain que sur son papier : *In febris tutissimum tempus Vena-sectionis est declinatio* (b). Voici la seconde : *In die critico sanguinem mittere non licebit solum, verum omnino necessarium.* Voilà l'effet du trop de croyance dans la Géométrie ; il sembleroit même avoir passé dans la pratique de ce grand Géomètre, à en juger par la manière dont il s'est traité lui-même d'un mal de jambe, dont il rapporte l'histoire dans sa Préface écrite en forme de Lettre au célèbre M. PITCARN, car il lui raconte ce qu'il s'est fait, & il n'y montre pas tant de finesse qu'en Géométrie. Les exemples de Systèmes (c) bâtis sur les

(a) C'est l'échantillon de la Préface, qui est toute sur le même ton.

(b) Bellini, de M. S. Prop. X.

(c) Voyez la belle Thèse de M. Heister sur les dangers des Systèmes, dans les Journaux d'Allemagne.

Preuves dé-
taillées sur
les malheurs
des nouveaux
Systèmes.

Traité des
Saignées, bâ-
ti sur des
Spéculatlons.

les nouvelles découvertes , ont d'ailleurs si mal réussi chez les malades , que l'on doit craindre pour tous ceux que l'on hazardera sur de semblables spéculations. Sans parler de celui de REGIUS suivant les principes de DESCARTES ; celui du *Triumvirat* de SYLVIVS de Hollande ; celui de l'*Acide* & de l'*Alkali* de TACHENIVS ; enfin celui de la *Fermentation* & des *Ferments* de tous les Chymistes ; tous ont été des systêmes caducs , qui ne peuvent compter de générations , tant ils ont peu duré , tombez qu'ils sont entre les mains de leurs propres Auteurs ou de leurs fauteurs. Celui-même de SYLVIVS a passé pour malheureux dans la pratique de plusieurs. WILLIS, si ingénieux dans les pensées , fut tout-à-la-fois le plus illustre Auteur de son tems , & le moins heureux chez les malades. ETTMULLER (à qui cependant la Pratique est redevable pour la plus belle & la plus riche compilation de faits tirez de la pratique d'autrui) a fait mille malheureux parmi ceux qui suivent la sienne. S'agissant donc dans le Traité des Saignées d'un cas des plus graves en pratique , ce n'est point sur des principes établis , sur de simples spéculations , qu'il faut se former ou se décider : *Aliud profectò est , si in ullo casu medico , certè in hoc , practicè decidere difficultatem , aliud theoreticè. Theoreticè , dico , à Medico secundùm Theoriam medicam , qualis ex Institutionibus vulgò petitur. Practicè verò , secundùm ea quæ in Praxi extra & ultra Theoriam quotidie occurrunt observanda circa agros , de quibus Theoretici ne xpi quidem.* C'est le conseil d'un célèbre

Praticien (a). Il convenoit donc d'en demeurer à cette pratique générale ; *qu'il est inutile de s'occuper du lieu , d'où il convient de saigner , quand le mal n'a point encore de siège affecté , & qu'il ne s'agit que de diminuer le volume du sang ;* car c'est l'occasion où le sçavant de MOOR (b) fait remarquer qu'il ne faut point s'occuper précisément de *révulsion* , ni se proposer de faire prendre au sang de certaines routes.

Avis de pratique sur la Saignée.

LXX. MAIS M. S. en veut aux menaces du Cerveau , qu'il veut prévenir dès avant qu'elles se montrent. Il ordonne donc tout d'abord de régler le cours du sang en le déterminant par la saignée du Pied promptement faite , & *préférentiellement à celle du bras (c)*. C'est donc par la *révulsion* la plus puissante & la plus décisive , qu'il conseille de commencer la cure d'une grande maladie, le temps précisément où une telle révulsion a été de tout tems interdite ; de sorte que M. S. fait commencer la cure d'une maladie par où on la finissoit jusqu'à lui , & seulement en certains cas , où l'on en venoit à ce qu'on appelloit une *forte révulsion*. En effet , ces commencemens sont le tems où un Médecin ne doit songer qu'à mettre le sang au large , en faisant que la pression qui est également outrée par-tout dans les vaisseaux , où elle gêne la circulation , diminuë assez , pour dégager ceux qui sont trop en presse , & permettre au sang de reprendre ses pentes & rentrer dans ses allures naturelles.

Attention d'un Médecin au commencement des maladies

[a] Sylvius Deleboe , Prax. Med. Lib. II, cap. 21. art. 88. 89. 90. pag. m. 433.

[b] De Morb. Cerebr. p. 24.

[c] P. 252.

Enseignée
par M. Stahl.

Ce fut la conduite de tous les sages Praticiens formez sur le modèle d'HIPPOCRATE, & c'est encore celle que recommande soigneusement le sage M. STAHL, qui dans les maladies occupe l'esprit d'un Médecin du soin d'*applanir* la Circulation du sang, pour attendre les mouvemens de la Nature, pour les imiter ou les suivre suivant les occurrences. C'est le moïen de ne point à contre-tems troubler ou confondre les routes qui sont à prendre en Pratique; parce qu'il n'est rien de plus dangereux que la précipitation en Médecine, où souvent l'on est plus utile en ne faisant rien, qu'en essayant d'y faire quelque chose, *Medici quiete plus prosunt, quàm movendo agendoque* (a); dans les commencemens sur-tout des maladies, qui sont les tems d'obscuritez de la Nature, où il est aussi dangereux de vouloir la changer, qu'il est peu possible d'y parvenir: *Naturam obscuram transformare, non est possibile* (b). Mais la Médecine de M. STAHL n'est point celle de M. S.; il enseigne donc à déterminer tout d'abord le cours du sang, à régler ses mouvemens, à les forcer même; il couvre cette manœuvre du spécieux prétexte de préserver le Cerveau, comme si ce bon office étoit réservé à la seule saignée du pied, tandis que l'Auteur (c) qui a sçavamment médité le cours du sang suivant les loix de la Circulation, & singulièrement par rapport au Cerveau, enseigne qu'en pareil cas il suffit de diminuer

[a] Tit. Liv. Lib. II. Voyez aussi Lamzwerde, Monit. p. 63.

[b] Hippocr. de Diætâ.

[c] De Meer, de Morb. Cereb.

La pression que le sang ou trop abondant ou trop raréfié fait sur les vaisseaux du Cerveau :

In hoc casu nulla fit revulsio, neque enim motus alius sanguini imprimi potest, quàm juxta Circulationis leges ratio autem quare Ve-

na-sectio profit è naturâ pressionis sanguinis deducenda est (a) ; par où il prouve qu'en

pareil cas, il ne faut point employer la forte Révulsion, mais s'en tenir à la Dérivation révulsive ; c'est pourquoi voici comme il con-

clud au sujet de la Léthargie : *Venam Jugularem præ brachiali pertundendam esse consulit*

Willisius, mihi satisfaciunt vena secari solita (b). Il prouve dans le même endroit

comment la pression qui menace le Cerveau se dissipe par la saignée du bras, par la rai-

son que les résistances (c) étant affoiblies vers l'endroit de la saignée, par l'ouverture que

le sang y rencontre, son cours ne peut se porter vers-là, qu'en même tems le Cerveau

ne soit autant allégé, qu'il est moins pressé, parce qu'il reçoit moins de sang. Cette doc-

trine est d'autant plus sûre, qu'elle est conforme à celle de tous les Modernes les plus

éclairés en matière de Géométrie pathologique. Tels sont Messieurs *Bellini, Pitcarn,*

Bayle, Freind, Richa, Lancisi & Bianchi, car ces deux derniers, quoiqu'en dise M. S.

mal-à-propos indisposé contre eux, méritent autant de considération, qu'il leur en accorde peu.

LXXI. MAIS suivant cette doctrine, la saignée du Bras paroît encore d'autant plus propre

Saignée du
Bras, comme
elle soulage
le Cerveau.

(a) *De Moor*, Ibid.

(b) Ibid. pag. 249.

(c) Vid. *Bellini*, de pressionibus.

Par la raison
de l'ordon-
nance des
Vaisseaux.

à dissiper la pression du sang qui s'y porte, que ne fait la saignée du Pied : voici comment. La saignée du Bras, par l'issuë qu'elle donne au sang, hâte son cours par les artères *sous-clavieres, axillaires, & brachiales* : Or les Sous-clavieres sont celles d'où le sang se porte par les Carotides au cerveau ; de sorte que les Sous-clavieres, en se vuident de sang, dérobent immédiatement celui qui par les Carotides alloit faire la pression dans les vaisseaux du cerveau, tandis que l'Artere Brachiale reçoit immédiatement le sang des Sous-clavieres ; car M. BELLINI fait voir *, que (toute proportion gardée) c'est la même chose que si l'on avoit saigné l'artère. Mais tout cela, dira-t-on, par maniere de *dérivation* ; on l'accorde pour un moment, mais c'est sur la même ligne, immédiatement de l'artère dans la veine de rencontre, enfin vers un endroit éloigné du Cerveau ;

Dérivation
révulsive.

Ce sera donc une *dérivation révulsive*, ou plutôt la *révulsion* de l'ancienne Pratique, qui a réussi pendant des siècles, au gré des Médecins & des malades ; au lieu que ce sont de nouveaux essais à faire par la saignée du Pied au commencement de toutes les petites - Véroles & semblables maladies. Sera-ce avec le même succès ? Ce seroit l'affaire de la postérité, si le Traité des Saignées venoit à trouver créance ; mais en attendant l'on peut faire sentir tout-à-la-fois l'impuissance & le danger de cette étrange révulsion, dont la distribution même des vaisseaux, & leur économie montre le mal-entendu.

Fausse pré-
sention de la
saignée du
Pied.

* Ubi sup. Prop. VII. pag. 129.

LXXII. L'on se propose par cette saignée du Pied de préserver promptement le Cerveau, (car nous nous prêtons pour ce moment à l'idée de l'Auteur ;) mais rien ne peut le préserver plus promptement , que ce qui en écarte plutôt & de plus près la pression du sang qui s'y porte. Mesurant après cela la distance du Pied au Cerveau , & celle du Cerveau au pli du Bras , l'on voit que , toutes choses égales & toutes proportions gardées , le vaisseau qui dégagera de plus près & plus immédiatement le Cerveau , doit le faire plus promptement , que celui qui est plus éloigné , & qui d'ailleurs n'est point continu au cerveau. Cette dernière disposition est celle de la *Saphène* ; elle vuide le sang des Arteres *Crurales*, & des *Iliques*, & celles-ci le reçoivent de l'*Aorte* descendante ; mais cette Aorte est continuë au Cœur , d'où elle prend naissance , séparée d'ailleurs dans cet endroit du Cerveau , avec lequel elle n'a nul contact. S'il falloit donc soulager la pression du Cœur , (dans une *palpitation* par exemple) la saignée de la *Saphène* pourroit le faire par ce vaisseau , qui touche le cœur directement & immédiatement. Mais c'est le Cerveau que l'on veut préserver d'engagement ; ce ne peut donc être qu'en garantissant de la pression les vaisseaux qui le touchent : Or le sang de la *Saphène* ne peut dégager immédiatement les Arteres *Sous-clavieres* , qui fournissent le sang qui y va faire cette pression , puisqu'elle ne les touche pas par elle même. Le Cœur donc interposé entre l'Aorte ascendante & la descendante , interrompt le contact de l'une avec l'autre ; la saignée du Pied gage donc la descendante sans pouvoir at-

Distances
des Vais-
seaux.

Des con-
tacts des
Vaisseaux.

teindre l'ascendante ni les Sous-clavieres. C'est pourquoi la pression du sang demeurant la même dans les artères supérieures, elle demeurera la même vers le Cerveau.

Objection
levée.

Saignée du
Bras plus
prompte,
plus immé-
diat.

Illusion du
Traité des
Saignées.

LXXIII. PEUT-ESTRE voudra-t-on faire valoir cette raison ; sçavoir , que le sang sortant du Cœur dans l'Aorte descendante avec plus de vélocité occasionnée par la saignée du Pied, l'ascendante devra en recevoir d'autant moins, ce qui iroit à la décharge des Sous-clavieres & des Carotides : mais qu'ainsi soit, il devient évident que cette opération de la saignée est bien plus longue qu'on ne le pense, & point immédiate avec le Cerveau , puisque l'Aorte ascendante ne le touche que par le moyen des Sous-clavieres ; les Carotides donc ne sont ainsi dégagées que d'une manière négative en ce qu'elles recevront moins de sang. Il n'en est pas de même de l'effet de la saignée du Bras, elle évacue sur le champ le sang qui est dans les Sous-clavieres , & qui par les Carotides alloit faire la pression dans les vaisseaux du Cerveau ; ce qui est dégager d'une manière positive & immédiate toutes ces artères. En ceci donc se montre le faux de la *révulsion* au sens de l'Auteur ; & parce que c'est celle qui fait l'ame de son Traité des Saignées , l'on ne doit jamais perdre de vûe ces Réflexions Anatomiques , qui persuaderont les Lecteurs attentifs & de bonne foi , contre les illusions que peut faire des raisonnemens adroitement faits sur la distribution des vaisseaux , & plus spécieux que capables de prouver tout ce qu'on voudroit promettre en faveur de la *révulsion absolue* de la part des Solides ; mais la disposition des Fluides promet aussi peu , suivant cette autre réflexion,

LXXIV. LA colonne du Sang que l'on imagine continuée jusqu'à l'endroit de la saignée du Pied, est ou continuë avec le Cerveau, auquel elle touchera par sa cime ou partie supérieure; de-sorte qu'en en déplaçant la base qu'on lui suppose vers le pied sa partie inférieure; elle sera obligée, en se laissant aller en en-bas à la pente & au déplacement de cette base, de changer de contact dans la partie supérieure, d'avec celles auxquelles elle touchoit: Or dans cette supposition, la colonne de sang s'abaissant dans la saignée du pied vers le bas, à mesure que le sang sort par l'ouverture de la veine, la cime ou le haut de la colonne doit aussi nécessairement s'abaisser & changer de contact avec les parties qui l'environnent; ces parties par conséquent se trouveront libres, dégagées qu'elles seront de la pression ou de la gêne, où elles étoient par le contact de la partie supérieure de cette colonne qui les pressoit; & ainsi voilà le Cerveau mis au large. Ou bien cette colonne ne sera point continuë avec le Cerveau, parce qu'elle sera coupée sur sa route dans quelque endroit; & cet endroit n'est pas imaginé, il est aussi réel que le Cœur, dont le Ventricule gauche comme une fosse, doit fausser la marche du sang, & les Valvules comme des digues, rompre la continuité de cette colonne: Elle par conséquent, n'ayant de la continuité non interrompue que jusqu'au Cœur, ne peut occasionner plus haut le déplacement que lui causera la saignée du pied. Ce sera donc une révulsion *inabsoluë* au sens de l'Auteur; parce qu'elle est incapable d'opérer si promptement qu'on se promet le dégage-

Raisons des Fluides, comme cel, les des Solides, contraires à ce système.

Colonne de Sang imaginée.

Changement dans les contacts.

Comment cette colonne ne se fausse.

ment du Cerveau , parce qu'elle n'atteindra point jusqu'à lui , quoique ce soit pour lui qu'on la destine. Peut-on répandre le sang plus à pure perte ?

LXXV. M A I S enfin accordons pour un moment dans cette colonne , la continuité prétendue depuis le Cerveau jusqu'au Pied sans interruption aucune. Est-il indifférent à une boule poussée même par le bras le plus fort dans un jeu de mail , par exemple , d'avoir à rouler sur un plan uni ou raboteux , sec ou mouillé , direct ou tortueux , pour parvenir au terme vers lequel elle est poussée ?

Composi-
tion globu-
leuse du
Sang.

Courbûres,
&c. dans les
Vaisseaux.

Sang épais.

Mais le Sang n'est point une boule unique & isolée que le Cœur ait à pousser ; c'est un composé d'une infinité de boulettes ou de globules empêtrés dans un suc gluant & dans un réseau de même nature , qui en modère le mouvement : Le plan depuis le Cerveau jusqu'au Pied , n'est ni uni , ni uniforme , il est mouillé dans tous les points de son étendue , coupé enfin ou interrompu par des courbûres , des angles aigus , droits , obtus plus ou moins , mais en mille endroits , qui sont autant de tortuositez. Tout cela répond-il bien de la détermination qu'on veut faire prendre au Sang depuis le Cerveau jusqu'au Pied , sur-tout dans une occasion où l'on se propose un déplacement soudain qu'on appelle ici *révulsion absolue* ? Si l'on ajoute à ceci la disposition où est le Sang dans les maladies inflammatoires , où il est épais , gluant , coïenneux , bouffant cependant & raréfié dans les vaisseaux , sera-ce une facilité qui favorise sa marche ? Enfin les calibres des vaisseaux enflammés se rétrécissant à proportion de la con-

traction *spasmodique* où ils se trouvent, sont-ils bien propres pour accorder promptement passage au sang, qu'on leur amene ? & à en laisser passer le même volume ou la même quantité ; qu'on leur en fait donner par les calculs dans l'état de santé ? Ces raisons sont celles qui prouvent l'impuissance & l'infidélité de cette tant vantée *révulsion absolue* au commencement des grandes maladies, au mépris de la saignée du bras. Voici celles qui en montrent les dangers.

Fausseté de
la révulsion
absoluë.

LXXVI. Les Praticiens instruits par l'usage & guidez par l'observation, tirée non de la spéculation, mais du commerce continuel avec les malades, tenoient pour maxime de ne jamais faire de *forte révulsion* vers les parties nobles. Ce sont ces guides qu'on rejette ici comme peu assûrez ; cependant cette maxime renferme autant de discrétion & de justesse par rapport à la pratique ou au bien des malades, que si ces anciens Sages avoient sçu calculer des résistances, assembler des nombres, mesurer des calibres. En effet, autant que quelques Modernes se mettent le compas à la main pour tracer une pratique, autant ces Sages se le mettoient dans la tête ou dans l'esprit pour gouverner les malades. C'est donc suivant leurs vûes que l'Anatomie la mieux entendue, & ainsi appliquée à l'usage de la Médecine, découvre les dangers de saignées aussi déplacées & tant irrégulières que celles de cette révulsion fameuse. On attire, dit-on, promptement le sang de la tête au pied ; mais sur cette route se rencontrent les *poûmons*, le *foye*, parties nobles certainement s'il en fut, la *rate* & tous les viscères du bas-ventre ;

Justesse des
Anciens dans
leurs pen-
sées,

Inadvertan-
ces des Mo-
dernes.

Respect pour
les Peres.

Justifica-
tion des An-
ciens sur
leurs craintes
des saignées
du Pied.

Usage de
l'Artere
Bronchiale.

peut-il paroître indifférent d'engager ces parties en précipitant sur elles un sang qui s'y embarrassera? Voilà s'écriera-t-on les visions de ces guides aveugles dans la belle Anatomie, où ces bons Messieurs les Anciens n'avoient point étudié, & qu'ils ont parfaitement par conséquent ignorée. Mais fut-ce la honte, fut-ce l'humiliation de nos peres, convient-il à des enfans, s'ils ne sont railleurs ou malins, de la découvrir, & d'y insulter? on aime ses amis avec leurs défauts, on respecte ses peres avec leurs foiblesses. Au surplus, les Anciens étoient de ces heureux tems où la nature faisoit par leur moyen la médecine, *olim medicinam faciebat rerum natura* (a); c'est ainsi que dans une simplicité éclairée sans être si savante, ils sçavoient agir de concert & se mettre d'intelligence avec elle: voici leur justification. Le sang descendant du Cerveau dans le Ventricule droit du Cœur, puis repassant soudainement dans le gauche, dans l'état de calme & en pleine santé, a besoin d'être redistribué sur le champ par le Cœur, s'il ne veut être accablé lui-même ou demeurer engoûlé; la Nature pourvoiant à cet inconvénient, a ouvert tout au sortir du Ventricule gauche dans l'Aorte descendante une artere, qui servant de canal de décharge pour le Cœur, transmet sur le champ dans le Poumon une portion du sang qui sort impétueusement du Ventricule gauche; c'est la fameuse *Artere Bronchiale* du célèbre M. RUYSCH, car quelque érudition qu'ajoute à cette découverte l'illustre M. MORGAGNI (b), c'est de lui

(a) *Plin. Hist. Natural. Lib. 1. cap. 1.*

(b) *Morgagni, Advers. Anat. 1. Cap. 1.*

que nous la tenons principalement , puisqu'il nous en a découvert avec son origine , l'exacte route dans ses ramifications , autant nombreuses que le sont celles des Bronches du Poumon , qu'elles accompagnent par-tout, pour s'anastomoser enfin avec les extrémités de l'Artere Pulmonaire ; avec cette particularité , que la Médecine doit au seul M. RUYSCH , que les injections passent de l'Artere Pulmonaire dans la *Bronchiale*. Dans cet état l'*Artere Bronchiale*, ainsi située immédiatement au sortir du Ventricule gauche , devient un passage toujours ouvert aux besoins du Cœur , pour le soulager dans les crûes de sang qui pourroient le surprendre & l'engorger, à l'occasion , par exemple , d'une saignée du pied pratiquée dans l'état de la plénitude des vaisseaux ; car alors le sang se précipitant avec abondance des vaisseaux supérieurs vers les ventricules , il menaceroit le cœur ou son voisinage , d'un engorgement soudain & mortel , si ce canal de décharge ne se présentait à propos, comme une rigole ainsi travaillée & dirigée , qui transmet sur le champ dans le Poumon , ou pour mieux dire dans ses arteres , le trop de sang qui regorgeoit dans l'Aorte , lequel par ce subterfuge s'échappe dans les arteres du Poumon , pour prendre le large , & pour rentrer par un plus long chemin dans le courant de la circulation en traversant la longueur de ces arteres , pour par les veines du Poumon être restitué au Cœur.

Obligation
de la Méde-
cine à M.
Ruysh.

Artere Bron-
chiale ; est
un canal de
décharge.

Méchanif-
me là-dessus.

LXXVII. CETTE communication étant certaine , sans préjudice de celle qui est encore du même sang de l'Artere Bronchiale avec la Veine du même nom , comme l'observe le

célèbre M. HEISTER *, il est naturel autant que sensible, que par cette détermination le Ventricule droit du Cœur, le premier exposé au reflux du sang des parties supérieures, & les vaisseaux du Poumon sont autant exposez à s'engorger par l'affluence insolite du sang qui leur survient, que ce sang sera épais & visqueux. Or il est tel dans les maladies inflammatoires, où il est couënnieux, bien capable donc d'embarrasser ce viscere au moment qu'il s'en trouvera surchargé. Cet embarras s'y fait même d'autant plutôt, que ce sang étranger déjà, ne fut-ce que par sa seule quantité, lui est contraire encore par sa quali-

Raisons des
engagemens
du Poumon
par les sai-
gnées du
Pied.

té: En effet, venant soudainement se mêler avec un sang encore tout *veinal*, parce qu'étant tel au sortir immédiat du Ventricule droit (ne devenant vraiment *artériel* que dans la Veine du Poumon) il peut plus aisément condenser un sang couënnieux & le ralentir dans les vaisseaux du Poumon, avant qu'il soit repassé dans le Ventricule gauche. En ceci donc se trouve la raison des engagemens du Poumon observez par les Anciens à la suite des saignées du pied mal placées, si prompts d'ailleurs & si étranges, qu'on a vû des malades tomber en peu d'heures dans des râlemens mortels. Ainsi est justifiée la sage précaution des Anciens, qui sans sçavoir la raison mécanique de ce dangereux événement, en sçavoient assez pour se tenir en garde contre ces malheurs si deshonorants pour la Médecine; & c'est à la découverte du célè-

Anciens jus-
tifiez.

Reconnois- bre M. RUXSCH que nous devons la-connois-

* Vid. Heister, Comp. Anat. pag. 273.

sance de la raison que nous pouvons aujourd'hui en donner.

sance envers
M. Ruysch.

LXXVIII. L'on voit dans cet exemple anatomique l'usage qu'il convient aux Médecins de faire de l'Anatomie pour la Pratique, & que ce n'est point en mesurant des calibres & en accumulant d'inutiles calculs, que les habiles Maîtres ont appliqué cette science à l'usage de la Médecine. M. MORGAGNI, que M. S. honore de son estime & qui est en effet si respectable, & M. LANCISI qu'il traite moins honorablement, quoiqu'il fut de son vivant en vénération parmi les Sçavants, & dont la mémoire est aujourd'hui tant honorée en Médecine, s'occupoient bien d'autres choses que de ces sçavantes bagatelles, pour le progrès de la Pratique : Ils ne s'occupoient dans leurs Lettres & dans leurs Cabinets, qu'à découvrir, dans la distribution & l'ordonnance des vaisseaux, l'art de la Nature, pour prévenir les désordres & les embarras de la Circulation du sang : Ils s'étudioient à pénétrer les manières qu'elle emploie en plaçant les vaisseaux, en les multipliant, les tournant, les ajustant enfin à ses vûes, pour y faire appercevoir le mécanisme dont elle se sert pour assurer la Circulation du sang, sur-tout dans le bas-ventre, pour le remonter au cœur, & dans les environs de ce viscere, pour lui en faciliter les avenues *. Dans ces vûes, on trouve ces deux illustres Auteurs sçavamment occupés dans leurs Lettres à se rendre compte des facilités qu'ils trouvent à la Circulation du sang dans l'ordonnance des vaisseaux qui

Véritable
usage de l'A-
natomie
pour la Pra-
tique de la
Médecine.

Veiller à
la continui-
té de la Cir-
culation du
sang.

* Vid. Morgagni Advers.

Facilitez de
la Circula-
tion, prises
des Vais-
seaux.

Azygos,
son impor-
tance,

Elle pré-
serve le bas-
ventre d'em-
baras.

avoisinent le Cœur, pour en couvrir les ap-
proches, ou en défendre les avenues, par
tous les aplanissemens qui se remarquent
dans les positions, la simplicité, les situations,
les correspondances & les directions ou les
pentes de ces vaisseaux. C'est ainsi que, d'a-
près le célèbre EUSTACHIUS, dans ses *Tables
Anatomiques* tant estimées, (& dont la Mé-
decine est redevable au généreux zèle du célè-
bre M. LANCISI,) ils s'écrivent de sçavantes
Lettres pour découvrir l'usage d'une Veine sin-
gulière, puisque la nature l'a faite unique;
c'est la Veine sans pair, l'*Azygos*, dont la
singularité a autant occupé l'Anatomie du cé-
lèbre Eustachius, qu'elle a été négligée par la
moderne, comme le lui reproche M. Lancisi (a),
dans laquelle cependant ces deux Messieurs
comprennent quelque chose de bien impor-
tant à la circulation du sang par le cœur. Car
regardant dans les veines, l'*Azygos* comme un
canal de décharge, comme dans les artères,
la Bronchiale, ils font appercevoir l'adresse
& l'attention de la nature, pour assurer au
Cœur le retour du sang, dans le soin qu'elle a
pris d'allonger des ramifications de l'*Azygos*,
jusqu'aux *Lombaires* & aux *Emulgentes*, sor-
ties les unes & les autres du tronc immé-
diat de la Veine Cave descendante, & encore
jusqu'aux *Utérines* (b), comme pour allon-
ger cette veine, pour aller chercher le sang
des parties basses, pour l'amener dans la
Veine Cave supérieure, & de-là dans le Cœur.
Car le volume de sang auroit pû s'arrêter dans

(a) Dissert. de Venâ sine pari, in Advers. Mer-
gagni. pag. 75.

(b) Vid. Dissert. de Venâ sine pari.

la Veine Cave descendante , grossi par la rencontre & par la recruë de celui qui revenant des *Arteres Inter-costales* y auroit été rapporté. La nature donc y pourvoit , en faisant reprendre tout le sang de ces arteres par une seule veine; c'est l'*Azygos* , qui comme un canal de décharge , venant s'implanter dans la Cave ascendante , y transmet tout le sang qu'elle a ramassé , non-seulement des arteres inter-costales , mais encore des veines du bas-ventre. Or cette quantité de sang est admise à rentrer dans le courant de la circulation, d'autant plus facilement, que la pente de la Cave supérieure le porte de haut en bas dans le Cœur , & avec d'autant plus de sûreté, que l'*Azygos* étant musculuse * à son entrée dans la Veine Cave , elle s'aide de cette structure comme d'un *sphincter* , pour transmettre sur le champ ce sang veinal à mesure qu'il y aborde. Ainsi donc le sang habilement dévoïé , & rendu sous un petit volume dans le Ventricule droit du Cœur , repasse aussi-tôt dans le gauche pour rentrer dans la voie générale de la circulation. Mais ce mécanisme si bien entendu , laisse-t-il ignorer aux Médecins avec quel soin ils doivent faciliter au sang dans le bas-ventre son retour vers le Cœur sans l'y embarrasser ? Car de même que l'Artere de M. RUYSCH préserve le cœur d'engorgement du côté des parties supérieures , l'*Azygos* en dérobant le sang des parties inférieures , écarte l'embarras des parties basses. Quelle leçon de Médecine ! mais la saignée du Pied à la façon de M. S. ne dérangera-t-elle rien dans cette belle économie ? Le sang précipité du Cerveau vers la

Azygos à
comment
canal de dé-
charge.

Méchanisme
de l'*Azygos*.

* Vid. *Lancisi*, ubi suprà.

la Poitrine, ne ruïnera-t-il point la sage précaution de la nature, en déchargeant dans le Ventricle droit plus de sang qu'il n'en comporte,

Danger de pendant que la colonne de celui qui devoit la saignée du remonter par la Cave descendante, subitement Pied, sur ce amoindrie par la prompte évacuation de la saignée du pied, s'affaîlera sur sa route & occasionnera dans les viscères du bas-ventre ces ralentissemens, contre lesquels la nature s'étoit tant mise en garde par le double mécanisme

Correspondance de l'azygos avec l'artere bronchiale.

de l'*azygos* & de l'*artere bronchiale*. Au reste, rien de fortuit ou d'imaginé n'entre dans l'assemblage qu'on fait ici de l'artere bronchiale avec la veine azygos, le contraste qu'on leur fait faire se rencontrant dans la nature. Il devient donc par-là naturel de les unir l'une à l'autre dans l'œuvre de la circulation du sang. Car dès qu'il est de fait que l'*azygos* communique * avec la *veine bronchiale*, il devient notoire que ce commerce entre l'*azygos* & l'artere bronchiale est réciproque, puisque l'*azygos* reçoit le sang qui se décharge par l'artere bronchiale par les ramifications des veines de ce nom qui communiquent avec l'*azygos*.

LXXIX. MAIS cette précaution contre le ralentissement du sang dans les viscères du bas-ventre, n'est pas la seule que ces grands Anatomistes aient fait observer dans la disposition des vaisseaux par rapport au retour du sang par la Veine Cave inférieure, pour en assurer la marche & l'arrivée au Cœur sans y apporter d'embaras ; M. MORGAGNI, d'après les célèbres M. COWPER & M. BOER-

* Vid. *Heister. Compend. Anat.* pag. 109. 144.

HAAVE, & suivi par M. LANCI, observe avec autant d'esprit que de solidité la situation de la *Veine-Porte*, en ce qu'elle se trouve placée dans le bas-ventre immédiatement à la sortie ou à la décharge de toutes les veines qui rapportent le sang des Intestins & du Mésentère. C'est encore, selon eux, tous un art de la nature pour dévoier le cours du sang par une espee d'entrepôt qu'elle lui fait prendre dans le Foye *, avant qu'il arrive à entrer dans la Veine Cave inférieure ; & cela à dessein qu'il ne s'y trouve qu'après qu'elle a passé au-dessous du Diaphragme, & qu'il y soit aidé par les battemens de ce muscle à remonter au Cœur. Or cette précaution est telle, que sans elle tout ce sang étant entré sans ce détour comme de plein-pied ou immédiatement dans la Veine Cave inférieure au-dessous du Diaphragme, dans un endroit par conséquent, où, avec beaucoup de capacité, elle n'est prochainement avoisinée d'aucune force musculaire, il auroit été exposé tout d'abord à croupir dans ces larges & lâches espaces; ce qui auroit été la Circulation du sang interrompue dans son centre & dans sa source. Voilà une observation d'Anatomie ; mais va-t-elle à rien moins, cette observation, qu'à faire voir sensiblement le danger de la saignée du Pied à la moderne dans des corps replets, &c. tant capable de fixer en pareille circonstance le sang dans le bas-ventre, d'où la nature s'étudie avec tant d'artifice à le débarrasser, & à le redistribuer par des voies sûres qui le remontent inmanquablement au Cœur ?

Mécanisme
de la Veine-
Porte.

Art de la nature pour remonter le sang au Cerveau.

Avis encore inspiré ici par la nature contre la saignée du Pied.

* Heister, Compend. pag. 109. 144.

LXXX. Une autre réflexion encore qui se présente naturellement dans la structure & l'ordonnance des parties, c'est la position, le siège, la situation & le terme du *Canal Thorachique*. C'est le lieu de décharge & comme le rendez-vous de routes les Veines Lymphatiques du bas-ventre, &c. & le réservoir de la *lymphe* presque de tout le corps, & qui doit la transmettre dans les veines. Mais pourquoi pas immédiatement dans la Veine Cave, qui est si proche de ce *canal*? C'est par cette même raison par laquelle la nature pourvoit continuellement à la fluidité du sang; parce qu'il se feroit sur le champ ralenti, si immédiatement & avec tant d'abondance, un fluide aqueux, mucilagineux, moins chaud que le sang, étoit venu cruëment se mêler tout d'abord avec lui dans un vaisseau fort éloigné du cœur. C'est pourquoi cette Lymphé se remonte en filant le long & à travers d'arteres (qui l'échauffent & la battent pour l'empêcher de se figer,) jusqu'au-dessus du Cœur; pour là aller chercher dans la Sous-claviere gauche, & sous un petit volume, une pente qui le détermine & le précipite au plutôt de haut en bas dans le Ventricule droit du Cœur, qui l'échauffe de nouveau, le mêle, l'incorpore à la masse du sang, & le met sur la route de la circulation. Rien donc, sur ces modèles de la nature, ne doit tant avertir un Praticien, de ne point arrêter ou fixer dans le bas-ventre ou dans ses viscères le sang, qui en doit nécessairement & librement retourner au cœur. Car quoi de moins ressemblant à la nature, à qui un Médecin ne peut pas trop ressembler, que de voir un

Position du
Canal Tho-
rachique
pour préve-
nir le ralen-
tissement du
sang.

Sa Méchani-
que.

Avis à ce su-
jet pour la
Pratique.

Praticien tout occupé à rabattre le sang vers le bas-ventre, d'où la nature s'étudie à le reporter au cœur par tant d'art & d'adresse ? Après cela donc, des saignées du pied multipliées sur des corps de femmes & d'enfans, sur ces entrailles si tendres & si molles, sont-elles d'équivoques indices de dangers de ralentissemens, que le sang trop souvent & à contre-tems rappelé dans les parties basses, y contractera pour le présent ou pour l'avenir ? Au contraire, un Praticien prévenu des manières de la nature, & éclairé en particulier sur celles qu'elle employe pour precautionner le Cœur contre tous les embarras que pourroit lui causer & à la circulation, un sang qui lui reviendrait avec trop de précipitation, d'abondance ou de masse, ne peut trop se mettre en garde contre des saignées comme celles du pied à la moderne ; car elles menaceront le cœur d'engorgement d'autant plus que la détermination que l'on s'en promet seroit plus certaine. En effet, une affluence de sang venant d'en-haut accabler le cœur en même tems que celui du bas-ventre aura été fixé dans les viscères, ce sera tout-à-la-fois éteindre la circulation dans les Fluides & jeter les Solides dans l'affaiblissement & la *confidance*.

LXXXI. Au surplus, le sang ainsi amené sur un penchant si périlleux, ne peut l'échapper qu'en se précipitant promptement de haut en-bas par un canal *cylindrique*, large & *vertical*, qui par conséquent tombe à plomb ou perpendiculairement sur les parties du bas-ventre. Quoi de plus menaçant pour le Foye ? car il ne doit naturellement recevoir, qu'une

Avertissement sur les saignées du Pied d'aujourd'hui.

Sur les embarras qu'elles font, & les impressions qu'elles laissent.

Précipitation du sang soudaine.

petite portion de sang artériel, puisque l'*Artere Hépatique* est si petite par elle-même. La *Rate* au contraire faite pour s'en imbiber, en recevra au-dessus de son contingent, parce que l'*Artere Coeliaque*, qui est d'un diamètre beaucoup plus large, se trouve d'ailleurs la première à la chute du sang dans le bas-ventre; elle en sera donc comblée la première: les *Mésentériques* acheveront l'engagement, parce qu'elles & leurs dépendances en seront inondées par la ravine de sang que la saignée du pied aura attirée sur elles; avec d'autant plus d'affluence, que l'évacuation faite par la saignée du pied faisant dans l'extrémité des vaisseaux une sorte de vuide, la résistance que le sang artériel devoit y trouver cesse pour ce moment; & cependant le sang poussé par l'Aorte descendante abordant avec plus d'abondance & d'impétuosité vers le bas, il se répandra d'autant plus dans les circonvolutions des *Hypogastriques*: ainsi les organes, qui, dans les deux sexes, reçoivent leurs vaisseaux de quelques-unes de ces artères, seront-ils bien en sûreté à la menace d'engorgemens si subits & si universels? Nous aurions pû emprunter ici de quelque habile Geomètre, des calculs sur les vitesses que prendront les Fluides dans ces circonstances, & sur les proportions des calibres qui se forment alors dans les Solides ou dans les vaisseaux; mais nous tenant là-dessus dans la modestie qui nous convient, nous n'avons voulu rien mettre ici que du nôtre, & uniquement ce que nous ont appris l'étude de l'économie animale & l'observation sur les maladies.

Pourquoi
tant dange-
reuse.

Embarras
des parties
basses.

LXXXII. APRE's cela, il ne m'appartient que de hazarder sur ceci deux ou trois réflexions tirées d'une Géométrie naturelle, c'est-à-dire, des connoissances qui tombent dans l'esprit de tout le monde sur les proportions, les mesures ou l'étendue des choses; parce que dans leur simplicité, triviale si l'on veut ou grossiere, elles pourront aider tous les esprits à comprendre les dangers de la saignée du Pied dans les circonstances & avec les conditions qu'on la pratique dans le système de M. S.; c'est dans les commencemens de toutes les grandes maladies, petites-Véroles ou autres semblables, & par conséquent dans le tems de la plénitude des vaisseaux, telle qu'elle se trouve dans un corps jeune, peu exercé au travail, & cependant bien nourri, ainsi les vaisseaux du bas-ventre sont tous pleins, ayant toutes leurs capacitez occupées. Dans cette disposition, où se logera cette sur-abondance de sang qu'on y attire par la saignée du pied des parties supérieures? N'est-ce point un fondement raisonnable pour en appréhender des engorgemens, des inflammations, des débordemens ou des extravasations? Ajoutez que toutes les arteres capillaires dans lesquelles le sang doit descendre plus abondamment par la saignée du pied, sont autant de petits *cones*, c'est-à-dire, autant de canaux, qui allant en se rétrécissant diminuent de capacité ou de diamètre dans leurs extrémités. C'est pourtant dans ces extrémités rétrécies dans lesquelles on fait entrer ces sur-abondances d'un sang qui est épais, couenneux, bouffant; peut-on ne pas appercevoir que dans cette disposition, tout va à embar-

Géométrie
naturelle
peut suffire
en Médecine
pratique.

Saignée du
Pied dans le
tems de plé-
nitude.

Raisons
Anatomi-
ques des
dangers de
dépôts.

Structure extraordinaire des artères du bas-ventre.

Frottemens, & ce qu'ils font.

Différentes Rénitences dans les parois des vaisseaux.

passer les vaisseaux, à retarder le cours du sang, le ralentir, le fixer même? Mais ce qui achève cette sorte de démonstration naturelle, c'est qu'il est évident que tant que le sang trouvera pour le recevoir un canal *cylindrique*, large, musculueux, qui de plus est *vertical* & long, sans être que peu percé dans les côtes, il tombera comme de lui-même à plomb sans chopper; mais fera-ce pour lui la même facilité, quand il viendra à rencontrer des angles plus ou moins aigus, entre lesquels se formeront des vaisseaux coniques mille fois entrecoupez par des ramifications sans nombre, chacune encore de figure conique, qui par conséquent ne prêteront au passage du sang, qu'autant qu'elles y seront forcées par la *protrusion* & la pression du sang lui-même, c'est-à-dire, par les *frottemens* qu'il exercera sur les côtes des vaisseaux, dont il traverse les capacitez? Or qui ignore combien les *frottemens*, les heurts, les chocs, les *allisions* & les *collisions* coûtent aux mouvemens des corps? puisque ces heurts, ces frottemens, &c. retardent ou accélèrent le mouvement, d'un Fluide par exemple, à proportion que les côtes du canal qu'il traverse sont plus ou moins durs ou mols, roides ou flexibles, secs ou mouillés; de-sorte que les côtes de canaux de bois, de pierre, ou de métal hâtent les mouvemens des fluides qui les traversent d'autant que la solidité de leurs parois en affermit le cours. Rien montre-t-il plus sensiblement combien risque de s'arrêter un sang déjà appesanti par sa qualité, qui trouve en route autant de frottemens à essuier depuis sa sortie de la grosse Arterre, qu'il y a de plans différens dans les

vaisseaux depuis l'origine d'une artere collaterale, jusqu'à son extrémité ; & ces frottemens se feront ici depuis l'endroit naissant de ces collaterales, jusqu'à l'extrémité du Pied, puisque là seulement le sang trouve à s'échapper. Après cela , est - ce à tort ou par une terreur déraisonnable que l'on fait craindre des embarras du bas-ventre à l'occasion des saignées du pied , contre lesquelles on se récrie dans le Livre des Observations ? Voici pourtant encore ce qui redouble ces craintes.

Craintes bien justifiées.

LXXXIII. L'ON sçait jusqu'à quel point des impétuositez formidables s'affoiblissent , se rompent même sur le champ à la rencontre des corps mous, mouillés sur-tout, volages, suspendus en l'air, ou qui ne sont appuyez que sur ou contre des matieres molasses. C'est ainsi qu'une balle de mousquet , qui perce un madrier, étant tirée à même distance contre une peau de bœuf fraîche, ou mouillée, & suspendue en l'air, perd soudainement toute sa force, & tombe à terre, arrêtée qu'elle est sur le champ. Sur cet exemple, que doit devenir l'impétuosité d'un sang lancé avec impétuosité & beaucoup de masse de haut en bas du cœur dans les arteres, & de celles-ci dans des vaisseaux étroits, qu'il ne peut traverser qu'à force de frottemens mille fois variez, & contre des parois de vaisseaux mols & mouillés, soutenus & environnez de parties molasses ? Rien montre-t-il mieux le danger de l'engagement du sang & de ses ralentissemens dans les parties basses du corps ? Enfin les dépôts, les congestions inflammatoires, les stases, & les gangrènes, qu'on en fait

Nouvelles Preuves

appréhender, sont-ils des fantômes imaginez ou des êtres de raison ?

L'Auteur ne parle que du danger du Cerveau.

Il ômet d'autres précautions,

Saignée du Pied, impraticable sur certaines femmes.

LXXXIV. RESTENT encore d'autres dangers à faire sentir de la part de ces saignées du pied, auxquels nous reviendrons, car il tarde trop de faire remarquer un étrange défaut dans le Traité des Saignées ; car comme s'il n'y avoit rien autre chose à craindre dans une petite-Vérole que les engagements faits ou à faire dans le Cerveau, l'on n'occupe les Lecteurs que de la nécessité de remédier à cet accident. Peut-être l'Auteur répondroit-il, que ne se proposant de parler que de la Saignée, il n'a dû traiter que son objet principal. Mais n'y auroit-il pas là-dessus quelques avis d'importance à donner à ceux qui n'en sçauront pas tant que M. S. : Qu'une jeune femme, par exemple, se soupçonne dans les commencemens d'une grosse éruption, M. S. conseilleroit-il sans autre examen de saigner cette femme, qui n'est que menacée de la petite Vérole ou qui en est attaquée ? Cette pratique doit-elle être mise au gré de tout le monde qui se mêle de Médecine ? Et s'il y a, comme on n'en peut douter, des précautions à prendre, devroit-il être indifférent à M. S. de les taire ? si c'est encore une femme sujette à des fausses couches, à des pertes de sang, & à d'autres accidents qu'elle souffriroit, comme elle l'auroit observé, de la saignée du pied ? Car il est trop habile pour ne point sçavoir qu'il est des personnes du sexe même, qui ne peuvent souffrir la saignée du pied, comme il y en a d'autres qui ne peuvent souffrir celle du bras. Supposé encore des *hémorrhoides* douloureuses ou extrêmement gonflées dans un hom-

me qui sera saisi de la petite-Vérole, sera-t-il permis de le saigner brusquement du pied ? Mais dans quelque sexe que ce soit, un cours de ventre énorme, une dysenterie cruelle n'obtiendront-ils point de M. S. quelque réserve ? Sera-t-il de la sagesse de l'art, de suivre dans une occasion si grave le mouvement de la maladie, *vim morbi*, si contraire à celui de la nature, que la prudence en Médecine conseille de rappeler en rompant l'impétuosité du mal, *morbi impetum frangendo*. C'est CELSE qui parle ; mais il a été suivi par tous les Praticiens, & en si bonne compagnie, il mérite la confiance que M. S. lui refuseroit s'il étoit seul, parce qu'il lui dispute ailleurs la qualité de Médecin. Encore une difficulté qui demandoit du conseil à M. S., c'est qu'il nous apprît, s'il feroit saigner du pied, tout au commencement d'une maladie maligne, une personne qui étrangleroit d'un mal de gorge énorme, comme il en arrive quelquefois d'assez bonne heure dans ces maux ? Seroit-ce encore une pratique à suivre dans un crachement de sang, dans une fluxion de poitrine avec toux & oppression ? Tout cela auroit pû nous valoir quelques utiles avis d'un Praticien aussi exercé que M. S. dans la saignée du pied ; au lieu que de donner crûment cette saignée comme le remède unique & universel à pratiquer, sans distinction aucune, au commencement des plus grandes maladies, c'est un peu légèrement mettre la vie des hommes à d'étranges épreuves, & la réputation de bien des Médecins en grand danger.

Dispositions
contraires à
la saignée
du Pied.

M. S. la dé-
cide très-
crûment.

LXXXV. CELUI contre lequel nous met

Ménager les
puissances
des Solides
dans les sai-
gnées.

Danger sa-
dessus de la
saignée du
Pied dans la
petite-Véro-
le.

en garde M. BELLINI dans l'usage de la Saignée, & par où il commence son grand Ouvrage (a), est de prendre garde en saignant à bien ménager ce qui fait la justesse entre les puissances (*momenta*) qui font l'équilibre dans les parties, évitant que ces puissances en souffrent trop; & il applique cet avis à la force du Cœur, laquelle, dit-il, il faut surtout conserver dans son entier: *Oportet ut quæ sanguinis quantitas mittitur, non imminuat momenta contractionum in villis, cor, musculos reliquos & membranas constituentibus, à quibus concipit sanguis momentum fluxilitatis suæ &c.* (b). Mais c'est le premier inconvénient qui est à craindre de la part de la saignée du pied dans des corps universellement pleins, tels qu'ils sont dans les commencemens des grandes maladies; mais pleins particulièrement dans les parties supérieures, comme le Cerveau, que l'on donne pour être singulièrement menacé d'irruption de sang dans la petite-Vérole. En cet état, la saignée du pied amenant au Cœur beaucoup plus de sang, qu'il n'en peut distribuer sur le champ, n'est-ce pas mettre ce plus fort de tous les muscles à une épreuve au-dessus de sa puissance? De plus, chaque viscère du bas-ventre, chaque membrane, suivant le principe de M. BELLINI, a aussi sa puissance (*momentum*) à maintenir contre l'abord d'une crüe de sang qui vient les surprendre; n'est-ce point de quoi forcer les ressorts de toutes les fibres, les capacitez de tous les vaisseaux, & en ruinant le ton des parties, les jeter dans l'ate-

(a) De Sang. Miss.

(b) Bellini, Ibid. pag. 88.

nie, , cause si commune ou si ordinaire des *confidences* & de l'embarras des viscères du bas-ventre ?

LXXXVI. Tous ces malheurs sont ceux que fait craindre la saignée du Pied pratiquée au commencement des grandes maladies préférablement à celle du Bras ; au lieu que celle-ci autorisée par l'usage, se trouve avec tous les avantages dont on fait honneur à la saignée du pied, sans en avoir les inconvéniens, ou, pour mieux dire, la sûreté & la raison qu'elle n'a point. Cette raison est évidente dans une réflexion, qui est à la portée & de l'aveu de tout le monde : la voici. Qu'il soit question de soulager un corps, qui est trop pressé par d'autres qui l'entourent ou qui font effort contre lui, ce n'est point en écartant de loin les corps qui tiennent à ceux qui le touchent immédiatement qu'on réussit à le soulager ; mais en s'attaquant d'abord & de plus près qu'il est possible à ceux qui le compriment immédiatement, pour les éloigner au-plûtôt de celui qu'ils tiennent en presse. C'est l'exemple de ce que fait la saignée du Bras dans le cas proposé : le Cerveau est pressé par le sang que lui envoient les Arteres Sous-clavieres, l'on fait une ouverture au vaisseau du Bras, & en conséquence le sang des Sous-clavieres déterminé à couler dans les Brachiales, le fait avec d'autant plus de célérité & d'abondance, qu'il trouve moins de résistance dans les capillaires ; il s'écarte donc immédiatement du Cerveau, & le met promptement à l'aise. Mais on reproche à cette saignée de n'être point *révulsive*, parce qu'elle n'est point telle au sens du Traité des Saignées,

Saignée du Bras préférable.

Prouvée par un exemple.

La saignée du Bras dégage immédiatement le Cerveau.

Idée de la
Révulsion
parmi les
Praticiens.

Idée de la
Dérivation.

qui ne reconnoît bien pour telle que celle du Pied ; mais aussi cette prétention est aussi nouvelle que l'idée en est dangereuse. L'équivoque ne roule pas sur le fond de la doctrine touchant la *révulsion* ; mais sur l'endroit d'où cette révulsion doit se faire. Le Traité des Saignées détermine cet endroit au Pied tout seul ; au lieu que par l'idée juste & véritable de *révulsion* , l'on entend l'évacuation du sang faite au loin , mais pas au plus loin eu égard au siège de la maladie , par un vaisseau qui détourne le plus directement qu'il est possible le sang en le mettant dehors : & c'est la révulsion généralement reçue par tous les Praticiens , chez qui elle est connue sous le nom d'*évacuative* , & chez quelques-uns sous les noms d'*aversive* ou de *diversive* ; parce que l'effet principal de cette saignée est de faire un dégagement universel dans tous les vaisseaux , mais par des endroits éloignez du centre du corps , où cependant ils ont un rapport direct , quoiqu'assez éloigné , pour assurer à cette saignée le titre & le caractère de *révulsion* , parfaitement différente de la vraie *dérivation* , qui est d'un autre caractère. En effet , la *dérivation* est une évacuation de sang faite de dessus la partie souffrante , ou des vaisseaux qui l'approchent de fort près ; telles sont les dérivations procurées par les saignées du *front* , dans l'*œil* , du *col* , dessous la *langue* , & encore par les ouvertures faites sur les *hémorroïdes* , sur les *varices* ; auxquelles reviennent enfin les applications des *sang-sues* , des *ventouses* , & en plusieurs cas les seules *scarifications* sans ventouses. La saignée *révulsive* par rapport à toutes ces sortes de saignées , c'est celle du

Bras ; de-sorte que celle du Pied ne vient que comme un secours mis en réserve pour la suite des maladies , dans les cas singuliers qui doivent être réglés par la prudence & l'expérience du Médecin ; autrement c'est tout confondre , comme l'on fait dans ce Traité. Tel est le malheur de s'être écarté des grandes règles que BRISSOT a revendiquées , & dont l'Ecole de Paris a formé ou retenu la méthode sur la *révulsion* & la *dérivation* , car c'est bien moins du nom que de la chose, sur quoi Brissot s'est divisé d'avec les *Arabes*, qui vouloient que la révulsion qu'il falloit faire au commencement des grandes maladies se fit du Pied , comme FERNEL le leur reproche , & Brissot vouloit qu'elle fût du Bras. Il est vrai qu'on se partagea encore sur cette saignée ; les uns la voulant faire du côté du mal , d'une pleurésie par exemple , & les autres vouloient qu'on la fit du côté opposé ; mais dans ce partage même les esprits se réunissoient sur l'endroit d'où l'on faisoit la *révulsion* , & cet endroit d'un commun accord étoit la veine du Bras. Aujourd'hui M. S. , reprenant les errements des Arabes , ne reconnoît pour *révulsive* que la saignée du Pied ; erreur qui est dans son Livre l'origine de tous les Paradoxes en pratique , qu'il propose en ordonnant tout d'abord la saignée du pied précisément dans tous les cas , où nos Anciens & toutes les Ecoles à leur exemple , employoient la saignée du bras.

Ces idées
conservées
dans l'Ecole
de Paris.

Paradoxes
de M. S. en
faveur des
Arabes.

LXXXVII. UNE autre source de dangers dans le Traité des Saignées , c'est de proposer pour règle générale le cas de toutes les Fièvres continuës , par où l'on occupe dans toutes

Qu'il ne
faut pas ne
songer qu'au
Cerveau.

Tous ne
meurent pas
par le Cer-
veau.

Pourvoir à
la Poitrine.

les fièvres toute l'attention d'un Médecin à détourner le sang du Cerveau, comme de l'endroit unique où il se porte & où il fait ses dépôts. Là-dessus se trouvent ici de longs narrez poliment écrits, que l'on y fait pour prouver la facilité qu'a le Cerveau à recevoir beaucoup de sang. Mais quelqu'un en doute-t-il? Il falloit donc plutôt prouver premièrement, que dans toutes les Fièvres continuës le sang se porte toujours singulièrement au Cerveau; & en second lieu, que par la saignée du Pied faite d'abord, & dans le tems de la plus grande plénitude, l'on en détourne le sang; & pour troisième preuve, il falloit montrer que cette seule menace du sang vers le Cerveau, doit occuper tout entier l'esprit du Médecin, sans le faire songer aucunement aux autres viscères, où ce sang pourroit menacer de s'engager. Cependant tous les malades de Fièvre continuë ne meurent point tous par le Cerveau; la Poitrine en enleve bon nombre; les cours de ventre en font périr quelques-uns; d'autres succombent à l'opiniâtreté de la Fièvre, qui en fait mourir plusieurs, & jette les autres dans des langueurs de fièvres lentes, de phthysies, de cachexies, d'hydropisies. On fait pourtant la règle générale pour tous les malades; quoique les Médecins qui en ont vû beaucoup rendront témoignage qu'il se trouve des milliers de Fièvres continuës très-fâcheuses, où le Cerveau souffre moins que les autres viscères, & en particulier la Poitrine; de-sorte que dans ces cas les Poumons demanderoient bien plus d'attention que le Cerveau. Aussi HIPPOCRATE * inspire-t-il bien

* Vid. Coac., Prognost. Epidem., Lib. 6,

plus d'attention dans les maladies sur l'état de la respiration des malades, que sur les délires, les phrénésies, &c. de-sorte que la règle générale, selon lui, pour le bien des malades, c'est qu'ils respirent aisément; ce qui est le signe le plus important pour le salut des malades dans les Fièvres continuës, *facile spirare, valdè magnum ad salutem momentum existimandum in omnibus morbis acutis* (a); & par la raison contraire, il ne trouve rien de pis dans un malade que la respiration contre nature, *spiritus offendens malum* (b); il entre là-dessus ailleurs (c) dans un détail très-utile pour la pratique: Et en effet, toute réflexion faite, il meurt plus de malades étouffants, toussants, crachants le sang ou le pus, que de phrénétiques, de léthargiques, &c. Tourner donc toute l'application d'un Médecin dès l'entrée d'une maladie vers le Cerveau du malade, outre que c'est l'exposer à détourner forcément ou à contre-sens le cours du sang, c'est l'induire à commencer dangereusement la cure des maladies par un remède qui peut la clore quelquefois utilement; mais qui le plus souvent ne devient point nécessaire, puisqu'il est ordinaire de voir guérir la plûpart des malades sans avoir eu besoin d'être saignez du pied. Au contraire, il en meurt peu, où la Poitrine n'ait souffert dans le cours de la maladie, & en qui après la mort l'on n'en trouve des marques & des restes dans le Poûmon. C'est pourquoi, suivant l'observation encore d'Hip-

(a) Hippocr. Prognost.

(b) Idem, Aphor. §. IV. 68.

(c) Id. Coac. 260.

Hippocrate
craignoit
d'attirer sur
la Poitrine.

POCRATE, il est si dangereux d'attirer l'humeur sur la Poitrine, quand le Cerveau est plein & échauffé, *ubi superior ventriculus supra modum incaluerit, ad se trahit pulmoque excipit, fitque pulmonis inflammatio... alioque suborto morbo novo, dies superare nequeunt... sed plurimum debilitate pereunt (a)*; persuadé qu'il étoit que les maux de tête se déchargent aisément sur la poitrine, *si caput doleat, in pectus descendit (b)*; effet dont on voit journellement des exemples dans les fortes Apopléxies, dont le signe mortel & ordinaire est la sterteur ou râlement, qui n'est autre que l'engagement du pōumon qui succede à celui du cerveau. Les voyes donc du Cerveau à la Poitrine sont très-réelles, telles qu'elles soient; de-sorte que ce n'est pas par une terreur mal fondée, que l'on doit craindre en pratique pour la Poitrine dans les cas où le Cerveau est souvent le plus particulièrement affecté.

Crainte pour
le Pōumon
dans les en-
gagemens
du Cerveau.

Cruditez
des premie-
res voyes.

LXXXVIII. LES cruditez, dont les premieres voyes se trouvent ordinairement farcies dans la Fièvre, &c. (c) Quelle disparate! il s'agit d'inflammation du Cerveau, sur quoi l'on s'est attaché jusqu'alors d'alarmer les Lecteurs, & voilà que tout-à-coup l'on se rabbat sur les premieres voyes ou sur les cruditez de ces endroits. Mais que sont-ce que ces cruditez? La notion commune là-dessus s'accorde-t-elle avec celle qu'a tout le monde sur l'inflammation? Peut-on donc avec des idées d'une Physique si épurée, & avec des manieres de

(a) Hippocr. Lib. 1. de Morb. p. 448.

(b) Idem, Epidem. 2. Sect. 5.

(c) Pag. 65.

penser si sublimes & si châtiées dans la nouvelle Médecine, avec lesquelles l'on s'est jusqu'à présent si fort élevé au-dessus de celles des Anciens comme basses & triviales; peut-on, dis-je, recourir à de semblables ordures, à des cruditez si grossières, pour expliquer ce que c'est qu'inflammation? Peut-être croirait-on se bien échapper en disant, que ce sont des cruditez bilieuses qui se portent au Cerveau, parce qu'en effet le Foye, si fécond en bile, occupe de bien près le voisinage de l'Estomach? Mais que cela fut ainsi, le système de la Saignée du Pied s'aiderait-il bien de cette idée? puisqu'un Auteur Praticien, qui a suivi avec soin & pendant 14. ans les maladies bilieuses, rend ce témoignage, qu'il tient de l'observation: *non reticebo in turgentia Bilis, atque ad caput anadrome, habitam ex pede phlebotomiam fallacem satis in maribus, & infidam, interdum & noxiam communius me deprehendisse.* Le nom n'en plaira guères à M. S., car c'est de M. BIANCHI (a) que nous vient cette remarque de pratique; mais après 14. ans d'observation, l'on peut bien s'en fier à un Praticien qui se conduit par cette maxime, qu'il tient d'un autre habile Praticien son ami: *In curandis affectionibus hisce peracutus (biliosis), non Doctorum hypothetica, ratiocinia, sed cautum me fecerunt experientia, & ocularis inspectio (b).* Ce sont donc du moins la plupart des maladies des Hommes qu'il faudra défalquer de dessus le système de la Saignée du Pied, parce qu'il a été reconnu qu'elle leur est dangereuse.

Basses idées.

 Saignée du
 Pied contrai-
 re aux Hom-
 mes.

(a) Bianchi, Hist. Hepar. p. 309.

(b) Idem, Ibid. p. 647.

Autres idées
grossières.

L'Aorte ne
peut être
comprimée
par l'Estomach
gonflé.

M. S. dés-
honore son
Anatomie.

LXXXIX. MAIS encore, quelle autre basse idée! que l'on ne pardonneroit point à l'ancienne Pathologie, déstituée cependant de ces *vives lumieres* de la Circulation, lesquelles, comme on l'annonçoit dès l'entrée du *Traité des Saignées*, devoient dissiper de dessus la Pratique toutes les sombres notions d'une Physique grossière & triviale; voici cependant qu'on la représente, cette Physique grossière, *dans un Estomach & des Intestins gonflés par la quantité ou le boïllonnement des matieres*, & en nous disant que ces *visceres compriment le tronc de l'Aorte, & forcent de cette maniere un plus grand volume de sang à monter au Cerveau, en l'empêchant de descendre dans le bas-ventre* *. La pensée est certainement toute neuve, que le tronc de l'Aorte puisse être comprimé par l'Estomach & les Intestins gonflés, jusqu'au point d'intercepter le cours du sang. Le volume, le poids, & la pression d'un *Enfant* du poids de 10 livres dans le sein de la Mere, firent-ils jamais tel effet? Car l'enflûre des jambes dans les Femmes grosses, n'est rien en comparaison du reflux de la masse du sang au Cerveau, vers lequel on lui fait ici rebrousser chemin contre son propre poids, & contre toutes les loix de la Circulation; mais ce qui est plus surprenant, c'est de voir ici M. S. s'oublier si fort sur un fait d'Anatomie, après avoir montré dans son Livre tant de curieuses recherches sur cette partie de la Médecine; ou plutôt dans quelle crainte nous jette-t-il sur tout ce qu'il a avancé d'Anatomie sur des

choses qui sont hors de la portée de bien des esprits, lors que sur une partie aussi sensible que l'Estomach, il nous débite avec confiance sur la situation & l'action de ce viscere, des choses que l'inspection seule dément; surtout depuis que M. WINSLOW a redressé là-dessus les opinions vulgaires: mais cela n'a point encore été jusqu'à M. S.; car il fait presser la grosse Artere par le Ventricule pour faire refluer le sang au Cerveau, par la raison, dit-il, que le poids des cruditez gonflées qui y sont contenues oblige ce canal à se rétrécir jusqu'à ce point. Mais 1°. l'Estomach ne pèse point par ce qu'on appelle son *fond* sur la grosse Artere, puisqu'elle descend perpendiculairement le long de l'Epine du Dos, & que de sa part il occupe par tout ce qu'il a de surface & de volume plus gros, les parties antérieures de l'*Abdomen* & l'*Hypochondre* gauche; de-sorte qu'il ne pose que par ce qu'il a de moins étendu ou de moins gros, vers le centre du corps sur les Intestins, tirant vers l'*Hypochondre* droit. Dans une telle situation, que l'endroit sous lequel passe profondément la grosse Artere, se trouve sous la petite arcade ou courbûre qui est entre les deux orifices de l'Estomach; est-ce le moïen de faire presser la grosse Artere par le poids de ce viscere?

2°. Par-tout où se porte l'Estomach, il se trouve un intermède mou, épais & flottant entre lui & les parties sur lesquelles il pose; ce sont les *Intestins* qui sont flottants, l'*Epiploon* qui est gras & molasse, le *Pancreas* qui est une Glande longue d'un demi-pied, large de deux poûces, épaisse au moins d'un autre, & qui est suspendue sous l'Estomach, pour

Il situé mal
l'Estomach.

L'Aorte ne
peut être
comprimée.

quoi les Anciens lui avoient donné le nom de *coussinet* de ce viscère. Rien pouvoit-il être employé par la nature de plus propre pour défendre les parties qui sont plus intérieures, de compression ou de gêne de la part de celles qui, comme l'Estomach, sont au-dessus d'elles. 3°. Mais l'Estomach étant un corps creux, élastique, roulant, qui pose sur un Solide plein, quoique molasse; n'est-il pas évident qu'ayant à s'étendre, ce sera du côté vers lequel il se porte par ce qui a en lui plus de surface & plus de volume?

L'Estomach Or l'Estomach n'a point plus de surface que se dilate en du côté de l'*Abdomen*, ni plus de volume que devant, & du côté de l'*Hypochondre* gauche; ce sera non en des donc vers ces endroits qu'il s'étendra, & non sous, vers sa partie postérieure, ou inférieure. De

L'Estomach
se dilate en
devant.

plus, ce viscère étant fait pour se dilater, jusques-là qu'il peut contenir dans des yvrognes jusqu'à neuf pintes de vin*, & en beaucoup de personnes jusqu'à plusieurs livres d'alimens, il se gonflera principalement du côté de l'*Abdomen*, comme on l'observe dans les grands mangeurs, & encore vers l'*Hypochondre* gauche. La pression donc imaginée par M. S. de la part de l'Estomach sur la grosse Artère, est parfaitement contraire à la structure, & à la situation des parties. 4°. Mais supposé pour un moment, que l'Estomach pût comprimer les parties qu'il couvre; un esprit aussi *géomètre-anatomiste* que M. S., peut-il comprendre qu'une artère de la grosseur de l'Aorte, si dense, si ferme, & tant élastique, puisse être déprimée & rétrécie par le poids

* Vid. *Verheyen*. de *Ventriculo*.

mousse de parties molles & flottantes, comme les *Intestins*, le *Pancreas* & les membranes de l'Estomach? N'a-t-on pas la preuve du contraire dans l'impossibilité où l'on est de comprimer ou assujettir une artère bien moins considérable dans un cas d'anéurisme? 5°. Enfin, si l'on joint à ces preuves familières, parce qu'elles sont à la portée de tout le monde, la connoissance que l'on a aujourd'hui du ton des Parties, de la force étonnante du Genre Nerveux-artériel, & de la forte *réfolution* des parties tendineuses, peut-il tomber dans un esprit physicien, qu'une artère de l'importance, du volume & de la fermeté de l'Aorte, tissée d'un nombre sans nombre de fibres musculuses, puisse être comprimée par des choses plus flatueuses que substantielles, molles & flottantes, qui ont plus de volume que d'épaisseur, plus de surface & d'étendue que de poids ou de matière; toutes qualitez peu convenables pour procurer la compression ou le rétrécissement d'une artère qui est d'un ressort aussi étonnant qu'est celui de l'Aorte. Mais du moins auroit-il fallu prouver ce volume prétendu pesant de matières dans les premières voyes; puisqu'on n'y trouve rien de semblable dans les corps de ceux qui meurent, après même que des Médecins s'étoient avancés de dire pendant le cours de la maladie, que l'on y trouveroit des tas d'ordures. Un Livre si poliment écrit & sur des principes si fort élevez au-dessus de la matière, devoit bien nous épargner & ne nous pas ramener des causes de maladies si grossièrement imaginées.

Grosse Ar-
tere incom-
pressible.

Poids de ces
Cruditez
imaginées.

X. C. M A I S, pour ne rien ômettre sur

la matiere de la *révulsion* & de la *dérivation*, on ne peut se dispenser de rappeler ici une réflexion, qui m'échappoit, sur une raison de l'Auteur; car elle est bien mal concertée avec l'ordre de la Circulation, dont il a fait le boulevard de tout son Livre & de son système des Saignées. Il prétend prouver que la saignée du Bras ne peut être *révulsive* par rapport au cerveau; & pour cela il avance qu'elle charge le cerveau en y attirant le sang. Mais où est donc la loi de la circulation du sang du Cerveau dans les parties où il le renvoye & d'où il le reçoit? Or une évacuation de sang faite au loin, où elle attire & vuide le sang qui montoit au cerveau, en même tems qu'il est attiré vers cet endroit, peut-elle aucunement charger le cerveau d'un nouveau sang qu'elle y attireroit? C'est cependant ce qu'on a prouvé ailleurs touchant la saignée du bras: elle est donc aussi véritablement *révulsive*, que l'accusation est physiquement fautive; puisqu'il est notoire que la saignée du bras porte aussi peu le sang au cerveau, qu'il est évident qu'elle l'en dérobe ou l'en détourne.

XCI. LE reste de ce neuvième Chapitre est tout employé en faveur de la saignée du Pied sur les Enfans, dans les commencemens des grandes maladies (car c'est la clause capitale, & M. S. ne la nomme jamais).

Attention de l'Auteur à prouver la Saignée du Pied sur les Enfans.

Cet endroit est travaillé avec soin, par où l'Auteur laisse appercevoir qu'il veut singulièrement justifier & autoriser cette sorte de saignée. Mais par malheur pour lui, toutes les raisons pourroient tourner en preuves contre lui, s'il en étoit besoin; car rien ne prouve

plus efficacement combien le sang dans les Enfans roule lentement ; & c'en seroit assez pour faire comprendre le danger d'entreprendre sur ces jeunes & molles entrailles , des déplacemens de sang aussi subits & aussi abondants , que ceux que l'on attribue à la saignée du pied , lorsqu'un sang est si paresseux. L'Auteur pourtant fait du surpris , de ce qu'on s'est récrié contre cette pratique , sur laquelle , dit-il , on auroit essayé d'allarmer le Public par un pronostic effrayant , qu'il trouve si peu fondé parce qu'il va à condamner une pratique si solidement établie sur la droite raison . . . ou , ce qui est encore plus sûr en Médecine , une pratique autorisée par une infinité d'expériences. Mais , il faut l'avouer , cet air de confiance & d'assertion prononcée comme de-dessus le trépied , devient surprenant , d'entendre dire hardiment au Public , que la pratique de saigner les Enfans du pied au commencement de toutes les maladies , est autorisée par un nombre infini d'expériences (a) . On ne trouve pas qu'il soit fait mention d'aucune saignée sur les Enfans jusqu'à CELSE , qui parle du progrès de la Saignée en marquant ce qu'elle avoit acquis de nouveau dans son tems ; c'étoit que jusqu'alors il n'étoit plus nouveau de saigner , mais que la nouveauté de la saignée d'alors consistoit , en ce qu'il n'y avoit presque aucune maladie où elle ne fut pratiquée : *Sanguinem incisâ venâ mitti novum non est , sed nullum ferè esse morbi genus in quo non mittatur novum est* (b) ; passant ensuite aux âges & aux personnes que l'on saignoit de

Il la donne en l'air pour appuyée sur la raison & l'expérience.

Hardiesse de l'Auteur à assurer.

Il n'est point parlé de saigner les Enfans avant Celse.

(a) P. 294.

(b) Cels. pag. 82.

son tems, il met de ce nombre les Enfans : *Interest non qua ætas sit, sed qua vires sint ; ergo firmus puer tutò sic curatur.* * Mais alors l'on ne saignoit guères que les Adultes, même que du bras, & il n'est point parlé de la saignée du pied ; de-sorte que sans rien perdre du respect que l'on doit à M. S., on prend la liberté de le deffier de produire un exemple d'une pareille saignée du pied que la sienne sur les Enfans. Le voilà donc encore tout seul dans cette pratique jusqu'au tems de CELSE, lequel, fut-il aussi peu Médecin que le prétend ailleurs M. S., peut du moins être écouté comme Historien qui rapporte ce qui se faisoit en Médecine de son tems. Mais l'on se croit encore bien fondé à lui demander quelques exemples de la saignée du pied à la maniere sur les Enfans, dans les écrits des Médecins qui sont venus depuis *Celse* (car *Mercatus*, *Primeroze* & *Mercurial* n'en parlent pas) ; à faute de quoi il sera parfaitement convaincu, que cette pratique *autorisée par un nombre infini d'expériences*, se réduit à la sienne toute seule. Ce n'est point donc une expérience *infinie* ; car quand bien même M. S. seroit aussi vieux en pratique que le Praticien (Joël) de 80 ans,

Ses expériences infinies réduites à la sienne seule.

* Il est pourtant vrai que M. Riolan (*de Circul. Sang. cap. 3.*) a crû que c'étoit une Saignée sur un Enfant, que celle qu'*Hippocrate* fit sur le fils de *Callimedon* (*Epidem. Lib. 5. & 7.*) ; mais l'équivoque qui a trompé ce sçavant homme, est venu de ce qu'il s'est reposé sur la version de *Cornarius*, qui porte *puero Callimedontis*, au lieu de *filio* qui est dans le Grec (τῷ Καλλιμέδοντι), & comme le traduit *Fœsius*. Voyez M. Le Clerc, *Hist. de la Med. pag. 203. de la dern. Edit.*

que fera celle d'un âge bien au-dessous de ce nombre d'années ?

XCII. BIEN PLUS, rien ne favorise cette pratique dans tout ce que nous avons de plus exact, de plus recherché, & de plus moderne sur les maladies des Enfans. ETTMULLER a fait *Valetudinarium Infantile*, où rien ne mène à la pratique de la saignée du pied sur les Enfans, ni directement ni indirectement. HARRIS, le Médecin des Enfans, pour le beau Traité de leurs *maladies aiguës* qu'il nous a donné, est célèbre & mérite de l'être en Angleterre & par-tout ailleurs. : or il a ramassé dans son Ouvrage tout ce que l'expérience dans ces maladies, qu'il avoit suivies avec soin & avec beaucoup de tems, lui a appris; aidé d'ailleurs d'un esprit orné des plus belles connoissances dans la Médecine moderne; mais dans tout cet Ouvrage, où il parle avec éloge de la saignée du bras sur les Enfans, il ne dit pas un mot de la saignée du pied, dans tel état qu'il les ait vûs: bien plus, il est singulièrement occupé à montrer que la Purgation mariée, comme il sçavoit faire, avec les Absorbans, chacun à sa place, comme il l'enseigne, est selon lui le remède favori pour la cure des maladies aiguës des Enfans. Rien ressemble-t-il si peu à la saignée du pied ? M. S. trouvera aussi peu d'appui dans le gros & sçavant Ouvrage moderne du célèbre ZVINGER sur les maladies des Enfans. On est redevable à M. STAHL du Traité aussi singulier qu'utile & nouveau sur les *maladies des âges*, qui regarde particulièrement les Enfans, & nullement cette saignée : mais là ce sage Médecin examinant le corps d'un Enfant, il le considère comme

Aucun Médecin n'a songé à cette saignée.

Enumération d'Auteurs là-dessus.

Idée mécanique de

M. Stahl sur un assemblage de parties & d'organes qui croissent en se développant à mesure que les vaisseaux se dilatent & s'allongent, & en même tems que les sucs nourriciers se logent & se placent dans les capacitez qui se seront formées par ce développement: Une force (a), qu'il appelle *mouvement tonique*, opère toute cette croissance d'une manière insensible jusqu'à l'âge de 25. ans, que les parties aiant pris leurs dimensions, sont parvenues à leur terme. Suivant donc cette sage idée, avec quel ménagement doit être traitée une machine,

Délicateſſe
dans les puis-
ſances du
corps d'un
Enfant.

dont les reſſorts tiennent à ſi peu de choſe, & qui par conſéquent ſont ſi faciles à affoiblir ou à alterer ! Eſt-il donc des corps en qui l'on doit plus craindre l'inconvénient capital dans la ſaignée du pied, qui eſt qu'elle peut affoiblir dans les puisſances (*momenta*) ce qui les tient dans l'équilibre, ſi eſſentiellement néceſſaire (b) dans l'œconomie naturelle, & qui menace ſingulièrément la puisſance du Cœur, d'autant plus aifée à abbattre, qu'elle n'eſt pas encore bien établie dans les Enfans ? Des entrailles donc pleines d'un ſang lent & tardif d'une part, plus abondant en *partie blanche* qu'en *partie rouge* ; le cœur avec ſes artères moûs encore, & d'un reſſort naiſſant d'autre part ; tout cela paroît-il bien propre pour être mis à l'épreuve d'une ſaignée qui *affoiblit* davantage les puisſances, parce qu'elle tire ſoudainement le ſang rouge & en abondance, non ſeulement loin de la puisſance principale qui le poulſe ; mais loin de cette puisſance foible encore elle-même, & vers des endroits en-

Raiſons de
foibleſſe
dans les en-
trailles des
Enfans.

(a) Voyez la Première Partie de ce Diſcours.

(b) Vid. Thomſon.

core plus foibles sur lesquels on le précipite, c'est-à-dire, sur des parties imparfaitement développées, & dont le ressort n'est pas encore formé ou affermi? Rien donne-t-il plus de sujet de craindre de la part de cette saignée, cet affoiblissement de puissances, que M. BELLINI fait tant appréhender dans quelque saignée que ce soit?

XCIH. C'EST ce même fond de foiblesse naturelle, ou de délicatesse de substance propre aux Enfans, ou à leurs entrailles, qui faisoit appréhender aux Anciens quelque sorte de saignée que ce fût sur les Enfans, *interdicunt ergo id auxilii genus* (en parlant de la Saignée), *quod pueri non possunt ex innata substantia tenuitate, & virium imbecillitate perferre* (a); cet état de crudité de sang avoué dans les Enfans, qui rendoit pour eux la saignée formidable aux Anciens, *constat Infantes vasa semper habere crudo sanguine plena; at omnibus sapientibus statutum est sanguinem non esse crudo mittendum* (b). Un autre grand Praticien ajoute à tout ceci une raison de crainte, qui est singulière à la saignée du pied sur qui que ce soit; & cette raison, c'est que les parties inférieures sont toujours plus froides que les autres, parce qu'elles sont nerveuses, dépourvûes de beaucoup de chair, ce qui fait qu'elles sont plus sensibles à la privation du sang que la saignée du pied leur fait souffrir: *Quia partes inferiores sunt frigida, nervosa, exsangues, unde penuriam extracti sanguinis amplius persentiunt* (c). N'est-ce

Les Anciens craignoient toute Saignée pour les Enfans.

Leurs raisons reviennent à celles des Modernes.

(a) Mercatus, de Morbis Pueror. Lib. 2.

(b) Idem. Ibid.

(c) Zacutus, Lib. 2. Princip. Med. c. 126.

point là une peinture au naturel de l'état des entrailles des Enfans, en qui tout est *lymphe*, tant il y a encore en eux peu de sang rouge de formé, & en qui tout est *nerf* ou *nerveux*, tant que les organes demeurent sous d'aussi petits volumes, qui tiennent concentrées l'étendue ou toutes les dimensions qu'ils doivent un jour acquérir ? C'est donc ce *germe* de puissance ou ce *ressort* en *germe*, que ce que les Anciens ont compris dans les entrailles des Enfans, & qu'ils croioient devoir ménager dans l'usage de la saignée, même du bras, la seule presque dont il s'agissoit alors pour tous les âges. Après cela, M. S. traite de peu fondé le pronostic que l'on fait dans le Livre des Observations sur la licence qu'on y relève touchant la liberté qu'on se donne de mettre à la mode la saignée du pied au commencement des maladies des Enfans. Cependant qu'il me permette de lui dire, que ce pronostic n'est ni une terreur panique, ni l'effet d'une timidité déraisonnable, car il est même fondé en observation ; c'est celle d'un grand Praticien, qui donne cet avertissement à la postérité, qu'il y avoit à *Venise* des Praticiens, qui avoient coutume de saigner les Enfans ; mais que souvent cela avoit eu de mauvaises suites : *Refert Victor Trincavellius, (de cur. Aff. Lib. 2. c. 10.) Venetiis & Patavii Medicos quosdam teneris infantibus venam aperuisse, & sæpe malum eventum secutum **. Si l'on ajoute à tout ceci, que les sujets de crainte que l'on a voulu inspirer au Public, ne roulent point précisément sur une saignée, du pied

Prognostic
du Livre des
Observa-
tions bien
fondé.

Observation
de fait là-
dessus.

* *Rolfinc. Method. Lib. 4.*

même, qu'on feroit en cas d'urgence sur un **Saignée du**
 Enfant; mais sur la pratique générale qui s'en **Pied sur les**
 introduit sur tous les Enfans, sans distinction **Enfans mise**
 de sexe, comme on l'a ci-devant plus ample- **en règle gé-**
 ment expliqué dans la première Partie de ce **nérale, très-**
 Discours ou Dissertation*, qui étoit certai- **dangereuse.**
 nement faite avant qu'eût paru le Traité des
 Saignées de M. S. On se flate donc qu'il ren-
 dra plus de justice & l'honneur de ses bonnes
 graces à ces Auteurs qu'il avoit, dit-il, jus-
 ques-là honoré de son estime. C'est même
 pour n'en rien perdre que l'on entre à ce sujet
 dans ses manières de Démonstrations; car il
 en tire bon nombre ailleurs de la distribution
 des Vaisseaux: c'est pourquoi l'on est étonné
 qu'après s'être mis en si grand frais d'Anato-
 mie, pour justifier de son mieux sa sorte de
révulsion, il fasse si peu d'usage de ses con-
 noissances pour appercevoir les dangers émi-
 nens de la saignée du pied sur les Enfans, &
 les justes raisons de ces germes de maladies
 que l'on fait appréhender pour l'avenir pour
 ces jeunes créatures. C'est cependant en com-
 parant ce que la nature a établi dans la dis-
 tribution des vaisseaux dans leur bas-ventre,
 & dans celle des vaisseaux dans leur cerveau,
 que l'on s'est persuadé, que la saignée du pied
 menace singulièrement en eux les parties bas-
 ses, par les raisons qui suivent.

**Ordonnance
des Vaisseaux
dans les En-
fans.**

XCIV. Le retour du sang du bas-ventre
 au cœur se fait de bas en haut, contre son **Circulation**
 propre poids, à travers des parties molasses; **dans les en-**
 au contraire, le retour du sang du cerveau au **trailles des**
 cœur se fait de haut en bas, suivant son poids **Enfans.**

naturel, à travers des parties qui ont plus de fermeté & de ressort. Le bas-ventre n'a aucun organe spécifiquement destiné à renvoyer le sang au cœur, quelques *valvules* dans les veines en soutiennent la remontée, quelques foibles effets de muscles éloignez, qui sont à longues fibres, & par conséquent d'une vertu plus molle, le soutiennent en le pressant de loin seulement; au contraire c'est comme un second Cœur que la nature a établi dans le Cerveau, par la structure de la *dure-mere* & de ses *sinus*, qui en sont comme les *ventricules*; toutes puissances élastiques, enfermées de près dans des parties osseuses, qui donnent des points d'appui à leur action; d'où résulte une

Sorte de *systole* puissante pour renvoyer promptement le sang au cœur. Ajoûtez que le Cerveau dans les Enfans étant plus gros, & le premier formé dans leurs corps, il se trouve le plus & plutôt en force pour entretenir la circulation du sang, tandis que la *systole* des parties du bas-ventre est d'autant plus foible dans les Enfans, que les fonctions des organes de cette région dépendent du développement de *secrétoires*, qui ne doivent avoir d'usage que dans

Cette saignée du Pied des Filles, pour qui singulièrement l'on donne source des germes de maux pour l'avenir. Une dernière raison toute naturelle, c'est que le Cerveau dans les Enfans paroît la partie principale qui doit influer dans toutes les autres parties du corps, pour en faire le développement; c'est pourquoi le Cerveau, qui a plus de volume dans les Enfans, doit recevoir à proportion plus de sang que les autres. La saignée du pied attirant

donc cette abondance de sang vers les parties basses, dans l'âge où la nature le porte au Cerveau, c'est déconcerter ses vûes, & n'est-ce pas s'exposer à jetter des fondemens à bien des maux ? Mais ces maux seront d'autant plus dangereux, que le sang que l'on dérobe dans cet âge au Cerveau, est celui que la nature a fait dépositaire des germes, d'où doivent s'accroître toutes les parties. Car les sucs nourriciers n'étant en tout que la *lymphe* du Sang, c'est comme détruire par anticipation toutes les parties de ces jeunes corps dans leurs germes, que de dérober le sang qui se porte au Cerveau ; parce qu'étant autant lymphatique, qu'il est essentiellement destiné à fournir à ces jeunes cerveaux la lymphe spiritueuse, il doit pouvoir remplir & animer toutes les parties nerveuses ; & par une raison contraire étant dérobé, il doit priver toutes les parties, des germes qui doivent les perfectionner ; est-ce rien moins qu'occasionner *ces germes de maladies*, que l'on a annoncé comme à craindre dans les entrailles des Enfans par la saignée du pied généralement faite sur eux ? Après cela, M. S. doit-il en être écouté sur le ridicule qu'il voudroit jetter sur ces germes de maladies, en avançant comme il fait sur le ton plaisant, que *ces germes de maladies* ne sont pas plus à craindre pour les entrailles des Enfans que pour leur cerveau ? Mais cette matiere se trouve plus amplement traitée ailleurs.

Elle déconcerter les vûes de la Nature.

Germes de maladies, ce que c'est,

XCV. Voici l'onzième Chapitre, qui est le dernier de la première Partie du Traité des Saignées. J'y trouve M. S. aussi peu avancé que dans le premier ; car, à son ordinaire, que prouvé.

Le Traité des Saignées rien moins

il y est tout occupé à prouver la convenance de la saignée du pied à sa manière sans en montrer la nécessité, sur quoi est la question présente. Ainsi ce Chapitre non-seulement n'offre rien de nouveau ou de différent de ce qui se trouve dans le dixième pour prouver l'usage de cette saignée ; mais il est la répétition des dix premiers, ne sortant jamais des raisonnemens physiques, & jamais n'entrant dans les raisons de pratique. Ce n'est pourtant point que je convienne avec l'Auteur, de la nature, des causes, & des différences des Fièvres malignes ; mais comme ce n'est point ici un Traité de controverse que l'on entreprenne, ou une réfutation complète du Traité des Saignées, je me tais sur bien des choses par respect pour l'Auteur, dont je ne cherche pas à persécuter les opinions, ni à indisposer la personne. Car sa doctrine pour lui être singulière & sans preuve, a du moins le mérite de l'esprit qui y paroît, & qui peut instruire. Je m'attaque donc uniquement à ce qu'il y a de Pratique ou au mal-entendu de cette manière de saigner ; mais là-dessus tout ce qui a été dit au sujet de la Fièvre continuë, nous dispense de suivre ici toutes les répétitions de l'Auteur. En effet, tout ce qui y est rapporté ne tendant qu'à prouver que la Fièvre maligne suppose toujours l'inflammation du Cerveau, tout se réduit de la part de l'Auteur, à prétendre que la seule saignée du pied peut y remédier. De ma part, ayant fait voir les dangers, les inconvéniens & l'impuissance de cette saignée dans ces commencemens, je n'ai rien à y

Sans passer à M. S. bien des choses, je respecte sa personne.

Doute sur l'inflamma- M. S. décider en sa faveur, quoiqu'elle ne soit

point sans quelque doute, que celle de l'in-
 flammation du Cerveau comme cause uni-
 verselle des Fièvres malignes. La plus forte
 preuve rapportée à ce sujet par M. S., est tirée
 de l'ouverture des cadavres; & c'est celle pré-
 cisément qui se trouve fort incertaine, à en
 juger par la plupart de semblables ouvertu-
 res tirées de l'Ouvrage fait exprès & avec
 tant de soin sur ces matieres par M. BONET*,
 parce qu'il ne s'y trouve presque aucune ouver-
 ture de corps morts de Fièvre maligne, où l'on
 ait trouvé le Cerveau singulièrement inflam-
 mé; au lieu que la plupart se trouvent avec des
 marques d'inflammation dans les autres vis-
 cères, soit dans la poitrine, soit dans le bas-
 ventre; préjugé, pour le dire en passant, bien
 favorable & bien prévenant pour la saignée du
 bras. Les ouvertures des cadavres faites de
 nos jours par le célèbre M. LANCISI, dans son
 excellent *Traité de noxiis Paludum Effluviis*,
 monstroient dans les corps de ceux qui étoient
 morts dans une constitution épidémique, le
 foye & la vésicule du fiel gâtes par l'excès d'u-
 ne bile noire & brûlée qui les pénétoient. M.
 BIANCHI, grand observateur, confirme les
 mêmes observations qu'il a faites sur de sem-
 blables corps, en qui il a trouvé la bile noire,
 épaisse comme de la poix & d'une odeur puante,
 ce qu'il a confirmé sur les hommes & sur
 les animaux qui étoient morts de Peste. M. S.
 a aussi par devers lui ses ouvertures de ca-
 davres, on ne veut point en douter; mais du
 moins ne sont-ce que des observations parti-
 culières, sur lesquelles il fonde sa règle géné-

tion du Cer-
 veau dans les
 Fièvres ma-
 lignes.

Ouvertures
 de cadavres
 contraires à
 celles de M.
 S.

Sur les hom-
 mes & les
 animaux.

* Vid. Boneti Sepulchret.

rale de la saignée du pied : Or il est convenu qu'on ne conclut point du particulier au général.

Fait étran-
ger dont M. *feu Roi de glorieuse & respectable mémoire,*
S. s'appuye. *qui tomba malade à Calais L'illustre M.*
Gueneau y arrive avec une diligence qui ré-
pondoit à la grandeur du danger ; (mais cette
diligence répondoit-elle à celle que M. S. de-
mande dès les commencemens de la mala-
die ?) il fait saigner du pied le Roi dans le mo-
ment qui touchoit presque au dernier &c. Mais,
oseroit-on le dire à M. S. ? pourquoi en ra-
menant ici le souvenir d'une maladie qui al-
larma alors toute la France , renouveler la
douleur de la Nation , qui n'a point encore
essuyé ses larmes sur la perte qu'elle a faite
depuis de cet admirable Prince ? N'est-ce point
Respecter les *manquer de respect pour un si grand Nom,*
noms dans *que de le mêler dans des récits de Méde-*
les récits de *cine , dans lesquels les Médecins * se font*
Médecine. *un devoir ou une politesse de taire les noms*
des particuliers ? C'est qu'il faut être & pa-
roître Médecin en tout , & la Médecine étant
autant un art pensant , qu'une science muette,
comme on ne sçauroit y trop penser , on ne
peut aussi trop peu y parler. Au reste , la sai-

* Voyez la Préface du Traité sur les Vapeurs, qui vient de paroître,

gnée de M. GUENEAU ressemble-t-elle à celle du système de M. S. ? Certes on ne pensoit pas du tems de M. Gueneau dans la Faculté de Paris sur la saignée du pied, comme voudroit aujourd'hui y faire penser M. S. ; c'est un cas particulier dans une fièvre continuë, dans lequel M. Gueneau a saigné du pied ; & c'est une règle générale que M. S. veut faire de la saignée du pied au commencement des maladies, où la règle générale est de ne point saigner du pied. C'est donc donner le change au Public ; car ce n'est point contre la saignée du pied en elle-même que l'on a voulu le prémunir, mais contre le danger & la nouveauté du dogme inouï sur cette saignée, mis en mode dans les commencemens de toutes les maladies ; ce qui est une énorme nouveauté en Médecine. Quoi donc qu'en dise M. S., il ne *lavera jamais son dogme du reproche de nouveauté*, tant qu'il n'aura que deux ou trois cures singulières à produire pour appuyer une méthode générale, & encore dans des circonstances qui ne sont point celles de son système ; car rien ne marque tant la nouveauté d'un fait, que quand il n'est point appuyé de plusieurs autres qui l'auront précédé. Ainsi rien ne prouve si évidemment que *des cures sont hasardées*, que quand sur l'exemple d'une saignée du pied qui a réussi dans un cas particulier, étranger, & dans le cours d'une maladie, on enseigne à tout le monde que la saignée du pied doit réussir dans les premiers commencemens de toutes les maladies ; dans le premier cas c'est prudence, c'est expérience, c'est

La saignée
du Pied de
M. Gueneau
bien diffé-
rente de cel-
le de M. S.

Quand des
cures sont
hasardées ?

habileté ; dans le second , c'est essai , c'est indiscretion , c'est témérité.

XCVII. *LA Fièvre maligne dépend toujours de l'embarras de l'inflammation même du Cerveau où le sang croupit (a).* Mais cela étant ainsi , l'affaire est déjà consommée , & la saignée du pied , tant diligentée fût-elle , viendra à tard : le sang en *stase* , comme parle M. STAHL , ou fixé dans les capillaires du Cerveau , ne pourra se *résilier* pour suivre la détermination de la saignée du pied qui le rappelle en bas ; ainsi le sang sera répandu en pure perte. Mais l'occasion reviendra de retoucher cette matière , sans compter ce qui en a été dit ailleurs.

XCVIII. *LA grande simplicité d'un sentiment , & la facilité avec laquelle tout s'explique , le marquent au coin de la vérité , surtout s'il a été puisé dans la nature (b).* Termes séduisants , par lesquels M. S. se fait un compliment de congratulation , sur l'heureux assemblage qu'il voit avec complaisance dans l'arrangement qu'il a scû donner aux pièces de son système. Mais voilà le langage d'un Physicien ingénieux , qui pourroit se promettre une semblable satisfaction , après s'en être bâti un , où , n'y ayant rien que de commande , tout s'ajusteroit à son gré pour expliquer tous les phénomènes qui en dépendroient ; alors la simplicité d'un principe imaginé fait le mérite d'une doctrine spéculative , qui devient facile parce qu'elle est faite exprès. Mais cette idée est-elle celle d'une science d'usage ?

Sang fixé,
saignée du
Pied inutile.

Système
Physique ,
différent
d'un système
de Médecine

(a) Pag. 324. 326.

(b) Pag. 332. 333.

Est-ce celle que donne HIPPOCRATE de la Médecine? dont l'usage n'ayant pas la fermeté que l'Auteur admire dans la simplicité de son système, elle devient à ce souverain Maître de l'Art, un art difficile, *Judicium difficile*, & qu'on n'apprend pas sitôt, ni si facilement: *Ars Medica ut citò discatur fieri non potest; quòd in eâ firma aliqua doctrina non possit tradi (a): nam in Medicinâ nihil perpetuum (b)*. Cette simplicité donc du nouveau système de M. S. est moins *marquée au coin de la vérité*, qu'au coin de l'incertitude; car ce *simple sentiment* consiste en ce que M. S. trouve dans la seule saignée du pied faite dès l'entrée de toutes les grandes maladies, le Remède universel tant souhaité jusqu'à l'heureuse découverte de M. S. Il sait d'ailleurs délivrer la Médecine de tous ces importuns *diorismes* des Anciens, de ces distinctions, de ces différences de complexion, de sexe, d'âge, de maladies, de leurs constitutions, de leurs temps; toutes observances cependant qui importunent les Praticiens par les fausses apparences ou ressemblances trompeuses qui imposent aux plus habiles. Car c'est le témoignage d'HIPPOCRATE lui-même, qui en conséquence prononce cette maxime dont M. S. affranchit la Médecine: *Optimis Medicis similitudines imponunt, & difficultatem pariunt, & difficilem curandi viam ratiocinatione assequi (c)*. C'est pourtant sur la raison, dont Hippocrate vient de marquer l'impuissance en fait de Pratique, que M. S. élève son sy-

Médecine
difficile chez
Hippocrate,
facile chez
M. S.

(a) Hippocr. Lib. de Loc. in Hom.

(b) Idem. Lib. de Flatibus.

(c) Lib. 6. Epidem. Sect. 8.

Nature générale, Nature particulière.

M. S. a bâti son système sur les règles de la Nature générale.

Dispositions en faveur de M. S. mal fondées.

stème : C'est, dit-il, *un sentiment puisé dans la nature*. Mais quelle Nature ? Ce devroit être la guérissante dans les maladies, *natura morbis medentur* (a), celle que GALIEN appelloit la maîtresse-ouvrière de la guérison, *primarius animalis opifex* &c. (b), enfin la Nature particulière, *Natura naturata* ; parce qu'elle est une émanation de la Nature universelle, *Natura naturans*, comme parlent les Philosophes, qui consiste dans les loix générales qui régissent le Monde. Mais c'est celui-ci que M. S. a pris dans les règles de la Géométrie en général, qu'il a pris pour guide, pour le plan & le complément de son Ouvrage ; ainsi autant que ces règles sont vraies dans le général de la Nature, autant sont-elles fautives, quand elles ne sont point accordées sur celles de la nature particulière de nos corps.

XCIX. Tout déposant en faveur de la saignée du pied (c). Mais d'où sont tirées tant de dépositions ? est-ce d'une pratique consentie, constante, uniforme, d'une authenticité fondée en faits souvent réitérés, *consensio vetustate comprobata* ? toutes dispositions qui manquent à l'opinion embrassée par l'Auteur, qui n'est simple que par la singularité, claire, liée & suivie en spéculations. On ne peut donc la laver du reproche de nouveauté, parce que tout y est neuf en pratique. Car prononcer une opinion lavée de nouveauté en pratique, pour avoir scû lui donner pour garant d'antiquité un seul fait, arrivé il y a

(a) *Idem*, Ibid. Sect. 5.

(b) De optimâ Sectâ.

(c) Pag. 333.

70 ans ou environ ; Fait sur-tout qui ne ressemble en rien à ce que veut établir l'opinion de M. S., c'est certainement l'avoir mal lessivée, car la lotion est bien imparfaite. Viennent à la vérité à l'appui de celui-ci deux autres faits, respectables certainement s'il en fut jamais, & sur lesquels toute la Nation François ne sçauroit trop bénir Dieu ni trop long-tems ; ce sont deux saignées du pied faites au commencement chacune d'une fièvre, maligne apparemment, quoiqu'on ait oublié de nous le dire ; saignées qui ont valu à l'Empire François sa gloire & son bonheur : mais enfin ce sont deux faits particuliers en Médecine, récents encore, & qui n'ont de général que le bien qu'ils procurent à toute la France ; faits qui sont à l'honneur du *sage & respectueux Chef* du Conseil Royal de Santé, & de ces *hommes excellens qui le composent* ; faits enfin qui sont à la portée des *Praticiens* du premier ordre, de ces Maîtres en l'art de guérir, à qui nous réservons les coups d'éclat dans le monde & en Médecine. Mais plus ils sont singuliers ces faits, & opérés par des génies supérieurs, moins ils peuvent établir la généralité qu'on veut prouver à la saignée du pied au commencement de toutes les fièvres malignes, & entre les mains de tous les Médecins ; puisque tous pris en général sont autant capables d'abuser de ces cures brillantes entre les mains de ces grands hommes, que peu atteignent à leur supériorité de génie. Ces cures donc deviendroient hazardées dans la plupart des mains communes, ou des hommes ordinaires. Ainsi est-il bien des gens ca-

Deux autres faits singuliers aussi mal-à-propos ici allégués.

Grandes cures réservées aux grands hommes.

Quelles sont les hazardées ?

pables de ces entreprises, *ad huc quis tam idoneus* ? Prouver donc les merveilleux succès de la saignée du pied par deux ou trois faits singuliers entre les mains des plus grands Médecins, c'est un sentiment qui demeure vrai dans ces cas ; mais la généralité reste à prouver.

Le point de
la Question
ramené &
démêlé.

C. JE me trouve ici * accusé d'injustes reproches &c. Mais M. S. prétend les dissiper en satisfaisant à une double obligation qu'il se compose, & qu'il interprète à son gré, avec esprit, mais sortant toujours du point de la question, si jamais il y est entré. Je l'y remets donc, s'il lui plaît, & avec lui le Public ; puisque personne ne peut mieux la démêler que moi, qui ai d'ailleurs intérêt qu'on ne me prenne point pour tel que M. S. voudroit me donner dans l'esprit du monde : Voici donc le vrai sujet du Livre des *Observations*. J'y ai demandé, que pour la sûreté de la vie des hommes l'on prouvât, non l'utilité de la saignée du Pied en général dans les maladies, ou en particulier dans les petites-Véroles ; car elle y est reconnue dans les unes & dans les autres de tout le monde dans les cas convenables & avouiez parmi tous les Praticiens : mais j'ai demandé qu'avec sa méthode confirmée par l'usage, on fît voir la nécessité de la saignée du Pied généralement étendue au commencement de toutes les petites-Véroles ; & encore que l'on nous montrât le moindre vestige de cette bizarre pratique, autant dangereuse que nouvelle, de prodiguer dans ces mêmes commen-

cemens avec les saignées du pied réitérées ,
 cet étrange assemblage d'*Emétiques* , de *Pur-* Ce point
gatifs , d'*Apozêmes* , de *Kermès* , fourrez les bien détail-
 uns dans les autres avec autant de précipita-
 tion que de hardiesse. C'est sur tout cela que
 l'on demande dans le Livre des Observations,
 des exemples dans l'ancienne Médecine , ou
 des témoins dans la moderne. Voilà sur quoi
 il falloit répondre au Livre des Observations :
 sans quoi tant s'en faut que mes accusations
 soient injustes ou mal fondées ; elles reste-
 ront au contraire dans toute leur force , &
 feront retomber sur M. S. toute l'injustice dont
 lui-même voudroit me noircir dans son Li-
 vre ; injustice d'autant plus grande , qu'elle
 est gratuite. En effet , elle me produit en
 public comme accusateur de sa personne , tan-
 dis que mes plaintes ne tombent sur qui que
 ce soit , mais sur une pratique nouvelle , tu-
 multuaire , irrégulière , préjudiciable à la san-
 té du Public. Sur ces entrefaites , M. S. vient
 en personne se mettre sous les coups que je
 porte contre un système de Pratique qui étoit C'est M. S.
 encore sans aveu & sans Chef , & en lui faisant qui m'atta-
 cet honneur , il a la bonté d'adopter les re- que.
 proches faits à cette doctrine : ç'auroit donc
 été à elle à le dédommager ; mais il préfère
 de me prendre à parti , il m'attaque en me
 nommant à chaque page , moi qui aurois
 rougi de nommer qui que ce fût de son mé-
 rite dans une cause aussi préjudiciable à la
 Médecine. Sur cet exposé , qui est dans le
 vrai ! qui de moi ou de M. S. est l'accusa-
 teur ? mes reproches ont-ils jamais porté con-
 tre lui ? les siens ne portent ils pas nommé-
 ment contre moi ?

Généralitez
inutiles à la
question.

Continua-
tion de sem-
blables inu-
tilitez.

CI. QUOI QU'IL en soit, pour dissiper mes prétendues accusations contre sa personne, il s'y prend par se répandre en généralitez inutiles dans une question de Pratique comme la nôtre, sur le *levain* de la petite-Vérole, sur l'*Inoculation*, &c. toutes matieres sur lesquelles il aura bon marché de moi, parce qu'elles n'intéressent en rien le fond d'une pratique qui seroit suivant les règles. Il continuë en appuyant sur un fait aussi indifférent à nôtre question, & que personne n'ignore, sçavoir que la fièvre de la petite-Vérole est violente; & de ces préludes il passe aussi-tôt à la crainte où l'on est que le mal ne se porte au Cerveau. Qui douta jamais de cette crainte? cependant pour le prouver il rentre dans des recherches anatomiques, qui démontrent tout ce que personne ne conteste. Il employe encore en pure perte de semblables soins, tous de pure speculation, pour se rendre compte & à ses Lecteurs de tous les grands accidents de la petite-Vérole, sans oublier les *bourdonnemens d'oreille*, d'où il prend occasion de déployer toutes les finesse de son Anatomie. Mais rien de tout cela n'apprend à guérir la petite-Vérole; & c'est de quoi il est question entre nous. Car en fait de raisonnemens en Médecine, il n'en est de supportables, qu'autant qu'ils posent sur une pratique avérée & constante. Viennent aussi à l'examen la *roidueur des tendons*, & la *contraction des muscles des doigts*, & enfin le *délire* &c. tout cela pour amener son Lecteur à l'indication de la saignée du Pied, qu'il illustre par les avantages qu'il y trouve au-dessus de celle du Bras.

Mais tout ceci n'est qu'une *tautologie* conti- Répétition
nuelle, qui ramène dans ce Chapitre ce qui de l'Auteur.
a été dit dans tous les autres, en rebattant
que cette saignée remédie mieux que toute au-
tre à tous ces maux. Pure *pétition de princi-*
pe, que de ramener toujours en preuve ce
qui fait le fond de la question, lors sur-tout Il a fait onze
que ce fond n'a point été prouvé; & c'est Chapitres,
l'état de la dispute, aussi peu avancée dans sans attein-
l'onzième Chapitre, qui est le dernier de la dre le point
première Partie du Traité des Saignées, qu'el- de la ques-
le a été mal discutée & toujours hors du tion.
point de la question dans tous les Chapitres
précédens.

CII. CAR rien certainement de si beau, rien
qui satisfasse tant l'esprit, que ces idées Géo-
métriques, & que ces calculs en Anatomie;
rien qui prévienne si puissamment l'esprit
d'un Lecteur, & qui saisisse si soudainement
son imagination, que ce qu'a donné là-dessus
M. S.; de-sorte que sur de semblables prélu-
des on s'attendoit à trouver un Auteur re-
dressé dans le reste de son Ouvrage, sur des
notions & sur des idées communes d'une Phy-
sique vulgaire & du tems passé, qui n'auroient
pas trouvé place dans un Ouvrage aussi éru-
dié, si bien écrit, si poliment travaillé, &
tout fait pour séduire ou gagner les esprits.
Mais ce n'est point le succès que trouvent
jusqu'ici de si beaux préambules; outre qu'ils Dessein du
n'ont point écarté toutes notions vulgaires, Traité des
M. S. en fait le fondement d'un système sur Saignées
l'usage des Saignées, qui n'est point exécuté. non exécuté.
C'étoit un ouvrage de Pratique entrepris pour
apprendre à guérir; il falloit donc prendre
dans la Géométrie les idées Anatomiques qui

Géométrie
mal placée.

Fausſes
lueurs du
Traité des
Saignées.

éclairaſſent l'eſprit d'un Praticien ſur les manieres qu'emploie la nature pour conſerver la ſanté; & ſur ces manieres tracer celles qu'il doit ſuivre pour la rétablir. Mais cet ouvrage géométrique n'eſt pas celui que ſuit ici M. S.; le beau, le curieux, le brillant, le ſingulier l'a emporté ſur ces matieres utiles; & ſemblable à ce Philoſophe, qui ne voyant rien de digne de ſon application que les Cieux, y tenoit ſes yeux ſi fortement appliquez, que faute de ſ'humanifer vers les choſes de la Terre, ſes pieds chopperent honteuſement, M. S. trop épris des beautez ſpéculatives, ne compte qu'avec la Géométrie générale, dont il donne à contempler & à admirer la juſteſſe; mais jamais il ne compte avec elle appliquée en particulier à la régie de l'œconomie animale, pour en rétablir les déſordres. Ainſi il arrive que les beautez du *Traité des Saignées* dans toutes les diſtributions & les ordonnances Anatomiques bien calculées qu'il préſente à l'eſprit, ſont de ces feux ou lueurs trompeuſes qui égarent ceux qui les ſuivent. En effet, ce ſont toutes connoiſſances étrangères qui ne mènent à rien moins qu'à des ſûretés en Pratique. C'eſt que l'Anatomic bien entenduë pour l'uſage de la Médecine, doit, en tenant l'eſprit d'un Médecin attaché à la ſtructure des parties, ne jamais lui laiſſer oublier les rapports, qu'elles ont avec celles qui les avoiſinent ou qui leur ſont limitrophes; lui faiſant voir leurs positions naturelles, ſans leur faire preſſer celles (l'Eſtomach par exemple) qu'elles ne touchent pas; dans ce même état en faire concevoir les forces, la puiſſance des *Solides*, le cours des *Flui-*

des , la circulation du Sang, la distribution de ses sucs, l'ordre & les manieres de leurs *sécrétions*. C'est dans ce plan anatomique géométriquement levé ou dressé, qu'un Médecin apprendra ce qu'il y a à faire quand quelque chose se détraque dans l'arrangement & dans l'exercice de ces organes. De ce point de vûe il appercevra dans la pente des vaisseaux & dans leurs communications, le cours des Fluides, & par où il faut leur ouvrir des voyes & des issues pour dégorger des parties inondées par leur abord, comme l'on saigne les fosses & les rivières en creusant des rigoles & des décharges dans les endroits vers où les pentes des eaux se portent ou se montrent à un habile Ingénieur, qui a sçu s'instruire à fond de son terrain. Tout de même donc en fait de saignées *dérivatives* ou *révulsives* pour la décharge des parties que le sang a engorgées, toute l'habileté géométrique consiste à s'être parfaitement instruit des pentes vers lesquelles inclinent les parties engagées, ce sont celles des vaisseaux qui rapportent le sang de ces endroits; persuadé que sans mesurer les calibres de ces vaisseaux, ceux-là déchargeront d'autant mieux les parties engorgées, qu'ils auront des rapports plus immédiats avec eux, & qu'ils seront plus prochainement sur le chemin qu'ont à faire les fluides ou le sang pour s'en retourner au cœur. Ces manieres de régler le cours du sang pour le rétablir, sont sûres & invariables; parce qu'elles sont tirées de dispositions mécaniques invariables, & toujours vraies, en ce qu'elles sont fondées sur l'ordonnance que le Créateur a établie pour l'entretien de

Usage de
l'Anatomie
pour la Pra-
tique.

Pentes des
Fluides à
étudier.

Sûretez là-
dessus.

la vie. Ainsi donc, que l'usage établi depuis long-tems ait fait connoître en Médecine, non à la vérité quels sont les calibres & les modules des vaisseaux, mais les penchants où on les a trouvez en pratique, pour servir à la décharge des parties du sang qui les embarrasse; en ceci consiste toute l'adresse géométrique, d'apprendre aux Médecins à procurer des *dérivations* ou des *révulsions* suivant ce que l'usage en a appris; car pour lors ce sont des pentes trouvées par l'art dans la nature, des chemins frayez ou des routes tracées par elle, auxquelles on ne peut se tromper. En est-il de même de la connoissance des calibres de chaque vaisseau spéculativement calculé? Qu'a de sûr là-dessus la Médecine? Tout ce qu'elle y sçait de très-certain, c'est que ces calibres deviendront autant différents en maladie, qu'un habile Géomètre les aura plus exactement calculé en santé. Car comme il ne lui est pas possible de fixer ces calibres pour le tems à venir de maladie, rien ne doit être plus fautif ou plus trompeur dans la pratique de Médecine, que des règles de *révulsion* ou de *dérivation* tirées des calculs qui auront été dressés sur des calibres qui ne subsistent plus. Il devient donc aussi certain, que les démonstrations tirées de ces calculs seront fausses dans l'état de maladie, qu'elles sont vraies dans l'état de santé, puisqu'il est aussi vrai qu'ils changent en maladie, qu'il est certain qu'ils subsistent en tems de santé; puisque la maladie ne se fait que par le changement de l'état naturel des fonctions. Il est donc étrange de voir que M. S. ait pris précisément en Géométrie ce qui est

inutile au dessein de son Livre. Il avoit à prouver les pentes que suivent les Humeurs dans les maladies pour faire des *révulsions*, & dans cette conjoncture il cherche dans des calculs géométriques les pentes & les déterminations que suit le Sang en tems de santé. Ces règles ainsi tirées peuvent-elles convenir à former une pratique? Il falloit encore apprendre quand il faut procurer des *révulsions* ou des *dérivations* pour la cure d'une maladie; mais l'apprend-t-on en supposant les choses telles qu'elles sont en état de santé? Enfin il falloit prouver, non-seulement qu'il ne falloit jamais faire que des *révulsions*; mais encore qu'elles ne peuvent se faire que par la saignée du Pied: or un cas de pratique de cette importance peut-il se décider sur l'état naturel des parties? Ce n'est pourtant que sur cet état naturel que brille la Géométrie de M. S.; sa Pratique & celle de ses Elèves, n'aura-t-elle rien à faire craindre aux malades de cette méprise? Quoiqu'il en soit, nous voilà à la fin de la première Partie, qui est la dogmatique dans le Livre de M. S., & jusqu'ici il n'a rien prouvé de ce qu'il devoit. Car beaucoup de choses touchant l'utilité de la Saignée ont été souvent rebattuës pour exalter celle du Pied à la manière de M. S.; mais rien pour en prouver la nécessité ou la sûreté; la chose pourtant qui étoit précisément à faire.

CIII. JE n'aurois donc aussi rien à ajouter de plus à tout ce que j'ai apporté contre l'usage de cette saignée; mais M. S. prend adroitement avantage pour son système, quoiqu'à tort pour le fond de la vérité; c'est sur ce que j'approuve la saignée du pied à l'exemple de

Inutilité de
la Géomé-
trie dans le
Traité des
Saignées.

Faux avan-
tage pris

par M. S.

M. RIOLAN , qui saigna du pied dans une petite-Vérole, dont j'ai adopté l'histoire: *Rien*, dit-il, *n'est pas concluant pour nous*. Mais le système de M. S. est malheureux en ressource; car ce qu'il appelle mon approbation favorise aussi peu son opinion, qu'il la contrarie de front; puisque ce n'est que dans des

Abus qu'il fait de ce que j'adopte un cas de la Saignée du pied

cas pareils à celui de M. Riolan, que j'ad-mets si parfaitement la saignée du pied suivant les règles de la bonne méthode, & dans les tems prescrits par ces règles, & que je l'ai pratiquée moi-même toutes les fois que ces occasions me sont arrivées. Ce seroit donc bien des raisons de triomphe pour M. S. contre moi; mais, à son ordinaire, il raisonne ici comme dans tout son Livre, toujours hors du point de la question. Il trouvera même ail-

Je l'adopte en bien d'autres cas, même de petite-Vérole.

leurs (a) d'autres cas de petites-Véroles, où je prouve que la saignée du pied est même nécessaire dans le premier commencement de cette maladie: Est-ce pour cela que je l'approuve suivant la mauvaise méthode & dans les tems que l'ordonne le *Traité des Saignées*? M. S. sçait qu'il est des tems pour toutes choses, *omnia tempus habent*, de-sorte que ce qui est permis dans un tems peut être criminel dans un autre, & il auroit dû s'en souvenir pour l'honneur de son système & pour rendre justice à ses Confreres. Cependant sur de si mauvais titres, ou sur des apparences qu'il se forge pour se faire illusion en la faisant aux autres, il veut ne point désespérer d'un second aveu de ma part (b), sçavoir, qu'on ne sçauroit employer cette saignée

(a) Premiere Partie.

(b) Pag. 371.

d'assez bonne heure : mais je demande justice à la droite raison de M. S. , car il est impossible de s'en écarter plus ouvertement. Quoi ! de ce que j'approuve une saignée faite dans le courant d'une maladie , de l'ordonnance d'un célèbre & vieux Praticien de l'Ecole de Paris , & suivant les règles de la plus exacte méthode, il sera permis d'en conclure , que bien-tôt j'avouerais qu'on ne sauroit employer cette saignée *d'assez bonne heure* ? c'est-à-dire , au sens de de M. S. & de son système , dès le commencement de la petite-Vérole , dans les tems défendus par les règles , & dans lesquels ne l'emploient jamais les grands Praticiens ? Sera-ce là un exemple de la justesse de M. S. dans les conclusions qu'il tire ? En voici une autre : *c'est ainsi sans doute* , dit-il , que M. RIOLAN se seroit conduit , (en saignant son malade tout d'abord) *du moins c'est ainsi qu'il eût dû se conduire*. L'interprétation est-elle juste ? de ce qu'un vieux Praticien a fait sur la fin d'une maladie , donner à comprendre qu'il l'auroit dû faire dès le commencement ? J'aurois crû qu'avec l'âge il falloit respecter le bon sens dans un Médecin du poids & du mérite de M. RIOLAN. Au surplus , j'assûre M. S. que ses railons flatteuses n'ont jusqu'à présent rien opéré sur moi pour m'amener à ce second aveu ; & pour ce qui est de M. Riolan, il n'est plus au monde pour recevoir les avis de M. S. D'ailleurs un Praticien aussi consommé que M. Riolan n'avoit plus de coups d'essai à faire ; & si la Médecine moderne eût pû lui apprendre des curiositez sans lesquelles on guérissoit les malades dans son tems , elle auroit pû prendre de lui bien de

M. S. s'oublie dans ses conclusions.

M. S. trop peu respectueux pour M. Riolan.

Il ne lui convient point de le documenter.

bonnes leçons de Pratique , sans lesquelles les malades passent aujourd'hui bien mal leur.

CIV. M A I S il étoit naturel de trouver ici un douzième Chapitre touchant la sai-

La Saignée gnée de la Gorge ; car elle est adoptée de la Gorge dans la Médecine moderne, tous les grands pratiquée Médecins l'y loient dans les maladies du quatre fois Cerveau ; & M. S. trouvera bon qu'on avec succès avance ici ce qu'on a vû d'heureux de cet- dans vingt- quatre heu- res. té saignée , laquelle aiant été réitérée jus-

qu'à quatre fois dans un jour dans une affec- tion léthargique , guérit parfaitement un ma- lade. Je doute que la saignée du Pied de M. S. ait fait de semblables prodiges. On seroit donc tenté de lui demander ici place pour cette saignée ; parce qu'on s'y attendoit , après l'en avoir vû honorée parmi les Saignées que M. S. avoit adoptées dans le choix qu'il en a fait. Méritoit-elle moins un Chapitre que la saignée du Bras , dans le dessein où il étoit de sacrifier celle-ci à la saignée du Pied ? il en auroit été quitte en lui faisant le mê- me traitement ; du moins auroit-ce été une occasion bien naturelle de nous donner quan- tité de beaux détails bien calculez sur ses ef- fets dans une maladie aussi intéressante pour le cerveau qu'est la petite-Vérole. C'est donc que sur cette matiere tout doit se réduire à la saignée du Pied , la fidèle, la favorite, la souveraine dans le *Traité des Saignées* , & devant laquelle toutes les autres doivent bais- ser pavillon. La prétention est grande & no- ble , ce sont les intentions de l'Auteur , il s'en fait honneur dans son Livre ; mais la pratique les désavoüera souvent.

Pourquoi
la retrancher
dans la peti-
te-Vérole, où
le Cerveau
souffre tant.

CV. M. S. commence sa seconde Partie II. PARTIE, par se congratuler de nouveau sur les preuves qu'il a apportées dans la première; jusques-là qu'il est persuadé, *qu'il ne resteroit aucune difficulté sur cette matière, si M. H. ne s'étoit hautement déclaré, &c.* mais mon amour propre ne s'accorde point avec le sien; de sorte que les prétendues preuves me paroissent indignes de ce nom, tant elles sont étrangères au sujet & par conséquent de nulle valeur; jusques-là que je me déclarerois aujourd'hui avec plus de confiance que jamais contre ce système, si j'étois à recommencer. Tant s'en faut donc que les raisons de M. S. montrent *que je suis tombé dans l'erreur*, qu'au contraire je suis confus de ce qu'elles le montrent lui-même dans des égaremens dangereux; puis qu'ils sont moins ceux d'une vérité dans une doctrine de spéculation, que ceux d'une erreur dans un système de pratique.

Je suis l'objet de la seconde Partie du Livre de M. S.

Dangereux égaremens du système du Traité des Saignées.

CVI. Il se promet de me suivre pied-à-pied; j'en ai une sorte de joie pour celle que j'aurois de voir un Confrère errant rentrer avec moi dans les maximes de l'Ecole de Paris que son Traité combat, qui sont celles du Livre des Observations qui n'en soutient d'autres que celles de cette Ecole, que M. S. foule aux pieds dans tout son Ouvrage. Il veut bien me passer les répétitions qu'il trouve dans mon Ouvrage; des réviseurs m'auroient épargné cet avis public; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des Coadjuteurs: cependant celles qui grossissent la première Partie du sien, m'ont souvent fatigué, & je les ai tolérées sans en rien dire au Public, parce qu'il n'a que faire de ces picoterics d'Auteurs. Après

Vœu pour la conversion de M. S. à la Doctrine de la Faculté.

Picoterics des Auteurs inutiles au Public.

cela, ce feroit ici la place d'un remerciement; pour les douceurs dont M. S. m'honore, en même tems qu'il m'en accable à la seconde page; mais le *ton* si gracieux sur lequel il s'étoit monté d'abord * de si bonne grace en ma faveur; se soutient désormais fort mal; il *détonne* même sur mon compte dès ses premières pages. Je le prie donc de trouver bon que je remette à la fin de ma Réponse mon remerciement en plein. Je trouve inséré à la fin de cette seconde Partie l'Ouvrage entier des Observations: jamais certes il ne se vit si bien habillé que par la belle impression du *Traité de l'Usage des Saignées*. Cependant sans manquer à la reconnoissance pour l'honneur

Titre de mon Livre altéré. de qu'en reçoit mon Ouvrage, M. S. me permettra d'en revendiquer ce qu'on en a dérobé; c'est la partie essentielle du Titre: le voici tel qu'il est dans le Livre des Observations.

Vrai Titre. *Observations sur la Saignée du pied & sur la Pur-
gation au commencement de la petite-Vérole,
des Fièvres malignes, & des grandes Maladies;*
& dans le Livre de M. S. ce Titre est tout

Titre altéré. court: *Observations sur la saignée du Pied.* C'est donc un abrégé que M. S. introduit en Médecine jusques dans les Titres des Livres qui en traitent; mais c'est précisément le sujet de ces Observations que M. S. supprime; fût-ce adresse, fût-ce inattention, c'est, ne lui en déplaise, frustrer le Public de la connoissance qu'on veut lui donner, non pour le tenir en garde contre la Saignée du Pied en elle-même ou en général; ce qui est me donner un ridicule dans le monde qui ne verra mon

* Voyez la Préface.

Ouvrage que dans celui de M. S., & en même tems c'est donner le change au Public. Je doute que des permissions obtenues par faveur d'imprimer les Ouvrages d'autrui, autorisent à en mutiler le Titre. Cependant sur ce prétexte spécieux le *Traité des Saignées* pourroit faire illusion aux Lecteurs, si prévenus par la plainte que j'en porte ici devant eux, ils n'étoient avertis que sur cet exemple, ils doivent s'appercevoir que tout porte à faux dans l'Ouvrage de M. S., titres, preuves, raisonnemens, maximes; parce que les réflexions que l'on y trouve ne sont jamais sur le fait de la question; que les citations sont inutiles, parce qu'elles sont aussi hors du point de vûë; enfin que les traits malins qu'il me porte poliment & souvent, combattent ce que je ne soutiens point. Mrs ses Approbateurs auroient pourtant souhaité qu'il y eût eu quelque chose de plus, ou de moins ménagé, mais M. S. tient d'HIPPOCRATE, qu'un Médecin doit être gracieux, *agris gratificandum* *, & il m'a fait grace.

Le *Traité des Saignées* porte à faux par-tout.

CVII. CETTE seconde Partie commence par un Chapitre absolument inutile; parce qu'il ne traite de la saignée du pied qu'en général, conformément au Titre qu'il a substitué à celui de mon Ouvrage; saignée laquelle ainsi prise est adoptée par tous les Médecins & par moi-même avec eux. Après cela donc, on ne comprend point à qui en veut M. S. par la sortie qu'il fait ici sur des *admirateurs* les plus outrez de l'Antiquité; mais c'est une injure de stile chez lui, & qui, com-

M. S. en retient le Public conformément au Titre qu'il donne à mon Ouvrage.

* Epidem, Lib. I. Sect. 4.

Avantages
des nouvel-
Découvertes
avoüez.

Décadence
de la Méde-
cine, ce que
c'est.

Idée de cet-
te Décaden-
ce.

me tout l'Ouvrage, porte sur rien. Car qui sont-ils ces admirateurs outrez ? Peut-il nommer quelques Médecins instruits, qui disputent aux Sciences les acquisitions utiles & glorieuses qui honorent leur progrès dans ces derniers tems, & en particulier celles de la Médecine dans le siècle passé ? Qu'il me pardonne cette présomption, j'en sçai assez là-dessus pour sentir toutes les obligations de la Médecine envers les nouvelles découvertes, persuadé d'ailleurs qu'on ne sçauroit trop les multiplier. La *décadence* donc *de la Médecine*, ou son appauvrissement au milieu de son abondance & de ses richesses, ne consiste que dans l'abus que font de ces nouvelles découvertes, ceux qui en font le fondement des règles de l'Art de guérir, pour y bouleverser toutes les notions les plus pures & les plus autorisées en pratique ; si mieux l'on n'aime l'appeller *déprédation*, comme l'on nomme la conduite insensée de ceux qui gagnant beaucoup dépensent encore davantage ; puisque c'est infiniment plus faire perdre que gagner à la Médecine, que de changer ses fonds anciens & réels de Pratique en acquisitions nouvelles ou en espérances incertaines de spéculations. Si cet attachement aux règles anciennes en Médecine est la servitude dont M. S. fait gloire de s'affranchir ou d'affranchir les autres, ce sera bien moins une liberté raisonnable qu'il introduira en Médecine, qu'un libertinage d'opinion & d'esprit, qui ruinant toute subordination, établira cette *décadence* des maximes les plus sûres de l'Art, dont M. S. trouve *qu'on parle trop*, mais dont l'on trouve que son Livre s'occupe trop peu. Sa

mauvaise humeur contre ceux qui n'estiment aucun Médecin moderne, *ou qui affecteroient de n'aimer que des Médecins étrangers*, ne peut tomber que sur moi, puis qu'il ne laisse ignorer à personne que je suis l'objet de son Livre : mais, à tout le moins, me trouve-t-il & me fait-il paroître guidé par des Maîtres ou appuié par des Compagnons pour me donner des témoins & des guides ; au lieu qu'il se montre lui tout seul à la tête d'un système de Pratique nouvellement sorti de son seul cerveau, puisqu'il ne nous en fait connoître aucun autre. Au surplus, ce reproche est autant mal fondé, qu'il est évidemment injuste ; puisque je suis singulièrement attaché à mes Compatriotes, & que j'aimerois à m'honorer de la réputation de mes Confrères, ou de leur *orthodoxie* en Médecine ; ne me récriant si fort contre le Traité des Saignées, que parce que M. S., mon illustre Confrère, s'oublie jusqu'à y abandonner les maximes, les notions & les règles des Médecins de la Faculté, qui y étoient établies depuis deux cens ans, pour se mettre tout seul à la place de ces anciens Praticiens dans l'esprit de ses Lecteurs. Pour moi, je m'accuserois de retenue criminelle, si je loüois ces anciens Maîtres avec médiocrité ; leur mérite fait ma gloire, parce que leur exemple fixe mes vûes ; & leurs loix de Pratique règlent la mienne. M. S. continuë : *Ceux... qui n'estimeroient aucun Médecin moderne, ou qui affecteroient de n'estimer que des Médecins étrangers, mériteroient d'être soupçonnez (si on ne les connoissoit d'ailleurs pour de grands hommes) de ne loüer les Anciens avec si peu de retenue, que parce*

Combien
je tiens à
mes Compatriotes.

que leur mérite ne peut plus les incommoder ; & de ne condamner si injustement les Modernes, & sur-tout leurs compatriotes, que parce que leur réputation les blesse (a). Voilà les douceurs que M. S. dit à ceux qu'il appelle de grands hommes : je n'ai pas certainement la sottise de rien prendre pour moi dans cette flatteuse & glorieuse dénomination ; mais comme je loue beaucoup les Anciens, peut-être y auroit-il dans cette tirade affectée quelque chose pour moi. En tout cas, je doute que jamais le mérite de M. S. ou sa réputation ait pû être incommodée de ma part. Je me suis trop rarement mis sur son chemin, pour avoir pû lui donner ombrage ; toujours d'ailleurs hors d'état & sans aucuns talens capables d'obscurecir les siens : ainsi ils ont pû souvent exciter mon estime, jamais *ma jalousie*. Par où donc aurois-je pû mériter cette apparence de ressentiment, qu'il insinue ici contre moi ? Enfin, si je paroissais condamner les Modernes mes compatriotes, mes Confrères même, ce n'est que parce qu'ils manquent de fidélité & de reconnoissance envers nos communs Pères, & de déférence ou d'attachement pour les loix de discipline & de pratique d'une Faculté qui est nôtre Mere.

Je n'ai jamais pris ni ne me suis mis en situation de prendre jalousie de M. S.

Imputation injuste qu'il me fait.

CVIII. C'EST inutilement que l'on cherche à nous opposer la pratique des anciens Médecins, qui n'ont point employé, à ce qu'on prétend, la saignée du pied (b). C'est une imputation adroitement inventée par M. S. ; car il pouvoit sçavoir que je soutiens & pratique la saignée du pied en général dans toutes les ma-

ladies & suivant les règles ; mais je prétends que pratiquée suivant la méthode de M. S. au commencement des petites-Véroles, &c., elle n'a été employée par aucun des anciens Médecins : c'est de quoi il est question entre nous, & c'est à M. S. à prouver que là-dessus j'accuse à tort sa doctrine. Pour la justifier il ne craint point de dire à découvert, que ce n'est point par le suffrage des Anciens, mais par les preuves qu'il a apportées, que cette question doit être décidée. Mais je doute que cet air de présomption puisse s'excuser en bonne Médecine ; car ces Anciens qu'il trouve qu'on lui vante tant, doivent dans des Praticiens plus jeunes qu'eux, & qui sont leurs enfans pour l'âge & pour la pratique, asservir les esprits les plus éclairés ; parce qu'il est de leur devoir, en matière d'usage par rapport à la vie hommes, d'être timides, tant que le sceau de l'antiquité ne les a appris, ni à sentir, ni à penser d'après les hommes des premiers tems. Car sans croire que leurs ames aient été d'une nature plus noble que celles des hommes d'aujourd'hui, HIPPOCRATE a dû apprendre à M. S., que ce sont ces hommes qui ont trouvé la voie qu'il faut suivre en Médecine : *Via*, dit-il, *inventata est* ; & c'est à cette voie qu'il sied bien à un homme d'aujourd'hui, fût-il autant supérieur en génie que M. S., de se rappeler pour se guider en pratique. M. S. a pourtant la complaisance de citer ici Hippocrate, Galien, les Arabes ses amis, & les Praticiens de toute l'Europe avec grand appareil & dans un nombre accablant ; mais certainement aucun de ces Anciens ne connoissoit le dogme de la saignée du Pied au commencement

C'est à lui à prouver sa saignée.

Que les jeunes Praticiens doivent du respect aux Anciens.

Toutes citations favorables à la saignée du Pied en général.

Pas un pour
la saignée du
Pied au com-
mencement
de la petite-
Vérole.

des grandes maladies, à la manière de M. S. Toutes ces citations donc ne regardent que la saignée du Pied en général; & en ce sens il pouvoit encore grossir son érudition de tous les Médecins, de quelque âge, de quelque pays, de quelque Ecole qu'ils soient; car pas un d'entr'eux n'a été contraire à la saignée du pied dans les tems convenables des maladies & suivant les règles de la bonne méthode; & si j'ose le dire, j'ai l'honneur de penser aussi de-même. Tout l'effort donc de son érudition lui trouve-t-il un seul Auteur qui ait pratiqué la saignée du pied comme lui? Bien plus, en produit-il un seul qui ait fait mention d'une saignée du pied si mal entendue, proposée cependant comme une règle générale de pratique dans tout le Traité des Saignées? Mais ce qui est ici de plus étonnant, c'est que de toute l'Ecole de Paris, en ne citant guères que FERNEL, il en soustrait le passage accablant & précis sur cette matière, & contre les Arabes, dont le dogme sur la Saignée a fait la matière des regrets (a) de M. S.; mais voici ce passage tel qu'il est : *Malè igitur Arabum dogmate censetur, praeferam in Pleuritide ejusdem lateris venam fluxionis impetum augere; ac proinde ex inferiore Pedis venâ subtrahendam fluxionem* (b). Voilà le sentiment de ce grand Praticien sur la révulsion; & ce sentiment étoit celui qui depuis BRISSOT étoit devenu authentique dans l'Ecole de Paris, comme nous l'apprend en termes formels M. RIOLAN le Pere, Médecin d'un nom si respectable, & d'un mérite

(a) Voyez la Préface.

(b) Fernel. de V. S. Lib. II. cap. 5.

non contesté : *Placet Arabibus in principio* (Pleuritidis) *ad revulsionem, aperiendam esse* tre ce qu'ils enseignent, *primùm Saphenam... hanc opinionem oppu-*
gnavit Brissotus, quem hodie sequitur Scho-
la Parisiensis (a). Ce fut même depuis la pra-
 tique de la Médecine par toute la France,
 comme le témoigne le sçavant Praticien de
 Marseille (b) : *Quidquid, dit-il, afferatur in* La doctrine
contrarium, invaluit Græcorum opinio, ut ex de la Faculté
latere dolente sanguis hauriatur in omni Pleu- devenuë cel-
ritide incipiente. Ita toto vitæ decursu usum le de toute la
in Gallia receptum animadverti, quem semper France.
secutus sum, Naturâ præcipuè me docente, quæ
est Morborum medicatrix. On trouve dans les
 Thèses d'Allemagne (c), que cette doctrine
 y avoit passé en partie dans la pratique des
 Médecins de ces pays ; car quoiqu'ils saignent
 dans la Pleurésie pour le plus souvent du
 bras opposé, il n'y est fait aucune mention
 de la saignée du pied. Voici cependant que
 M. S. Docteur de la Faculté de Paris, cite ici
 FERNEL pour lui, quoique comme RIOLAN il
 ait condamné cette doctrine des Arabes 200.
 ans avant qu'il soit venu au monde. Cela
 est-il une preuve de la gloire que je fait M. S.
 de suivre les sages règles que nous tenons des nos-
 tres (d) ? Rien au contraire prouve-t-il mieux
 la hardiesse avec laquelle il s'en écarte ? Com-
 bien donc est mal fondé l'honneur qu'il fait
 au Livre des Observations en adoptant le
 long passage de la page 16. ! Car certaine-
 ment il renferme des sentimens bien con-

En Allema-
gne.

(a) Riolanus, de Morbis Pulmonum, p. 190.

(b) Chesneau, Observat. Lib. II. cap. 3.

(c) Imprimées en 3. vol. in-4°.

(d) Pag. 15.

traire à tout ce qui est contenu dans le *Traité de l'Usage des Saignées*.

CIX. Le deuxième Chapitre est la suite des triomphes que se chante M. S., qui s'en élève des arcs à chaque pas, avant que de l'avoir mérité ; car ce sont toujours les mêmes airs de confiance, de satisfaction de ses preuves, de complaisance dans son système, avec lesquels il compte pour lui le suffrage des anciens Médecins, dont il ne produit les témoignages, qu'en abusant du nom de la saignée du pied en général ; de sorte que la seule mention de saignée du pied lui fait un titre d'appropriation pour autoriser la sienne tout au commencement des grandes maladies, quoique cette saignée en pareille conjoncture soit absolument inouïe parmi les Anciens, sans être ni nommée, ni désignée dans aucun de leurs écrits. Les reproches donc qu'il trouve *vifs* dans le Livre des *Observations*, ne sont tels que parce qu'il est *vivement* étonnant que l'on donne pour règle générale de pratique, une saignée du pied qui ne fut jamais, ni d'usage parmi les Anciens, ni connue parmi les Modernes que dans le nouveau Livre du *Traité des Saignées*. Mais encore une fois, pourquoi prendre sur soi des reproches vifs, qui ont été justement faits contre une pratique dangereuse & nouvelle dans les circonstances qu'on y a attachées ? Convenoit-il à M. S. de se charger d'une telle iniquité, qu'il autorise dans tous ceux que son système aura séduit ? Et pour ne point trouver HIPPOCRATE sur son chemin, il se tourne habilement contre moi en me prenant à partie sur deux passages que j'en ai cités.

Vivacitez
du Livre des
Observa-
tions justi-
fiées.

Dans ce dessein, il m'accuse de donner trop d'étendue à celui que j'ai interprété d'après PROSPER MARTIANUS: en tout cas mon crime seroit des plus legers; mais il l'aggrave en voulant m'accabler d'une foule de Commentateurs qui ne pensent pas comme Martianus; cependant il me paroît qu'il peut m'importer assez peu de ce que pensent tous les autres, quand je prends pour règle un Auteur comme Prosper Martianus. Dans les Lettres comme en guerre, il est des hommes qui seuls en valent dix mille. Je suis d'autant plus en règle, qu'il est vrai que Prosper Martianus pense comme je le dis, & comme je vais prouver dans un moment qu'il faut penser sur cet endroit. Je prends auparavant la liberté de demander à M. S. raison de celle qu'il se donne de répandre sur moi un soupçon si indigne de la probité, de la bonne foi & de la justice, par lequel il insinue à ses Lecteurs, que *malgré toute ma modestie, je ne serois peut-être pas trop content, qu'on prît à la lettre le grand éloge que je donne à Martianus* *. Quelle idée M. S. donne-t-il en général de l'équité naturelle qui regne parmi les honnêtes gens! appelleroit-il donc modestie le sentiment fol & présomptueux avec lequel je me croirois capable de me mettre ou d'être mis en parallèle avec un Auteur si respectable? Je supplie M. S. de ne me pas donner au Public pour un aussi sot personnage capable d'une si basse jalousie. Les louanges donc que je donne à Martianus ne sont ni frauduleuses, ni intéressées, & je pense de Martianus tout ce que j'en dis. Si

M. S. me fait querelle sur un passage de Prosper Martiannus.

Flaterie qui m'est injurieuse.

* Pag. 22.

Hippocrate
s'explique
comme Mar-
tianus l'a ex-
pliqué.

après cela j'interprète selon lui un endroit d'HIPPOCRATE, de la Saignée, que la foule de Médecins citez pour M. S. entend de la Purgation, où est le mal de donner à Hippocrate un sens si conforme à ce qu'il pratiquoit en pareil cas, comme il le déclare ailleurs en termes formels; termes qui prouvent encore combien il étoit éloigné alors de la saignée du pied: *In doloribus leniendis proximum ventrem purga, proximum vas seca* (a). M. S. trouvera peut-être ce passage plus précis; cependant, comme pour qu'on ne s'y méprit point à cause de l'arrangement des termes (*purgation, saignée*) dans ce passage, Hippocrate s'explique d'une manière définie & en termes exprès dans cet autre: *Jecoris*

Hippocrate
contraire à la
saignée du
Pied.

vehementissimi dolores . . . atque alia inflammationes, & gravissimi supra septum transversum dolores & morborum collectiones solvi nequeunt, si quis eas primum medicamento purgante aggressus fuerit; verum in his vena-sectio est preferenda (b). M. S. seroit peut-être tenté de placer ici la saignée du pied; mais Hippocrate va encore au devant de cette méprise en ajoutant: *In Pulmonum inflammatione & Pleuritide confert venam pertundere in Brachio . . . jecorariam, &c* (c). Je me flate que M. S. ne trouvera dans ces passages rien de forcé de ma part, rien de détourné, rien d'arbitraire, pour abuser & se joier du nom & de l'autorité d'Hippocrate, en lui imputant une doctrine fausse &c. (d); toutes

(a) Hippocr. Epidem. Lib. VI. Sect. 6.

(b) Id. de Victu in Acutis. p. 383.

(c) Id. Lib. I. de Morbis, p. 447.

(d) Pag. 25.

imputations qui n'auroient point dû trouver place contre moi dans l'esprit de M. S., lui qui a pû sçavoir par mes démarches & mes sentimens, combien peu j'approuve les jeux en Médecine, parce qu'ils vont à joüer la vie des hommes, dont le prix, entre les mains des Médecins, me tient tellement au cœur, que là-dessus je ne souffre, ni aucun essai à faire, ni aucune conjecture à hasarder; c'est même ce qui a fait l'occasion & l'objet du Livre des Observations, contre lequel M. S. se défend. N'est-ce point donc au contraire s'exposer par-là à passer pour tant craindre les jeux en Médecine, que je les crains dans les autres? L'affreux ridicule qu'essuya sur le Théâtre celui * qui voulut y ridiculiser la Médecine, l'auroit fait rire elle-même, si les Médecins étoient moins Chrétiens que Médecins. Mais comment ne pas craindre des jeux que le système de M. S. autorise déjà chez les malades, & qu'il occasionne dans le monde, où j'apprens que la saignée du pied, appliquée comme on la voit aujourd'hui à tous maux & à toutes sortes de maladies, attire de picquantes railleries sur la Médecine? Chez des malades on entend des Médecins badiner sur la saignée du pied dans des maladies de nulle conséquence, pour capter la bienveillance d'une famille, qui obtient une saignée du pied à la place de celle du bras, seulement pour retenir à la maison un malade, qui ne se croyoit pas assez mal pour garder la chambre. Où est donc cette importance de la saignée du pied tant exaltée pour prévenir les plus funestes accidents, accordée

Jeu en Médecine intolérable.

Le Livre de M. S. occasionne des jeux en Médecine.

* MOLIERE.

Faits histori-
ques là-des-
sus.

comme indifférente par un Médecin distingué dans cette Médecine par maniere de gracieuseté? Voilà des jeux de gens livrez au système: En voici d'autres dans les gens du monde qui en rit, parce qu'il est ravi toujours de trouver à rire sur les Médecins. Une Dame, distinguée autant par son esprit que par son rang, s'entendant dire qu'un de ses chevaux étoit malade, que ne l'a-t-on, dit-elle, saigné du pied? Voilà des jeux bien certainement arrivez en Médecine par le système de M. S.; je doute qu'il s'en trouve de pareils dans la gravité des conseils de l'ancienne Médecine, ni en ceux qui y sont attachez. Quoiqu'il en soit, M. S. me doit une petite obligation, pour l'avoir enfin fait penser un peu à HIPPOCRATE, dont le nom, l'autorité, & la doctrine, étoient jusqu'ici étrangement oubliez par tout le *Traité de l'Usage des Saignées*.

M. S. toujours opposé à l'Ecole de Paris.

CX. M A I S faut-il que je sois l'occasion de la non méritée ou injuste dégradation que M. S. fait de CELSE, respecté par toute la Médecine comme l'*Hippocrate Latin*? Aurai-je la douleur de le trouver toujours croisé de sentiment, de goût & de maxime avec sa mere l'Ecole de Paris? A-t-il pû ignorer que CELSE a été mis sous la tutelle de la Faculté dans la personne d'un de ses illustres Docteurs, par l'un des deux célèbres Auteurs, qui dans ces derniers tems en ont fait les deux Editions les plus correctes & les mieux travaillées? Car VANDER-LINDEN met la sienne sous la protection du célèbre M. PATIN; parce qu'il prévoyoit les désagréemens qu'alloit encourir un ancien Médecin, qui venoit se re-

montrer dans un siècle si dédaigneux pour l'antiquité : *In saculi quippè hujus & tam antiquitatis fastidiosi , quàm novitatis omnis cupidì , conspectum proditurientem , nec sine patrono ausum , cujus in clientelam potius quàm tuam debui dare* (a) ? VANDER-LINDEN donc

n'avoit eû garde de prévoir qu'un Docteur de la Faculté de Paris pût penser sur CELSE autrement qu'un de ses plus sçavants Maîtres.

Celse a été un grand Médecin.

Mais à ce sujet , pour marque de la justesse des imputations que M. S. fait à qu'il lui plaît ou lui déplaît , on jugera de celle qu'il fait ici à Vander-Linden contre Celse. Voici les paroles de Vander-Linden lui-même :

(*Celsum*) *Hippocratis ejusque Sectatorum Discipulum , & Exscriptorem habendum esse potius , quàm Medicinæ aliquem Auctorem , judicium est viri egregiè eruditi ; cui per me subscribere quibus libet , licet , nam à me non impetro* (b) ;

& continuant d'examiner cette question , il ajoûte ces paroles bien remarquables : Je ne prétens point (dit-il) persuader que CELSE ait été un de ces Médecins courailleurs qui voltigent de place en place pour voir des malades & multiplier leurs visites : *Non hoc ulli volo persuasum* , (*Celsum*) *fuisse , ἐν τῷ πλειονεύτῳ atque adeò solitum , ἀνὰ τὴν πόλιν φοιτᾶν , & egros visitatum circuire mercedis causâ* (c).

D'où il conclud , qu'il pense que Celse aura fait la Médecine pour l'honneur & sans intérêt , comme l'ont fait tant de grands hommes de condition dans l'antiquité , & comme la font encore aujourd'hui les

Sa manière de faire la Médecine.

[a] *Vander-Linden* , *Epist. ad Guidonem Patin.*

[b] *Idem* , *Ibid.*

[c] *Ibid.*

Médecins des Princes, qui ne se prêtent point à tout venant pour de l'argent, mais qui donnent leurs avis d'une manière noble & désintéressée à ceux qui vont les consulter :

Nec aliâ ratione Medicinam exercuisse Cornelium puto, nec apud alios; nisi forte, quod nonnemi video placere, in gravioribus casibus sit passus se adiri, & eam rogari operam, qua virum nobilem non dedecret: Verbo, talem opinor fuisse Medicum, quales sunt hodie Regum Archiatri. (a). Est-ce là la peinture d'un Médecin de balle, c'est-à-dire, d'un homme méprisable en Médecine, parce qu'il n'auroit sçu de la Médecine que par emprunt?

Celse à juste titre appelé grand Médecin.

Me suis-je donc si fort mépris en le citant avec l'éloge pompeux de grand Médecin de l'antiquité, après celui beaucoup plus magnifique que lui donne encore VANDER-LINDEN dans un autre de ses ouvrages? *Scito me lubentissime velle meam conjecturam commutasse cum*

Medicinâ quam ex membranis dudum cl. Rhodius parat Hippocrati Latino; (non merito sic appellari, si bonum Heurnii judicium est, pluris Latinitatem Celsi quàm Medicinam faciendam) non novi Medicum post Hippocratem, Latino Hippocrate sapientiore, quique arcana Artis & sciverit melius, & scripserit fidelius (b). HEURNIUS pensoit donc sur CELSE

Heurnius taxé pour en avoir jugé mal.

à peu-près comme M. S.; aussi son jugement est-il ici appelé bon, à la façon du bon homme Homère, comme on l'appelle, quand quelquefois on le soupçonne de s'endormir sur le bon sens, *aliquando bonus dormitat Ho-*

[a] Ibid.

[b] *Ibidem*, Select. Med. IV. p. 72.

merus. L'autre nouvel Editeur de CELSE est ALMELOVEEN, ce puits d'érudition dans l'ancienne & la nouvelle Médecine; & un si grand homme a mis son Edition sous la sauvegarde sinon de la Faculté de Paris, du moins sous la protection du sçavant M. PETIT, renommé sous le nom de Médecin de Paris, *Medicus Parisiensis*. A quoi si l'on ajoûte que le grand FERNEL avoit toujours Celse entre les mains, n'en étoit-ce point assez pour Injustice de engager un Docteur de Paris, à ne point ou- M. S. contre trager un Auteur célèbre parmi tous les Mé- Celse. decins, & singulièrement considéré & chéri par ceux de la Faculté, qui le parlent, le citent & s'autorisent de ses maximes. Sur le reste des injustices que M. S. fait à Celse, (car elles sont nombreuses) je m'en rapporte à ce que le sçavant RHODIUS a écrit sur la vie & le mérite de ce sçavant Médecin. Car je n'en rabbats rien, malgré le reproche insultant fait ici à ce grand Praticien; puisqu'il est tel, n'en jugeât-on, que par son admirable Préface sur les causes des maladies, bien plus capable de faire des Médecins ou de les former à la Pratique, qu'un système bâti sur des calculs comme le Traité de l'Usage des Saignées. Je ne suis donc point embarrassé sur le choix d'entre HIPPOCRATE & CELSE; ce sont deux anciens respectables en Médecine, dont je ne me lasserai point de dire beaucoup de bien, sans jamais laisser passer condamnation ni sur l'un ni sur l'autre, tant que je ne les verrai insulter que de la part de ceux qui méprisent les Anciens; parce qu'eux-mêmes sont méprisables en cela, comme s'en explique précisément ALMELOVEEN

Celse étoit
très-grand
Praticien.

dans sa *Lettre* (a) à M. PETIT, & qui est à la tête de son Edition.

Galien repris
mal-à-pro-
pos.

Révulsion
comment
procurée par
les Anciens.

Taxe à faux
d'erreur.

CXI. SUIVANT toujours le même préjugé contre les Anciens, GALIEN est blâmé à la page 35.; sur quoi je doute que nos ayeux eussent souffert qu'on le traduisit en public comme convaincu d'erreur en ce qu'il saignoit du pied dans les inflammations des reins, &c. Car cette erreur est mal entendue, quand on fera attention sur la maniere de saigner des Anciens dans les grandes inflammations. Ils n'étoient point infatuez de l'idée d'aujourd'hui que l'on nous débite sur la *révulsion*; cependant ils sçavoient rendre leurs saignées *dérivatives & révulsives* tout-à-la-fois, en les faisant extraordinairement amples; moïen qui a été l'unique pour faire comprendre l'utilité de la Saignée au Médecin le plus prévenu contre elle: *Non enim sanguis derivari vel revelli potest, utut in plurimis locis venam incidas, eò moveri non desinet, nisi totum sanguinem exhaustire velis* (b). Suivant donc l'idée d'alors, une saignée du pied, qui faite comme il se pratique aujourd'hui par *palettes* passeroit pour *dérivative*, ou imparfaitement *révulsive*, devenoit absolument telle entre les mains des Anciens, parce qu'ils la faisoient tout-à-la-fois par *livres*. C'étoit donc une pratique chez eux, & non pas une erreur ou une ignorance, autorisez qu'ils se trouvoient par le succès de telles saignées, qui guérissoient promptement dans leurs mains les plus grands maux. Cette sorte de pratique ne paroît pas même avoir été inconnue ou méprisée parmi nos

[a] Il faut lire toute la *Lettre*.

[b] *Glabach, Prax. Med. idea novissima. p. 479.*

anciens Maîtres de la Faculté, de qui M. S. Cette sorte
aura pû apprendre (s'il ne les a pas mis au de révulsion
nombre des Anciens qu'il méprise,) qu'en reconnue
matiere de saignées du pied, pour peu qu'on dans la Fa-
craignît en certains cas de maladie des Fem- culté.

mes, qu'elles ne dégagassent pas suffisam-
ment les parties basses, ils étoient dans l'usa-
ge de faire ces saignées doubles ou triples,
pour la quantité de sang, des saignées ordi-
naires. Mais c'est un penchant que M. S.
s'est rendu naturel de blâmer impitoyablement
les Anciens, sans vouloir en rien leur accor-
der justice ou faveur. Mais je m'apperois que
M. S. nous attire toujours, ou nous tient hors
du point de la question principale. Je viens
donc de me prêter pour cette fois à répondre Je ne répon-
sur des chicaneries de citations, d'interpréta- drai désor-
tions, &c. (qu'on lui a inspirées) afin qu'il mais à rien
ne prenne point trop bonne opinion de son de ce qui ne
système; bien entendu pourtant que, si, regarde pas
comme l'on m'en avertit, je le trouve dans le la Pratique.

reste de son Livre monté sur le ton de dis-
putes simplement spéculatives, d'imputations
personnelles, ou de récriminations désobligean-
tes contre moi, je négligerai toutes ces alter-
cations d'une Médecine contentieuse; toutes
manieres qui ne doivent point être les nô-
tres, parce qu'elles doivent toutes se rappor-
ter à la Pratique, *si quis vult contentiosus esse,*
nos talem consuetudinem non habemus; parce
qu'elles sont de celles que rien ne termine
si parfaitement que de les mépriser, *convicia*
spretæ vilescunt.

CXII. Le troisième Chapitre continuë tou-
jours dans les mêmes oublis de l'Auteur sur
l'état de la question qu'il ne prend nulle

M. S. se maintient toujours hors de notre question.

part ; car il n'en sort jamais , puisque jamais il n'y est entré , se perdant d'ailleurs dans des recherches étrangères. Car à quoi bon amener ici cette tirade , qui occupe six pages , pour prouver les avantages des nouvelles découvertes , sur quoi personne ne dispute ? Que viennent là faire le *calcul différentiel* , le *calcul*

La saignée *intégral* (tous termes impolants) & l'horreur du Pied comparée à tout ce qu'il y a de plus sublime dans les Sciences. *du vuide* ? Ces nouvelles découvertes justifient-elles en quelque chose la saignée du pied à la moderne , parce que sous leurs auspices il voudroit la faire passer pour une nouvelle découverte , digne d'être mise en parallèle avec elles ? & encore avec celle du célèbre HARVE' (car cette dernière comparaison est celle de M. son Approbateur *), enfin à tout ce que nous devons à la sublimité de génie de M. DESCARTES , & aux plus hautes connoissances de la Géométrie ? Bien-tôt donc va se faire l'*apothéose* de la saignée du pied de M. S. Le seul vrai de tout ceci , c'est qu'il est permis de faire de nouvelles découvertes dans les sciences ; mais en doutai-je jamais ? M. S. devroit même rendre justice à FERNEL de l'avoir prévenu dans cette noble émulation ; c'est dans sa belle Préface sur son *Traité de abditis rerum Causis* , où ce sçavant Médecin rend compte au Roi de France , dont il avoit l'honneur d'être le Premier-Médecin , de la liberté que doivent avoir les Médecins d'ajouter aux connoissances de leurs Anciens , ce qu'il prouve par les succès qu'ont eû jusqu'alors les nouvelles découvertes dans les autres sciences. Mais les nouvelles découvertes doivent

Fernel , promoteur de nouveautés en Médecine

* M. WINSLOW.

se faire pour perfectionner les arts, & particulièrement dans la pratique de la Médecine pour en avancer le progrès, mais suivant les conseils & les vœux d'HIPPOCRATE, qui vouloit que ceux qui viendroient après lui ne fissent qu'ajouter à ce qui auroit été établi avant eux, sans bouleverser tout ce qui auroit été fait; défaut capital où est tombé le nouveau système de la Saignée. C'est un équivoque qui vient à propos au secours de M. S. ou de son dessein; car il voudroit donner son invention comme un nouveau remède qu'on doit adopter comme tant d'autres. Mais est-ce en effet un nouveau remède comme ont été le *quinquina*, l'*émétique*, l'*ipecacuanha*? Est-ce au contraire autre chose qu'une très-nouvelle pratique d'un très-ancien remède, laquelle est contraire à celle de nos Peres, dont la sagesse & la sûreté sont anéanties dans la Médecine de M. S.? Et voilà la merveilleuse découverte qu'il apporte en Médecine.

Abus du mot
de nouveauté.

CXIII. CEPENDANT il donne un air de nouveau remède à sa saignée par une infidélité à mon égard; c'est celle avec laquelle il a tronqué le Titre du *Traité des Observations*, pour le montrer contraire à la saignée du pied, comme si lui M. S. venoit la restituer à la Médecine, parce que je l'en avois bannie; imputation qui n'auroit pû tomber dans l'esprit des Lecteurs à la seule lecture du véritable Titre de mon Ouvrage. Car, comme on l'a déjà fait remarquer, le Public étoit averti par ce Titre, que ce n'est pas contre un remède nouveau qu'on s'y élève, que ce n'est pas contre la saignée du pied en général,

Quelle est
celle de la
découverte
de M. S.

pas même contre cette saignée dans la petite-Vérole; mais contre elle au commencement de cette maladie, &c.; ensemble contre la purgation, l'émétique, les apozèmes, le kermès; tout cela donné dans les mêmes circonstances, sans exception, sans distinction, & sans l'exemple d'aucun Médecin ancien ou moderne; car cette méthode brave également les uns & les autres. Ce n'est donc point encore un coup un nouveau remède, que nous produit le Traité des Saignées; c'est une Médecine si étrangement défigurée, qu'elle reprend tout à neuf dans la Pratique, qui par-là redevient exposée à autant de nouveaux essais sur la vie des hommes, que l'on saignera de fois ou qu'on purgera les malades à la nouvelle mode. C'est sur cet assemblage mal assorti de remèdes que roulent les accu-

Véhémence
du Livre des
Observa-
tions raison-
nable.

sations véhémentes, les reproches, vifs, &c. du Livre des *Observations*, véritablement très-déraisonnables s'ils regardoient la saignée du pied en général sans toutes ces circonstances, ou s'ils attaquoient la saignée du pied au commencement même de la petite-Vérole dans les cas convenus par les Praticiens. M. S. donc affectant de ne parler que de la saignée du pied en général, s'autorise à se donner un air de triomphe, par un étalage d'une érudition inutile, qui ne va qu'à justifier l'usage de la saignée du pied en général, sans aucun rapport à la saignée du pied à la mode, qui (comme on ne peut trop le dire) n'a été ni connue ni insinuée par aucun Auteur, de ceux même qu'il cite, ni de ceux qui ont vécu depuis deux mille ans. Ainsi remettant sous les yeux ce point de vue, qui est

celui de la question, qui est entre nous, on trouvera que ce qu'il y a de plus recherché ou de plus spécieux dans le Traité des Saignées, n'est qu'un tissu de toutes choses déplacées, incapables de justifier cette saignée du pied comme un remède nouveau; il fait voir au contraire, qu'autant que la saignée du pied en elle-même est ancienne en Médecine, autant celle du nouveau système y est nouvelle & étrangère.

CXIV. Ce qu'il y a dans ce Traité sur les nouveaux Remèdes, favorise aussi peu ce système; car ils demeurèrent tous proscrits de la Pratique, jusqu'à ce qu'ils eussent fait leurs preuves, c'est-à-dire, qu'on eût trouvé la méthode de s'en servir; Méthode qui renfermoit les règles de l'ancienne Médecine, dans lesquelles seules l'on a trouvé la sûreté suffisante, pour valoir le droit d'azile à ces nouveaux-venus. C'est le sort qu'ont subi l'*antimoine*, le *quinquina*, l'*ipécacuanha*; car aucun n'a été naturalisé ou associé à la bonne Médecine, qu'après avoir montré la méthode de les employer. Que sur ce modèle M. S. fût venu nous proposer la saignée du pied dans les commencemens des grandes maladies, en certain cas, certain tempérament, certain âge, sexe, constitution épidémique, & en certaines circonstances, le tout concerté avec un certain régime & l'usage des autres remèdes qui concoureroient aux mêmes fins; pour lors nous nous garderions bien d'accuser une telle Médecine comme *avanturière*, *hazardée* & contraire aux règles de l'ancienne Médecine & de la bonne méthode; nous l'en remercierions au contraire, comme étant aussi

A quelles conditions un remède nouveau est adopté.

Ceux de
Sydenham
sont dans ce
goût.

Ses Observa-
tions con-
certées avec
les règles de
la Médecine.

ancienne que l'antiquité même, puisqu'elle en auroit la sagesse. Car les nouveautez en pratique de SYDENHAM dont M. S. voudroit s'appuyer, étant dans le goût & les manieres de la bonne pratique, sont bien moins des remèdes nouveaux, que des observations nouvelles sur les remèdes la plupart anciens ou communs: mais ces observations deviennent respectables, parce qu'elles sont conformes aux règles connues depuis long-temps; règles d'usage qui font la sûreté en Médecine. L'*Opium*, par exemple, dans son Ouvrage, sur lequel insiste tant ce troisième Chapitre, ne préjudicie en rien aux règles & aux notions de cette Médecine, il ne dérange rien dans les saignées nécessaires, mises à leur rang & à leur place, ni dans l'usage des *purgatifs*, du *quinquina*, &c. marquant en même tems le régime & les boissions convenables: ainsi il ne trouble rien, & ne propose point une pratique inconnue à toute l'antiquité, ni des dogmes inouïs jusqu'à présent; il ramene des notions anciennes, qu'il revêt d'un air de nouveauté, mais avec précaution, & qu'il développe avec sagesse, d'après un long usage & une sérieuse méditation; puisqu'il dit de lui-même, qu'il mettoit à méditer, le tems que d'autres mettent à lire (& apparemment à courir le malade); le tout pour être sagement appliqué aux âges, aux compléxions, qu'il a tant de soin de démêler. La saignée du pied au sens de M. S. a-t-elle aucun de ces sages ménagemens? aucune de toutes ces différences de bon sens & de prudence? Selon lui se hâter de saigner du pied dès l'entrée d'une Fièvre maligne, ou présumée telle, c'est tout fait.

Cependant n'est-il point de différence dans les fièvres malignes ? M. BIANCHI, qui les a suivies pendant 14. ans, y fait voir dans ses observations de pratique, qu'un même remède, la saignée du pied elle-même, ne réussit pas toujours également ; SYDENHAM l'avoit aussi remarqué ; BAGLIVI pensoit de même ; M. LANCISI suit les mêmes vûes dans la Constitution Epidémique qu'il décrit avec tant de soins ; M. RAMAZZINI, & Mrs les Médecins de *Breslau*, & de *Berlin*, dans leurs Observations si scrupuleusement détaillées, & le sage M. RICHA dans ses Constitutions de *Turin*, tous ces Observateurs-Praticiens sont pleins des différences, qu'ils ont remarquées dans les maladies courantes, qu'ils ont suivies long-tems & avec réflexion. Mais sur toutes ces preuves d'usage & de méditation M. S. tranche d'un trait de plume ; sur sa parole seule la saignée du pied devient suffisante & convenable au commencement, non de toutes les petites-Véroles, non de toutes les Fièvres malignes, non de toutes les Fièvres continuës seulement, aucune en leur particulier ; mais généralement & sans distinction aucune, dans toutes ces trois espèces de maladies, qui font la terreur de toute la Médecine, & dont chacune toute seule occupe l'attention des plus expérimentez Praticiens ; & tout cela entre les mains de M. S. , à l'aide seulement des *émétiques*, des *purgatifs*, des *apozêmes*, du *kermès* ; tous appendices nécessaires de cette saignée du pied, ou ses *satellites* individuels, car ils doivent toujours ou l'accompagner ou la suivre de près. M. S. , il est vrai, ne les rappelle jamais ou foiblement dans le *Traité des Saignées* ; c'est pourtant dans ces pa-

M. S. donne la saignée sans aucun égard.

Sans distinction aucune.

Indignes accompagnemens de cette saignée.

Citations
étrangères à
la question.

rûres que le Livre des *Observations* représente & combat la saignée du pied. Voilà donc sur quoi il falloit produire quelqu'un de ces passages prodiguez ; au lieu qu'ils ne regardent tous que la saignée du pied en général, ou faite dans des cas de maladies qui ne sont pas leurs commencemens ; cas dont M. S. ne dit pas un mot, mais qui sont avoüez de tout le monde, & dont on ne peut tirer aucune conséquence favorable pour la sorte de saignée du pied de M. S.

Adresses de
M. S. pour
faire perdre
de vûe le
point de nô-
tre question.

CXV. DU RESTE, il trouvera bon que je passe sans rien répondre, comme je l'ai annoncé ci-devant, & comme je fais encore, sur toutes les personnalitez que je trouve ici contre moi, contre ma pratique, contre mes sentimens, contre mes manieres, & qui remplissent tout ce Chapitre & les suivans ; ce ne sont point choses qui intéressent la santé du Public, à laquelle j'ai voulu pourvoir ; ce sont au-surplus des manieres de récriminations passionnées qui nous jettent hors de notre sujet, & qu'en effet il emploie avec art pour parer aux accusations sérieuses & graves portées contre son système, & auxquelles le *Traité des Saignées* n'a fait nulle attention, ni aucune réponse. L'Auteur paroît un peu moins indisposé contre l'*Opium*, dont il a, dit-il, cherché inutilement l'origine dans les *Arabes*, quoiqu'il l'ait cherchée dans mon *Rhasès*, qu'il loue comme fort complet *, (quoiqu'il soit si imparfait, que j'ai été obligé d'y joindre l'*in-Octavo* qui contient la plupart des Ouvrages de ce grand Médecin)

Anecdote
sur mon
Rhasès.

mais là-dessus M. S. peut se contenter en lisant l'*Histoire de la Médecine* de M. FREIND, pag. 208. & 210. Car il y verra que l'usage de l'Opium dans la petite-Vérole parmi les Arabes est sur le seul compte de RHASE's ; parce qu'ALBUCASIS, qui en parle expressément, & les autres Elèves de son école tenoient leurs maximes & toute leur méthode de celle de RHASE's. C'étoit en effet l'idée que m'avoit donné là-dessus, il y a 30. ans, l'illustre & le respectable M. DODART, pere de M. le Premier-Médecin son illustre fils : Ce Sçavant par excellence, aux bontez & aux conseils duquel je dois tant d'autres choses, me fit un jour l'honneur de me dire dans mon cabinet en me parlant de SYDENHAM, que s'il avoit été moins persuadé de sa bonne foi, il l'auroit soupçonné d'avoir pris dans RHASE's sa pratique sur la petite-Vérole. Conformément au jugement de ce grand personnage en tout genre (& qui en avoit tant avec tant de lumières) M. FREIND attribué à *Rhases* l'usage que l'Ecole des *Arabes* faisoit de l'Opium dans la petite-Vérole. Au reste, l'on est mortifié de trouver un Praticien comme M. S. si peu au fait d'un remède comme celui-ci, que M. FREIND traite de *divin* * ; car certainement M. S. n'en parle ni en bon connoisseur, ni en Médecin qui l'ait souvent pratiqué. En effet, il tombe par récrimination, à la page 83. sur ceux qui ont introduit l'usage de l'Opium dans les préluces de la petite-Vérole, apparemment pour faire contraster l'Opium avec la saignée du pied au commencement de cette

M. Dodart
m'a instruit
de la prati-
que de Rha-
sès.

M. S. ne
connoît pas
l'Opium.

* Vid. Freind, ibid. pag. 210.

maladie. Mais où a-t-il pris qu'aucun Auteur ou Praticien ait introduit l'Opium dans les préludes de la petite-Vérole ? une si misérable besogne ne fut jamais celle d'aucun connoisseur dans l'usage de l'Opium. Les Arabes eux-mêmes, sur qui M. S. auroit voulu répandre contre moi les doutes que je viens de dissiper, ne l'emploioient que dans le cours de cette maladie ; car *ils avoient recours aux remèdes Calmans, lorsqu'il paroissoit quelque symptôme terrible.... à ce souverain & divin remède, de l'Opium ; remède, ajoute M. FREIND, dont les Arabes se servoient souvent dans ces occasions.* Voilà de quoi ramener au fait M. S. sur l'usage de l'Opium dans la petite-Vérole ; de manière qu'il a à présent à reculer l'époque d'origine qu'il donnoit à ce remède, de 600 ans au moins avant qu'il soit entré dans la petite-Vérole sous M. SYDENHAM. De plus, il se-
ra averti que ceux qui l'ont suivi, ne l'ont jamais non-plus que lui employé dans les préludes de cette maladie, ils y apportent plus de façons & de précautions ; & en effet il y faut beaucoup plus de discrétion, que n'en demande M. S. pour l'usage de la saignée du pied, qui selon lui est toujours à sa place, pourvû qu'elle la prenne dès le premier début d'une petite-Vérole. Mais quel aveuglement que celui de voir une paille dans l'œil de son voisin, sans sentir une poutre dans le sien ! *Suus cuique attributus est error.... sed non videmus mantica quid in tergo est.* Car pourquoi M. S. est il si clair-voiant sur les inconvéniens qu'il voit dans l'usage de l'Opium que l'on donneroit dans les préludes de la petite-Vérole, tandis qu'il est si peu éclairé sur ceux de la

On ne l'emploie pas dans les préludes des petites - Véroles.

Sageffe dans son usage.

Dangers imaginez dans l'usage de l'Opium.

saignée du pied en pareille conjoncture ? C'est, dit-il, un tems où elle n'est pas encore démenée, & où les vaisseaux sont encore dans toute leur plénitude ; inconveniens justement imaginez dans l'usage des Narcotiques qui seroient donnez dans les préludes d'une petite-Vérole, où on ne les donne pas ; mais très-réels dans la saignée du pied pratiquée avec son cortège d'*émétiques*, &c. tout d'abord dès les premiers commencemens de la maladie. Ce sont des dangers prévûs par tous les Praticiens dans l'usage de la saignée du pied trop précipitée & mal placée ; M. S. tout seul se ferme les yeux là-dessus. L'on est aussi étonné de le voir comparer *la salivation* qui survient par maniere de mouvement de la nature dans le courant de la petite-Vérole, à celle que le Mercure produit comme évacuation de l'art, pour la cure des maladies vénériennes, par rapport à l'usage de l'Opium. C'est laisser appercevoir combien peu il connoît ce remède dans l'une & dans l'autre de ces occasions ; car il en est même dans les *salivations mercurielles*, où une sorte d'Opium ajusté au génie de la maladie & à l'occurrence des tems, enfin en certain cas, devient praticable & nécessaire. Mais ce n'est pas le sujet dont il s'agit entre nous. Il suffit ici de pouvoir assurer, comme l'on fait à M. S., que l'Opium manié à propos & en son lieu n'arrêta jamais la *salivation*, cette évacuation si nécessairement subsidiaire pour la guérison des petites-Véroles ; & qu'au contraire il la maintient, la prolonge, ou la restitue. Autre méprise de M. S. dans cette même comparaison de la petite-Vérole avec les maux vénériens ;

Réels dans
la saignée du
Pied.

M. S. con-
noît mal l'Opium.

L'Opium
n'arrête pas
la Saliva-
tion.

peut-on confondre leurs causes, pour leur distribuer les mêmes remèdes, ou la même méthode de guérir? le remède de l'un doit-il être celui de l'autre? C'est ainsi que dès que l'on s'écarte des grandes règles, l'on se porte à tout confondre, remèdes, notions, &c. Or un dépérissement de Médecine comme celui-ci dans l'Ouvrage d'un Médecin de réputation, ce manque de méthode qui y est, ce oubli des loix, ce mépris non ménagé de toute autorité dans un art où les exemples sont si nécessaires; tout cela autorisé dans ce même Ouvrage, ressemble-t-il si mal à une *décadence* dans la Médecine? Eh! pourquoi M. S., si digne d'un plus noble personnage, vient-il se mettre à la tête d'un désordre que l'on n'attribuoit à personne dans le Livre des Observations, mais seulement à une pratique de Médecins sans aveu, qui auroient voulu se faire un nom dans Paris?

On ne s'attendoit pas à trouver M. S. à la tête de cette Médecine.

M. S. n'a aucunement prouvé son Système.

CXVI. M A I S ici M. S. s'arrête & coupe court sur les preuves de son système, prétendant l'avoir suffisamment démontré. De ma part, j'attendois jusqu'ici de chapitre en chapitre les preuves que je cherchois; mais elles ne sont jamais venues. Car puisque tout ce qu'il a avancé jusqu'à présent de plus fort & de plus étudié, ne regarde que les utilitez de la saignée du pied en général; pratiquée comme il a été toujours d'usage dans les cas avoués de tout le monde; sans qu'aucun des témoignages citez par lui, désigne en aucune manière la nécessité ou la sûreté de la saignée du pied avec tous les assortimens du nouveau système, *émétique, purgation, apozèmes, kermès*, toutes drogues propres à gâter les saignées

les mieux indiquées : Tout cela est-il une démonstration à propos de la saignée du pied comme celle qu'attaque le Livre des Observations ? & qu'il attaque, non parce que c'est une saignée dont l'on ne voulût jamais entendre parler en Médecine ; mais parce qu'elle est téméraire, hors de tems, de lieu, des loix de la méthode & de l'usage. Car sur cela, n'en déplaît à M. S., je dois en être parfaitement crû ; puisqu'en prenant droit comme il me l'a donné par son Ouvrage même, qu'il tourne à chaque page contre moi, il m'appartient de définir ce qu'il avoit à prouver, puisque c'étoit mon sentiment qu'il combattoit en attaquant à découvert & nommément mon *Traité des Observations*. Voici donc ce que j'ai avancé au Public, & dénoncé comme une pratique autant dangereuse, qu'elle étoit discordante d'avec celle des Praticiens de tous âges, & par conséquent contraire à toutes les loix les plus autorisées & les plus universellement reçues par toute la Médecine. Cette saignée est une saignée du Pied pratiquée tout d'abord au commencement de toutes les petites Véroles, indifféremment sur toutes personnes, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque constitution que ce soit, réitérée brusquement, jusqu'à deux ou trois fois dans 24. heures. Je demandois qu'on justifiât cette irrégulière saignée par des exemples, par des modèles, ou quelque monument ancien ou moderne ; sans quoi je donnois ces sortes de saignées pour des essais hazardés sur la vie des hommes, & d'une invention dès-là suspecte, qu'elle sera parfaitement nouvelle pour toute la Médecine. M. S. a-t-il aucunement satisfait

Personne ne peut mieux que moi établir l'état de notre question.

Sorte de saignée du pied que j'ai attaquée.

M. S. n'a point justifié cette saignée du pied dans son Livre.

Etrange discordance de cette saignée du pied avec les règles de la Médecine.

fait à cette demande? a-t-il produit le moindre témoignage d'une pareille saignée ainsi as-
 M. S. n'a sortie, ainsi placée? a-t-il rien prouvé que ce
 point justifié que tout le monde reconnoît & admet sur la
 cette saignée saignée du pied en général? Il falloit encore
 du pied dans faire voir, que cette saignée ne demande nul-
 son Livre. le distinction d'âge, de sexe, de tempéra-
 ment, de saison, &c. ; a-t-il marqué là-dessus
 la moindre attention dans tout son *Traité des*
Saignées? De plus, ce n'étoit point de la Sai-
 gnée seule que je me plaignoïs devant le Pu-
 blic; je l'avertissois encore de l'affieux danger
 de la Purgation qui accompagnoit individuel-
 lement cette saignée. Car déjà il est tout con-
 venu en Médecine, de l'étrange disconvenance
 qu'il y a entre la Saignée & la Purgation, &
 par-là il devient manifeste, que les tems de
 l'une peuvent n'être pas ceux de l'autre; de-
 sorte que d'autant plus qu'il sera vrai, qu'un
 tel tems de maladie ou qu'une telle maladie
 de cette saignée elle-même convient à la Saignée, autant de-
 viendra-t-il faux que la Purgation y convien-
 ne. C'étoit donc encore ce qui étoit à prou-
 ver, que cette Saignée avoit le privilege, re-
 fusé par la nature à toute autre saignée, de
 souffrir la Purgation à ses côtes, ou en même
 tems qu'elle, sans danger pour le malade.
 Les preuves que devoit là-dessus M. S. étoient
 d'autant plus nécessaires, que la maniere de
 purger en même tems qu'on saigne dans la pe-
 tite-Vérole, est une maniere encore d'une in-
 vention aussi nouvelle. Car ce ne sont plus des
Minoratifs, sous les idées & les prétextes des-
 quels on a voulu d'abord accoutumer les es-
 prits à la Purgation précoce, ce sont des *Emé-*
tiques des plus violens (*drastica*) que l'on
 prodigue

prodigue à toute heure ! Encore ces dangers auroient été des dangers à l'ordinaire, dont on auroit pû prévoir ou réparer les inconvéniens pour s'en garantir ; mais ce sont des Drogues inconnuës, sinon par la supériorité de force qu'on leur connoît au-dessus des Emétiques ordinaires. Tel est le *Kermès*, cet aventurier d'aujourd'hui dans cette Médecine, laquelle lui donne l'hospice, & l'honneur de sa confiance & de son autorité, sans en sçavoir que le nom, la matiere, & la *manipulation* ; sans d'ailleurs en connoître le génie, les allûres, ni les inclinations à nuire en mille occasions ; car elles sont aussi fréquentes ces occasions, que toutes celles où on l'emploie, parce qu'étant de tous les jours, elles sont autant de coups d'essais. A cela joignez des potions insolites en pareil cas ; ce sont ces *Apozêmes*, qui sont aujourd'hui des remedes de stile ; & que l'on donne pour adjoints ordinaires des *Emétiques*. Tous ces assortimens de la nouvelle saignée demandoient de M. S., qu'il fit voir que de telles purgations jointes immédiatement à elle, ne pouvoient en détruire ni en contrarier l'effet, au commencement sur-tout d'une grande maladie comme la petite-Vérole. Car, pour entrer un moment dans les vûes magnifiques que M. S. donne à sa saignée du pied, il falloit qu'il prouvât comment de telles purgations entrent dans le dessein de la *révulsion*, & en particulier dans la détermination que l'on attend de la saignée du pied ; comme si c'étoit la même chose, de lâcher les parties en les dégageant par la saignée, ou de les resserrer en les irritant par la purgation, sur-tout la plus irritante &

Etranges
Drogues
qu'on lui as-
socie.

Sur tout
cela point
d'explica-
tions de la
part de M. S.

la plus tumultueuse. M. S. ne dit donc pas un mot pour laver sa saignée de toutes les accusations si raisonnablement faites contre elle dans le Livre des Observations. Rien par conséquent de moins prouvé que le Livre de M. S. Après cela donc aussi rien de plus inutile, que de passer ici comme il fait à la réfutation des objections du Livre des Obser-

Il falloit prouver avant que de répondre à mes Objections.

vations. Car outre qu'il est notoire que nous ne convenons point sur les principes ni sur la pratique de la *révulsion*, il devient évident que les raisonnemens que je fais là-contre, ne peuvent tomber ou se détruire, que lors que ces principes & cette pratique de *révulsion* auront été justifiés de tout point par M.S. ; sans cela ce ne seront que de pures altercations inutiles, dans lesquelles ne s'entendant pas on se bat l'un l'autre à coups perdus, *Andabatarum more*, qui ne seront propres qu'à faire perdre le tems, qui doit être mieux employé en Médecine. Ici donc & dans la suite de cette se-

Cette seconde Partie est une Critique maligne que je méprise.

conde Partie, me trouvant à chaque page sous les traits picquants d'une politesse ironique & simulée, désobligeans en effet & inutilement critiques, sur lesquels M. S. a laissé à ses Physiciens, la liberté d'exercer à mes dépens leurs langues, & de secrets ressentimens, que certainement je ne me suis point attiré ; cette sorte d'escrime ne me convenant point, parce qu'elle ne regarde en rien la Pratique, dont uniquement je revendique la sûreté & les règles, je m'arrête aussi avec M. S. & finis ici ma Réponse. J'y suis autorisé d'ailleurs, parce qu'on trouvera dans la première Partie de cette Dissertation (composée avant que j'eus lu le Traité des Saignées), & encore dans tout

ce que j'ai jusqu'ici répondu, tout ce qui sera nécessaire de Physique médicinale, pour faire comprendre le faux, les inutilitez & les injustices de tant de raisons supposées, & qui sont uniquement & adroitement tournées pour détourner les Lecteurs du fond de la question. Car ici l'Ouvrage de M. S. dégénère dans un genre d'exercice, qui sort de celui d'une dispute utile dans une matiere aussi grave que celle de la Pratique en Médecine, & qui se ressent de ces indispositions dans les esprits qui sont insupportables dans les disputes de Médecins; car dans celles-ci se souffre le partage des opinions, mais y est défendue la division dans les volontez, qui doivent toutes tendre à se réunir dans le point unique, de se concilier les uns avec les autres, chacun dans ses études & dans les mêmes vûes, & tous ensemble pour le bien & l'honneur de la profession: *Inter Medicos bona est animorum dissentio; pessima voluntatum; praeantissima verò studiorum & voluntatum mutua conspiratio.* Cependant l'enthousiasme ou la passion pour le système, fait qu'on s'empporte ici & ailleurs à des airs d'autant plus insinuans de la part d'un adversaire, que sans être grossièrement calomnieux, ils picquent avec finesse & sont sourdement agaçans. Or HIPPOCRATE fait un Serment pour tous les Médecins, par lequel il les attache uniquement à la raison & à la modération, sans leur permettre de s'échapper jamais contre des Confrères à rien qui resente l'injure, ou l'injustice, ou qui tienne de la calomnie: *Jurejurando affirmare audeam, Medicum ratione utentem; alterum nunquam injuriosè calumniaturum* *; & ce seroit tomber

On trouve ci-devant & ailleurs ce qu'il faut sur ceci de Physique.

Quel'es sociétés de disputes conviennent en Médecine.

Serment d'Hippocrate sur les injures entre les Médecins.

* Hippocr. Lib. de Præcept.

dans la foiblesse d'esprit qu'il défend dans cette occasion, de répondre sur le ton d'injure, *sic enim animi impotentiam prodet*, &c. Je brise donc ici sur ce qui est passé, & d'avance sur toutes ces sortes d'altercations inutiles, vètilleuses, ironiques, désobligeantes, qui sont dans les Chapitres suivans; car le même HIPPOCRATE ordonne aux Médecins de se rendre patients, ou difficiles à répondre là-dessus, & même de garder d'autant plus de silence à l'égard d'un adversaire, qu'il s'émeut davantage : (*Medici*) *sint adversus altercantes ad respondendum difficiles, tolerantes, ad emotiones taciturni* (a). Je me tais donc suivant son conseil, & m'abstiens d'entretenir le Pu-

Sur quoi les Médecins doivent quelque compte au Public.

Médecine convaincante pour le Public.

blic de choses qui ne le regardent pas, parce qu'elles n'intéressent pas la santé, la seule chose sur quoi un Médecin lui doit quelque compte : (*Medicus*) *neque de rebus multis; sed tantum de necessariis confabuletur cum plebeiis* (b). En effet, qu'importe au Public de sçavoir qui de deux Médecins raisonne le mieux en Médecine, pourvu qu'il soit sûr que tous deux traitent bien les maladies? Les faits en cette matière sont les convictions; car celui-là raisonne le mieux pour lui, qui le guérit plus sûrement; & cette manière de conviction est à la portée de tout le monde. En elle se trouve même la notion de la vraie Raison qui régit la Médecine, de ce fond de sagesse qui fait l'ame de la Pratique, parce qu'elle la règle & l'inspire : *Oportet & sapientiam ad Medicinam traducere, & Medicinam ad sapientiam* (c).

(a) *Id.* De decenti Habitu.

(b) *Idem*, *ibid.* (c) *Id.* *ibid.*

CXVII. Ce sont en effet les notions réelles Les notions, des choses , & non les termes qui font le non les mots Médecin, c'est-à-dire, un Praticien sûr, sage font le Médecin. & entendu; de-sorte que je parlerois comme M. S. sur la Médecine, je lui passerois même quelque étiologie qu'il voulût, si dans son Livre je le trouvois dans les idées, les maximes & les notions des Praticiens., qui jusqu'ici ont fait l'honneur des Médecins & le bonheur des malades; parce que des différences n'étant entre nous que sur des explications de maladies, elles n'empêcheroient point que nous ne pussions convenir chez les malades, tant qu'aucun de nous deux ne sortiroit des notions ordinaires. La preuve là-dessus se trouve dans HIPPOCRATE; car étant, dans ses Ouvrages, toujours le même dans sa Pratique, il varie de langage dans ses explications sur les maladies; car les étiologies se trouvent différentes en plusieurs de ses Livres. Ainsi il est Chymiste dans son Livre *de Veteri Medicinâ*, Pneumatique dans celui *de Flatibus*, Péripatéticien dans ses *Epidémies*, dans ses *Aphorismes*, &c. Tout de même, les systèmes de SYLVIVS d'Hollande, de WILLIS, d'ETTMULLER, de TACHENIVS La même Pratique en différens Systèmes. ou de l'*Acide* & de l'*Alkali*, de la *Fermentation* & des *Ferments*, enfin des *Méchanistes*, tous ont contredit, à la vérité, les étiologies de l'ancienne Médecine; mais parce qu'ils en ont conservé les notions de pratique qu'elle nous a transmises, il s'est trouvé de grands Praticiens dans toutes ces différentes sectes, chacun dans le langage de son système. Mais il n'en est pas Le Système de même de celui de M. S.; il altère, change de M. S. ou détruit les notions de toute l'ancienne Médecine; il commence par abandonner tous les change la Pratique.

Grecs pour leur préférer la pratique des *Arabes* ; celle précisément que la Faculté de Paris a abjurée dès il y a deux cens ans ; il néglige ces notions dans les Modernes qui les ont conservées ; jusques-là qu'il leur en coûte cher dans l'estime de M. S. , quand il les surprend parler à la vérité différemment des Anciens , mais penser comme eux sur la *révulsion* & la *dérivation* ; car c'est ce qu'il appelle préjugé vulgaire dans M. BELLINI ; mais Mrs. LANCISI & BIANCHI n'en

Les Modernes mal-menez par lui , pour avoir changé de Système sans changer la Pratique.

sont pas quittes à si bon marché ; & il ne s'accorde commodément avec Mrs. FREIND & RICHA qu'en partageant le différend. M. VERCELLONI * l'a échappé belle , apparemment parce qu'il ne s'est point trouvé sous sa coupe ; car ce Sçavant parlant le langage des Modernes , ose reconnoître la saignée du bras pour *révulsive* au sens des Anciens. C'est qu'il compare la détermination que prend le sang à l'occasion de la Saignée , non à l'*attraction* au sens de l'ancienne Physique , mais à la *suction* , qui fait que tout un fluide contenu dans un syphon se vuide entièrement , en en sucçant l'air , comme parle M. Vercelloni ; parce que la cohésion des parties étant manifeste dans celles du Sang , qui est gluant , elle fait (dit-il) qu'il se laisse aller vers l'endroit où il est succé par l'ouverture de la saignée. Voilà une nouvelle manière d'expliquer la *révulsion* , que M. S. lui passera ; mais elle ne change rien au dogme ancien de la Pratique ou de l'ancienne *révulsion* , que respecte ce sçavant Médecin , qui d'ailleurs mérite bien d'être écouté.

CXVIII. EN ceci donc consiste le fond de nô-

* De Pudendorum morbis. p. 41.

tre partage ; M. S. veut parler différemment des Anciens , & ne plus agir comme eux. Sur ce pied , mes raisons ne devoient point arrêter M. S. , ni le mettre en frais d'un second Volume , dans lequel il est tout occupé à faire le procès à mes raisonnemens ; car je lui passerois là-dessus telle condamnation qu'il voudroit. Qu'il me permette seulement de copier ici ce que m'en mande un Médecin * , qui parle comme observateur , tel qu'il est en effet en pratique , qu'il exerce avec distinction. “ J'ai lû le Livre „ de M. SILVA , il est bien écrit & d'un stile „ séduisant quand on n'est pas sur ses gardes ; „ mais il y a bien des endroits dignes de critique. Dans son second Volume la plus grande „ partie de ses raisonnemens portent à faux , „ quelques-uns même sont contre lui. Par „ exemple , j'ay reconnu par moi-même la vérité de ce que vous dites des Espagnols & des „ François par rapport à la différente façon de „ vivre de ces deux Nations, qui doit apporter „ une différence dans les succès de la saignée „ du pied. L'Isle de *S. Domingue* est habitée „ par des Espagnols & par des François , c'est „ le même climat , le même degré de chaleur ; „ cependant il arrive mille inconvéniens aux „ François des saignées du pied brusquement „ faites dans les commencemens des Fièvres „ ardentes , qui portent toutes à la tête. Cette „ espèce de saignée y a tué une infinité de François : au contraire , les Espagnols s'en trouvent bien ; mais c'est que ceux-ci sont très-sobres , & que les François se gorgent d'alimens „ succulents & de liqueurs , sans compter les

* M. Hallays , Médecin à la Rochelle , dans sa Lettre du 25. Decembre, 1728.

„ vins fumeux. „ Quoiqu'il en soit, je parlerois même le langage de M. S. , si , comme je tâche d'y être dans le Livre des Observations , il étoit dans son Livre dans le goût de l'ancienne Pratique , & dans la maniere de bien penser ; ce goût qui est de toutes les sciences (comme l'a si bien fait voir la Sçavante (*a*) de nos jours dans le bel Ouvrage qu'elle a fait sur *le Goût dans les Sciences*) , & qui est banni de la Médecine par M. S. , dont le Livre fait bien plus un art de discourir , qu'un art de guérir ou de penser en maniere de guérison , *artem confabulandi magis , quàm artem sanandi* (*b*) . Au reste , ce goût ne consiste point dans une servilité basse & aveugle pour les Anciens , de quoi M. S. voudroit me charger ; mais dans une affinité de principes, une ressemblance de notions , une consanguinité de connoissances entre celles qu'on acquiert aujourd'hui , & celles que nous ont laissées nos anciens Maîtres : de-sorte que sous des termes différents qui donnent à leurs observations plus d'étendue & plus de netteté , il se répand sur elles de nouveaux jours , par les nouvelles manieres de les entendre & de les expliquer. Car voilà la vraie maniere d'avancer les affaires de la Médecine , ou d'en procurer le progrès sans lui faire rien perdre, tournant au contraire tout à son profit. C'est en conciliant les Anciens avec les Modernes sur les termes , & accordant les Modernes avec les Anciens sur le fond. De tout ceci il résulte , qu'autant que la bonne Médecine se fonde sur les anciennes notions de Pratique,

Ce goût n'est pas un asservissement à l'Antiquité.

Conciliation des Anciens avec les Modernes.

(*a*) Madame Dacier.

(*b*) Sydenham.

ne permettant à chaque Systême de les expliquer chacun dans ses termes; autant M. S. donne-t-il un fondement caduc à sa pratique, qu'il pose sur des termes & sur des calculs, qui sont les raisons de son Systême dépourvû de notions autorisées en pratique; & c'est la premiere des dangereuses Conséquences qui se tirent du systême de M. S. Car c'est par de semblables réflexions d'usage que je vais finir avec lui. Passionné comme il est pour la Pratique, & moi n'ayant jamais étudié autre chose, il nous convient à tous deux d'en entretenir le Public, au lieu de vètileries spéculatives ou de disputes interminables: *sine disciplinâ quæstiones de vita, sciens quia generant lites.*

Premiere Conséquence.
Réflexions d'usage, à la place des Disputes
pour finir
ma Réponse

CXIX. LA seconde Conséquence non moins fâcheuse suit naturellement du *Traité des Saignées*; Non-seulement il détruit le goût de la bonne Médecine en général; mais ce malheur menace particulièrement l'Ecole de Paris. Car s'il en est ciû, voilà le goût de la doctrine des Arabes, ce goût qui avoit tant défiguré les Sciences, rentré dans l'Ecole de Paris; voilà les soins & tous les travaux de nos Peres perdus ou négligés, FERNEL & ses Ecrits rendus méprisables; les SYLVIIUS, les DURET, les HOLLIER, les BAILLOU, & tant de grands Maîtres nos ayeux nous auront transmis des maximes erronées; & nous tous leurs Elèves nous voilà dans l'erreur, *ergo erravimus à viâ veritatis*, réduits sur nos vieux livres à apprendre la Saignée: M. S. voudroit-il au prix de ces humiliations pour l'Ecole de Médecine de Paris accrediter son Ouvrage?

Seconde Conséquence.
Fâcheuses Conséquences.
Goût des Arabes rappellé dans l'Ecole de Paris.

Troisième
Conséquen-
ce.

Anarchie
en Médecine

Fautes auto-
risées.

CXX. UNE troisième Conséquence très-pernicieuse, c'est l'*Anarchie* qui va s'introduire en Médecine par le mépris des règles, de toute autorité, de toute subordination, dès qu'il sera permis de négliger, en suivant le *Traité des Saignées*, les loix fondamentales, qui sont celles de l'ancienne Méthode. En effet, il n'en faut plus aucune dans ce système, où tout Médecin sans autre étude, sans autre attention, sans expérience, se trouvera décidé d'abord sur la première vûe, ou du premier abord d'une *fièvre continuë*, d'une *maladie maligne*, d'une *petite-vérole*; puisqu'il n'aura qu'à saigner du pied & hardiment, avant même qu'il sçache bien à quelle maladie il va avoir affaire, réitérer sans crainte & de-près-à-près les saignées du pied, pourvu qu'il ne les laisse point destituées de leurs fidèles adjoints, *Emétiques*, *Purgatifs*, *Apozêmes* finement assaisonnez de quelques grains du libertin *Kermès*, cet enfant de *Belial* ou sans joug en Médecine: Qu'après cela quelque *catastrophe* inopinée vienne à enlever le malade, l'on a pour garant la parole de M. S., que ce ne sera ni la faute du Médecin, ni celle des Remèdes; *quod artis nostra erat prastitimus*, diront-ils, paroles railleuses que met un sçavant & plaisant Auteur * dans la bouche des Médecins malheureux en semblables occasions. Cependant HIPPOCRATE ne rassûre un Praticien sur la conduite qu'il a tenuë d'aucune maladie, qu'autant qu'elle est selon la raison qui doit l'avoir guidé: *Omnia secundum rationem facienti, & non secundum ra-*

* Erasme, dans ses Colloques.

tionem evenientibus, non transeundum ad aliud (a); suivant cette autre maxime fondamentale & parallèle à celle-ci, qu'un Médecin ne doit point se fier aux succès les plus heureux, quand ils n'arrivent point suivant cette raison; parce que ce sont, la plupart, des soulagemens incertains, infidèles, sur lesquels il ne faut point compter: *His quæ non secundum rationem levare credere non oportet, multa enim horum sunt inconstantia, neque durare solent* (b); de manière qu'un Médecin ne doit pas beaucoup craindre les fâcheux accidens qui arrivent contre l'ordre ou les loix de cette raison, *non timere valdè quæ præter rationem prava sunt* (c). Et voilà la raison, qui est le goût en Médecine, qu'exclut le nouveau système, & avec lui toute subordination, comme dans un Etat sans Prince ou sans Roi, où chacun va faire ce qu'il imaginera: *In diebus illis non erit Rex, unusquisque faciet quod sibi videbitur*; tout cela pour manquer à l'observance de la plus ancienne Loi de police établie par le plus ancien & le plus sage des Législateurs (d), de ne pas toucher aux bornes que nos Peres ont posées: *Non assumes & trans feres terminos quos fixerunt priores* (e). Car dès que M. S. montre par son exemple à mépriser les Loix des Anciens, c'est un modèle pour autoriser la présomption de qui que ce soit.

Fautes non excusables, soulagemens trompeurs.

Ne point changer les Loix des Anciens.

CXXI. UNE quatrième Conséquence non

[a] Aphor. Sect. II. Aph. 52.

[b] *Idem*, ibid. Aph. 27.

[c] *Ibidem*.

[d] Moïse.

[e] Deuteronomie, chap. 19. v. 14.

Quatrième moins importante, c'est qu'au moyen du nouveau système voilà la Médecine devenue un corps sans ame; parce qu'il anéantit la science des occasions, qui est l'ame de la Pratique:

La science des occasions anéantie.

Temporum opportunitates curationum sunt animi, earumque observatio curationis finis (a).

C'est qu'en effet le *Traité des Saignées* ne dit pas un mot sur ces tems, où il faut qu'un Médecin sçache prendre son parti; c'est peut-être que M. S. ne connoît ou n'admet dans les maladies d'autres sortes de tems, que ceux qui fuyent en Médecine, ou que ceux qui s'échappent très-vîte & qu'HIPPOCRATE appelle *opportunitates celerrimæ*; mais le même Hippocrate ne reconnoît ceux-ci, qu'après avoir enseigné que les tems dans les maladies sont de plus d'une sorte, & autant différents que les maladies elles-mêmes & les différentes manieres de les traiter: *Opportunitates multæ sunt in Arte & varia, velut & morbi, & affectiones, eorumque curationes (b).* Mais l'on va être délivré de tous ces menus soins par

Par les enseignemens du *Traité des Saignées.*

le système de M. S.; car sans donner ni loi, ni règle, ni précaution, ni distinction de tems, d'âge, de constitution, il en quitte un Médecin pour sçavoir saigner du pied de très-bonne heure, resaigner avec la même hardiesse, & apparemment donner l'émetique & le kermès avec la même intrépidité; car c'est la licence qu'introduit ce nouveau système, & c'est celle contre laquelle s'est élevé le Livre des Observations. C'étoit donc là-dessus qu'il falloit justifier cette dangereuse doctrine. M. S. trouve plus aisé & plus court de

[a] Hippocr. Epist. ad Cræteum.

[b] Idem, Lib. I. de Morbis, p. 431.

me prendre à parti dans la seconde Partie de son Livre , qu'il personnifie par-tout à mon désavantage , par des récriminations contre mes sentimens , contre mes étiologies , contre ma Médecine , qu'il voudroit décrier , en répandant sur mes raisonnemens , & sur mes explications *pathologiques* , des soupçons déobligeants , des ironies sourdes & malignes , des interprétations étudiées. M. S. voudroit donc me mettre aux prises avec ses Phy-

ficiens , & me faire soutenir thèse contre eux : Mais outre que je me suis mis ailleurs au-dessus de ces procédez peu convenables en fait de Pratique , dont il s'agit entre lui & moi ; je trouve , sans même trop présumer en ma faveur , que nous avons lui & moi suffisamment fait nos preuves il y a long-tems sur ces jeux d'école , pour mutuellement nous tenir quittes. Car il est des ébauches d'étude dont il ne messied point à de jeunes gens de s'honorer en public , ce qu'on appelle *cruda studia in vulgus proferre* ; ce sont des combats littéraires loüables dans les loisirs de la jeunesse , pour s'entr'exciter à trouver le vrai dans les sciences : mais les jeux d'une érudition purement spéculative ne conviennent point pour donner des règles en Médecine , ou en fixer la pratique ; car c'est de quoi il s'agit entre nous , & ce devoit être le but du *Traité de l'Usage des Saignées*.

Le Traité des Saignées met des Difféputes spéculatives à la place des Règles de Pratique.

CXXII. POUR cinquième Conséquence , j'ai une observation à représenter à M. S. : Sans doute se fait-il honneur d'être un des Maîtres de la Faculté de Médecine de Paris ; cependant rien est-il plus opposé à la doctrine de cette Compagnie , que celle du *Traité de*

Cinquième Conséquence.

l'Usage des Saignées ? On a même la douleur d'avoir remarqué, qu'il n'y a presque aucun Auteur de cette Faculté dans la foule d'Etrangers amenez ci-devant en témoignage contre moi, ou contre ce que je pense en

M. S. prend pratique, & je n'y pense que ce que m'a ap-
dans la Fa- pris l'Ecole de Paris, dont je professe haute-
culté de ment la doctrine. C'étoit donc de-là qu'il fal-
Montpellier loit appeller des témoins contre moi : Car
des Juges quoique je respecte tous les grands hommes
contre moi. par-tout où ils soient, c'étoit parmi ceux de

Et des Pa-
trons pour
lui.

la Faculté de *Paris* qu'il falloit me donner des Juges. Quelque chose de pis, c'est de la Faculté de *Montpellier* que M. S. se pare pour faire honneur à son système ou pour lui donner valeur. Ce n'est pourtant point que cette sçavante & célèbre Ecole ne trouve en moi le plus parfait respect, & chez nous tous les égards singuliers que l'on a avec raison pour elle par tout le Monde : mais enfin elle a ses loix, ses principes, ses manieres en Médecine, qu'elle maintient avec honneur & fidélité ; & la Faculté de Paris a les siennes, dont tout le monde s'est trop bien trouvé pour jamais s'en départir ; chacun a ses drapeaux à garder, ses droits & son honneur à maintenir. Sied-il dont bien à un Docteur de Paris de

Il va pren-
dre dans une
autre Ecole
un goût
étranger à
celui de l'E-
cole de Paris

passer du camp de ses peres dans celui des étran-
gers, en allant prendre dans une autre Ecole une doctrine ou un goût en Médecine pour l'introduire dans la sienne, l'un & l'autre contraires à l'esprit de la Médecine de ses peres ? M. S. voudroit-il se faire soupçonner d'un manque d'attachement, de reconnoissance, ou d'une fidélité jurée & mal gardée ? C'est du moins trop peu d'égard pour une Compa-

gnie qui ne mérite point son indifférence, puisque c'est de son nom qu'il tient celui qui l'honore aujourd'hui à la Cour & à la Ville.

Quel préjugé donc déplaisant ! Quel dangereux exemple pour de jeunes Médecins ! qui s'apprendront sur le modèle de M. S. à mépriser toute loi en Médecine ; parce qu'il les méprise toutes en général dans les anciens Médecins qu'il proscriit (a), & en particulier celles de la Faculté dans la personne de BRISOT ; puisque depuis lui, elles n'y ont point changé durant des siècles entiers, où tant de célèbres Médecins les y ont respectées & religieusement observées.

L'exemple d'indépendance donné aux jeunes Médecins.

Loix de la Faculté de Paris méprisées.

CXXIII. A LA vérité, en même tems que M. S. met l'époque de son nouveau système dans M. BARBEYRAC, & M. CHIRAC, deux certainement des plus célèbres & plus dignes Praticiens qui ayent honoré la Faculté de Montpellier, il cite (b) aussi *les Observations de M. BRAYER, Médecin de Paris, sur la petite-Vérole, écrites de sa propre main dans un manuscrit que M. HERMENT, Docteur de la Faculté de Paris, a dans sa Bibliothèque.* Mais ce témoignage tant exalté par M. S. n'est-il pas fondé sur l'équivoque par lequel il donne le change à ses Lecteurs dans tout son Ouvrage ? Cette pratique de la saignée du pied dans la petite-Vérole, dont M. Brayer se loue, nous dit-on, dans ses Observations manuscrites, aura été sans doute celle d'un grand Médecin comme lui, & laquelle a été de tous les tems en certain cas de la petite-Vérole, comme nous avons dit que fit M. RIOLAN pour appaiser une

[a] Voyez la Préface.

[b] Pag. 71.

M. Brayer
saignoit du
Pied quel-
quefois ,
mais jamais
comme M.
S.

Thèses de la
Faculté con-
tre cette sai-
gnée du Pied

phrénésie ; ce sera donc en pareille occasion que M. BRAYER se sera si bien trouvé de la saignée du pied. Cette saignée donc entre les mains de M. Brayer, ne ressembloit jamais à celle de M. S., qui la fait pré luder non-seulement à la petite-Vérole, & à la saignée du bras, mais encore aux *émétiques*, au *kermès*, & aux *purgations* du lendemain ou du même jour ; c'est pourtant de celle-ci dont il falloit que M. S. produisît les témoignages des Praticiens de Paris ses Maîtres, s'il vouloit autoriser dans leur Ecole son nouveau système : Mais l'on est bien assuré qu'il n'en a aucun par-devers lui. Au contraire, les Thèses de la Faculté, qui nous restent en très-grand nombre, déposent toutes autant évidemment contre cette saignée, qu'elle y est non-mentionnée & parfaitement inconnue, sans que rien s'y trouve de ressemblant à cette pratique, tandis que toutes recommandent la saignée du bras dans la petite-Vérole : Bien plus, la saignée du bras que l'on y trouve à la place de celle du pied dans les maladies des Femmes, & dans des cas privilégiés dans le monde, prouve le peu de crédit qu'y a toujours eu la saignée du pied ; témoin la Thèse du célèbre M. NICOLAS PIETRE : *Ergo incipiente Febre continuâ, unâ erumpentibus statâ periodo menstruis, Basilica potius quàm Saphena secanda*. C'est donc une vérité constante, que les Médecins de Paris n'ont ordinairement saigné que du bras dans la petite-Vérole ; & que la méthode de M. S. y est aussi inouïe qu'insolite dans la Médecine de tous les siècles passés, où l'on ne saignoit du pied dans quelque maladie que ce fût, que dans des cas particuliers, & sui-

vant les règles marquées ci-devant. Car il est étonnant de voir M. S. vanter la saignée du pied comme s'il lui donnoit l'être ou l'origine, ou comme si lui seul ou ses partisans l'avoient mise au jour. Pour les ramener de cette persuasion, il suffiroit que l'on produisît ces *Observations* de M. BRAYER, qui font foi que de son tems il étoit ordinaire & d'usage de saigner du pied. On supplie même M. HERMENT de vouloir bien le faire; & nous lui aurions l'obligation toute entière, s'il vouloit encore y joindre les *Observations* orales & écrites, qu'un aussi bon pere & aussi grand Praticien que M. HERMENT son pere lui aura laissées sans doute. Il étoit de l'ancienne *roche*, d'où sortoit ce bon goût en Médecine, qu'il possédoit si parfaitement, & qu'il avoit pris, comme il m'a fait l'honneur de me le dire plusieurs fois, parmi les anciens Médecins de Paris. Mais, à dire vrai, que je doute encore que les *Observations* de ce grand Maître fissent honneur au dogme de M. S. ! Car il me souvient des clameurs que je lui ai ouï faire sur la décadence de la Pratique en Médecine, & sur les nouvelles manieres de pratiquer qu'il voyoit déjà s'introduire, & qu'il déplorait dès-lors pour l'avenir, prévoyant par la solidité de son jugement (qui étoit certainement grande en lui) les malheurs dont il voyoit menacée la Médecine de Paris. Mais que diroit-il, s'il voyoit aujourd'hui sous ses yeux ce que sa sagesse ne lui montrait que de loin?

M. Herment
prié de nous
donner les
Observa-
tions de M.
Brayer.

Et celles de
M. son Pere.

M. Herment
le Pere pré-
voyoit la dé-
cadence de la
Médecine.

CXXIV. UNE sixième Conséquence vient enfin prendre ici place. C'est que le *Traité des Saignées* étoit inutile avant qu'il parût, ce.

Sixième
Conséquen-

Le Traité
des Saignées
étoit & est
encore inuti-
le.

qu'il l'est encore depuis qu'il paroît , & au
surplus qu'il devient un Ouvrage dangereux ;

ainsi il pouvoit sans inconvénient ne pas naître , & il eût été bon qu'il ne naquît pas , *bonum si natum non fuisset*. Ces conséquences sont humiliantes pour l'Ouvrage , mais vraies , quoique sans aucun préjudice pour l'Auteur , car on le respecte ; mais il ne les a pas assez senties pour tous ceux qui moins précautionnez que lui s'y laisseront étourdiment aller. Qu'il fût donc inutile , c'est-à-dire , qu'on pût s'en passer , la preuve en est évidente : Il ne remédie à aucun inconvénient qui fût imputé à la saignée telle qu'on la pratiquoit dans la petite-Vérole avant l'apparition du

Pourquoi. Traité des Saignées ; puisqu'on la guérissoit avant lui avec ce remède bien placé , sans qu'il ait été reproché à la Médecine , qu'il lui manquât quelque chose en ce point : Quelques-uns au contraire l'y trouvoient de trop , persuadez qu'il ne falloit pas du-tout saigner dans la petite-Vérole. Dans cette disposition , c'étoit un tems perdu que de faire cet Ouvrage , suivant cette maxime d'un grand Philosophe moral * , que c'est être oisif ou perdre le tems que de faire l'inutile , c'est-à-dire , ce qui n'est ni souhaité par personne , ni demandé par la nature ou par le besoin des choses. Aujourd'hui le Livre de M. S. vient dans ces circonstances ; il est donc de surérogation , entant qu'il ne satisfait à rien de demandé. Mais il est encore ce qu'il étoit avant qu'il parût , c'est-à-dire , parfaitement inutile ; parce que la Médecine ne se seroit jamais apper-

* SENEQUE.

qu'il fût encore à avenir. Cette sorte de superfluité n'est pas même la seule dans l'Ouvrage de M. S., il en a une autre qui mérite bien plus d'attention : c'est qu'il fait autre chose que ce qu'il avoit à faire (puis- qu'enfin on vouloit faire un Livre); & cela suivant l'idée du même Philosophe, est une autre maniere de perdre son tems, puisque c'est abuser de celui des autres. Or là-dessus nous avons l'aveu de M. S. lui-même, *faten-tem habemus reum* : Il ne suffit pas, dit-il, d'avoir prouvé que la saignée du pied est utile, & qu'elle a été pratiquée par les Anciens (a). Voilà précisément sur quoi M. S. n'avoit rien à prouver, ni à dire ; parce qu'on ne lui demandoit rien là-dessus, & qu'on ne doute pas de l'utilité de la saignée du pied ; qu'on sçait enfin qu'elle a été pratiquée par les Anciens : Le *Traité des Saignées* fait donc & prouve ce qu'il n'avoit ni à prouver, ni à faire.

Superfluité
particulière
au Traité des
Saignées.

CXXV. Nous croyons, dit-il, avoir satisfait pleinement aux reproches de M. H. (b). Autre superfluité de même espèce, satisfaire pleine-ment à des reproches qui n'existent absolu-ment pas ; car le Livre des Observations en fait-il contre la saignée du pied ? y ai-je contesté à cette saignée son ancienneté en Médecine ? J'ose ne me pas croire assez ignorant en Antiquité, sur laquelle M. S. affecte tant de me relever, pour ne pas sçavoir qu'on y saignoit du pied dès les tems d'HIPPOCRATE, & apparemment bien avant lui. Une

Superfluité
de nouvelle
espèce.

[a] Pag. 119.

[b] Pag. 107.

Preuve que
je ne suis pas
contre la saignée du
Pied en elle-même.

Preuves que
la saignée
du Pied ne
m'est ni
odieuse, ni
insolite.

autre présomption, que M. S. me pardonnera s'il lui plaît, c'est que je ne me crois point assez novice en Pratique, pour n'y avoir pas reconnu mille fois l'utilité de la saignée du pied. L'expression de mille fois apprêtera à rire à M. S., qui la trouvera exagérée dans la bouche d'un Médecin qu'il croit prévenu, pusillanime, ou dans le non-usage de la saignée du pied. Mais peut-il sans injustice ou sans affectation donner à soupçonner au Public, que ce Médecin qui n'a jamais rien négligé pour s'instruire en Médecine, l'aura pratiquée pendant 45 ans sans y avoir employé la saignée du pied? Il va donc, ce Médecin, se vanter à M. S., puisqu'il l'y oblige, *factus sum insipiens, vos me coëgistis*. Pour cela il prend la liberté d'interroger sa pratique, (car 15 ans qu'il y a qu'elle a commencé auront offert bien des occasions) en lui demandant, si faisant, ce semble, litière de saignées du pied, il lui est arrivé l'aventure que ce Médecin a eue il y a plus de 40 ans? Ce fut de faire saigner du pied au commencement d'une maladie 14 fois dans l'espace de quinze jours. Un pareil coup d'essai qui fut aussi heureux pour la malade, que glorieux pour un Médecin qui entroit en pratique, ne pourra-t-il point lui tenir dans l'esprit de M. S. lieu d'un chef-d'œuvre alors, qui n'a dû ni pû prévenir ce Médecin aujourd'hui au bout de plus de 40 ans contre la saignée du pied, ou l'en dégoûter après une si heureuse épreuve? Aussi n'est-ce que la saignée du pied habillée à la mode de M. S. que j'ai combattue dans le Livre des Observations, cette saignée, dis-je, donnée pour règle générale dans les commence-

mens des grandes maladies , accompagnée de purgations aussi irrégulières qu'elle ; & là-dessus j'ai demandé des preuves dans l'antiquité , & des témoignages parmi les Praticiens ou Auteurs modernes : D'autant que cette étonnante Médecine a quelque chose de monstrueux , *aliquid alit monstri* , tant elle naît difforme & énorme , pour peu qu'on la compare avec celle de tous les tems & de toutes les écoles ! M. S. a-t-il fourni ces preuves ? les a-t-il indiquées ? les a-t-il touchées ? Voilà donc encore son Ouvrage inutile ; parce que nonobstant tout ce qu'il offre de beau , d'étudié , d'élégant , de sçavant , il laisse dans toute sa force l'avertissement donné dans le Livre des Observations contre lequel il écrit ; puisqu'il répond à tout autre chose qu'à ce qui y est demandé. Accordant donc au Livre de M. S. , qu'il est une belle & ingénieuse fiction de Médecine , agréablement imaginée , débitée avec esprit , narrée avec art , exprimée avec graces , il devient autant inutile à la Pratique , qu'il y est un hors-d'œuvre ; parce que les choses ne se passent point dans nos corps , suivant ses calculs & ses démonstrations. Ce n'est point qu'elles ne pussent illustrer des faits de Pratique , sur lesquels elles seroient fondées : mais elles ne peuvent confirmer ceux qu'elles supposent , & qui sont encore dans le néant de l'imagination ; parce qu'elles regardent une Médecine à faire , & nous cherchons à établir les raisons d'une Médecine faite.

Quelle faignée je combats dans le Livre des Observations.

Le Traité des Saignées est une belle fiction.

Le Traité des Saignées donne des raisons à une Médecine à faire.

CXXVI. MAIS tant d'inutilitez qui remplissent tout le corps de l'Ouvrage de M. S. sont des suites de l'inutilité du Titre qu'il lui

Usage des
Saignées ,
e que c'est,
non montré.

Titre du Li-
vre de M. S.
non rempli.

C'est un
hors-d'œu-
vre.

a donné, & qu'il n'a nullement rempli: Ce devoit être *de l'Usage des Saignées*, & c'est précisément de quoi il y est le moins parlé. Car l'on entend par l'*usage* des Saignées la connoissance de tout ce qu'il faut faire de ce grand remède; comme, quand il faut employer la saignée, de quelle partie ou de quel endroit il faut la faire, la quantité de sang qu'il faut tirer, par quelle raison il faut ou ne faut pas la réitérer; tout cela établi sur l'usage constant en Médecine, & d'après les observations & les maximes des grands Maîtres, comme a fait si bien M. WILLIS; ajoutant les manieres par lesquelles, suivant la bonne Anatomie, ornée de connoissances de la belle Physique & de la Géométrie même, dans les termes de l'art, embellie si l'on peut des beautés du Langage François (comme ont fait avec tant de succès FERNEL, LOMMIUS, &c. en latin) ce remède réussit en Pratique. Mais sur tout cela, néant; M. S. ne fait rien autre chose que commencer ses premiers Chapitres par où il falloit finir son Ouvrage, supposant par-tout ce qu'il ne prouve nulle part. Ce sont tous préludes de raisonnemens géométriques, & des calculs arithmétiques, non pour rendre compte du succès de la saignée qu'il traite, dont il auroit préalablement fait voir les bons effets tirez de la Pratique; mais comme pour prouver à la Nature qu'elle doit opérer suivant les règles que les opérations géométriques lui ont dressées. Or en tout cela se trouvent évidemment deux inutilitez, qui mettant le comble à toutes les autres, font du Traité des Saignées un *parergon* complet ou un parfait hors-d'œuvre. En effet, l'Auteur n'apprend

rien moins que le véritable usage des Saignées ; parce qu'il est persuadé que celle du Pied est la seule nécessaire ; & cela plus supposé que prouvé, il ébloûit l'esprit de ses Lecteurs de raisons , dont le beau & le brillant se feroient agréablement sentir aux meilleurs connoisseurs , dès que tant de finesse dans le langage , tant de délicatesse dans les tours , tant de solidité dans les démonstrations , leur feroit entendre pourquoi une telle saignée , celle du Pied , par exemple , se trouveroit réussir mieux que celle du Bras dans telle maladie , en tel cas , en tel âge , tel sexe , telle circonstance , tel tems de maladie. Une autre nécessité à l'Auteur , c'étoit de prouver que la saignée du pied est toute seule *révulsive* ; car jamais l'on ne mit en question si elle est *révulsive* par elle-même , puisqu'au contraire tout le monde lui a accordé le titre de la plus forte *révulsion*. Mais de-là naissoit une question toute naturelle & des plus importantes , qui par conséquent demandoit une preuve bien établie & bien complète ; c'étoit si l'on pouvoit convaincre la Médecine, que la cure des plus grandes maladies, ayant à se commencer par la *révulsion*, doit être commencée par celle qui est la plus forte , qui est celle du Pied ? c'est-à-dire , si en toute maladie où il faut saigner , il faut toujours attirer le sang au plus loin ? & c'est demander , s'il ne seroit pas plus sûr en pratique de faire la plus forte *révulsion* à deux tems ? Ce fut un trait de la constante sagesse de l'ancienne Pratique , par lequel les habiles Médecins avoient pour premier soin d'amener le sang comme à mi-chemin par la saignée du bras , pour,

Défauts des preuves qui y sont employées.

Révulsion faite à deux tems.

après l'avoir ainsi situé, l'évacuer sûrement en cas de besoin par la saignée du pied : C'est qu'ils auroient crû *prendre l'anguille* (comme l'on dit) à *écorcher par la queue*, que de commencer la cure d'une maladie par la saignée du pied, laquelle devoit être terminée en cas de besoin par cette évacuation. Cette précaution même n'est-elle point conforme aux connoissances de l'Anatomie moder-

Conforme
aux loix de
la Circula-
tion.

Etiologie.

ne, & aux loix capitales de la Circulation ? Car ces loix ne sont dans la Nature, que pour ramener & contenir le sang de l'habitude du corps dans les grands vaisseaux, pour de-là être redistribué dans tous les viscères & dans tous les capillaires. Sur ce modèle, la bonne Médecine s'occupe d'abord de remettre le sang qui s'échappe à contre-tems des grands vaisseaux pour fondre sur quelque viscère, & de le ramener au centre du corps & aux ordres des puissances principales qui en dirigent le cours ; disposée cependant à déterminer au plus loin ce sang, si surabondant encore dans les grands vaisseaux, il venoit à reprendre ou continuoît à suivre la tendance qui d'abord l'avoit emporté dans le viscère malade ; & cela par le moyen de la saignée du pied, qui achève d'évacuer en entier le sang, qui n'étoit qu'à demi-détourné de la partie malade ; ce qui est faire en deux tems ce que M. S. veut faire dans un seul. Cela paroît une diligence plus que superflue dans cette étonnante méthode.

CXXVII. CAR heureuse la Médecine ! si dans le *Traité de l'Usage des Saignées* elle n'avoit qu'à tolérer un Ouvrage, qui ne seroit qu'inutile à son usage ; car du moins pourroit-

pourroit-elle avoir le plaisir de se parer de ce qu'il a de gracieux, capable d'adoucir ses amertumes & charmer ses ennuis. Mais de plus, il est dangereux ; parce que dans un **Pourquoi il** traité de pratique, tel que celui-ci, un **Pra-** est dange-
ricien comme M. S. devoit y marquer les pré-
 reux. cautions avec lesquelles les Praticiens ont cou-
 tume de communiquer des observations nou-
 velles pour la pratique. Car pour vanter les
 avantages d'une pratique, il faut en faire
 sentir la sûreté, sur-tout dans une Médecine
 si nouvelle, qu'on en voit la souche naître
 sous ses yeux ; de-peur d'introduire dans le
 monde moins un usage de guérir, qu'un art
 d'essayer des remèdes sur la vie des hommes.
 C'est que la vraie Médecine est un art formé
 par le tems, *temporis ars Medicina* ; ce qu'HIP-
 POCRATE appelle *temporis industriam*, sans
 quoi la Médecine est moins un art, qu'un
 apprentissage : *Longi temporis industriam acce-*
dere necesse est, quò Disciplina (Medicina)
velutì gravidata feliciter & bene crescendo
*maturus fructus afferat **. Or ce modèle a-t-il
 été celui du nouveau système ? M. S. le gros-
 sit-il d'observations & de faits de Pratique
 pris de l'ancienne ou de la nouvelle Méde-
 cine ? Au contraire, il n'y est presque parlé
 de l'ancienne Médecine que pour l'avilir, &
 de la nouvelle que pour la bouleverser ; car
 c'est le droit qu'il se donne sous le spécieux
 prétexte de nouveautez permises en Médecine.
 Un Sçavant moderne les permet aussi,
 mais entant qu'elles serviront à confirmer
 les anciennes connoissances, comme il s'en

Caractere de
la vraie Mé-
decine.

* Hippocrat. Lex.
Tome 1.

Nouveautez, explique au sujet des nouveaux systêmes : *Unæ*
 quelles rece- *hypothesis per alteram non est evertenda, sed*
 vables en *explicanda Veterum bene statuta, non*
 Medecine. *per nova experimenta labefactanda, sed con-*

firmanda (a) ; parce que, suivant la distinc-
 tion que fait un autre Scavant de l'antiqui-
 té aussi sage que poli dans les belles Lettres,
 il y a bien de la différence entre une beau-
 té nouvellement imaginée, & une vérité an-
 ciennement connue & depuis long-tems re-
 nouvellée : *Alterum est recenti novitate fic-*
tum, alterum antiquâ origine incorruptum (b).

Suivant ces témoignages, il convenoit à la
 réputation de M. S. de n'introduire en Mé-
 decine par un Traité fait exprès, que quel-
 que coup singulier en pratique (sur la saignée
 du pied donc, puisqu'elle est tant de son
 inclination), & bien muni de bonnes rai-
 sonnes, de règles, de précautions, toutes tirées
 de la pratique, des occasions qui l'auroient conduit lui-même
 à cette découverte, & par lesquelles il y
 y rameneroit ses Lecteurs.

CXXVIII. CAR c'est la maniere dont s'y
 sont pris des Praticiens célèbres, ceux même qui
 avoient vieilli parmi des malades. Ainsi le sça-
 vant Praticien de *Marseille* (c) ayant appris à
 force d'usage à distinguer les fluxions de poi-
 trine où il falloit purger de bonne heure, les
 décrit dans son Ouvrage (d) avec une telle pré-
 cision, qu'il va jusqu'à marquer les jours qu'il
 faut le faire, sur les indices de certains symp-
 tômes, qu'il désigne, pour ne se point tromper

(a) *Leinswerde*, Præfat. Monit. salut.

(b) *Aul. Gell. Noct. Att. p. 295.*

(c) *Nicol. Chesneau.*

(d) *Observ. Lib. II. Cap. 2. pag. 143.*

ni les autres dans la distinction de ces sortes de fluxions de poitrine d'avec les vraies pleurésies. M. TORTI est un autre Médecin de Padouë, aussi sage qu'excellent connoisseur en maladies, tant à raison de son âge, qu'à force de réflexions, de science & de bon sens; & on lui a obligation de nous avoir bien démêlé ces sortes de fièvres intermittentes malignes, où il faut sçavoir prodiguer le *quinquina* tout d'abord, pour prévenir la mort, qui arrive inopinément dans le troisième ou quatrième accès, si l'on manque d'y employer le *quinquina* avec cette diligence & cette profusion. Aussi n'a-t-il rien ômis dans son Ouvrage sur les Fièvres intermittentes malignes, pour mettre tous les Médecins au fait de la manière d'y employer le *quinquina*. M. HARRIS, ce célèbre Médecin des Enfans (sur qui la Médecine est si mal-aisée) emploie aussi toutes les précautions nécessaires pour persuader ses Lecteurs de la nouvelle manière de traiter & guérir leurs maladies. C'est par l'usage fréquent des *Purgatifs* choisis & des *Absorbants*, ceux-ci à large dose; sur quoi il marque les indices qui le guident lui-même dans sa méthode, & donne les avertissements sur ce qu'il a trouvé de plus nécessaire, non dans l'usage d'un seul remède, de la *Purgation* par exemple, qui fait pourtant le fond de son système sur les maladies des Enfans; mais pour se conduire, comme il fait lui-même avec succès, dans l'usage de tous ceux qui conviennent avec elle.

A l'imitation des Praticiens qui ont donné les règles de leurs nouveaux remèdes.

Exemples ou modèles.

CXXXIX. SANS ces précautions, prétendre magistralement donner la saignée du pied pour règle générale au commencement de toutes les grandes maladies, c'est vouloir faire ce que dé-

M. S. entreprend de changer l'essence des choses.

Il abrège la Médecine, qu'Hippocrate a trouvée longue.

fendent les Philosophes , sçavoir de changer l'essence des choses. Car c'est abbréger l'Art de guérir , qu'H I P P O C R A T E reconnoît pour estre naturellement long, *Ars longa* ; parce qu'il coûte tant de tems à acquérir , que la vie y est trop courte, *Vita brevis*; de l'aveu encore d'Hippocrate lui-même , qui dans un âge très-avancé reconnoissoit avec la candeur ordinaire , qu'il n'étoit point encore arrivé à la perfection de l'Art , ni même au point de pouvoir s'y croire irrépréhensible: *Et sanè plus reprehensionis quam honoris ex Arte consecutus mihi videor , neque enim quantumvis senex ad Artis Medicæ summam perveni (a)*. L'occasion qui passe vite ou qui s'échappe dans toutes les maladies, & qui est rare en celles qui ne sont pas de tous les jours , telle qu'est la petite Vérole, augmente beaucoup la longueur du tems , *Occasio præceps*; & ce tems passe à travers mille difficultez pour l'usage & l'arrangement des remèdes , *Experimentum periculosum* ; & tout cela certes rend un Médecin difficile à se décider, *Judicium difficile*. Tant de conditions, qui sont celles que reconnoît Hippocrate , & qu'il a éprouvées , pour s'assûrer en Médecine , font fraieur à l'aspect d'un système de Pratique , qui en est autant dénuë que le *Traité des Saignées* ; car ses maximes sont toutes neuves , & il s'en faut bien qu'elles aient passé par toutes les épreuves dont Hippocrate n'étoit point content sur lui-même, quoiqu'il y eût vieilli. Il ne convient donc point de présenter ici le change, sous prétexte que l'on va résoudre quelques difficultez mal interprétées. Car c'est dire qu'on va amuser le Public, en lui insinuant que les objections du Livre des Observations

(a) Hippocrat. Epist. ad Democritum.

sont légères ou fausses ; ou lui faire illusion ,
 puisqu'en entreprenant de lui faire voir le faux
 d'un Ouvrage , qui n'est fait que pour le mettre
 en garde contre une dangereuse Médecine , on
 lui soustrait la connoissance de ces dangers, par
 l'adresse à lui substituer des idées de spécula-
 tions opposées à celles de Pratique, dont est nô-
 tre question. Car ne sembleroit-il pas enten-
 dant dire légèrement à M. S. , *qu'il faut répon-*
*dre à quelques difficultez ** , qu'il ne lui reste que
 quelque légère objection de Physique à discu-
 ter, comme pour contenter des esprits difficiles
 ou des gens de mauvaise humeur. Mais ce qu'il
 appelle quelque difficulté , n'est pas moins
 qu'une attaque directement portée au fond de
 la Médecine , lequel est aussi mal affermi dans
 le Traité des Saignées , qu'il est uniquement
 posé sur des bases aussi roulantes qu'un sable
 mouvant. C'est donc qu'il faut faire de la se-
 conde Partie du *Traité des Saignées* , ce qu'on a
 fait de la première ; l'on a dit de celle-ci , que le
 travail en étoit inutile à plusieurs égards, *stulto*
labore consumeris ; & l'on dit ici de l'autre, qu'el-
 le met le comble de l'inutilité à tout l'ouvrage.
 Car c'est vouloir donner la perfection à ce qui
 n'a point d'estre , que d'entreprendre de prou-
 ver la bonté de ce qui n'est point. Ainsi donc,
 que M. S. eût prouvé dans la première Partie de
 son Livre , que sa manière de saigner étoit con-
 nue, pratiquée ou insinuée dans l'ancienne Mé-
 decine, ou suivant ses plus inviolables loix dans
 la moderne ; de-sorte que ce fût un surcroît qui
 vint s'ajcûter à la bonne Méthode de guérir , &
 non pas un renversement de toute cette sage Mé-
 thode , il seroit bien fondé à faire examiner par

Adresse à
 changer l'é-
 tat de la
 question.

Comble de
 l'inutilité de
 tout le Li-
 vre.

Ce qui lui
 manque.

* Pag. 119.

ses Physiciens les raisons que l'on auroit publiées mal-à-propos contre une doctrine solidement établie, pour ne rien laisser en arrière, ni manquer à l'affermissement de son système. Mais c'est à quoi il a parfaitement manqué; sur quoi donc porteront les réponses? Que de ma part je réponde à la Critique que font les Physiciens sur mes raisonnemens, naîtra-t-il de ce conflit de raisons avancées en l'air, qu'une cacophonie de mots, de sens & d'expressions, dont personne ne conviendra de part ni d'autre. Cependant à travers tant de raisons inutilement spéculatives, & réellement imaginées, se perdra le point de vûe de pratique, qui fait l'unique objet du Livre des Observations; il importe à M. S. de le faire perdre au Public, & à moi de l'y rappeler. Je n'accepte donc point le change qu'il m'offre. La question entre nous est un fait de Pratique des plus intéressants, sur quoi il faut mettre en sûreté la vie des hommes avant que de montrer la vrai-semblance des raisons que la Physique peut lui prêter. Ramenant donc sous les yeux des Lecteurs le point de la question du Livre des Observations, tel que je l'ai représenté & restitué dans le Titre, j'en maintiens les raisons non-seulement non détruites, mais même non atteintes dans le *Traité des Saignées*. Ainsi tout concourt à montrer que c'est un Ouvrage qu'on trouve en tout & par-tout non concluant, *Opus obliquatum*, où l'Auteur s'égare & se répand en preuves étrangères à notre sujet; sans même y ajouter aucun des correctifs qui conviendroient pour prévenir les dangers de cette saignée du pied, autant dangereuse qu'hétérodoxe; de-sorte que pour y remédier, il faudroit faire au sujet de cette saignée, ce qu'un

Le point
de la ques-
tion rappellé
par la resti-
tution du ti-
tre du Livre
des Observa-
tions.

ſçavant Médecin (a) a fait touchant les dangers des Remèdes Chymiques dans un Ouvrage qu'il a intitulé : *De Uſu vero, ac fero Abusu Medicamentorum Chymicorum*. Ainſi il faudroit pour bien réparer ou prévenir le mal que peut faire le *Traité des Saignées*, qu'une plume qui reſpecte autant l'ancienne Médecine, que M. S. l'eſtime peu, travaillât à un Livre ſous ce titre : *De Uſu vero, & fero Abusu Vena-ſectionis à Pe- de*. Car que ſeroit-ce, ſi les erreurs de l'Ouvrage de M. S. venant à paſſer dans la Médecine, il ſe formoit des Praticiens ſur ces idées ? Seroit-ce moins que ces hommes, que CIGERON appelle *homines præpoſteros* ; parce que ce ſeroient des Médecins qui pratiqueroient au rebours de tous les autres, ſemblables à ces arcs qui tirent de travers, *arcus doſoſi*. De-là ſortiroit une race pécherelle en Pratique, *radix peccatrix*, une déplorable Médecine, ſur laquelle il ne reſteroit que de gémir, *Medicina lugens* ; ce fut le titre (a) d'un Livre fait ſur les malheurs de la Médecine. Mais qu'ils ſeroient ſérieuſement à craindre ces malheurs, Si M. S. livré aux principes de ſon Ouvrage, ou prévenu des maximes dangereuſes qu'il contient, ne ſçavoit perſonnellement en éviter les abus, & en prévenir par ſon exemple les ſéductions ! Quels deſordres ne ſ'enſuivroient point d'un tel exemple entre des mains moins adroites que les ſiennes, *ſi hac in viridi, quid in ſicco* ! Nous croyons donc tout ce qui eſt de mieux & de plus avantageux ſur le compte d'un auſſi habile Médecin,

Le danger qu'il ſe formât des Praticiens ſur ce ſystème.

M. S. ſaura le prévenir ou le réparer.

(a) M. Frédéric Hoffman.

(b) *Medicina lugens, ſive Οπνωδία, &c. Min- derer. Auth.*

confidimus meliora. Emporté par une élévation de génie, ou par une supériorité de connoissances, il s'ouvre des voyes dont il connoît les sentiers, les routes & les débouchez; mais sans avoir assez considéré combien peu de gens sont capables de le suivre. Ainsi tant fût-il dangereux cet Ouvrage pour le commun des Médecins, aussi peu la Médecine & les malades en souffriront. De dangereuses armes sont quelquefois maniables & heureuses en d'habiles mains. Un sçavant Médecin (a) d'Allemagne crût appercevoir de grands Remèdes dans les Poisons les plus mortels, son Livre n'entama en rien sa réputation. Le Traité des Saignées est moins téméraire, & il peut se rectifier dans le monde par les sages ménagemens & les correctifs que M. S. sçaura y apporter.

Remerci-
ment à M. S.

CXXX. Ce seroit ici où en finissant j'aurois à placer le remerciement que je me suis réservé de faire à M. S.; & certes je serois hors d'état de le faire comme il auroit été convenable, s'il étoit demeuré au ton de politesse excessive sur lequel il s'étoit mis d'abord (b), d'une manière d'autant plus flattée, qu'elle étoit moins méritée de ma part. Mais après m'être vu traité dans son Ouvrage avec aussi peu de ménagement, qu'il m'avoit outré par prodigué ses flatteries, que me laisse-t-il à penser de son compliment? Ses termes adulateurs auroient-ils été de trompeuses amorces, ou des annonces de surprises? *pacificè quidem loquebantur, sed dolos cogitabant.* Pour moi, qui ne sçai ce que c'est que de reculer en

(a) *Frixius*, de Venenis.

(b) Voyez la Préface.

fait d'estime , quand je l'ai donnée à des personnes qui la méritent & encore toute autre chose , d'injustes procédez ne me feront jamais sortir des sentimens respectueux de la plus sincère considération que j'ai vouée à la personne de M. S. ; & monté que je me suis sur ce *ton* , où rien n'est forcé , il ne m'en verra jamais décheoir. Pour même ne laisser rien manquer à mon remerciement , je laisse à y suplée par M. GEOFFROY & Consort , ses zèles Approbateurs ; persuadé comme je dois l'être , qu'ils seront devenus plus contents de la censure de M. S. contre moi , en la trouvant moins modérée qu'ils ne l'avoient crû d'abord , depuis qu'ils auront sçu , que les gens de Lettres ont été plus sensibles qu'eux au picquant désobligeant des phrases ironiques & des termes malins , qui sont répandus contre moi dans le Livre de M. S. Cependant, hors sa mauvaise pratique , j'oublie tout , paroles , sentimens , expressions artificieuses , insinuations malignes & affectées , sur lesquelles routes j'ai brisé & je brise encore.

Protestation
sincere d'es-
time , de
considéra-
tion , & d'a-
mitié pour
M. S.





PREMIERE LETTRE

SUR LA

RÉVULSION

O U

LA MANIERE DE LA PROCURER.

Révulsions,
œuvres de la
Nature, non
du Médecin.

MAIS comment donc , me demandez-vous MONSIEUR , procurer des *révulsions* , puisque vous en trouvez , nous dit-on ici , les manieres si mal établies dans le *Traité de l'Usage des Saignées* ? Mais demander , MONSIEUR , comment l'on procure des *révulsions* , c'est précisément demander ce que le Médecin ne fait jamais , quoique la Médecine le fasse continuellement dans ses mains. C'est qu'on ne doit jamais attendre de la présomption de l'Art , ce qui ne vient que de la sagesse de la Nature ; & voilà ce qui occasionne tant de fautes en pratique. Car un Médecin veut faire des *révulsions* , faire *suer* , faire *uriner* , il veut *purger* , faire *vomir* , & c'est la Nature qui fait toutes ces opérations ; puisqu'elles ne guérissent qu'autant que la Médecine naturelle , l'*Autocratie* , cette puissance *concrée* pour régir les causes de la santé , redresse celles des maladies. Qu'il se fasse donc des *révulsions* dans nos corps en tems de maladie , c'est une vérité aussi constante , qu'il est certain que la guérison n'arrive que par-

ce que les humeurs sorties de la file ou de l'ordre de la Circulation , reprennent leurs places, leurs situations & leurs arrangemens. Ce que c'est que Révulsion.

Mais , comme il ne dépend point de la volonté du Médecin que les causes de la santé prennent les leurs , mais que ces situations sont les effets d'une puissance préordonnée par le Créateur pour l'exécution de ces opérations ; aussi est-ce à cette Puissance souveraine à les rétablir dans leurs droits, pour le recouvrement de la santé. C'est donc cette puissance qui fait les *révulsions*, suivant les moyens , les traces & les loix que le Créateur lui a tracées, de sorte que ce n'est qu'autant que se rencontrent avec ces loix les ordonnances des Médecins.

Après cela , il ne convient plus de demander par où donc il faut aujourd'hui s'y prendre pour faire des *révulsions* ? Mais il faut étudier cette Puissance souveraine , pour prendre dans son fond les moyens d'en voir faire de convenables ; parce que cette puissance étant celle qui entretient la Circulation , c'est dans elle qu'il faut apprendre comment elle les opère , pour en imiter l'art , ou plutôt en suivre les manières.

Puissance
qui fait les
Révulsions.

SUIVANT ces vûes , c'est au Médecin dès le premier début d'une maladie , à ménager à cette puissance ses aïssances , afin qu'elle puisse s'aider des organes qu'elle a pour ramener & remettre en règle les humeurs , qui soustraïtes à ses loix & échappées à ses ordres , s'égareroient dans des routes étrangères. Mais cette puissance n'est autre que le Cœur , ce premier mobile de la vie , ce principal ressort de la machine , aidé des artères & de tout ce qui est artériel ; afin que de-

Ménager
les aïssances à
cette Puissance.

meurant maîtresse de ses mouvemens , elle puisse les diriger suivant les pentes, les *inclinai-sons* , la vertu & la destination de chacune. Ainsi ces humeurs éloignées de leur file , se rabbatent dans leurs places, d'aussi loin qu'elles soient appelées dans leurs postes naturels ; & voilà au juste ce que c'est véritablement que *révulsion*. Une précision scholastique a un peu altéré la justesse de cette idée , donnant à comprendre que le rappel d'une humeur morbifique ne seroit sûr , qu'autant qu'il seroit éloigné de la partie malade ; & mesurant cet éloignement suivant une notion populaire , l'on s'est persuadé que le rappel d'une humeur devoit se faire vers les parties du corps que les sens voient à l'extérieur les plus éloignées de l'endroit malade : De-là enfin l'on s'est porté à croire , que les Pieds étant certainement les parties du Corps les plus éloignées à en juger par les yeux , il s'ensuivoit qu'une vraie *révulsion* devoit se faire par les pieds. Mais cette idée n'est pas celle de la *révulsion* telle que l'opère la Nature ; car ce n'est point aux pieds que se trouve située la puissance établie pour opérer les révulsions de précaution , qu'elle fait tous les jours , en ramenant le sang des extrémités au centre du corps : C'est donc vers cet endroit qu'il faut en maladie rappeler le sang des endroits vers lesquels il s'égaroit , pour le remettre aux ordres & sous la direction de cette puissance ; parce qu'étant préposée pour les arrangemens de la circulation & pour les distributions que le sang doit suivre en santé , elle y fera rentrer les sucres qui s'en étoient égarés en maladie. Mais l'éloignement que l'on imagine comme nécessaire

Eloigne-
ment des
parties , ce
que c'est.

pour une véritable *révulsion*, tel que l'Ecole l'a enseigné, & dont les esprits se sont laissé préoccuper, se trouve si peu dans l'idée de la *révulsion* naturelle, que ce n'est rien moins que les révolter, ces esprits, dès que l'on en-treprend de rappeler cette opération à sa juste idée; de-sorte que c'est s'exposer à contrarier autant l'opinion commune, que la situation des Pieds est contraire à celle du Cœur. Cependant c'est une erreur d'imagination, qui ayant gâté les esprits, a suggéré des notions populaires, qui ont entraîné sans y penser les suffrages de ceux même qui s'étoient mis plus en garde contre les illusions des sens. Car instruit comme on l'est aujourd'hui, que les écarts que prend le sang pour former des maladies, se font dans les extrémités des artères, peut-on ne point appercevoir les immenses distances qu'il y a des artères capillaires (partout où elles se trouvent, soit dans les extrémités des viscères, soit dans celles de l'habitude) au centre du corps, où le sang doit en être ramené? De pareils lointains ne seront-ils point suffisans pour une Physique autant épurée que revenue des témoignages fautifs des organes des sens? Par cela donc seul l'on remplir l'idée même d'*éloignement* attachée à celle de *révulsion*, qui doit, dira-t-on, se faire vers les parties les plus éloignées, *ad partes distantes*; puisque le centre du Corps est infiniment éloigné des extrémités des artères, où est le siège des grandes maladies.

Juste idée
en-là-dessus.

Raisons phy-
siques, ana-
tomiques.

Ce sera donc une *révulsion* vraie à tous égards, & elle est d'autant préférable, qu'elle est plus sûre; suivant l'avis de GALIEN, qui la saignée du Bras.

Vraie Ré-
vulsion par
la saignée du
Bras.

(où certainement il n'étoit ni novice ni mal entendu) que dans les grandes maladies la saignée du bras (qui attire le sang au centre du corps) n'a nul inconvénient : *In acutis morbis. ... periculum planè nullum Vena-sectio habet* *. Voilà pour l'expérience ; voici la raison. Les voies par où le sang est rappelé par la saignée du bras des extrémités au centre , sont plus courtes , plus promptes & plus faciles ; car si l'on considère le peu de distance qu'il y a des Veines Sous-clavieres au Cœur , & que c'est par ces Veines que le sang est rapporté dans la *Cave* supérieure des *Brachiales* , où la saignée a été faite , l'on concevra avec quelle promptitude il doit revenir au Cœur. Car le sang artériel des *Axillaires* étant déterminé à couler avec d'autant plus d'aisance vers la partie saignée , qu'il trouve moins de résistance dans les Veines , c'est une circulation accélérée ; parce que le sang retourne au Cœur avec d'autant plus de célérité , qu'il se remonte plus légèrement , & qu'il a moins de masse. Mais d'ailleurs il n'a pas plutôt atteint le coude que fait l'*Axillaire* , que roulant comme sur une poulie , il se précipite dans la *Cave* supérieure , & de-là dans le Cœur, vers où une telle détermination du sang fait une *révulsion* d'autant plus sûre , qu'en même tems qu'elle dérobe à la partie malade celui qui y faisoit une congestion , elle l'amène dans un endroit où son affluence n'apporte ni embarras ni danger. C'est que là il se trouve sous la direction & l'action immédiate de cette Puissance-maîtresse , qui sur le champ a ses issues & ses débou-

Etiologie
là-dessus.

Méchanisme.

Sûreté de
la Révulsion
par la saignée
du Bras.

* Galen, II. Vi&t. Acut. t. xi.

chez, pour redistribuer les sucs à mesure qu'ils y abordent : Mais en même-tems, comme elle est la dépositaire née des directions que les sucs doivent suivre dans leurs distributions, elle seule peut les replacer suivant les loix naturelles de la circulation. Se trouve-t-il de pareils secours dans quelque autre partie que ce soit, dans le Pied par exemple, vers où l'on feroit une *révulsion* ? Au contraire, le sang précipité sur des parties qui n'ont ni les organes ni la capacité, ni la vertu de renvoi, ni les décharges qui se trouvent au centre du corps, de pareilles *révulsions* n'emportent-elles point manifestement avec elles des dangers certains d'engorgemens, de dépôts, de *stases* même, si formidables aux malades ? Aucune saignée donc au sens & au goût de la nature, n'est tant *révulsive* que celle du Bras ; puisqu'aucune ne paroît si bien débarrasser les Capillaires suivant ses manieres. En effet, à considérer sans préjugé le *mécanisme* ou l'ordonnance des vaisseaux, on y voit la nature toute occupée à entretenir la liberté de la circulation du sang, pour le ramener de toutes les extrémités au Cœur ; jusques-là qu'elle le fait remonter des parties basses dans la Veine Cave supérieure, comme pour le ramener dans le grand chemin des capillaires les plus éloignés ; tels sont ceux des viscères du bas-ventre, en particulier ceux des Veines *Emulgentes*, des *Uérines*, des *Lombaires*, &c. qui se réfléchissent vers les branches de l'*Azygos*, qui s'allongent jusqu'à elles pour s'aboucher ensemble, & remonter le sang, par cette sorte d'échappée ou de subterfuge, dans la *Cave supérieure*. Sur ce modèle de *révulsion* natu-

Raison de dangers par la saignée du Pied.

Révulsion opérée dans l'œconomie naturelle.

relle, qui se fait à tout moment pour prévenir les engorgements des Capillaires, en portant le sang dans la Cave supérieure; est-il douteux qu'une saignée qui imite parfaitement ce dégagement des capillaires dans la Cave supérieure, soit la seule véritable *révulsive*, c'est-à-dire, la plus propre à dégager des parties où le sang se seroit accumulé?

Choix de parties expliqué.

Par la Pratique.

Par Hippocrate.

Mais, dira-t-on, une *révulsion* véritable doit se faire à l'opposite de la partie malade, & pour cela il y a nécessité de choisir l'endroit qui sera plus directement opposé à la partie qui est malade; or est-il possible d'imaginer que le Bras soit une partie directement opposée à quelque endroit que ce soit du corps qui sera malade, d'où il faudra détourner le sang? Mais cette élection est précisément ce qui n'est point du droit du Médecin, tant qu'il ne fera que se répandre en raisonnemens; car deux voyes plus sûres le guident là-dessus. D'une part, l'usage anciennement établi doit avoir découvert à un Praticien les fortes de saignées qui dégagent spécialement certains viscères, & pour lors le choix du vaisseau à ouvrir pour la guérison de leurs maladies, est connu; car HIPPOCRATE lui-même n'enseigne point à choisir les lieux d'où il faut faire les *révulsions*, donnant pour maxime générale qu'il faut détourner les humeurs des endroits où elles se portent contre le cours de la nature: *Revellenda sunt omnia, quæ quò non oportet vergunt* *. Or cette notion de *révulsion universelle* convient parfaitement à la saignée du Bras, laquelle indépendamment de la connoissance ou du choix du Méde-

* Epidem. Lib. vi. Sect. 2. t. 21.

cin, situé tellement le sang dans sa marche, qu'elle ne peut vider les vaisseaux sans vider particulièrement ceux qui sont engagez. Car cet engagement étant une pression qui porte singulièrement sur le sang qui l'avoisine, celui-ci continuellement repoussé par la pression qui le gêne, se trouve en disposition toujours prochaine à s'échapper par les endroits où il trouvera moins de résistance. Mais ces endroits sont ceux où se fera l'ouverture qui évacuera le sang par la saignée du bras: ce sera donc par cette ouverture que s'échappera cette portion elle-même de sang qui étoit en presse; & c'est l'effet au naturel de la véritable *révulsion*.

Effet de la
vraie Revul-
sion.

Cependant HIPPOCRATE paroîtroit insinuer aux Médecins de s'apprendre à choisir les vaisseaux par rapport aux *révulsions*, puisqu'il leur recommande de s'étudier à ouvrir toujours les vaisseaux les plus éloignez de la partie malade: *Studendum est, ut quàm longissimùm à locis in quibus dolores fieri, & sanguis colligi consuevit, venarum-sectiones fiant (a)*.

Mais cet éloignement de vaisseaux se mesure si peu dans Hippocrate par les distances des parties extérieures, que toute sa pratique est contraire à cette sorte de choix. Il s'en explique même en termes formels en différents endroits de ses Ouvrages: *Morbi, dit-il, per eam partem cui maximè vicini esse solent, educendi, quâ scilicet singulis proximus est exitus (b)*; & ailleurs, *in doloribus leniendis proximum*

Exemples

des Révulsions *vas seca (c)*. Cette dernière maxime paroît même avoir fait la règle de la pratique d'Hippocrate; puisque ses *révulsions* ne se faisoient

des Révulsions que
prati-
quoit
Hippocrate.

(a) Lib. de Naturâ Hom. p. 179.

(b) De Loc. in Hom. p. 420.

(c) Lib. 6. Epidem. Sect. 6. t. 7.

que par les saignées des parties voisines : ainsi il saignoit au *front* dans les maux de tête (a) ; il faisoit les révulsions à la *gorge* dans les maladies des yeux : *Oculis fluxione tentatis revulsiones ad fauces facere convenit* (b) ; dans les inflammations de Gorge il appliquoit des *ventouses scarifiées* derrière la teste : *Sanguis plurimus . . . revellendus* ; ce sont les termes (c). Enfin il ouvroit les *Mammaires* dans les maux de côté ; sans doute parce qu'il avoit appris de son usage , que c'est des distances intérieures des vaisseaux qu'il faut entendre celles qu'il recommande pour les *révulsions*. Après cela peut-il tomber dans l'esprit , que la saignée du Bras ne soit point *révulsive* pour la plupart des maladies ? Au contraire, on en trouve la preuve dans la pratique de tous les Médecins des siècles passés ; puisque tous ont pratiqué cette saignée comme telle. Si de plus l'on ajoute ici les raisons du *savant & célèbre M. FREIND* , par lesquelles il démontre que la saignée de la *Jugulaire* est *révulsive* dans les maladies du Cerveau, il devient constant que la plupart des saignées que l'on a traitées de *dérivatives* , sont encore pour la plupart véritablement *révulsives*. Aussi la *forte révulsion* qui s'est faite par la saignée du pied , ne fut jamais la *révulsion* ordinaire ; on ne commençoit point par elle , & elle étoit réservée pour certains cas après maintes saignées du bras ; persuadé (comme en convainquent aujourd'hui les connoissances de la meilleure Anatomie) qu'une

Preuve de
la Révulsion
reconnue
dans la Sai-
gnée du bras.

Révulsion
par la sai-
gnée du Pied
a été rare.

(a) Aphor. 68. Sect. 5.

(b) Lib. 6. Epid. t. 24.

(c) Lib. de Affect. p. 528.

saignée faite sur les fins des vaisseaux ou sur les extrémités du corps, tels que sont les pieds, expose le sang à s'arrêter dans son cours, & par-là à occasionner des dépôts dans les viscères qui se rencontrent sur son chemin. Cet accident paroît même avoir esté prévu dans l'ancienne Pratique ; & c'est l'avis qu'en donne là-dessus l'*Hippocrate Latin*, si entendu (quoi que lui reprochent ceux qui l'entendent mal) dans la pratique de l'*Hippocrate Grec*, dont il est le copiste fidèle & l'imitateur accompli : *Neque ignoro*, dit-il, *quosdam dicere quàm longissimè sanguinem esse mittendum, sic enim averti materia cursum, sed id ipsum falsum est, proximum enim locum primò exhaurit, sanguis autem non trahitur, nè venit quidem**. Mais cette pensée de CELSE sur le mouvement du sang donneroit à soupçonner, ce qui peut-être est vrai, que les allées & venues que l'on prétend faire faire au sang par les *révulsions* entendues dans le sens vulgaire, ne seroient point autant réelles qu'on le débite dans les écoles. En effet, tout fluide que soit le sang, c'est une liqueur substantielle, trouble, non limpide, pâteuse, gluante, mucilagineuse, & par conséquent bien moins propre à rouler légèrement dans les vaisseaux, qu'à y passer forcément à travers de filières longues, serrées, tortueuses, dans lesquelles étant poussée avec force, & retardée sans cesse par les frottemens qu'elle a à souffrir des parois de canaux élastiques, qui la serrent ou la pressent, elle s'échappe comme en rampant par tous les endroits où elle trouve moins

Ses Dangers
sentis dans
l'ancienne
Médecine.

Doute sur
la facilité du
Sang à se
laisser mener
& ramener.

* Cels. Lib. II. cap. 10.

Raisons du
contraire.

de résistance. Comme donc la vertu de la Saignée n'agit point sur cette force élastique qui pousse le sang ; qu'elle ne change sur le champ ni la *crase*, ni l'habitude, ni la consistance de ce fluide, on ne comprend point trop la raison de ces translations soudaines qu'on se promet de faire faire au sang par les saignées du pied. Au contraire donc, suivant la pensée de CELSE, il est plus naturel de croire que la saignée du pied en vidant les parties inférieures, ne dégage pas à proportion les supérieures, dans lesquelles le sang se ralentissant, parce qu'il perd de son impétuosité à proportion qu'on lui ôte de son volume, n'en fera-ce point assez pour produire des engagements dans ces parties? *Sanguis non trahitur, nè venit quidem.*

La bonne
Révulsion
doit rame-
ner le sang
au centre du
corps.

Son model-
le dans la cir-
culation
journaliere.

DE tout ceci il résulte, que les *révulsions* les plus sûres sont celles qui se font en hâtant la circulation du sang vers le centre du corps, où il est rappelé des extrémités avec plus de vitesse & plus d'abondance. Car 1^o. ces *révulsions* de l'art copient celles de la nature, en ne faisant que suivre les déterminations suivies par elle, & marquées pour nous ; par lesquelles nous comprenons qu'un rappel soudain du sang des Capillaires au centre du corps, n'est qu'une circulation du sang accélérée des extrémités des artères vers leur source qui est le Cœur. 2^o. Ce rappel est une imitation d'une *révulsion* journaliere qui se fait tous les jours dans nos corps ; c'est de ce rappel de sang qui se fait par le moyen des ramifications de l'*Azygos*, qui vont ramasser le sang des *capillaires* du bas-ventre, pour le rapporter dans la Veine Cave supérieure & le ramener au Cœur. Cela étant ainsi, c'est de toutes les *révulsions* la plus convenable, & le plus

dans le goût de la nature, que celle qui se fait par la saignée du bras; & aussi sera-t-elle la plus sûre & la plus universellement propre à toutes les maladies de quelque viscere que ce soit. La proposition paroît hardie; aussi la donne-t-on pour une assertion constante & reçûe, & pour un sentiment raisonnable, & qui paroît avoir pour lui les suffrages de toute l'ancienne Médecine, puisque sa maniere ordinaire de faire des *révulsions* n'a guères été que par la saignée du bras. Un autre avantage qu'on ne peut, ce semble, lui contester, c'est qu'elle est conforme à toutes les loix de la Circulation: en voici la preuve. Dans quelque endroit, quelque viscere ou quelque partie que ce soit où sera la cause d'une maladie, ce sont les *capillaires* des artères qui la contiennent; & comme ces capillaires ont leurs rapports naturels de décharge vers le cœur en tems de santé, ces rapports étant les mêmes en maladie, doivent servir à la même chose. Ainsi, comme pour entretenir la santé il faut que les suc des capillaires soient rapportez au cœur, ce sera aussi en les y rapportant, quand ils séjournent trop quelque part, qu'elle la rétablira. Or la saignée du bras, comme on l'a montré, produit ce bon effet; elle en devient donc le moien naturel. Mais de plus son utilité est pour toutes les parties malades; parce que le centre du corps étant en distance proportionnellement égale par l'institution du Créateur avec elles toutes, il se trouve naturellement en distance convenable à chacune d'entre elles, sans que le sang soit plus exposé à se ralentir sur sa marche, étant rapporté d'un tel endroit plutôt que d'un autre. Suivant cette idée, qu'une partie du

Révulsion
par le Bras
est universel-
lement sûre
& convena-
ble.

Raisons
physiques;
anatomiques.

Distances
naturelles.

bas-ventre soit embarrassée , qu'un viscère (quelque région du corps qu'il occupe) soit enflammé , que le cerveau soit engorgé , ce ne sera par-tout que par des suc's arrêtés dans les artères *capillaires*. Or il est prouvé , que la saignée du bras occasionne un prompt rapport vers le Cœur des suc's ralentis dans tous les capillaires ; elle donc seule peut servir à les débarrasser également. Une raison Anatomique va mettre cette vérité dans son jour.

Raison
Anatomique.

Pressions ,
tendances ,
oscillations
naturelles.

Tous les vaisseaux du corps doivent être considerez comme des canaux de fontaine , qui communiquant tous les uns dans les autres , ont des origines communes , ayant chacun leur *ondulation* en propre , tendants cependant tous aux mêmes endroits ; de-sorte que les uns se portent toujours vers les extrémités , & les autres toujours vers le centre du corps ; ainsi les fluides contenus dans ces canaux y sont également pressés , & dans des *tendances* égales ou uniformes en tems de santé. Cette égalité de pression change dès que plus de fluides s'arrêtent dans un endroit que dans un autre ; mais les *tendances* des *oscillations* demeurant les mêmes , ces fluides arrêtés & grossis de volume font plus de pression pour s'échapper ; ainsi donc avec plus d'impétuosité & de masse , sans changer de direction ou de *tendance* , ils pèsent plus sur la masse des autres fluides qui circulent encore ; mais ceux-ci venant à trouver une issue pour s'échapper & se mettre au large , entraînent la portion de fluides arrêtée quelque part , où elle faisoit plus de pression ; & sur le champ déterminée à suivre l'impétuosité de toute

la masse, elle se laisse emporter vers l'endroit où la masse des fluides aura trouvé jour. C'est précisément l'effet de la saignée du bras sur la masse du sang, qui étant en santé dans une pression universellement égale, se trouve en maladie inégalement pressée dans ses vaisseaux, dès qu'une portion de ses sucs arrêtée dans un viscere, y oppose une digue à son courant. Mais parce que cet amas qui fait la digue presse en cet endroit la masse du sang qui circule, & qu'il y pèse particulièrement sur son courant, cette masse n'aura pas plutôt trouvé jour à s'échapper par l'ouverture de la saignée, qu'au même instant cette portion arrêtée, qui faisoit la digue & le poids, entrera dans le courant de toute la masse, & s'échappant avec elle, elle dégagera le viscere qu'elle occupoit. Considérant encore, que tous les vaisseaux du corps sont partagez en deux distances en *raisons* égales, vers son milieu ou son centre (c'est le Cœur, où tous les grands vaisseaux sont coupez en deux parties, l'une pour la région supérieure du corps, & l'autre pour l'inférieure), l'on apperçoit comment la saignée du bras doit également dégager les visceres, soit des parties supérieures, soit des inférieures. Pour cela, il ne faut qu'observer que les vaisseaux du bras sont situés comme au milieu de ce partage de tous les vaisseaux, parce qu'ils se trouvent également en rapports avec ceux des parties supérieures & avec ceux des inférieures. Les supérieurs principaux viennent de l'*Aorte* supérieure, les inférieurs de l'*Aorte* inférieure; les Veines à proportion de la *Cave* supérieure & de la *Cave* inférieure. Dans cet-

Raisons des débouchements des Vaisseaux.

Comment la saignée du Bras dégage les parties hautes & basses.

te ordonnance, le sang qu'on tire par le bras vuidant immédiatement les Veines Sous-clavieres, amoindrit d'autant la quantité qui doit s'en reporter dans le Ventricule droit; & par-là le gauche en en recevant moins, en enverra moins aussi dans le Cœur, & celui-ci moins dans les Arteres supérieures & inférieures: La pression du sang dans quelque artere que ce soit, doit donc aussi diminuer; puisque c'est le sang artériel qui par ses *intrusions* fait l'embarras des vaisseaux. D'autre part, cette évacuation dérochant le sang des Arteres *Axillaires*, fait qu'il en monte beaucoup moins par les *Carotides*, qui sont

Détails là-dessus.

les sources de tous les embarras du Cerveau, tandis que le Cœur de son côté y en envoie aussi moins. Rien peut-il si efficacement, si promptement & si singulièrement soulager la pression du sang des arteres supérieures, & en dégager plus puissamment les capillaires? Et voilà de ce côté la *révulsion* la plus accomplie, en même tems qu'elle convient à tous les endroits du corps, où sera l'engagement & la pression du sang.

Saignée du Bras comment révulsive dans les maux du bas-ventre.

SUIVANT pourtant ce raisonnement, le titre de *révulsive* paroîtroit, ce semble, moins prouvé pour la saignée du bras dans les inflammations des viscères du bas-ventre; parce qu'en effet les rapports d'entre les vaisseaux du bas-ventre avec ceux des bras, paroissent non-seulement étrangers, mais encore très-obscurs, & par-là mal apperçûs: Mais l'on s'en est si parfaitement contenté, parmi même les zélateurs les plus passionnez, pour la *révulsion* par la saignée du pied, qu'il n'y auroit qu'à demeurer sur ce point d'accord avec eux

eux, sans plus approfondir la question ; on doit même encore se souvenir que cette sorte de saignée étoit moins traitée de *révulsive* que de *diversive* par l'ancienne Pratique, parce qu'elle n'y voyoit point cette *rectitude* de vaisseaux exigée pour une véritable *révulsion* : Cependant la matiere étant remise pour ainsi dire dans le creuset, l'on y découvre l'art secret, mais réel, de la vraie *révulsion* opérée par la saignée du bras dans les affections du bas-ventre. En effet, c'est toujours par le dégagement qu'une saignée procure dans les artères, qu'il faut juger de sa puissance *révulsive* ; or les situations des artères du bas-ventre mises en parallèle avec celles des artères supérieures, font voir en quoi consiste précisément la raison de *révulsive* dans cette saignée du bras. Les artères supérieures sont des *cones* dont les bases sont en bas & les pointes en haut, par où le sang monte au cerveau ; au contraire, les artères du bas-ventre sont des *cones* renversez dont les bases sont en haut & les pointes en bas, parce que ce sont toutes productions de l'Aorte descendante, qui fait comme la base principale de tous ces *cones* renversez ; & c'est dans ces *cones* renversez que se font les engagements du sang, par ses *intrusions* dans leurs pointes d'où naissent les capillaires. Il est vrai qu'on n'apperoit aucun vaisseau qui puisse du Bras retirer ou rappeler le sang intercepté & qui fait embarras dans les capillaires, du Foye par exemple ; mais voici en pareille situation le moyen par où vont se dissiper ces embarras par la saignée du bras. C'est l'Aorte qui reçoit le sang qui va s'engager dans les ex-

Preuves prises de la disposition des Vaisseaux.

Ordonnance des Artères

Effet révulsif
de la saignée
du Bras ex-
pliqué.

Mécanisme
de cet effet.

Perfection
de la Révul-
sion par la
saignée du
Bras.

trémitez de tous ces petits *cones* ; ainsi une maniere négative de dégager ce sang, c'est d'empêcher qu'il n'en tombe autant qu'il faisoit dans l'*Aorte*, qui est la principale source. Mais c'est positivement ce que fait la saignée du bras ; car les Arteres *Sous-clavieres* d'une part, & les Veines de même nom d'une autre, déroband & détournant le sang qui devroit tomber dans le Ventricle droit, c'est diminuer dans la source la quantité de celui qui repasseroit dans la grande Artere ; c'est donc comme une main qui suspendroit en haut le sang qui doit tomber dans les arteres inférieures. Cependant les arteres capillaires étant des *cones*, où le sang arrêté est en presse, elles ont le tems de se resserrer, & conséquemment elles reprennent leur *ton* à mesure qu'elles reçoivent moins de sang du côté de leurs bases ; ayant donc ainsi le tems de reprendre leur *vertu systolique*, elles brisent les fucs qui les tenoient comme empêtrées ; en même tems le sang qui vient d'en haut amoindri de volume, lancé pourtant avec impétuosité, entraîne comme une douce ravine tout celui qui croupissoit dans tous les canaux du viscere où étoit l'embarras ; & encore un coup voilà une *révulsion* opérée par la saignée du bras & envers le bas-ventre de la maniere la plus parfaite. La raison de cette perfection se trouve, en ce que toutes les conditions qu'on peut demander pour la *résolution* d'une *congestion* ou de l'humeur arrêtée qui la cause, se trouvent dans cette opération *révulsive*, par laquelle le sang ralenti en congestion dans quelque viscere, est dissipé & remis dans le courant de la circulation ; & pour produire effi-

exécute un tel effet, rien ne convient tant d'une part que de détourner le sang qui s'y porteroit, & d'autre part d'amoindrir le volume de celui qui s'y porte nécessairement. Or la saignée du bras fait l'un & l'autre ; car elle détourne le sang artériel des *Axillaires*, par lesquelles elle détermine ce sang à prendre la route des Arteres *Brachiales*, au lieu de celle de l'*Aorte* ascendante, & par la veine ouverte elle dérobe une partie du sang qui seroit retombé par le Cœur dans l'*Aorte* descendante. Une autre preuve de perfection dans cette saignée *révulsive*, c'est qu'elle rétablit la *vertu systaltique* des vaisseaux, de sorte que reprenant leur ressort & leur ton ils peuvent se défaire ou se débarrasser des sucres qui les tenoient engorgez ; ce qui est tout-à-la-fois rétablir les Fluides & les Solides dans leur état naturel, & par-là procurer aux sucres qui étoient arrêtez dans les Capillaires leur retour dans le Cœur.

Raisons physiques de cette perfection.

SERA-CE donc qu'après ceci il ne faudra plus saigner que du bras ? Peut-être les malades perdroient-ils peu à cette résolution ; du moins la saignée du bras est-elle plus universellement convenable à tous maux que toute autre saignée généralement prise : Du moins encore a-t-elle infiniment moins d'inconvénient que la saignée du pied, dont en mille occasions elle peut prendre la place sans aucun danger ; au lieu que peut-être sur mille saignées qu'il faut faire au bras, pas une saignée du pied ne pourra aussi heureusement être mise à la place d'une d'entre-elles. La saignée de la *Jugulaire* a encore fait ses preuves de préférence ou de sûreté ; puisqu'on l'a

Raisons de préférence pour la saignée du Bras

Sûreté de la saignée de la Jugulaire.

vû pratiquer plusieurs fois & pendant plusieurs années, comme on auroit fait celle du bras, sur une malade qui avoit été estropiée de tous les deux. Mais, dira-t-on, n'est-il point des cas sur les personnes du sexe, où il seroit dangereux d'attirer le sang en haut, dans les *pâles-couleurs* par exemple, dans des *affections*

Saignée du Bras dans les maladies des Femmes. *hystériques*, dans des *suppressions*, en de jeunes personnes, ou en des nouvelles-accouchées. Mais ce peut être de ces cas de réserve pour la saignée du pied. D'ailleurs, au préjugé près, combien de fois dans les maladies des Femmes, la saignée du bras est-elle préférable à celle du pied? En effet, fût-il état plus *spasmodique* que celui des personnes du sexe dans la plupart de leurs infirmités? Alors donc ces *retenuës*, ces *suppressions*, ces *étouffemens* sont-ils causez par autre chose que par la disposition *spasmodique* des vaisseaux, laquelle en interrompant le cours des oscillations, détourne, pervertit, ou arrête celui des humeurs ou du sang? Sera-ce donc en attirant le sang aux parties basses par la saignée du pied qu'on rétablira ces évacuations manquées ou perverties? Au-contraire, tout en ira plus mal; parce que le sang enfermé dans les vaisseaux ne peut être tiré en bas, ni suivre au gré du Médecin le chemin qu'il voudroit lui faire prendre, *sanguis non trahitur, nè venit quidem*.

Dispositions spasmodiques les causent.

Après tout ceci, MONSIEUR, vous me permettrez de finir en concluant par ce que je vous annonçois au commencement de ma Lettre, que ce n'est point au Médecin à entreprendre de faire des *révulsions*, dont l'œuvre est toute de la Nature, qui en a tracé les

Conclusion. Règles dans les pentes, les rapports, & les me-

lures qu'elle a établies entre les puissances des *Solides* & celles de *Fluides*. Ainsi son étude doit être celle de l'*Autocratie*, de la Médecine Nature.

ne naturelle, pour se dresser au maniment ou au sçavoir-faire de cette *main-ouvrière*, que GALIEN avoit apperçu dans le fond du corps humain; ce sont les loix de l'œconomie animale, que le doigt du Créateur dirige comme il les a établies, parce que d'elles seules dépendent les succès de toute intelligence en Médecine. Ce n'est donc qu'en se mettant de concert avec cette Nature, qu'un Médecin parvient à faire des *révulsions*, moins parce qu'il y met du sien, que parce qu'il sçait tout emprunter d'elle. Son ministère auprès d'elle doit être celui d'un Coopérateur plus sage encore que sçavant, qui ne se picque de pénétrer ses vûës, que pour exécuter ses volontez sans les prévenir. Pour cela, il doit ne sçavoir que lui épargner les embarras, en écartant de son chemin tout ce qui pourroit retarder, pervertir, ou empêcher ses opérations; parce que les organes qui doivent lui servir, aiant perdu de leur souplesse, seroient mal-aisément maniables, ou qu'étant sortis de leurs directions, ils ne la serviroient que de travers, à contre-tems, ou contre ses vûës. Voilà donc l'habileté en Médecine; c'est de sçavoir entretenir les organes du corps dans leur force, & en même tems dans la justesse de leurs mouvemens, en modérant les puissances des Solides & leur soumettant la vertu des Fluides, pour les remettre de concert entre-elles quand la maladie les a soulevées les unes contre les autres. Car c'est en les réconciliant pour les faire s'entre-secourir, qu'un Médecin obtient non-

Ministère
du Médecin.

Habileté du
Médecin, ce
que c'est.

438 I. LETTRE SUR LA RE'VULSION.

seulement des *révulsions*, dont la Nature fait son affaire, quand elle n'est ni troublée, ni agacée, ni dérangée; mais encore toutes les autres opérations nécessaires au rétablissement de la santé: Car c'est encore d'elle qu'il faut qu'un Médecin apprenne, à faire *suër*, à faire *uriner*, à *purger*, & à faire *vomir*; puisqu'il s'en faut bien que toutes ces opérations dépendent du caprice ou des intentions d'aucun guérisseur, & que ce doit toujours être des effets de cette sagesse naturelle qui fait les *révulsions*. Mais ce seroit, MONSIEUR, la matière d'un autre Ouvrage que d'une Lettre, & aller au-delà de ce que vous avez souhaité de moi.




~~~~~

# SECONDE LETTRE

SUR LA

# RÉVULSION

DANS LES MALADIES

CHRONIQUES.

*Causes de Maladies incurables dans cette Révulsion ômise, imparfaite, ou manquée dans ces Maladies.*

C'EST sur la *Révulsion* dans les Maladies Aiguës que roulent toutes vos réflexions, MONSIEUR ; mais après ce que j'ai eu l'honneur de vous dire là-dessus dans ma première Lettre, souffrez que je vous fasse ici souvenir d'une autre sorte de *Révulsion* à procurer dans les Maladies Chroniques, dont vous me paroissez assez peu occupé, parce qu'en effet elle y est souvent oubliée, négligée, ou imparfaitement pratiquée. Cependant, dès qu'il est reconnu combien il est nécessaire de détourner le sang dans les maladies aiguës, des parties où se forment les congestions, & que les congestions font l'essence des maladies chroniques, conformément aux idées d'obstructions, auxquelles on attribue ordinairement les causes de ces maux, ce doit être en ces cas de pratique des *révulsions* nécessairement à faire, c'est-à-dire, des engagements d'humeurs à dissiper. Or ces en-

Révulsion  
négligée  
dans les Ma-  
ladies Chro-  
niques.

Raisons de  
la nécessité.



Préjugez  
contre la sai-  
gnée dans  
les maladies  
Chroniques.

Preuves de  
la nécessité  
de cette sai-  
gnée.

gagemens occupant notoirement les *capillaires* des viscères dans les maladies chroniques, & la *révulsion* dans sa juste idée n'étant que le rappel d'une humeur engagée dans les capillaires, la *révulsion* seule est capable de produire ce bon effet; & en conséquence la Saignée étant le moïen propre pour procurer des *révulsions*, ne devient-il point évident qu'elle est le principal moïen d'abréger, de terminer même la cure des maladies chroniques? Elle y est cependant nommément interdite, non-seulement par les préjugés populaires; mais encore par des opinions passées de ces préjugés en Médecine, qui font que des Médecins eux-mêmes, prévenus de ces idées mal entendues, s'abstiennent de saigner dans les *maladies chroniques*, ou qu'intimidez par la crainte de mauvais bruits sur leur compte, ils ne le font qu'imparfaitement. Cependant les engagemens que les sucres prennent dans les maladies chroniques, s'étant faits plus profondément que dans les aiguës, & dans des parties non-seulement plus éloignées du centre du corps, mais encore imbibées de sucres mal-aïsez à remettre dans le courant de la circulation, est-il occasion en pratique, où la *révulsion* soit plus nécessaire? Si l'on ajoute à tout ceci que les sucres sortis du sang sont d'autant plus *lymphatiques*, qu'ils s'éloignent plus des grands vaisseaux, ce fera une raison non moins pressante pour un Praticien, pour rappeler le plutôt possible ces sucres de la profondeur de leurs lointains; effet certes de la *révulsion* la plus franche & la plus accomplie. En effet, non-seulement ces sucres *lymphatiques* sont plus mal-aïsez à ramener au centre du corps; mais en-



core s'étant infinüez jusques dans le tissu des parties *spermatiques*, comme sont les *glandes* & les *vésicules des membranes*, qui sont les repaires & les *foyers* des affections chroniques; ne sera-ce point l'œuvre d'une *révulsion* la plus parfaite & la mieux caractérisée, que l'action d'une saignée qui remettra dans les grands vaisseaux, des humeurs qui en étoient d'autant plus éloignées, qu'elles sont moins propres de leur nature à y être ramenées?

CAR telle est la condition de ces sortes de maux, ils occupent toujours des endroits les plus écartez, ou dans le profond des viscéres, ou dans les extrémités des vaisseaux, comme sont par exemple les *lymphatiques-artériels* parsemez par-tout le genre membra- Nature des causes des Maladies Chroniques.  
neux, lequel fait le fond originaire & primordial des parties. La *lymphe* donc poussée & retenüe dans ces réduits profonds & éloignez, perdant autant de sa facilité pour son retour vers le Cœur, qu'elle perd de sa fluidité par le ralentissement qu'elle souffre dans ces endroits, prend aisément la qualité qui est attachée à sa nature; c'est l'épaississement, Qualitez des suc lymphatiques.  
qui lui en attire tant d'autres étrangères, comme celles de *gluant*, de *visqueux*, d'*acres*, de *salin*, de *tartareux*, de *pierreux*; toutes sortes de *fixations*, qui s'opposent au retour des suc lymphatiques vers le Cœur. Ici les sens l'emportant sur la raison, & l'imagination sur l'esprit, ils font prendre ces suc *gluants*, Méprise la-dessus sur les causes,  
*visqueux*, *salins* pour les causes des maladies chroniques; & pour l'objet de leurs cures, des *sérositez* à évacuer, des *viscositez* à fondre, des *acides* à concentrer, des *salûres* à adoucir: C'est ainsi que la Médecine s'attaquant plus au



produit de la cause, qu'à la cause même, elle se livre à tous remèdes étrangers à la cause originaire, ômettant ainsi ou négligeant la seule qui auroit pû prévenir les suites d'aussi fâcheux engagemens. C'est la *révulsion* que la Saignée opère singulièrement, & d'autant plus sûrement, qu'elle n'a aucun des dangers de tous les remèdes que l'on prodigue avec tant de confiance & si peu de succès dans les maladies chroniques.

Méprise sur  
les Remèdes.

Exemples  
sur ces mé-  
prises.

QUE ce soit, si l'on veut, une affection *asthmaticque*, dans laquelle un malade rende par la toux des glaires, des colles, des viscositez intarissables, la Médecine vulgaire va se ruer sur ces humeurs, pour les exterminer à force de *pectoraux*, de *béchiques*, de *fondants*, d'*hydragogues* & de *purgatifs* dévoïez aux *phlegmes*, aux crasses, aux viscositez. Sera-ce une affection *mélancholique*, *hystérique*, *ratelense*, *hypochondriaque*? voilà que tout d'abord, ne comptant que sur des *obstructions* à lever, sur des *skirrhes* à résoudre, des *tartres* à fondre, des *vents* à dissiper, on se perdra & le malade à travers un tas de remèdes, les *amers*, les *apéritifs*, les *martiaux*, les *volatils*; par lesquels n'allant point à la vraie cause de tous les symptômes de ces bizarres & capricieuses maladies, l'on vuide les boutiques de drogues, & les corps des malades d'humours, sans vuider celles qui les ont commencées & qui les entretiennent.

QUE ce soit encore, pour le supposer ici, un *cours de ventre*, une *dyssenterie*, une *lienterie* (car l'on sçait jusqu'à quel degré d'opiniâtreté parviennent ces maux), les soins ordinaires en pareils cas deviendront ceux d'éva-



cuer des humeurs *séreuses, pituiteuses, glaireuses, bilieuses*, plus ou moins *acides, âcres, salines, corrosives*; attachées, ce dit-on, aux membranes des premières voies & de toutes les parties souffrantes; & pour cela il ne sera purgations, *cholagogues*, &c. que l'on n'emploie avec autant de persévérance, que ces maux ont d'opiniâtreté; & cependant ces maux demeurent sans guérison, ou ces guérisons ne sont dûes qu'à l'excellence du tempérament du malade, qui a su surmonter & le mal & les remèdes. Mais la *révulsion* manquée ou ômise est la source de ces maux & de ces effets mauvais ou fortuits des remèdes; parce que, si par son moyen l'on s'y étoit pris de bonne heure, on auroit détourné le sang de ses malheureux engagements dans les *capillaires*, qui occasionnent ces débords de *lymphes* vitiées en tant de manières ou sous tant de formes également séduisantes & dangereuses.

Continuation d'exemples sur tout cela.

Révulsion manquée, de quel danger.

Je sçai pourtant, MONSIEUR, à quel point de discrédit est parvenue la Saignée dans les maladies chroniques; ainsi il faut s'attendre à tous les malins traits, que l'on répandra contre une Médecine qui osera aujourd'hui se déclarer ici en sa faveur: Mais aussi aujourd'hui, que l'on se fait tant de fête de l'Anatomie moderne, que l'on se pare avec tant de faste des loix de la Circulation du Sang, que l'on se donne pour les patrons, les directeurs ou les Maîtres en œconomie animale, cette Médecine deviendra-t-elle méprisable, ou encourra-t-elle aucun ridicule, dès qu'elle se trouvera au niveau de ces loix souveraines de la Nature? Or suivant l'ordre de ces loix, le sang est continuellement poussé par le cœur dans les capillaires; moderne.

La Saignée injustement décriée dans les Maladies Chroniques.

Sa justification dans l'Anatomie moderne.



& la santé ne s'en ensuivra , qu'autant que ce sang en sera rapporté à peu-près dans la même quantité qu'il y est porté. Donc , par une raison contraire , il en résultera une maladie dès qu'il manquera quelque chose à cette quantité de sang qui doit revenir au cœur. Car ce n'est , sur-tout dans les maladies chroniques , que de ce qui reste de sang dans les parties éloignées , ou de ce qui s'y accumule petit-à-petit , que se forment beaucoup de ces

Réliquats  
de Circula-  
tion causes  
des mala-  
dies.

maladies ; suivant cette pensée d'HIPPOCRATE , *Morbi derepentè non contingunt , sed paulatim collecti se acervatim produnt (a)*. Mais ces réliquats de circulation sont des sucres *lymphatiques* , dont la *congestion* devient les matériaux de ces *glaires* , de ces *pituites* , & de ces *viscositez* , qui se montrent à la vérité sous différentes formes dans les maladies chroniques , suivant la différence des lieux ou des parties où se travaillent ( toujours & par-tout par la même cause ou par le même principe ) ces différentes *colles* , ces *glus* variées , ces *mucilages* tant diversifiés : *Morborum omnium idem modus , locus tantum diversus ; Morbi igitur ob locorum varietatem , nihil inter se habere simile videntur , est tamen una & eadem omnium Morborum forma & causa (b)*. Ce sera donc dans la *Poitrine* un *asthme* , dans la *Rate* une affection *mélancholique* , dans les *Intestins* un cours de ventre , une *lientérie* : mais dans chacune de ces maladies , c'est la férosité ou la lymphe qui se montre en fonte sous différentes formes ; sous celle de *viscosité gluante* dans l'*asthme* ; sous celle de *cracheries* dans

Cause com-  
mune des  
Maladies.

(a) Hippocr. Lib. I. de Vict. Rat. pag. 302.

(b) Idem , de Flat. pag. 273.



les affections mélancholiques , *melancholici sunt sputatores* ; enfin sous la forme de selles bilieuses , séreuses , atrabillaires , chyleuses , pituiteuses , dans les cours de ventre : & cependant la cause de tant de différentes excretions est par-tout la même , consistant dans ces ré- Explication  
liquats de Circulation qui se sont accumulés là-dessus.  
dans les capillaires de ces viscères , où ils changent de couleur , d'apparence & de consistance , mais sans changer de cause , ni même originairement de nature & de substance. Cette cause commune est double ; d'une part , un sang épaissi dans les extrémités artérielles sanguines ; & d'autre part , un amas de suc lymphatiques , qui prennent leurs issues & leurs caractères de la structure & de la disposition des lieux ou parties où se trouvent les vaisseaux qui les contiennent. Ce sont dans le p<sup>ou</sup>mon des vésicules ; dans la rate ( qui a tant de part en beaucoup d'affections mélancholiques ) ce seront les houpes des artères sanguines capillaires , qui , comme il est ordinaire dans les rateux ( *in lienosis* ) , trans- Raïsons a-  
mettront dans les vaisseaux ce sang séreux , natomiques,  
qu'HIPPOCRATE appelle *aqueux-ichoroïde* , & physiologi-  
qui est un suc ardent bilieux , produit , ques.  
comme il l'avoit observé , par les chaleurs excessives de l'Eté , & qui cause aux malades des rêves fâcheux , d'importunes insomnies , &c.  
*De ichoroïde sanguine ita sentiendum , quòd pavidos & pervigiles facit* \*. Enfin ce seront dans les intestins , des glandes ou des sécrétaires gorgées de suc chyleux-lymphatiques , qui inondent ces parties. Mais de quelque en-

\* *Id.* Lib. VI. Epidem. Sect. 2.



droit que sourdent ces excréments séreux, c'est par-tout la partie rouge du sang qui bouche le passage à la partie blanche dans les veines sanguines; & de cette digue, comme d'un obstacle invincible, se réfléchit cette partie blanche

Méchanisme de l'action de la Saignée. dans les artères lymphatiques latérales. Dans cet état la Saignée doit faire le dégagement de cette portion rouge engagée; & ainsi la digue étant rompuë, se dissipent les congestions séreuses. Mais l'ordonnance des vaisseaux, la disposition des solides, l'état des fluides, les forces enfin ou les puissances qui meuvent les uns & les autres, faisant voir les raisons de l'engagement de la partie rouge & des amas de la blanche, de toutes ces preuves résultent celles de la nécessité de la révulsion par la Saignée pour la guérison des affections chroniques.

Raisons de la Saignée révulsive.

EN effet, la direction naturelle des vaisseaux porte le sang aux extrémités des capillaires, & la structure de ces mêmes vaisseaux prouve la disposition du sang à s'engager dans ces extrémités. Car si un fluide perd de son mouvement à proportion qu'il passe d'un espace plus large dans un plus étroit, ces vaisseaux se terminant en *cone* à mesure qu'ils approchent de leurs fins, le sang passera de grandes capacités en de petites; il doit donc perdre autant de son mouvement dans celles-ci, que les diamètres y perdent de leur étendue. Le Sang donc dans sa disposition même naturelle, se trouve toujours à la veille de s'arrêter dans les capillaires. Deux causes, qui sont de tous les jours, augmentent cette disposition; les passions de l'ame d'une part, si capables d'altérer les Solides à tous les mo-

Disposition naturelle dans le Sang pour se ralentir.



mens de la vie ; d'autre part l'âge qui s'avance continuellement & qui les dessèche. C'est une double raison qui concourt en même tems au rétrécissement des diamètres des vaisseaux ; car le Sang de son côté est un Fluide fibreux , tendant au Solide, comme l'a reconnu HIPPOCRATE, qui distingue dans les vaisseaux un sang *humide* , & un sang *solide*, *sanguis humidus* , *sanguis solidus* ( *a* ). C'est donc dans les Fluides une disposition à l'épaississement toujours présente, laquelle jointe à celle qui est attachée aux Solides par le rétrécissement de leurs diamètres , fait cette double cause naturelle de ralentissement du sang dans les capillaires. Mais toutes ces causes ne sont-elles point démontrées , si ( sans oublier la raison des *passions* ) l'on y ajoute celles d'épaississement , qui arrivent au sang à l'occasion du régime, des excès du manger , qui en grossiront la masse & la fibre, & encore de ceux du boire, sur-tout des liqueurs vineuses-ardentes , qui , comme le prouvent les injections de M. FREIND ( *b* ), & les observations d'un sçavant Auteur ( *c* ), durcissent le sang jusqu'à le fixer dans les vaisseaux. Ce peut-il des causes plus efficaces d'épaississement ou de ralentissement dans le sang des capillaires ? Car qui ne conçoit sensiblement, qu'au moien de toutes ces causes la Circulation du Sang , qui doit dans l'état naturel se terminer par une douce rosée , qui se répand comme en exhalaisons dans la substance des parties , dégènerera en fusées gros-

Preuves là-  
dessus.

Confirma-  
tion de ces  
Preuves.

( *a* ) Hippocr. Lib. de Aliment. Id. Lib. de Princip.

( *b* ) Vid. Emmenolog.

( *c* ) Linder , de Venenis,



lières & épaisses, qui en embarrasseront le tissu.

Les mêmes  
puissances  
font & gué-  
rissent les  
maladies.

Mais les mêmes puissances & les mêmes raisons qui font ces désordres ou ces maux dans l'œconomie animale, étant ménagées à propos, servent à y remédier; & c'est la Saignée qui opere ces ménagemens, en procurant les moyens convenables à la partie rouge du sang arrêtée dans les capillaires, de se dégager & faire dissiper les *congestions* de la partie blanche. Elle fait même ce dégagement avec d'autant plus d'efficacité, qu'elle le fait en agissant directement & précisément sur le Sang arrêté lui-même, & dans les vaisseaux où il est ralenti. En effet, la saignée du bras dé-

Maniere de  
la Saignée  
du bras pour  
dégager effi-  
cacement.

chargeant principalement les grands vaisseaux, tant en évacuant le sang des grandes veines, qu'en détournant au loin celui des grandes artères, le Cœur n'a à pousser vers les extrémités qu'une quantité de sang amoindrie. Celui donc qui se ralentissoit dans les extrémités recevant moins de masse, & devenant moins pressé par celui qui venoit l'accroître par derrière & l'encoigner dans ces étroits espaces, il soulage d'autant la *vertu systaltique* des vaisseaux qui le pressent; & cette force moins gênée prenant plus de jeu, agit avec plus de ressort sur le sang épaissi; elle le brise donc, le dissout & lui rend sa fluidité, pour reprendre sa file, & continuer sa circulation dans les veines sanguines. C'est par cette sorte de *débacle*, que la partie blanche étant entraînée par le courant de la rouge dans les veines sanguines, elle dissipe les *congestions* qui s'en faisoient dans tous les lymphatiques du voisinage. Et voilà comme dans l'Ana-

L'Anatomie  
moderne ap-

tomie moderne appliquée à la Pratique, l'on



trouve des raisons naturelles de la nécessité applicable à la  
& du succès de la *révulsion* dans la Saignée Pratique.  
pratiquée de bonne heure dans les maladies  
chroniques.

CAR la diligence fait ici le prix de ce remède, étant comme la condition sans laquelle l'effet de la *révulsion* manque alors à cette saignée ; parce que les maladies chroniques étant manifestement du nombre de celles Diligence à  
qui se formant petit-à-petit & de longue-la Saignée,  
main, se montrent ensuite tout-à-coup ( *pau* condition  
*latim collecti, acervatim se produnt*, comme essentielle.  
parle HIPPOCRATE ), il est de la dernière importance de s'y prendre à tems, c'est-à-dire, avant que la collection des sucres morbifiques soit formée : & c'est précisément à quoi pourvoit la Saignée promptement faite dès les premiers tems d'une maladie chronique ; parce que c'est cette promptitude qui opère alors la *révulsion*. Car l'effet le plus notoire de la Saignée étant de diminuer le volume du sang dans les grands vaisseaux, on augmente la force du Cœur & la *systole* des Arteres à proportion qu'on leur laisse moins de sang à pousser & à battre. De-là arrive encore que toute la masse étant mieux broyée, porte moins de sucres épais ou propres à s'épaissir dans les capillaires ; ce qui n'est rien moins que soustraire les matériaux qui iroient former une digue déjà commencée ; raison pour laquelle on voit tous les jours en pratique, qu'une saignée faite tout d'abord dissipe en peu d'heures les menaces d'une grande maladie, & épargne ainsi beaucoup d'autres saignées. Ceci se comprend parce qu'en matière de *collections* qui se forment petit-à-petit,



Exemple là-  
dessus.

chaque tour de circulation du sang laisse quelque chose à l'endroit de la collection pour la grossir insensiblement ; ainsi manquer de saigner dès les premiers commencemens de ces collections , c'est leur permettre de se grossir tous les jours jusqu'à la manifestation de la maladie , qui se montre tout-à-la-fois dans son plein , *acervatim se produnt*. Mais c'est bien plus , MONSIEUR , que tous les jours, que ces amas dans les Maladies Chroniques prennent leurs avances , c'est d'heure en heure ; c'est encore trop peu dire , c'est de

Comment se  
grossit une  
Congestion.

minute en minute , sçavoir à chaque coup de *systole* du cœur & des arteres , laquelle , comme par autant de coups de pompe , qu'elle se réitère de fois , pousse le sang vers les capillaires , & donne comme autant de coups de marteau , qui chassent , serrent & entassent dans le fond de ces menus canaux les sucs qui y sont continuellement envoyez. Or combien de coups de *systole* dans un jour ? combien dans une heure ? Retarder donc en pareille occasion la Saignée de peu de jours , ce sera permettre autant d'envois de matériaux à la digue , & leur permettre de s'y

Raisons mécaniques  
du danger  
de la saignée  
différée.

coller par autant de coups , qu'il y a de vibrations de *systole* dans un jour , dans une semaine , ou dans un mois , si l'on se laisse surprendre jusqu'à ce point dans les commencemens de la formation d'une maladie chronique , qui se trouvera confirmée dans sa cause quand elle arrêtera tout-à-fait le malade. Alors même le mal se montrant peut-être encore sans fièvre , sans grande douleur , & sans aucun de ces symptômes pressants qui déterminent à la saignée , on laissera encore



passer des jours ou des semaines sans en venir à la saignée ; & ce sera donner le tems à la *digue* de se fortifier, & de passer en *congestion* bien complete, qui dérangeant absolument les fonctions de l'œconomie animale, avertira manifestement le Médecin que la cause du mal est à son comble, & peut-être à celui de l'incurabilité. C'est donc une maladie devenue bien complete ; & pour lors **Le mal en** l'on court à la Saignée, mais trop tard pour **devient à** s'en promettre le succès de la *révulsion* ; car **son comble.** le sang étant fixé en congestion dans le fond de quelque viscere, & la saignée vidant trop tard les grands vaisseaux, qui ont fait leur dépôt, ne pourra y attirer les sucres arrêtés dans des lointains où ils sont profondément retenus. De-là cependant il arrive que le malade n'est point soulagé par une pareille saignée, peut-être même s'en trouvera-t-il affoibli, le sang tiré sera beau & vermeil ; & pour toutes ces considérations on la blâmera, & l'on prononcera sur elle l'anathême, qu'elle est inutile ou mal-faisante dans une maladie chronique ; tandis que le malheur vient de ce qu'on l'a pratiquée trop tard, & **Saignée mal-** qu'ayant laissé accumuler & fixer les sucres à-propos **à-propos** morbifiques dans les capillaires, ils ne sui- **blâmée.** vent plus le courant de la circulation : La saignée donc diminuë alors le bon sang, sans que le mauvais désempare de l'endroit où on lui a permis de se cantonner ; & voilà la *révulsion* ômise.

MAIS nonobstant la diligence à placer la saignée, la *révulsion* manquera encore de se faire, si cette saignée ne se réitère plusieurs fois dès ces commencemens ; parce que c'est



Raisons de  
l'utilité de  
la répétition  
de la Sai-  
gnée.

Capacité des  
vaisseaux.

Comment il  
faut juger de  
la quantité  
d'une sai-  
gnée.

Combien de  
sang se vuide  
par la sai-  
gnée.

peu de diminuer de la quantité du sang, & la quantité diminuée ne va à amoindrir dans les grands vaisseaux le volume de toute la masse; de manière qu'elle n'ait point de quoi se déborder, mais que coulant uniformément dans son lit, c'est-à-dire, dans la capacité des grands vaisseaux, elle passe avec la même uniformité dans les petits. Pour cela, il en faut souvent venir à plusieurs saignées; car la nature des lieux & des suc qui s'y débordent en congestions dans les vaisseaux voisins de la digue commencée, obligent à cette précaution. L'on conçoit ceci en se ressouvenant de deux choses: La première, que les *sommes* des Capillaires ou de leurs capacités sont de beaucoup plus grandes que celles des grands Vaisseaux; & qu'ainsi ils se remplissent aisément de plus de fluides, pour peu qu'on les y laisse s'y engager: La seconde, que ce sont des suc *lymphatiques* qui prennent ces engagements. Or l'on sçait que la *lymphe* du Sang ou sa partie blanche est deux fois plus abondante dans les grands vaisseaux que la partie rouge; & ainsi l'on peut s'assurer d'avoir dans les grands vaisseaux deux onces de partie blanche, sur une once de la rouge, qu'on aura sacrifiée dans une saignée: Une saignée donc de neuf onces doit devenir moins formidable, même suivant les préjugés du Public, en ce qu'elle ne fait perdre au malade qu'un tiers de ce qu'on y croit le véritable sang; & en conséquence trois saignées ne font perdre à ce malade que la valeur d'une seule suivant l'esprit du vulgaire: ce vulgaire ne doit donc compter en cas de besoin trois saignées que pour une; mais ces



trois saignées déchargent les grands vaisseaux des deux tiers de sérosité ou de lymphe que contenoit le sang évacué par ces trois saignées. Or l'on sçait que c'est une quantité étonnante de sérosité, qui s'amasse dans les congestions séreuses, dans les *Anasarques* par exemple; puisque par les *saignées blanches* qu'on pratique dans ces maux avec tant de succès, l'on vuide des livres de sérosité, jusqu'à inonder les lits des malades, & quelquefois même leur chambre; car on l'a vû arriver ainsi plusieurs fois avec succès, sans que les malades pendant tout le tems de ces *anasarques* ayent été moins en forces: on ne peut donc penser que ces forces leur viennent de cette quantité de lymphe épanchée dans les chairs, puisqu'elle n'y est plus; elles en dépendoient au contraire si peu, que cette quantité de lymphe étoit à la charge de la nature, puisqu'elle peut être toute évacuée sans l'affoiblir. Saigner donc un malade avant que ces amas de sérosité soient formez, ce sera ôter du sang les deux tiers, à la vérité, de la masse; mais ce sont deux tiers de *fluides* à la décharge de la nature, qui font si peu à la force des malades dans les commencemens de leurs maladies, qu'ils pourront dans la suite se dérober des grands vaisseaux dans les petits, où ils ne contribuèrent aucunement à les fortifier, puisqu'il est un moyen d'évacuer une si grande quantité de Lymphe croupissante dans la substance des chairs & dans leurs capillaires, sans que les malades s'en trouvent affoiblis.

Evacuation  
de sérositez  
sans diminu-  
tion de for-  
ces.

Elle va à la  
décharge de  
la nature.

AU-surplus, il ne paroît point qu'HIPPOCRATE, si occupé toujours des forces des ma-



Préjugé, que  
la Saignée  
affoiblit.

Hippocrate  
n'y croyoit  
pas.

Il saigna  
jusqu'au  
blanc dans  
une maladie  
chronique.

lades, ait été dans le préjugé que la Saignée ne convient point dans les *affections chroniques*, puisque dans celles-mêmes où on la décrie aujourd'hui le plus, il la pratiquoit hardiment; telles sont l'*hydropisie*, les *coliques*, les *vomissements*, &c. (a); attentif d'ailleurs à faire remarquer, combien il est ordinaire dans des maladies chroniques, comme celles des rateaux (*in lienosis*), de voir des évacuations de sang, par le nez, par le fondement, &c. L'on voit en particulier combien il étoit au-dessus du préjugé sur l'affoiblissement que la Saignée cause dans les maladies chroniques, par l'exemple étonnant de la cure fameuse dans les *Ouvrages* (b), de la femme qui demouroit *in Æniadis*, & qui étoit tombée dans le *marasme*, pour avoir cruellement & long-tems souffert d'un mal d'estomach accompagné de vomissement & de douleur de ventre. Car après qu'elle eût inutilement employé toutes sortes de remèdes, *sumptis omne genus medicamentis tum sursum tum deorsum purgantibus, nihil allevabatur*, dans un tel état HIPPOCRATE la saigna plusieurs fois des bras, & il la guérit: *sectâ verò per vices manûs utriusque venâ, donec exsanguis fieret, mali liberationem sensit*. Cela sent-il la pusillanimité de ceux qui pour trop craindre d'affoiblir, craignent trop peu de laisser mourir?

EST-CE que l'on veuille donner la Saignée pour l'unique remède dans les maladies chroniques? L'on sçait au contraire de quel

(a) Lib. 2. Prædict., Lib. 4. Epidem. p. 1023, 1027, 1032.

(b) Vid. Lib. 5. Epidem. p. 1083.



prix sont les *Apéritifs*, les *Martiaux*, les *Amers*, les *Bains*, les *Eaux Minérales*, le *Lait* même, & les *Calmants* dans les occasions convenables; mais ce que l'on veut ici simplement remonter, & sans vouloir surprendre personne, c'est que tous ces excellens remèdes n'échoient si souvent, que parce que la saignée *révulsive* n'a point assez tôt, ou assez souvent précédé, pour établir dans les viscères les dispositions dont ils ont besoin pour répondre utilement à l'action de ces remèdes. C'est dans la *Révulsion* ainsi manquée, ômise ou imparfaite dans les commencemens, que se trouvent les causes de la plupart des *maladies incurables*. C'est, dit HIPPOCRATE, parce qu'on manque à la cure de certaines maladies dans les commencemens, que naissent des *hydropisies* mortelles : *Si per initia curatio fuerit adhibita, convalescit (ægrotus), sin minus in aquam intercutem transit morbus & hominem perimit \**. Ainsi est-ce aussi pour avoir manqué à la *révulsion* dans les commencemens des *Maladies Chroniques*, qu'elles deviennent incurables.

Les autres Remèdes pourquoi fautifs?

Pour avoir manqué à la Révulsion.

LA structure des parties, l'ordonnance des vaisseaux, leurs avoisinemens, la disposition des *solides*, l'état des *fluides* ou la qualité des humeurs, les manières d'être enfin de toutes ces choses, découvrent à un esprit attentif & éclairé sur les règles de l'économie animale, les raisons pourquoi des *maladies chroniques* deviennent incurables. Les endroits dans lesquels se commencent ces maux sont les *Capillaires*; mais ces capillaires ne sont

Etiologies tirées de la structure des parties.

\* Hippocr. Lib. de Affect. p. 538.



Positions  
différentes ,  
Ton différent  
des Capillai-  
res.

Oscillations  
sujettes à  
s'affoiblir.

point les mêmes pour la fermeté, le soutien, ou la consistance qu'ils reçoivent des parties qui les avoisinent: les uns sont plus ou moins accortez de parties; les autres sont dans des viscères isolez, comme le *poumon*; dans des parties suspenduës, comme le *pancreas* & la *rate*; dans des parties graisseuses & molasses parsemées de glandes, comme le *mésentère* & les *intestins*: & tous généralement composent les *parties poreuses*, ce sont les *graisseuses*, les *vésiculaires*, & les *membraneuses* de l'habitude du corps & de la substance des viscères. Mais dans toutes ces situations il est évident, que les Capillaires se trouvent naturellement dans une double disposition à contracter des affaïssemens dans leurs fibres, qui sont les *Solides*, & des ralentissemens dans leurs suc, qui sont les *Fluides*. 1°. Par-tout où ils soient, ce sont des canaux très-longs, puisque commençant au cœur, ils s'allongent à travers mille contours jusques dans l'habitude du corps; ce sont donc des fibres d'une très-longue étendue, & très-déliées; dont par conséquent la *vertu systaltique* est autant délicate ou caduque, que leurs *oscillations* peu affermies se portent mal-aisément jusques dans le fond de ces lointains. C'est pourtant où se forment les premiers commencemens des *congestions*; & ces congestions sont les origines des plus grands maux: C'est de-là enfin que la Médecine a à ramener ces suc, ralentis. Cependant elle s'oublie grossièrement là-dessus; toute occupée des premières voyes, qu'elle vuide à outrance, elle néglige de vuider ces voyes obscures, lointaines & cachées; qui cependant renferment réel-  
lement



lement les vraies humeurs, par lesquelles il Méprise sur  
 falloir commencer les évacuations. Au con- les endroits  
 traire, elle leur laisse ainsi le temps de s'ap- dont il faut  
 pesantir dans ces vaisseaux tant enclins à s'af- évacuer.  
 faiblir: En faut-il davantage pour rendre des  
 maladies longues & opiniâtres? 2°. Ces vais-  
 seaux seront dans un viscère que rien ne  
 soutient ou qu'un vuide environne, tel est  
 le Poumon; quel énorme danger donc, si étant  
 gorgé de lymphe dans un gros *rhûme*, ou sans appuis.  
 dans un commencement d'*asthme*, on n'allè-  
 ge ou on ne soulage assez tôt & assez abondam-  
 ment ses Capillaires? Seront-ils menacés de  
 moins que d'*atonie*, c'est-à-dire, d'un affaisse-  
 ment si parfait, que se relâchant dans tous  
 les points des membranes qui les soutiennent,  
 ils distilleront dans la capacité où sont sus-  
 pendus leurs suc lymphatiques? Mais de-là  
 se contractent aussi deux causes d'incurabili-  
 té. Ces parties déchéant tout-à-la-fois de leur  
*vertu systaltique*, s'entr'ouvrent en même tems  
 de toutes parts, & produisent une maladie  
 mortelle, c'est une *hydropisie de poitrine*, par Double cau-  
 où finissent trop souvent de gros *rhûmes*, ou se d'incura-  
 des oppressions *asthmiques* négligées. Ces bilité.  
 capillaires engorgez seront-ils ceux des *Intes-*  
*tins*, de l'*Estomach*, du *Pancréas*, tous vis-  
 cères flottants & mobiles, que rien n'étaye  
 solidement, que rien ne soutient ou n'affer-  
 mit, que le *ton* propre de leurs fibres? Mais  
 à quelle épreuve se trouve ce *Ton* dans  
 les vaisseaux excédez, lorsque leurs fibres  
 forcées dans leur puissance par l'amas de suc excé-  
 qui les imbibera, le menacent sans cesse d'un Fibres excé-  
 relâchement irréremédiable, pour peu qu'on dees dans  
 le laisse long-tems gemir sous ce poids, ou leurs forces.



dans cet embarras ? D'impuissants efforts tiendront ces parties dans un travail continuel, pour se décharger ; mais les *glandes* & tous les *excrétoires* forcez dans leurs capacitez & dans leurs diamètres, se laissant aller à des *excrétions* sans fin, étant entretenues par un *éréthisme* habituel, causé par des Purgatifs, tout ira à épuiser le malade à force de vider des suc intarissables.

Usage de la Rate dans la singularité de ses Capillaires.

La Rate coopère en second à l'action du Cœur.

Un troisième Exemple qui sembleroit presque d'une autre espèce, ne découvre pourtant pas moins la cause de l'incurabilité des affections chroniques les plus fâcheuses, ce sont les *mélancholiques*, les *hypochondriaques* ou *rateleuses* : Il se prend, cet exemple, de la nature, du nombre, de la disposition & de l'ordonnance singulière des Capillaires dans la Rate. Ceux dont ce viscère est tout composé sont *artériels-sanguins* pour la plupart, de-sorte que l'on a crû y compter cinq fois plus d'artères que de veines, tellement cependant communicantes avec celles-ci, que les *injections* faites par les artères passent incontinent dans les veines. De-là arrive que le sang que rapportent les *Spléniques* tient bien plus de l'artériel que du veinal. La Rate donc paroîtroit comme un organe coadjuteur du Cœur, ou comme un viscère qui lui seroit subsidiaire ; parce qu'il est singulièrement fait pour animer en second le sang, par la qualité d'*artériel* qu'il donne à la grande quantité de celui dont il est le dépositaire né ; il envoie d'ailleurs continuellement ce sang à celui des viscères (c'est le Foye) qui dans l'*œconomie animale* est comme l'*ouvroir* propre où se travaille le plus ardent de tous les



fucs, qui est la *bile*. Rien fait-il si bien con-  
 noître la raison des humeurs *mélancholiques-  
 atrabilaires*, dont l'on a mis l'origine dans  
 la Rate, qui passe pour le siège des affections  
 mélancholiques ? En effet, que par quelque  
 cause que soit, les capillaires artériels de la  
 Rate viennent à s'engorger de ce sang arté-  
 riel ramassé, d'autant plus impétueux, qu'il  
 aura plus de volume ; quelle quantité de  
 fucs bilieux n'ira-t-il point produire dans le  
 Foye ? En conséquence de ce mélange d'un  
*spiritueux* tant élastique avec le plus *sulphu-  
 reux* qui soit dans le corps humain, avec  
 quel degré d'*ardeur*, de *déflagration* & d'*é-  
 lasticité* ce sang ainsi aiguillonné se sublime-  
 ra-t-il du Foye au Cœur ? Or là comme dans  
 le creuset, reprenant autant d'*ardeur*, qu'il  
 y acquiert d'exaltation ou de développement  
 par le broyement qu'il souffre dans ce fu-  
 rieux pressoir, avec quelle impétuosité ne  
 doit-il pas s'élancer vers le Cerveau ? Mais la  
*lymphe* qui dans cet endroit doit exuder des  
 artères dans le genre nerveux à travers la sub-  
 stance médullaire, sortira-t-elle de toutes ces  
 petites bouches d'artères enflammées, sans  
 être imprégnée de cette qualité d'*ardeur* &  
*d'élasticité* ? lesquelles se répandant par tous  
 les nerfs & les membranes qui en sont les  
 productions, porteront par toutes les parties  
 du Corps ces troubles, ces *ataxies* & ces  
 ébranlemens *spasmodiques*, qui font l'essence  
 de tant d'affections *mélancholiques atrabilai-  
 res*, ou *rateleuses*. Peu de maladies désho-  
 norent autant la Médecine, que celles-là ; en  
 est-il d'autres causes, sinon qu'elles se forment  
 ordinairement en pleine santé par des excès

En quoi  
 elle est le  
 siège de la  
 mélancholie  
 bilieuse ?

Ardeur du  
 Sang & du  
 suc Nerveux



Causes des de chagrins, d'études, de contentions d'esprit ;  
maux de Ra-souvent encore par quelque fond d'ennuis  
te.

Moyen de  
les prévenir.

sourds ou d'afflictions secretes , qui serrent  
continuellement le Cœur , ou les artères de  
la Rate : la raison en est claire , parce qu'en  
étant plus fournie qu'aucun autre viscère , el-  
le fait des amas de sang artériel ; sang qui  
se concentre , s'échauffe & s'aigrit d'autant  
plus , qu'on le laisse plus long-tems s'ama-  
ser & se ralentir dans ses artères. C'est ce  
qui arrive , faute de quelques saignées faites  
de bonne heure , & réitérées à propos ; car  
venant à dégager ces Congestions *sanguines-  
artérielles* avant qu'elles soient formées , el-  
les préviendront bien des vapeurs , & tant  
d'autres accidents semblables d'affections *mé-  
lancholiques*.

JE crains de vous avoir ennuyé , MONSIEUR ,  
par une si longue Lettre ; mais ce sont des  
réflexions , qui étant unies aux vôtres , pour-  
ront répandre quelque jour sur les causes &  
la cure de maux qui passent souvent pour  
incurables. Du reste , je vous supplie de dire  
à vos amis que je n'impose à personne la  
nécessité de m'en croire , content sur tout cela ,  
si de meilleurs esprits se laissoient exciter à

Qu'on ne faire quelques meilleures réflexions pour le  
veut, sur-tout progrès de la Pratique ; car c'est de quoi je  
ici , en im-suis uniquement occupé. Je suis , &c.  
poser à per- Vous ajoutez , MONSIEUR , une dernière ré-  
sonne.

flexion au bas de votre Lettre , qui n'est pas  
moins singulière que vos autres ; mais il faut  
aussi avouer qu'elle peut être d'usage en Mé-  
decine , & qu'elle a en effet quelque rapport  
au fond des *maladies chroniques*. Vous me  
demandez donc , si les maladies des Vieillards



ne devroient point se traiter comme des af- Les maladies  
fections chroniques; parce que tout vieillif- des Vieil-  
fant en eux, les causes de la santé dépérif- lards ressem-  
sent tous les jours, & par-là deviennent des blent aux  
sources d'infirmité aussi longues souvent que Chroniques.  
le reste de leur languissante vie? Là-dessus  
donc vous formez cette question; sçavoir,  
si ces maladies ( toutes mesures gardées )  
se doivent guérir par les mêmes indications  
que des affections chroniques? Je le pen- Si les indica-  
serois volontiers, MONSIEUR, fondé sur les tions y sont  
réflexions que m'ont fournies quelques oc- les mêmes?  
casions de pratique en ce genre. Il faut  
pourtant distinguer les maux qui sont pro-  
pres ou affectés à l'âge, de ceux qui appar-  
tiennent en général à la condition humai-  
ne; car une personne pour vieillir, ne chan-  
ge ni de sang ni d'organes, sujette d'ailleurs Différence  
à toutes les aventures de la vie & même à des maladies  
certaines passions, principalement aux cha- des Vieillards  
grins, aux peines d'esprit, à de longs re-  
pentirs sur bien des choses, par les retours  
sur soi-même qu'attire la maturité de l'âge  
& de la réflexion: Et ainsi il faut distinguer  
des premières maladies, celles qui sont du gen-  
re ordinaire, comme une fièvre, une pleu-  
résie, une fluxion de poitrine; tous maux  
qui peuvent arriver à une personne âgée,  
comme à une jeune. Celles-ci donc se  
traitent à l'ordinaire, quoiqu'avec les ména-  
gemens qui se tirent de l'âge. Mais pour les Cures des  
autres, parce qu'elles dépendent de causes unes & des  
ou d'amas de sucs qui se sont faits de lon- autres.  
gue-main, j'ai toujours éprouvé que la pré- Par la Sai-  
caution en étoit le grand remède. Les sai- gnée faite de  
gnées faites de bonne heure y sont sur-tout bonne heure.



recommandables ; parce que ce seront des *révulsions* , qui prévenant à tems les amas qui se font dans les capillaires de certains viscères ou dans l'habitude du corps , les garantiront de beaucoup de ces maux qui sont propres & attachés à la Vieillesse : ce sont souvent des *affections cutanées* , des *prurits* insupportables par tout le corps , des *ardeurs d'urine* , des *maux de reins* , des *toux* , des *apoplaxies* ; tous maux qui ont leurs causes dans des congestions d'humeurs croupissantes dans les capillaires des parties souffrantes. Quoi donc de plus convenable aux premières menaces , que d'évacuer de tems en tems une portion de fluides ou de sang , lequel, comme lassé & fatigué à force de circulation, cherche à se faire quelque entrepôt ? Car c'est une idée qu'il faut se faire sur le sang des Vieillards , il perd de sa sève avec l'âge ; c'est ce qu'on appelloit l'*humide radical* , qui devient sec , brûlant & salin par l'évaporation du spiritueux de sa lymphe , qui s'est faite pendant tant d'années. Pour donc le tenir en sève ou le rétablir dans son humidité , sa mollesse , & sa flexibilité naturelle , rien n'y convient tant que de le renouveler ou le rajeunir ; & cela en en diminuant de petites portions par quelques saignées habituelles & de précaution , & en y substituant un sang jeune & frais par des aliments convenables & bien entendus ; car , pour le dire en passant , il y a encore sur le régime des Vieillards d'étranges préjugés dans le monde ! Ce seroit une transfusion bien innocente , bien utile cependant pour remettre en sève le sang des Vieillards ; mais de cette réhabilitation des *fluides* s'en-

Sang des  
Vieillards  
dégénère , &  
comment.

L'Art de le  
renouveler.



suivroit en même tems celle des *solides*, & même du *suc* & du *genre nerveux*; de maniere que tout le corps reprenant la vigueur naturelle, il se préserveroit de bien des infirmités, & guériroit plus heureusement de beaucoup d'autres. Vous voyez donc, MONSIEUR, jusqu'où se porte l'utilité des *Saignées révulsives* dans les *Maladies Chroniques*. Le tout cependant soumis à vos lumières & à la sagesse de vos réflexions.







## TROISIÈME LETTRE

O U

NOUVEAU SYSTÈME

S U R

LA SAIGNÉE;

QUI FAIT VOIR DANS LES  
connoissances de l'Anatomie moder-  
ne, la nécessité de ce Remède pour  
le rétablissement de la Santé, & sa  
sûreté pour la prolongation de la Vie.

**L'**IDE'E qui s'est établie dans les Livres & dans le monde, des effets de la Saignée, & des vûes pour lesquelles on la pratiquoit, lui a attiré tous les désagréments & tous les blâmes auxquels elle se trouve exposée. On s'attendoit que les progrès qu'a fait la Médecine en tant d'excellentes manieres, auroient répandu là-dessus de nouvelles lumières: Et c'est en effet le sujet de la question que vous formez, MONSIEUR; d'autant plus que vous ne voyez point, dites-vous, la raison de vérité qui seroit dans cette proposition, tirée d'une Thèse de la Faculté de Paris: *Inventa nova, nova sunt mittendi sanguinis argumenta.* Vous êtes d'autant plus occupé de cette assertion, qu'elle



est d'un Médecin (a) qui fut aussi sensé (comme le sçait tout le monde) dans la nouvelle Médecine, qu'habile dans la pratique de cet art. Rien donc ne nous persuade bien, dites-vous encore, du fond de la doctrine de la Saignée dans ces nouvelles connoissances; bien éloignées par conséquent qu'elles en confirment les avantages.

Si les nouvelles découvertes font voir la nécessité de multiplier les Saignées?

LA Science de guérir consiste, de votre aveu, MONSIEUR, & de celui de tout le monde, dans l'art de détruire ou d'ôter la cause qui fait le mal; & là-dessus il vous semble chercher en vain par où la Saignée produiroit ce bon effet dans le système de la Circulation du Sang. Car c'est, suivant l'idée que vous nous en faites, un mouvement dans les humeurs, qui comme un tourbillon va à les confondre en les mêlant, les tournant & retournant par toutes les allées & venues que le sang souffre à travers tous les viscères; & une semblable manœuvre dans l'œconomie animale vous paroît peu propre à dé mêler l'humeur qui fait une maladie: Mais seroit-ce donc MONSIEUR, que vous vous seriez laissé aller à quelque une des raisons usées sur ce sujet contre la Saignée, qu'un Moderne (b) cependant n'a pas craint de venir nous renouveler ces

Si la Circulation du Sang en confond les sucs?

Mauvais Livres nouveaux contre la Circulation du Sang

(a) M. Finot le Pere.

(b) Homobonus Piso, Nova in Sanguinis Circulationem inquisitio.



Passion d'un  
autre Auteur  
nouveau  
pour l'an-  
cienneté de  
la Circula-  
tion.

Que la Sai-  
gnée n'éva-  
cuë point la  
cause du mal

puffillanimes raisons ; de-sorte qu'elles feront de leur Auteur le second Tome de l'infortuné SNELLEN, qui a noyé sa mémoire dans l'Ouvrage qu'il a donné contre la Circulation, Ouvrage qui périt en naissant. Mais je vous crois, MONSIEUR, de trop bon goût en Médecine, pour en avoir pû prendre un morceau si mal apprêté, puisque tous les assortimens que l'Auteur y donne, ont perdu leur grace, par la décrépitude qu'ont contractée ces matières rances aujourd'hui & surannées. En tout cas, MONSIEUR, si vous aviez eu la foiblesse d'entrer dans quelque doute sur la Circulation du Sang, que l'Italien moderne trouve si opposée à l'antiquité, parce qu'il en fait sa passion, vous trouveriez de quoi vous rassûrer là-dessus, dans la passion d'un autre Moderne \* pour l'ancienneté de cette découverte, qu'il prétend montrer dans les Livres de *Salomon*. Mais craignant de vous entretenir de choses qui n'intéressent point un esprit comme le vôtre, occupé de choses plus sensées, je réponds à votre difficulté. Mais je vous prie d'observer d'abord, que c'est précisément cette fausse idée que l'on s'est faite sur la Saignée, qu'elle devoit évacuer la cause de la maladie, qui lui a fait perdre de son crédit ; parce qu'en effet ce n'est point par la prétendue sortie de la cause d'une maladie par l'ouverture de la Saignée, qu'il faut juger de son mérite ou de sa vertu. Ce n'est pourtant point qu'elle ne procure, sinon l'évacuation de cette cause, au moins sa dissipation ou sa *résolution* : Car le mouvement circulaire du Sang étant

\* *Varlitzius*, *Valetudinarium Senum Salomonum*.



bien capable de ramener dans les sécrétoires les humeurs qui s'étoient emportées ailleurs , il est tout naturel que ces humeurs rentrant dans leur courant , reprennent leur voies naturelles, soit celle de quelque évacuation sensible , soit celle de l'insensible , la moins célébrée à la vérité dans la pratique ordinaire , mais en effet la plus considérable , autant même au-dessus de celle des intestins , que sa quantité surpasse celle de ceux-ci. Pour comprendre cette sorte de *résolution* , il ne faut que considérer , qu'en tems de maladie , toutes les *sécrétions* ou cessent ou se dérangent ; & c'est pourquoi la peau devient aride , la langue sèche , le ventre serré , celui-ci & les flancs tendus , durs & gonflés ; c'est que le Sang s'étant infinué hors de ses couloirs ordinaires , il tient toutes ces parties gênées , parce que la *lymphe* étant confuse ou hors de file , & la partie rouge prenant sa place dans les artères *lymphatiques* , il en résulte des *phlogoses*. Or de croire que la Saignée va ramasser tous ces sucs épars çà & là , pour les expulser par l'ouverture de la saignée , c'est une imagination aussi grossière qu'impossible. Mais ce que fait alors une saignée qui tire immédiatement le sang du centre du corps , & par l'endroit le plus proche des grands vaisseaux , telle qu'est la saignée du bras , elle rappelle immédiatement dans ces grands vaisseaux les sucs qui alloient se perdre dans les petits ; & là rendus à la puissance du Cœur , celle-ci les restitue chacun à leurs lieux & places ; & ainsi se retrouvant dans leurs couloirs propres , ils reprendront leurs directions , ou pour s'échapper par des voies sensibles , ou pour se dissiper par l'insensible.

Dégagement  
qu'elle fait  
dans les sucs.

Mécanisme  
de ce déga-  
gement.



UN autre reproche aussi injustement intenté contre la Saignée, est une conséquence de Causes des Maladies, si ce mal-entendu. Elle épuise, dit-on, le trésor de la vie & la source des esprits, parce qu'elle les font d'un gros prodigue le sang jusqu'à ce qu'elle ait vuïdé avec lui la cause du mal; & parce que l'on fait consister cette cause dans des humeurs, on en conclut qu'on ne peut par conséquent l'évacuer par la Saignée, que par la déprédation de la plus grande partie du sang. Mais les connoissances de la nouvelle Médecine, les lumières aujourd'hui acquises à l'Anatomie, & les règles de la Circulation levent encore ces nouvelles difficultez. La cause primitive des grandes Maladies consiste souvent en très-peu de matiere; c'est le sujet de la sçavante Dissertation du célèbre ETTMULLER: *Parva sunt magnorum Morborum initia*; une *crispation* légère, par exemple, quelque degré de plus surajouté à l'action du *mouvement tonique* naturel des Solides, tenant en *spasme* les extrémitéz de quelques vaisseaux, y occasionne une digue. Ce sera un obstacle, qui s'opposant aux allées & venues de la Circulation, formera des *congestions*, des embarras, des ralentissemens de lucs; & le retour de ces lucs intercepté ou dérangé donnera naissance à d'affreux maux. Dans cette disposition, faudra-t-il évacuer tout le sang qui fera la matiere de ces *congestions*? L'on comprend au contraire par les règles du *Méchanisme*, qu'il ne faut qu'affoiblir dans les grands vaisseaux l'impétuosité du sang emporté vers les capillaires ou du côté de la digue, en le contenant dans ces grandes capacitez; lesquelles étant mises au large par la Saignée, offrent si peu de résistan-

Combien souvent c'est peu de chose



ce au sang pressé dans les artères, qu'il se trouve naturellement déterminé à y retomber abondamment, ou à n'en sortir que par mesure, avec moins d'impétuosité & moins de volume. Dans cette vûë, paroît-il impossible qu'une très-médiocre quantité de sang vuïdé de bonne heure & à propos, déconcerte les appareils de la plus formidable maladie, en rompant les impétuositez que le sang commençoit à prendre vers quelque viscere?

PAR une suite naturelle de cette intention d'évacüer par la Saignée la cause de la maladie, l'on s'est livré à la passion de faire des *révulsions*, pour l'attirer hors du corps par l'endroit le plus convenable. Ce n'est point qu'il ne fut d'usage d'en procurer du tems & du conseil même d'HIPPOCRATE, qui veut que l'on détourne par des révulsions le sang & les humeurs dans les maladies. Mais l'usage seul lui avoit montré les endroits où il falloit faire ces révulsions, & il s'en tenoit là. Les Grecs qui sont venus après lui s'étoient contentés dans cette sagesse sur les révulsions, mettant dans leur pratique plus de jugement que de discours, & plus de sens que de système; mais les Arabes plus discoureurs & plus entreprenants sur les droits de la Nature, ont voulu définir le lieu où devoit se faire la *révulsion*; & comme si rien ne détournoit bien le sang, que de l'attirer au plus loin de la partie souffrante, le Pied étant celle qui est la plus éloignée dans le corps humain, ils s'étoient persuadés, que de-là se faisoit la vraie *révulsion*; maxime qu'ils étendoient même aux *pleurésies*, comme le leur reproche FERNEL, le boulevard contre eux de la Faculté de Paris. Une

Continuation de la  
fausse idée  
sur l'effet de  
la Saignée.

Les Médecins Grecs  
pratiquoient  
bien la Révulsion, sans  
en discourir;  
les Arabes  
au contraire.



Désordres *révulsion* si mal entendue aiant gagné les Eco-  
de la Révul- les, déshonora la Médecine, & la Saignée sur-  
sion dans la tout se trouva exposée à beaucoup de blâme.  
doctrines des C'est qu'ainsi placée elle faisoit répandre le  
*Arabes.* sang des malades à pure perte; en ce qu'au

Brissot, ap-  
puié de la  
Faculté de  
Paris, détruit  
les *Arabes.*

lieu d'évacuer la cause du mal, comme on le  
croioit, ou elle ne l'atteignoit point, ou elle la  
déplaçoit mal-à-propos. Ce fut à la Faculté de  
Médecine de Paris que se trouva réservé l'a-  
vantage, en réhabilitant la gloire d'Hippocra-  
te & des Grecs, de vanger l'honneur de la  
Saignée, & de la rectifier en définissant le  
véritable endroit de la *révulsion*. BRIS-  
SOT fut le promoteur de cette utile & généreuse  
entreprise, dans laquelle il fut glorieusement  
soutenu par SYLVIVS, FERNEL, & toute l'Eco-  
le de Paris; de sorte que c'est par leurs soins,  
que l'idée véritable & le lieu le plus sûr pour  
la *révulsion* ont été définis, & suivis depuis  
deux cens ans par tous les Maîtres de cette  
sçavante Faculté, &, à son exemple, dans tou-  
tes les plus célèbres Ecoles. Mais par ce juge-  
ment l'intention ne fut jamais de vider la  
cause de la maladie par la Saignée, qui en fe-  
roit l'évacuation *révulsive*. Car tous ces grands

Raisons qui  
justifient  
Brissot, & la  
Faculté dans  
leurs maniè-  
res de faire  
des Révul-  
sions,

Maîtres l'ont principalement regardée com-  
me *évacuative*, non précisément de la cause  
qui fait le mal; mais d'une quantité de sang  
suffisante pour mettre le reste au large, & la  
nature elle-même, sçavoir la Médecine na-  
turelle créée avec nos corps, pour opérer  
les *révulsions*, c'est-à-dire, pour rétablir les  
humeurs dans leurs arrangemens suivant les  
penches & les loix de l'économie animale,  
comme on l'a montré ailleurs.

LA Saignée ainsi entendue n'a rien de dan-



gereux dans ses *révolutions* ; il en coûte même peu de sang au corps humain, & encore ce peu est-il pris sur un superflu, puisque cette portion ne doit point passer pour plus nécessaire à la vie en tems de maladie, qu'elle l'est en tems de santé pour la maintenir. Or dans le tems de la plus brillante santé il est constamment une quantité considérable de sucs qui lui est comme indifférente, en ce qu'elle peut subsister sans eux ; ce sont ceux qui font l'embonpoint des parties, les *graisseuses*, les *musculeuses*, les *membraneuses*, enfin les *poreuses*, comme les appelle le célèbre M. STAHL. Mais autant qu'il est vrai qu'on peut vivre & se bien porter avec peu d'embonpoint ou de graisse, autant devient-il prouvé que la santé, & par conséquent la vie peut se maintenir sans ces sucs. Ajoutant ici cette réflexion, que ces sucs qui sont de réserve en santé, sont ceux qui deviennent ou les causes des maladies, ou les substituts des humeurs qui s'évacuent par l'art ou par la nature ; l'on se trouve persuadé, que la Saignée ne vuide ou que des sucs qui étoient *vacants* & de reste dans les vaisseaux, ou que ceux qui les auront remplacés. La Saignée donc ainsi expliquée est moins ruineuse qu'on le publie dans les préjuges vulgaires, quand on sçait la faire à tems & à propos. Et tout ceci n'est ni une imagination ni une supposition hazardée, la structure des parties, l'ordonnance & la nature des vaisseaux prouvent tout ce que l'on vient d'avancer. Car il est certain, de l'aveu de toutes les personnes habiles sur ces matieres, que les Capillaires des vaisseaux offrent des capacitez plus amples, que celles des troncs dont ils partent. Or toutes ces capa-

Que la Saignée ne prend que sur un superflu.

Sucs vacants dans le Corps.



Les Capil-  
laires les  
contiennent.

Raisons là-  
dessus,

Pléthore ,  
cause des  
Maladies.

Sucs qu'on  
peut perdre  
sans mourir.

êtes sont pleines ; elles contiennent donc plus de suc que celles des grands vaisseaux ; & par conséquent dans cette quantité se trouve un riche fond ou d'amples ressources. L'Anatomie moderne les montre dans ces vaisseaux ; & dans ces réservoirs se trouvent les raisons de la nécessité des saignées , apperçûes dans les loix de la nature , & manifestées dans les nouvelles découvertes. Et c'est de quoi, MONSIEUR, justifier la proposition de la Thèse de M. FINOT le Pere : *Inventa nova , nova sunt mittendi sanguinis argumenta.*

Et en effet , ces amas de suc devenant les causes de la *pléthore* ( elle que M. STAHL ne veut point que l'on bannisse de la nouvelle Médecine ) , à quel excès de plénitude ne peuvent-ils point arriver dans les Pais où la bonne chère , les liqueurs & la vie molle sont ordinaires ? A quoi si l'on ajoute que ces suc sont comme des relais en tems de santé , puis qu'ils servent plus au bien-aïse ou à l'embonpoint du corps , qu'aux nécessitez de la vie ; il devient évident qu'on prendra aussi peu sur ses besoins essentiels , en les retranchant par la Saignée en tems de maladie , qu'ils l'intéressent peu , puisqu'elle peut subsister en santé en les perdant. Car enfin on ne meurt point pour amaigrir ; cependant les richesses de ce fond sont autant réelles , qu'il est sensible que la quantité des Fluides contenus dans les Capillaires , est peut-être deux fois plus grande que celle de ceux qui sont contenus dans les grands Vaisseaux. Si donc sans perdre la vie , un corps peut perdre par l'amaigrissement une bonne partie des suc des Capillaires , de combien paroît-il qu'en tems



de maladie, l'on pourra diminuer par la Saignée de cette quantité de suc, puisqu'ils étoient accrûs par la *pléthore* qui augmente en même temps que commencent les maladies? Car l'idée de M. STAHL ne doit pas sortir de l'esprit d'un Médecin; comme c'est la *pléthore* qui, suivant la manière de penser de ce grand Praticien, fait les maladies des Enfans, quand, à mesure qu'ils croissent, il s'accumule dans leurs vaisseaux plus de matériaux pour la nutrition, qu'il ne s'ouvre de capacitez pour les loger; tout de même il doit nécessairement s'en faire dans les Adultes, quand il s'accumule dans les Capillaires plus de suc, qu'il ne peut s'en redistribuer au Cœur.

CAR c'est encore une découverte de la nouvelle Médecine, qu'une *vertu systaltique* ou une force de *ressort* résidente dans ces endroits, renvoie continuellement les Fluides des petits vaisseaux dans les grands; & cette vertu de renvoi répandue dans toute l'habitude du corps, est encore si réelle ou si peu imaginée, qu'elle devient capable de forcer la puissance des grands vaisseaux, c'est quand elle les oblige à vider de leurs propres suc, c'est-à-dire, du sang lui-même qui s'échappe forcément de leurs capacitez. La preuve de ceci se tire d'une observation, que l'on a faite en pratiquant les *bains froids*; car il est ordinaire de voir le sang sortir par le nez avec impétuosité & sur le champ, en ceux que l'on plonge trop brusquement dans ces eaux glacées, à moins que par le moyen d'une main aussi légère que diligente, le malade ne soit plongé assez profonde-

Que la cause  
des maladies  
des Enfans  
fait com-  
prendre cel-  
les des Adul-  
tes.

Nouvelles  
découvertes  
font connoître la Vertu  
Systaltique  
de l'habitude  
du Corps.

Observation  
sur la force  
de cette ver-  
tu.



ment pendant deux minutes sous l'eau, de maniere que le haut de la tête en étant absolument couvert, l'habitude de tout le corps soit en même tems par-tout & également pressée & touchée par le poids & le froid de l'eau. Rien montre-t-il si bien la force de cette vertu de *ressort* dans l'habitude du Corps, puisque si elle n'est égale dans chacune de ses parties, pour y contenir également le sang dans les grands vaisseaux, il s'échappe précisément par l'endroit où la pression *systaltique* se trouve moins forte que dans le reste de l'habitude du corps?

Fond de suc  
bien connu.

Cruë de ce  
fond.

Justesse de  
la Saignée  
dans son  
opération.

VOILA donc d'une part un fond de suc utiles, mais vacants, que la nouvelle Anatomie fait appercevoir dans les *capillaires*; mais la même donne à entendre encore, que ce fond de Fluides est naturellement double, pour le moins, de celui des Fluides des grands vaisseaux. L'usage, l'observation, la raison, & le consentement des grands Médecins ont encore appris, que ce double fond se trouve grossi en maladie d'une cruë de suc surabondants qui font la *pléthore*, & retardent le retour du sang au Cœur. Voilà sur ce point, apperçûë dans les nouvelles découvertes une cause de maladie bien réelle: Mais cette cause étant à la charge de la nature, ne devient-il point démontré par ces nouvelles connoissances, qu'il est nécessaire de l'en décharger? En conséquence, y convient-il rien si parfaitement qu'un remède qui aille immédiatement & directement à l'endroit du mal ou de l'embarras, qui est à dissiper? Dans cet état donc, il ne peut s'en comprendre aucun autre que la Saignée; puisqu'aucun ne tire plus



précisément de ces vaisseaux surchargez , & ne les vuide si immédiatement. Voilà donc la nécessité apperçûe par les lumières de la nouvelle Médecine. Mais par les mêmes lumières , l'on en voit encore l'utilité nécessaire. En effet , il faut pour opérer une guérison parfaite , non-seulement ôter la cause présente du mal ; mais encore mettre la nature en état de confirmer cette guérison, en continuant la circulation des sucres restants , & qui doivent , pour le recouvrement de la santé , être rapportez dans les grands vaisseaux ; & c'est justement ce qui suit l'effet de la Saignée si-tôt qu'elle a procuré le dégagement des *capillaires*. Car dans l'instant tous ces vaisseaux mis Guérison comment au large rentrent dans leur *systole* naturelle ; parfaite. & au même moment cette vertu qu'on a vû ci-dessus si puissante , entrant en action, rétablit les *oscillations* des Solides dans tous ces endroits. Ces *oscillations* enfin agissant ou travaillant de concert sur les Fluides restants, elles les brisent, les atténuent & les chassent de leurs étroites capacitez vers le Cœur. Alors ( autre bénéfice important de la Saignée ) deviennent placez & efficaces les Remèdes faits pour les Solides , & nez propres à réveiller leurs vibrations ; tels sont les *Délayants* , les *Amers* , les *Apéritifs* , les *Nitreux* , les *Di-* Les autres Remèdes dé- pendants de la Saignée. *gestifs* , les *Anodins* , les *Diaphorétiques* , qui achèvent la besogne , ou l'opération de la Saignée. Je crois, MONSIEUR , qu'en tout cela vous reconnoîtrez que les lumières des nouvelles découvertes manifestent bien l'utilité, Que les nou- velles décou- vertes justi- la nécessité même de la Saignée, pour le recouvrement de la Santé : Vous allez être , je fient tout m'assûre , aussi content des raisons de sûreté, ceci.



qui par les mêmes lumières s'apperçoivent dans la Saignée pour la prolongation de la Vie.

La Saignée  
ne laisse  
point de  
mauvaises  
impressions  
dans les par-  
ties.

La sorte de  
sang qu'elle  
vuide.

Nature du  
Sang.

L'INCONVÉNIENT soupçonné dans l'usage des Remèdes , & justement appréhendé de la plûpart , c'est qu'ils prennent sur la nature, en altérant les parties sur lesquelles ils agissent ; & pour cette raison ils se trouvent suspects en bien des occasions , sur-tout en certaines mains aussi téméraires à les prodiguer, que mal-habiles à les manier. Cet inconvénient n'est point celui de la Saignée considérée comme on le doit dans les justes manières de son opération , & suivant l'idée de ses véritables effets. Elle évacue des sucres devenus de trop par leur excès , & qui avoient grossi la quantité de ceux, qui étoient déjà , & de leur nature , le double dans les grands vaisseaux ; desquels d'ailleurs la vie étoit si peu dépendante , qu'elle pouvoit se passer de la plus grande partie de leur quantité , comme on l'a fait voir. Est-il possible de moins prendre sur le fond des parties ou sur la vie, puisqu'on n'en retranche que ce qui lui étoit comme de trop , & qui ne s'étoit augmenté qu'à la charge de la nature ? Voilà au vrai ce que la Saignée diminue du sang , c'est-à-dire donc , une partie de Fluides qui n'est point nécessaire pour la conservation de la vie , ni même pour le maintien de la santé ; puisqu'un corps maigre peut se bien porter. Ce n'est donc rien de leur absolument nécessaire que leur ôte la Saignée. Mais pour le mieux faire concevoir , il ne faut que faire attention à la nature du Sang , de ses humeurs , de leur usage , de leur nécessité ; par



où l'on deviendra convaincu, qu'il faut bien moins de Fluides que n'en comprennent les capillaires & les grands vaisseaux dans un corps gras & replet; & par conséquent bien moins de suc & d'humeurs, qu'il n'y en a dans les uns & les autres, quand les capillaires sont surchargez par surcroît de suc inutiles, vicioux ou morbifiques. Pour cela il ne faut que se rappeler l'idée de la nature des corps ou substances *ductiles*; l'Or par exemple, dont une petite quantité habilement maniée par l'art des tireurs-d'or, foisonne ce semble à tel point, qu'elle s'allonge en filets, ou s'élargit en feuilles d'une manière imaginable; puisque sous le marteau il s'étend cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois plus que son volume; & que quand il passe par la filière, il s'étend à six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dix fois, suivant le calcul exact du célèbre M. ROHAULT. Tout de même la Soye, le Lin, le Coton sous un petit volume fournissent des pelotons de fil, des aulnes de toile ou d'étoffe. Sur ces modelles on se forme la juste idée de la quantité de sang qui peut suffire à remplir tous les vaisseaux grands & petits, dont l'énorme expansion ou le développement immense est nécessaire pour la santé. Car rien n'est si *ductile* que le Sang, comme étant un Fluide qui, sans se détruire, peut s'amoindrir ou s'*émincir* jusqu'à la consistance de la rosée la plus fine, & par-là ressembler à une vapeur substantielle à la vérité, mais qui tient plus de l'air, que de la solidité d'aucun mixte. C'est à-peu-près sous cette idée que le sage M. SYDENHAM se représente le

Corps ou  
substances  
*ductiles*.

La *ductilité*  
du Sang.

Son atté-  
nuation.



Corps humain, comment spiritualisé.

Corps humain pour le traiter ; car le considérant essentiellement tout de Nerfs , il lui paroît moins un assemblage de parties solides , qu'un tissu de filets comme d'un *filigrane*

*spiritualisé* , dont le Fluïde, qui les pénètre chacun , les remplit & les anime , est aérien , tant il est mince & spiritualisé. C'est sous cette image qu'il donne à traiter le Corps humain en de grandes maladies , plutôt comme une machine *pneumatique* animée par des *esprits* , que comme une machine *hydraulique* opérante par des *humeurs*. Comme donc un petit volume de matiere lourde autant que l'Or, & *ductile* , peut s'allonger & s'élargir jusqu'à des extensions & des espaces ou largeurs incroyables , puisqu'une once peut fournir de quoi couvrir quatre cens pieds quarrés ; une quantité de Sang , fût-elle moindre que 60 à 80 livres , pourra s'allonger dans des étendues autant immenses que celles des vaisseaux du Corps humain , & les remplir toutes. Sur ce pied , quand bien même ( par pure supposition ) on en viendrait jusqu'à vider par la Saignée la moitié des Fluïdes qu'il y a dans les *capillaires* , l'on conçoit que la seule quantité de sang qui y resteroit , & dans les grands vaisseaux , pourroit , étant bien affinée , bien

Combien peu de Sang *émincie* , battuë , & autant atténuée que sa *ductilité* le laisse comprendre , suffire pour de longs espaces.

& par toutes les parties , pour y entretenir le mouvement & la vie. Rien assure-t-il mieux le titre de sûreté à la Saignée , eu égard à la quantité de fluïdes , de sang , d'esprits , & de force qu'elle laisse au Corps ? Mais elle prend aussi peu sur la vertu des *Solides* , cette Puif-



sance-maîtresse qui régit toute l'économie animale. Car si on la considère en elle-même, on la trouve de la nature de ces parties presque inaltérables, que les Anciens appelloient *spermatiques*, c'est-à-dire, les plus durables ou les moins caduques, comme devant faire le tissu ou la trame de celles qui entretiennent la vie; ce sont celles qui tirent leur manière d'être de la main du Créateur, en ce qu'elles sont dans les corps les développemens des *germes* qu'il a créés pour être les origines, les *embryons*, ou les organes primordiaux de tous les êtres de l'Univers. Il est vrai qu'elles ont des relations nécessaires, ou des dispositions nécessairement relatives avec le *Fluide éthérée*, qui les pénètre pour faire leur *élasticité*; mais indépendantes, de leur fond ou par elles-mêmes, elles ont moins besoin de la force de ce Fluide, que de sa présence, parce qu'il n'agit sur elles qu'en second. Ce n'est donc qu'une très-petite quantité d'une fine rosée, une portion légère de *lymphe-mère*, de ce *suc vivifiant* primitif, créé avec les parties *solides*, qu'il faut leur conserver pour les tenir en état d'entretenir la vie par le broyement & l'assimilation des sucs nourriciers. Mais on vient de montrer que la Saignée ne touche jamais à ce fond précieux & absolument nécessaire; puisqu'elle peut diminuer de beaucoup la quantité des Fluides dans les vaisseaux sans rien prendre sur ceux qui remplissent les nerfs. C'est ainsi que la Saignée laisse la Vie en sûreté; mais on lui a attribué encore la prérogative d'en faire la prolongation: C'est, dit-on, outrer

La Saignée ne prend point sur les Solides.

Embryons des Solides.

Sucs que la Saignée évacue.



ses droits, & excéder son pouvoir; voici pour-  
tant de quoi le prouver.

Prolonga-  
tion de la  
Vie, ce que  
c'est.

PAR prolongation de la Vie, l'on n'a point  
la sottise de donner la Saignée comme un  
moyen d'allonger la Vie au-delà des bornes  
marquées par le Créateur; l'imagination se-  
roit encore plus impie, que grossière & dé-  
raisonnable. Mais du moins est-il constant  
qu'il y a un terme de durée accordé à tous  
les corps, au-delà duquel ils ne peuvent al-  
ler à la vérité, mais auquel aussi est-il cer-  
tain qu'ils peuvent aller en vertu de cette  
première loi, qui est infallible; & c'est jus-  
qu'à ce terme que la Vie de l'homme est  
prolongée dans une maladie par la Saignée.

La Vie com-  
parée à une  
Corde de  
Montre.

Ainsi le terme de la vie du corps de l'hom-  
me doit être considéré comme la fin d'une  
corde dans une Montre, jusqu'où elle peut  
aller quand rien ne l'en empêche. C'est l'é-  
tat du Corps humain; le mouvement qui en  
fait la vie est durable jusqu'à un certain tems,  
si rien ne vient à le traverser: Mais ce mou-  
vement de vie consistant tout en *ondulations*,

Nerfs, leurs  
ondulations.

qui se portent au loin & au large dans des  
distances *incommensurables*, à travers des cor-  
dons ferrez, mols & étroits, il devient sen-  
sible, combien de choses, d'incidens, d'oc-  
casions & d'avantures peuvent facilement les  
interrompre; sera-ce avec plus de difficulté  
que d'altérer, de changer, d'arrêter même  
les vibrations des cordes d'un Luth, que la  
moindre pression, le plus petit frottement,  
la plus légère atteinte faite sur elles, rend  
muettes ou discordantes? C'est l'image de ce  
qui arrive au Corps humain ou aux Solides  
qui le composent; leurs fibres sont des filets  
délicats,



déliçats, tendres & fragiles, infiniment aîsez par conséquent à être comprimez, gênez, détournez ou changez de situations, d'arrangemens ou de manières d'être. Or ces filets rassemblez ne font tout au plus que le tiers du poids de tout le Corps; le reste consiste donc en deux tiers de *fluides*, qui pénètrent & remplissent une immensité de petits canaux qui font le tissu de la machine du corps humain. A quelles pressions ou semblables inconvénients ne seront pas exposez ces filets? & tous ces dangers leur viendront-ils d'ailleurs que des *fluides* qui remplissent ces canaux, qui les serrent & les appesantissent les uns sur les autres, & ainsi les menacent continuellement de compressions ou d'affaissemens? Or ces affaissemens arrêtant les *ondulations* qui font la Vie, deviennent les causes des *ralentissemens*, qui font les Maladies qui vont à empêcher l'homme d'arriver au terme de vie qui lui a été accordé par le Créateur. Ici donc paroît le bénéfice & la nécessité de la Saignée; laquelle diminuant de la quantité excessive des *Fluides*, & de leur poids sur les *Solides*, assure à ceux-ci l'aîsance & la liberté des *vibrations* & des *ondulations*, dont ils dépendent pour les fonctions de l'œconomie animale. Un exemple familier fait comprendre ceci; c'est celui d'une main entenduë en horlogerie, qui sçait à propos décharger, amoindrir, ou alléger le balancier d'une Montre, pour l'empêcher de se détraquer, en la mettant en état d'aller au bout de sa corde.

Combien aîsez à être blessés, dérangez, &c.

Et pour-  
quoi?

Décharger les Solides, ou décharger un balancier de Montre.

Ces raisons sont tirées du *mécanisme* des parties; & par-là vous conviendrez, MON-



SEUR, combien les nouvelles découvertes justifient la nécessité de la Saignée & son utilité, puisque c'est jusqu'à en faire voir la sûreté pour la prolongation de la Vie. Car ces raisons sont manifestes dans les cas pressants de douleurs, de congestions, d'inflammations & de fièvres véhémentes; car dans tous ces cas la sûreté de la vie paroît dépendante de la Saignée, pour diminuer le volume du sang, qui sans elle attireroit les derniers malheurs en ce genre.

**Cas où la Saignée prolonge la Vie.** MAIS la Saignée assure encore la Vie & la prolonge, en la garantissant contre des engagements dangereux, dont le Sang la menace, s'il n'est suffisamment diminué & à propos. Un sang *hémorrhoidal* supprimé dans les Hommes, un autre retenu dans les Femmes ou dérangé de son cours ordinaire, fait appréhender de cruelles douleurs aux uns, de longues infirmités aux autres, & à tous les deux une vie languissante ou abrégée; parce que le sang s'appesantissant dans les vaisseaux où il croupit, menace tous les jours de s'arrêter, & en se fixant dans ces endroits d'abréger la durée de la santé & finir celle de la vie. Car il est notoire à combien de malheurs exposent des *hémorrhoides* sèches ou supprimées; & à quelles extrémités sont réduites les personnes du sexe dans certains âges, & dans certaines conjonctures, de *pâles-couleurs*, par exemple, de *suppressions*, de *couches*, &c. toutes occasions où souvent il faudroit périr, si par le moyen de la Saignée l'on manquoit à décharger les vaisseaux. Les Praticiens portent même là-dessus leurs vûes si loin, qu'ils sont tout occupez dans leurs Livres & dans

Observa-  
tions la-  
des-  
sus.



leur conduite chez les malades, de se précautionner contre ces maux à venir, ou contre leurs suites quand ils sont arrivez. Ainsi des *hémorrhoides* manquées dans les tems où elles avoient coûtume de fluer, des dérangemens connus dans les évacuations propres au sexe, deviennent de pressants motifs de faire devancer la Saignée, ou de la multiplier; & tout cela, parce qu'il faut décharger le *pendule* de la vie ( c'est le Cœur ) du trop de sang qui le surcharge, ou qu'il ne peut pousser qu'à force de systoles précipitées, qui le font varier & chanceler dans ses vibrations. Rien va-t-il donc plus à la prolongation de la vie, que la Saignée pratiquée en pareil cas? Bien d'autres Remèdes y conviennent encore, il est vrai, mais avec quelle dépendance de la Saignée? car ils la supposent si nécessairement, que sans elle & pour l'avoir ômise, les *spécifiques* les plus recommandez en ce genre deviennent inutiles ou dangereux: De sorte que la Saignée en pareil cas est moins un secours particulier, que la clef de tous les autres, puisque par elle seule ils peuvent entrer dans les vûes de la nature. Tous ces avantages de la Saignée étoient connus, direz-vous, MONSIEUR, & avoiez dans l'ancienne Médecine; l'on en convient, aussi ne prétend-on pas que la nouvelle vienne apprendre à saigner; mais que ses découvertes en justifient l'usage, parce qu'en montrant les raisons physiques, naturelles, anatomiques, elle fait les découvrir qu'elles sont bien plus propres à le faire multiplier, qu'à le faire craindre. Voilà donc, MONSIEUR, les raisons de vérité que vous cherchiez dans cette Proposition qui vous pa-

L'usage des autres Remèdes dépend de la Saignée,

Avantages des nouvel-



roissoit étonnante, *Inventa nova, nova sunt mittendi sanguinis argumenta.*

Purgations  
de précau-  
tion moins  
sûres que les  
Saignées  
de précau-  
tion.

Et pour-  
quoi ?

MAIS suivant ces principes & suivant les mêmes vûes, la Saignée acquiert un bien autre crédit pour la prolongation de la Vie, c'est-à-dire, pour la faire aller aussi loin qu'il a plu au Créateur de l'accorder pour la procurer à l'homme la plus longue qu'il est possible. Il est d'un usage ordinaire & reçu de tout le monde, de purger les personnes infirmes tous les mois, dans les Lunes, ou dans quelque autre saison, pour prévenir des maux déjà éprouvez, parce que les malades y auront déjà passé, ou que ces maux seront raisonnablement appréhendez: Il en est en effet de plusieurs sortes en ce genre; car que l'on soit infirme, foible, délicat, ou sujet à de fréquentes incommoditez dans une famille, où l'on est sujet à quelque maladie qui lui est comme en propre, la *goutte*, par exemple, l'*apopléxie*, la *phthisie*, le *haut-mal*, les *vapeurs*, &c. on croit que pour en retarder les insultes ou les accès, pour les écarter ou les affoiblir, il faut se purger à certaines distances & à certains tems crûs convenables à chacun de ces maux à venir ou déjà commencez; parce que la Médecine a toujours senti l'importance ou la nécessité de décharger la nature d'un poids d'humeurs, qui, quand on les laisse accumuler, fait éclore le mal que l'on a sujet de craindre, s'il n'est arrivé. Mais la nouvelle Médecine entrant dans ces justes vûes, & mettant dans un nouveau jour les causes de ces fâcheuses maladies, montre la différence que mérite dans ces occasions la Saignée au-dessus de la Purgation; De-sorte que suivant les



lumières qu'elle répand sur les connoissances dans l'œconomie animale, elle persuade qu'il est encore plus sûr de saigner ces personnes à certaines distances, que de les purger : ainsi il seroit établi en certains cas de substituer la Saignée dans ces personnes tous les mois, &c. au lieu de les purger ; & la raison en devient évidente par la connoissance de la Circulation. Car comme, selon elle, tout est vaisseau dans nos corps, tous les sucs sont par conséquent contenus dans des vaisseaux : C'est donc dans leurs capacitez qu'il faut comprendre que s'amassent ceux qui commencent les maladies. Mais autant que cela est vrai en général, autant cela l'est-il particulièrement dans les maux pour lesquels on ordonne des purgations tous les mois, ou en d'autres tems de l'année. Car ces maux ont leurs causes ou dans la *partie rouge* du Sang, comme sont les *apoplaxies*, les *crachemens* & les *perres* de sang, les *affections hémorrhoidales*, &c. & alors se comprend-il un remède plus propre que la Saignée, comme allant plus directement à la cause qui les fait, laquelle étant renfermée dans les vaisseaux, demande des remèdes qui agissent immédiatement sur eux ? Aucun le fait-il aussi parfaitement que la Saignée ? Ou bien ce sera la *partie blanche* qui fera d'autres maux, comme les *affections scrophuleuses*, *catarrheuses*, *spasmodiques*, *épileptiques*, & toutes celles qui appartiennent au genre nerveux. Mais la *Lymphe*, la *nervale* sur-tout, n'étant qu'une émanation de la masse du Sang, qui employe sa *partie blanche* pour les fonctions animales, l'on voit tout d'un coup l'importance de la Saignée dans

Raisons prises dans la nouvelle Médecine.

Que la Saignée va plus à la cause du mal, que la Purgation.

Détail de la  
dessus.



ces maux, auxquels il faut soustraire, autant qu'il est possible, des matieres qui vont à leur production.

Développe-  
ment dans le  
Sang des  
causes de  
Maladies pé-  
riodiques.

Raisons de  
la Saignée  
pour cela.

UNE autre raison aussi décisive pour la Saignée dans ces Maladies qui ont souvent des accès, ou viennent dans certains périodes, c'est qu'il est évident que ces maux, de telle cause qu'ils partent, dépendent du développement, de l'exaltation & de l'amas de sucs qui ont leurs sources dans les vaisseaux, dans lesquels étant comme en digestion, ils ont à se meurir & à se démêler dans un certain tems. Mais, quoi de plus efficace pour prévenir cette maturation, que de diminuer de la masse commune des sucs ( c'est de la masse du Sang ) pour donner issue de tems en tems à la portion de ces sucs, à mesure qu'ils végètent & s'exaltent; afin qu'en même tems qu'une partie des sucs morbifiques est évacuée par la Saignée, le restant dans les vaisseaux s'y déprime, s'y concentre même autant qu'il est possible? Et ce bon effet s'obtiendra par la reproduction d'un Sang rafraîchi par le mélange de la Lympe nourriciere, que le bon régime y apportera; parce qu'étant exempte du vice qu'on veut éteindre dans le Sang, elle concentrera celui qu'on y veut détruire.

UNE raison non moins propre encore pour faire voir dans l'ordre de la Circulation, celle pourquoi la Saignée est si utile, sinon pour la guérison des maladies du genre *nerveux* ou de la *lymphe*, du moins pour en diminuer le fond, & en retarder les attaques mieux que des purgations; c'est qu'allant directement à la circulation de la *lymphe* & du *sus nerveux*,



elle en répare mieux les manquemens. Car Comment on ne peut trop l'insinuer en pratique, qu'il elle soulage est une circulation particulière (comme on dans les ma- l'adit ailleurs) de la *lymphe*; c'est celle par ladies de la laquelle passant du Sang à travers la *substance* Lymphé. *corticale* dans les Nerfs, elle y circule par manière d'*ondulation*, puisque par les oscil- lations de ces conduits spongieux, elle en exude par leurs extrémités dans les membra- nes, & de chaque point de celles-ci dans les racines des veines lymphatiques, qui la rap- portent dans les grands vaisseaux. Mais sui- vant cette marche des *Sucs Lymphatiques*, est-il moien de la faciliter davantage & plus directement, que de tenir toujours au lar- ge les grands vaisseaux ou exempts de plé- thore? Car la *lymphe* pressée de toutes parts vers le terme de son retour, rentrera d'autant plus abondamment, & avec plus de prompti- tude dans les grands vaisseaux, qu'elle y trou- vera moins de plénitude, plus de place, & moins de résistance. Or ce sera l'effet de la Saignée habituellement pratiquée; parce que tenant les veines moins tendues & moins pleines, elle les tiendra toujours libres & ouver- tes à la décharge de la *lymphe*, qui y reflue de toutes les parties du corps: Si en même tems l'on se souvient combien la Saignée fa- cilité à la *partie rouge* du Sang son retour par en même tems les les Capillaires sanguins vers le Cœur, l'on se Vaisseaux Sanguins & trouvera convaincu que rien n'est plus capa- les Lympha- ble de rétablir dans le cours du Sang cette uni- tiques. formité de distributions de sucs tant recom- mandée dans l'Ecole de M. STAHL. Enfin cet- te uniformité étant bien établie entre les Sucs *sanguins* & les *lymphatiques*, de combien

Détails A-  
dessus.

Comment  
elle dégage  
en même  
tems les  
Vaisseaux  
Sanguins &  
les Lympha-  
tiques.



de congestions secrètes dans le Cerveau, de combien de ralentissemens sourds dans le Genre Nerveux, ne préserveroit-elle point dans tous les maux qui l'attaquent au danger de la santé & peut-être de la vie?

Purgatifs,  
moins pro-  
pres en ces  
cas.

Excrétions  
forcées.

Les Purgatifs, à la vérité, qui s'emploient ordinairement dans les affections *nervales*, *glanduleuses*, *spasmodiques*, *céphaliques*, *épileptiques*, &c. regardant la *pituite* ou la *sérosité*, qu'ils évacuent, c'est, ce semble, attaquer ces maux dans leurs sources, & par conséquent tarir celles des sucs ou sérositez *lymphatiques*: Mais l'illusion est manifeste par l'examen de ce qui se passe dans l'œconomie animale. Ces *glaires*, ces *pituites vitrées*, ces *colles visqueuses*, *gluantes*, *glaireuses*, que représentent les évacuations faites sur ces malades, sont ou les restes d'un mauvais *chyle* dans leurs intestins, ou ce sont des *excrétions* forcées, que la violence de ces Purgatifs a arrachées des membranes rudement secouées, sans remédier en rien au manquement de la circulation de la *Lympe nerveale*; au contraire, l'*éréthisme* porté si violemment par ces *hydragogues*, ces *phlegmagogues*, &c. est tout propre à augmenter ou à entretenir (comme il arrive en effet) toutes ces sortes de maladies, qui n'auroient à craindre rien de semblable de la part des saignées pratiquées de mois en mois, ou à d'autres distances; au contraire même, elles assûreront l'effet des purgations, qui seroient placées en conséquence; & ce sera un double soulagement dans des maux, où la Médecine n'a autre chose à procurer que des adoucissemens & des trêves.

Je finis, MONSIEUR, par la maladie la



moins guérissable & la plus mortelle certainement, où cependant on éprouve sensiblement le pouvoir des Saignées habituelles ou de précaution pour reculer la mort ou prolonger la vie; Je veux parler des *Cancers* véritables & bien caractérisés, ou des affections *carcinomateuses-scrophuleuses*, ou *glanduleuses-malignes*, qui font périr tant de Femmes. C'est que les *Cancers* ont une cause mixte, savoir dans la *partie blanche* originairement, & dans la suite & par accident dans la *partie rouge* du sang. Le Genre *Glanduleux* est donc le premier en faute, soit par la compression ou le froissement qu'un coup ou un heurt y aura causé, soit par l'épaississement de la *lymphe* qu'une cause intérieure aura fixée. Mais les vaisseaux sanguins, à l'occasion de cette digue, occasionnent des congestions *phlegmoneuses*, *pourrissantes*, *gangréneuses*, sur-tout dans des parties molles & spongieuses comme les Mammelles : Et dans cet état, soustraire de tems en tems une partie des suc qui abordent à l'endroit du mal, est-ce rien moins qu'en retarder le progrès, & en reculer le terme ? Voilà pourquoi l'on trouve dans les Saignées du bras pour le traitement des *cancers*, la double ressource de prolonger la vie, & de garantir les malades de cruelles douleurs, de déplaisantes horreurs, & en particulier les Femmes, d'humiliants assujettissemens, que traînent après eux les *cancers*, & semblables maux dans les personnes de leur sexe. C'est donc l'*Euphorie* recommandée par HIPPOCRATE dans les maladies, & l'*Euthanasie* désirée par tout le monde dans les maux cruels & incurables. Après cela, MONSIEUR, fera-ce

Saignées  
de précau-  
tion dans les  
Cancers.

Causes des  
Cancers.

Effets de  
la Saignée  
dans ces  
maux.



Avantages  
singuliers de  
la Saignée.

un remède dangereux ou formidable que la Saignée, elle qui apprivoise ce qu'elle ne peut dompter, & adoucit ce qu'elle ne peut guérir; si capable d'ailleurs d'écarter les maux? Que si donc elle ne peut faire fuir la Mort, du moins peut-elle la faire reculer.

Méchanisme  
de la Vie.

ENFIN, peut-il paroître douteux que la Saignée soit de tous les remèdes le plus propre à entretenir la Vie & à la prolonger, quand l'on sçait, autant que l'ont appris les nouvelles connoissances en Médecine, en quoi consiste

C'est un  
Equilibre.

principalement la Vie de l'homme? C'est, a-t-on dit jusqu'ici, une vapeur qui passe, un air qui disparoit, un souffle qui s'éteint; mais plus précisément que ces moralitez, la Médecine nouvelle enseigne, que c'est un point sur lequel pose un équilibre ou une égalité de puissances qui s'entretiennent ou se contrepèsent sans se surmonter. Mais quoi de plus fragile ou de plus caduc qu'un si labile état, sur-tout s'il dépend de très-peu de chose pour décheoir de son égalité? si c'est ce *momentum*, ce grain de matière qui fait trébucher une balance?

Comment  
il décheoit.

C'est pourtant l'image de ce qui se passe dans le Corps pour l'entretien de la Vie; l'équilibre d'entre les Solides & les Fluides la contrepèse, de-sorte qu'un peu trop de *fluides* venant à emporter le balancier (ce sont les *solides*), c'est fait de l'Equilibre; témoin l'*Apopléxie*, cette meurtrière autant cruelle que traîtreuse du genre humain; car a-t-elle d'autre cause, qu'un peu de sang sur-ajouté à la quantité de celui qui faisoit l'équilibre de la vie? Un petit surcroît suffit; c'est le grain qui fait l'inclination de la balance; c'est l'entrave qui enraye la rouë de



la vie , ou la puissance des Solides , laquelle soudainement vaincue s'arrête sur le champ. La *Paralyfie* encore , cette mort commencée , ou cette annonce de mort , a-t-elle une autre origine ? Un peu trop de sang gonflant les artères , oppose aux fibres motrices ou à la vertu des Solides une résistance qu'elle ne peut surmonter ; subjuguée au contraire elle-même jusqu'à un certain point, elle donne échec au fond de la vie , en la menaçant continuellement. Mais enfin toutes les maladies, rapportées à la juste notion des causes qui les produisent , dépendent-elles originairement d'autre chose que d'un peu de Sang arrêté ?

car l'on sçait que toutes viennent de *congestions* secrettes dans quelques viscères , & personne ne doute que les causes des congestions ne naissent dans les artères *capillaires-sanguines*. C'est donc le Sang , & celui-là même qui passe vraiment pour tel ( c'est la partie rouge ) , qui est universellement cause des maux les plus dangereux ou les plus mortels. Mais c'est ce sang que la Saignée évacuée directement & immédiatement , ces *congestions* sont les causes qu'elle dissipe ou qu'elle prévient. La Saignée donc conserve l'équilibre entre les Solides & les Fluides ; & c'est *conserver la santé* : ou bien elle empêche que les Fluides ou le sang n'achèvent de subjuguier la puissance des Solides , quand elle est opprimée ou affoiblie ; & voilà *prolonger la Vie*.

Vôtre équité , MONSIEUR , vous fera trouver dans vos réflexions tout ce qui manque aux miennes , qui vous exciteront seulement à faire usage pour le progrès de la Pratique , de tant de science , d'érudition , & de bon sens,

Que le Sang  
arrêté fait  
toutes les  
Maladies.

Comment  
donc la Sai-  
gnée conser-  
ve & prolonge  
la Vie.



492 III. LETTRE SUR LA SAIGNE'E.  
que la nature a mis en vous , & que l'éduca-  
tion & l'étude y ont si heureusement cultivé.

---

APPROBATION DU CENSEUR  
*Royal.*

Lû & approuvé. A Paris , ce 27. Décem-  
bre, 1728. BURETTE.





11741







ss. 20



